



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





16
B8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

DEUXIÈME SÉRIE — TOME V

1877 — 1878

BREST

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE J.-P. GADREAU

1879

20

Dunning
Kijhoff
10-21-26
13603

COMPTE-RENDU

des Travaux de la Société Académique de Brest

PENDANT L'ANNÉE 1877-1878

Présenté dans la séance du 10 Février

Par M. J.-A. ORTOLAN, l'un des Secrétaires



MESSIEURS,

Le dernier compte-rendu de nos travaux vous a été présenté par M. Dauriac dans la séance du 16 février 1877. Depuis cette époque, jusqu'à aujourd'hui, il a été communiqué à la Société sous forme de mémoire, étude, note, exposé de vive voix, etc., vingt-huit sujets de littérature et de science dont voici le classement :

Histoire.	}	Par M. DUPUY : 1° Les Coataulem ; un Corsaire Breton au xv ^e siècle ; la construction de la caraque la <i>Cordelière</i> . 2° Les Ecoles et les Médecins en Bretagne au xv ^e siècle.
Renseignements historiques et administratifs.		
Chronique littéraire		
Biographie.		
Huit sujets	}	Par M. DE LA BARRE DUPARCQ : L'achat d'un guidon ou La Fare et Sévigné.

Suite Histoire, etc.	{	Par M. LEVOT : Notice sur Aimé Paris.
		Par M. PRADÈRE : Quatre vieilles Célébrités littéraires.
		Par M. MAURIÈS : Episode du Théâtre de Brest en 1770.
		Par M. HALÉGOUET : Remarques sur le travail publié par M. Sébillot, <i>Limites du breton et du français et Limite des dialectes bretons.</i>
Archéologie. Deux sujets.	{	Par M. ORTOLAN : L'Ecole des Apprentis mécaniciens à bord de l' <i>Austerlitz</i> , école des mousses.
		Par MM. LEGUEN et RIOU : Rapport d'une excursion archéologique à Kélorn, en Kerlouan, faite au compte de la Société.
Récit de voyage. Un sujet.	{	Communication de M. DUBLÉ sur les résultats des fouilles faites à Carhaix (Finistère).
Beaux-Arts. Un sujet.	{	Par M. GUICHON DE GRANDPONT : Le Poste du Boké, dans le Rio-Nunez.
Poésie. Deux sujets.	{	Par M. RIOU : Quelques tableaux du Musée de Brest.
		Par M. MAURIÈS : 1 ^o Stances à la ville de Brest à propos du Concours hippique. 2 ^o Ode à la Pomme.
Philosophie. Deux sujets.	{	Par M. LANGERON : Compte-rendu de la Thèse soutenue en Sorbonne, par M. Dauriac, pour le doctorat ès-lettres : <i>Des notions de matière et de force dans les sciences de la nature.</i>

Suite Philosophie.	(Par M. DAURIAC : Le Pessimisme au XIX ^e siècle.
Physique et Chimie.	Par M. ANTOINE : Etudes sur les va- peurs de différents liquides.
Six sujets.	Par M. COUTANCE : 1 ^o Phénomènes de capillarité. 2 ^o Communication du compte-rendu fait à l'Académie des sciences par M. Dumas, du Mé- moire de M. Hétet sur le dégrais- sage des eaux. 3 ^o Compte-rendu des séances, dans la section des sciences, à la réunion des Délégués des Sociétés savantes, à la Sor- bonne.
	Par M. BOURRUT - DUVIVIER : Etude comparative des trois théories chi- miques.
	Par M. HÉTET : Visite à l'Exposition universelle. Produits chimiques, classe des métalloïdes.
Histoire naturelle.	Par M. COUTANCE : 1 ^o Appréciation, sous forme de préface, du nouveau livre de Darwin, intitulé : <i>Des diffé- rentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce.</i> 2 ^o Le Climat de Brest à l'époque tertiaire.
Climatologie.	3 ^o De l'énergie musculaire chez les mollusques acéphales.
Science médicale.	
Quatre sujets.	Par M. BORJUS : Trois chapitres de son grand travail, aujourd'hui terminé, sur <i>Le Climat de Brest, les Vents, l'Etat hygrométrique, les Tempêtes et les Orages.</i>

Sans classement bien défini. Deux sujets.	{ Le compte-rendu des travaux de la Société pendant les années 1877 et 1878, et la traduction analytique des parties capitales du Bulletin de la Société <i>dei Lincéi</i> , à Rome, par M. LEGUEN, ont un caractère de généralité qui les rapproche également de la littérature et de la science.
--	---

Sur les vingt-huit sujets mentionnés ci-avant, dix-sept ont un intérêt scientifique et onze un intérêt littéraire. Cette proportion est-elle avantageuse ou désavantageuse à la prospérité de notre Société ? Qu'il me soit permis de rappeler l'appréciation de notre honorable Président à ce sujet, ainsi formulée dans son discours de prise de possession du fauteuil présidentiel :

« Dans un centre tel que Brest , les sciences doivent primer les lettres ; mais il convient, sous peine de déchéance, de faire une large part à ces dernières. »

Répondant en votre nom, l'un des Secrétaires reconnaissait la justesse de cette appréciation, et constatait que la Société ne pouvait être mieux représentée que par son honorable Président actuel , qui a écrit de nombreux ouvrages de sciences et de littérature. En décidant que le discours et la réponse seraient publiés, vous avez reconnu que cette augmentation du nombre des travaux scientifiques, augmentation due à la nature du milieu dans lequel nous vivons, ne pouvait nuire aux intérêts de notre Société.

Je crois être l'interprète de vos sentiments en manifestant le regret que M^{me} Penquer, Membre honoraire de la Société, et M. Joubert, notre Confrère, ne nous aient pas donné comme autrefois la bonne fortune d'applaudir le talent élevé de l'auteur de *Velléda*, et la muse gracieuse et spirituelle de l'auteur de proverbes et de fables. Qu'il nous soit permis de le leur rappeler en solliciteur.

Dans ce même ordre d'idées, nous avons à regretter que les Membres fondateurs, usant de leur droit, laissent sans contrôle à leurs nouveaux Confrères le devoir de travailler avec une constante sollicitude aux progrès de la Société, de continuer les saines traditions établies par leur savoir et leur sagesse. Ce que j'appelle un manque de contrôle n'est peut-être, en réalité, que la conséquence de l'approbation complète donnée par les devanciers à ce qui a été fait par leurs successeurs militants. Dans ce cas, nous nous féliciterions d'avoir justifié leur confiance; mais il nous resterait le regret d'avoir moins souvent la bonne fortune d'entendre leurs communications et d'imprimer leurs travaux à l'adresse de la Société. — Plusieurs Membres correspondants nous ont offert un exemplaire des livres qu'ils ont publiés : le compte-rendu en sera fait prochainement. Il a paru convenable de rappeler à nos honorables auxiliaires, que leur concours sera toujours accepté avec reconnaissance.

A la nomenclature des travaux qui nous ont été présentés cette année, il convient d'ajouter quelques indications qui permettent de donner une idée de l'importance de leur ensemble. Je vais essayer de remplir cette partie difficile de ma tâche. Ma bonne

volonté ne fera pas défaut, mais il n'en sera pas de même de ma compétence sur les nombreux sujets que je dois signaler à votre appréciation. Quoi qu'il en soit, l'indulgence étant de droit la compensation des peines que peut rencontrer à bien faire celui d'entre nous qui accepte l'honneur d'une fonction dans le Bureau, permettez-moi d'invoquer ce droit et d'y compter rigoureusement.

1^{re} CATÉGORIE.

Travaux historiques, littéraires, etc.

Il faut placer au premier rang des travaux et des recherches historiques d'un intérêt provincial, l'étude sur les *Ecoles et les Médecins en Bretagne au xv^e siècle*. A cette époque, l'Etat ne s'occupait pas de l'instruction publique, elle en abandonnait le soin aux particuliers et à l'Eglise. La Bretagne n'avait pas d'Université ; les jeunes gens qui voulaient compléter leur instruction allaient achever leurs études aux Universités de Paris et d'Angers. La rareté et la cherté des livres étaient des obstacles au développement de l'instruction. Les bibliothèques constituaient un luxe réservé aux couvents et aux grands seigneurs. L'instruction primaire était peu répandue : à Nantes, le sous-chantre de la cathédrale avait dans ses attributions une école d'enfants, auxquels il enseignait le chant, la musique, l'alphabet, le psautier et les matines. Il pouvait interdire aux autres maîtres de la ville de tenir des écoles semblables à la sienne, et confisquer les livres qui leur permettraient d'empiéter sur ses droits.

Après la lecture du travail de M. Dupuy, on est

conduit à penser que si, comme on le dit, la lenteur du progrès des institutions sociales est proportionnelle à la bonté et à la durée du résultat, l'instruction primaire obligatoire, à laquelle nous touchons presque, devra marquer dans l'histoire des nations européennes. Sans doute, un pareil progrès est contraire à des appréciations qui sont respectables toutes les fois que l'esprit de parti y est étranger; mais parmi les personnes qui croient que l'instruction est un mal pour les populations, n'y en a-t-il pas qui raisonnent comme ce philanthrope ingénieux? Vous voulez, disait-il, supprimer la pauvreté, et comment ferai-je après pour témoigner ma sympathie aux pauvres, moi qui les aime tant?

M. Dupuy nous fait connaître qu'au ^{xv}^e siècle l'état sanitaire des populations était déplorable; les médecins ne faisaient point complètement défaut, mais ils étaient souvent fort ignorants. Les bourgeois de la ville de Rennes, la plus peuplée et la plus riche de la Bretagne à cette époque, avaient à leur service un médecin et un rebouteur, moyennant une rétribution annuelle de trois livres pour le premier et de deux livres pour le second de ces guérisseurs de hasard.

De l'étude et de la comparaison éclairée des documents enfouis dans les archives de la province, M. Dupuy a tiré des renseignements utiles au premier chef pour l'histoire complète des écoles et de la profession de médecin en Bretagne. La Société a estimé, avec raison, qu'il fallait donner acte à notre Confrère de sa découverte historique, auprès du public lettré, en faisant imprimer son étude immédiatement, bien qu'elle ne figurât que dans les dernières communi-

cations faites au Comité de publication. M. Dupuy a la réputation bien acquise parmi nous , et acceptée au dehors , d'être un chercheur instruit , patient et heureux : nous en donnons ici de nouvelles preuves.

Dans les archives de Kerdaoulas se trouve un document relatif à l'enquête faite en 1539 par le fisc sur les agissements de Nicolas Coataulem , seigneur de Kéraudy, au sujet de la construction de la caraque la *Cordelière*, dont il avait été chargé. Le fisc prétendait soumettre au fouage la postérité de Nicolas Coataulem , sous prétexte que ledit seigneur s'était occupé de marchandises en cette circonstance. Ce sont les dépositions des principaux témoins dans cette affaire que nous fait connaître M. Dupuy. Elles sont intéressantes par les détails qu'elles donnent sur la vie des grands seigneurs bretons au xv^e siècle, sur les constructions maritimes de cette époque, et incidemment sur le caractère aventureux de Jean de Coataulem, corsaire redouté des Anglais. Les captures brillantes et la fortune colossale qui en étaient la conséquence , avaient donné à ce dernier personnage , même de son vivant, l'auréole de la légende héroïque.

Dégager la vérité des faits extraordinaires qui frappent fortement l'imagination populaire, c'est une des obligations de l'historien ; elle n'est pas la moins difficile à remplir, en ce qui concerne la Bretagne , la terre la plus féconde en merveilleux , celle où la croyance au fantastique a le plus résisté aux attaques de l'intelligence. M. Dupuy, on le voit, fait des trouvailles historiques dont l'importance dépasse les limites de la curiosité pour entrer dans le domaine de l'utile.

L'Achat d'un guidon, ou La Fare et Sévigné. Notre honorable Président nous a donné sur ce sujet quelques pages que l'on croirait dictées par les échos indiscrets de la vie intime mêlée à la vie publique des personnages. Le marquis de La Fare, beau et brave militaire, bel esprit et plus gourmand que gourmet de galanterie, eut la mauvaise chance de se trouver l'amant de Madame la maréchale de Rochefort, en même temps que cette grande dame était aimée de Louvois, alors ministre de la guerre. La Fare possédait une charge de guidon (grade immédiatement inférieur à celui de sous-lieutenant) dans les Gendarmes Dauphin. La jalousie de Louvois lui-barrait le chemin de l'avancement ; il vendit sa charge quarante et un mille écus au fils de la célèbre Madame de Sévigné. Ce jeune homme, nous dit M. de La Barre Duparcq, était un enfant médiocre, un héros avorté qui finit par vivre à la campagne et par tomber dans la dévotion. Les faits abondent dans le récit de l'érudit chroniqueur ; de nombreuses notes en renvoi indiquent la source où il a puisé ses indications. Pour un fait très-secondaire dans la chronique du grand monde de cette époque, les renseignements donnés par notre auteur sont si nombreux et puisés dans un si grand nombre d'ouvrages, qu'on est effrayé du travail préliminaire que doit s'imposer un historien consciencieux pour établir des faits précis et incontestés. Cette réflexion arrive à notre esprit en nous rappelant que l'auteur de *L'Achat d'un guidon*, notre érudit président, a écrit plusieurs volumes d'histoire, parmi lesquels les lecteurs ont remarqué *Les Portraits militaires*, dont notre Confrère M. Dupuy nous a fait une analyse l'an dernier.

Séigné, le fils du célèbre écrivain épistolaire, n'aurait guère laissé plus de trace que son père, s'il n'y avait pas eu pour sauver son nom de l'oubli la renommée de sa mère. A cette réflexion de M. de La Barre Duparcq, on ne peut s'empêcher d'ajouter que, dans l'état social moderne, il est indispensable de payer de sa personne si l'on veut prétendre aux honneurs ; que tout en admettant combien il est honorable d'avoir des aïeux illustres, il l'est certes davantage d'être quelque chose soi-même. La lecture du travail de notre Président fortifie dans cette pensée.

Nous avons entendu cette année la lecture d'une nouvelle biographie d'un Breton, écrite par notre regretté Président Levot peu de temps avant sa mort. Aimé Paris, né à Quimper en 1798 et décédé à Paris en 1866, a été un inventeur ingénieux, un propagateur infatigable de tout ce qui se rapporte à la philosophie des signes, à la mnémotechnie scientifique et artistique. La méthode de musique chiffrée porte le nom de ses trois auteurs : Galin-Paris-Chevé.

La mémoire, ce levier et cet instrument de toute connaissance a été le travail de toute la vie de Aimé Paris. Ainsi, s'exprime Levot, lui chez qui la mémoire de l'esprit et du cœur avaient résisté aux infirmités accidentelles les plus cruelles, augmentées de celles qui sont le triste apanage de la vieillesse. Paris était un Breton, à ce titre l'auteur des biographies bretonnes lui a fait une petite place dans ses souvenirs écrits de la Société académique de Brest, comme on fait une place dans sa famille au souvenir d'un ami.

Les hommes qui aiment l'étude ont toujours quelque travail achevé ou prêt à l'être. Ceci est particulièrement vrai pour les littérateurs. Aussi avons-nous en l'humeur laborieuse de notre honorable Vice-Président, M. Pradère, une précieuse ressource, lorsque l'ordre du jour menace de ne pas être suffisamment abondant. Cette année nous avons dû recourir une fois à sa gracieuse obligeance. Il a mis à notre disposition un travail inédit dont le titre a un certain parfum de chronique gauloise dans le sens littéraire et poétique. Il s'agit en effet de Rabelais, Lamonnoye, Piron et Chapelain. Nous n'avons entendu encore que ce qui concerne les deux premiers, le maître railleur et savant émèrite de son temps, le père de Gargantua, et l'auteur des Noëls Bourguignons, l'aimable et gai Lamonnoye. Attendons la très-prochaine lecture des pages que M. Pradère a consacrées à Piron et à Chapelain, pour résumer ce que l'auteur veut bien appeler une causerie *sans prétention*.

Les redites biographiques, assaisonnées de quelques détails nouveaux et présentées dans un style tout à la fois facile et mouvementé, sont toujours agréables à entendre. La première partie de la causerie sans prétention de notre Confrère nous a laissé cette impression.

M. Mauriès nous a dit en quelques lignes le scandale qui s'était produit au Théâtre de Brest, en 1770, à l'occasion d'une représentation au bénéfice d'une artiste dont les soins dévoués et les sacrifices pécuniaires avaient contribué à tirer des dangers d'une grave maladie un officier de vaisseau, son préféré.

Une partie du public protestait contre cette représentation que l'autre partie considérait comme un dédommagement mérité ; de là, querelles, scandale, insultes à des personnes occupant une très-haute position sociale dans la ville ; finalement intervention de l'autorité régionale et de la volonté ministérielle. Si la facilité et la bonté de cœur des dames de théâtre sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a un siècle, il faut reconnaître qu'un certain progrès s'est accompli dans les mœurs publiques au théâtre. Le *parterre*, comme les loges, sait mieux observer les convenances.

Les événements importants donnent l'aspect général d'une époque. Les chroniques scandaleuses, les récits des petites intrigues accusent mieux l'expression qui marque l'originalité d'une ville, d'une contrée. C'est à ce titre que le Comité de publication a admis la note de M. Mauriès.

En demandant à M. Halégouët de vouloir bien nous faire part de ses remarques sur le travail publié par M. Sébillot, sous le titre de *Limites du breton et du français*, nous avons répondu par une attention méritée à une politesse de l'auteur, qui avait adressé son opuscule à la Société. M. Sébillot, en fixant les limites des pays où l'on parle chacun des dialectes bretons, d'après les limites des anciens évêchés de la province bretonne, s'est simplement conformé à la méthode suivie par M. le colonel Troude dans son *Dictionnaire français-breton*. Notre éminent compatriote tenait les détails propres à déterminer ces limites de M. Hamonnic, employé des postes. Il n'y a donc aucun fait saillant ou bien nouveau à signaler

dans l'opuscule de M. Sébillot, mais sa publication dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie* est de nature à faire connaître au monde savant certaines particularités de la Bretagne qui disparaissent graduellement. Nous conservons toujours l'espoir de voir M. Halégouët faire bénéficier la Société de ses connaissances sur les mœurs et les coutumes des populations de la campagne très-étendue qui avoisine Brest.

Mon devoir étant de ne rien omettre dans la nomenclature de nos travaux, je mentionnerai ma note sur l'Ecole des apprentis-mécaniciens, greffée sur l'Ecole des mousses, à bord de l'*Austerlitz*.

Le recrutement du personnel indispensable au service des machines à vapeur établies à bord des bâtiments de toute espèce qui composent les quatre flottes de notre marine de guerre, est de plus en plus insuffisant. Conformément à une décision ministérielle récente, tous les ans on commence l'instruction professionnelle de mécanicien à vingt mousses, à bord de l'*Austerlitz*, et on la fait ensuite achever gratuitement aux Ecoles d'arts et métiers. Sera-ce un bon moyen ou un expédient de peu de portée dans le cas qui préoccupe les autorités responsables du service de notre force navale? Cette question, fort discutée, n'aura de réponse par les faits que tardivement, et c'est déjà là une critique de quelque valeur faite par les intéressés à la mesure dont il est question. Quoi qu'il en soit, ma note n'a pas eu d'autre prétention que de faire préciser la date d'une innovation, qui sera de quelque intérêt dans l'histoire des choses de la marine, au port de Brest.

La Société a saisi avec empressement l'occasion qui s'est présentée, au mois d'octobre dernier, de faire des recherches archéologiques à Kélorn, en Kerlouan, où des fouilles avaient été commencées par des personnes étrangères à la Société. MM. Leguen et Riou, nos délégués pour cette tâche, où souvent l'amour de la science fait passer outre, alors même que la fatigue accuse les droits méconnus de notre nature besogneuse, ont mérité nos remerciements pour avoir fait aussi vite et aussi bien que l'exigeaient les circonstances. Le compte-rendu sommaire de leur mission nous a fait connaître qu'il existe très-probablement, près du cours d'eau de Roudouz-Hir, un tumulus d'une certaine importance; que les fouilles faites sous leur direction ont mis à découvert une tour rasée d'un caractère antique; que des fragments d'ustensiles en granit, en bronze, en fer, en ardoise, ayant un caractère très-accusé d'antiquité, ont été trouvés à des profondeurs qui permettent cette appréciation. MM. Leguen et Riou ne sont pas éloignés de croire à l'existence sur le point exploré des restes d'une cité romaine. Kélorn, font-ils remarquer, se trouve à côté de la grande voie romaine de Nantes à Gésocribate. Par une décision motivée, la Société a renvoyé à la belle saison prochaine la continuation de l'exploration. MM. Leguen et Riou voudront bien accepter cette fois encore la délégation de leurs Confrères, pour des investigations qu'ils savent parfaitement conduire et dont ils font très-bien apprécier les résultats. Ils appartiennent à l'école des *positivistes*, en ce qui touche l'archéologie, bien entendu, car ils savent qu'en pareille matière les raisonnements valent peu, et que le moindre fragment authentique a

plus de poids que des analogies qui laissent toujours une place au doute et à l'incertitude.

Le Poste de Boké dans le Rio-Nunez. — Sous ce titre, M. Guichon de Grandpont, Membre correspondant de la Société, a écrit une relation de voyage dans ces parages et une description des mœurs et coutumes des peuplades qui avoisinent le fortin de Boké, occupé par un détachement d'infanterie de marine, sous l'autorité d'un sous-lieutenant.

En 1875, M. Le Dein, neveu de notre honorable correspondant, commandait le Boké. Ses notes et sa correspondance ont fourni les matériaux du travail de M. de Grandpont. Les faits rapportés ne sont, il est vrai, que secondaires pour l'histoire de nos possessions aux côtes occidentales d'Afrique, mais les détails sont fort intéressants.

En voici un exemple :

« La croyance commune des naturels riverains du Rio-Nunez est la métempsychose : lorsqu'une femme est près d'accoucher, lorsqu'une vache ou une chienne va mettre bas, on s'épuise à conjecturer si ce ne sera pas un tel, mort il y a quelque temps, qui va revenir sur la terre, soit dans un nouveau corps humain, soit dans celui de l'animal attendu. Les probabilités sont naturellement déduites du caractère et des habitudes du défunt, comme de la nature et du degré d'affection qu'il inspirait. Pour sortir du doute, on prend une poignée de colos (sorte de fruit très amer fort goûté des indigènes), on la jette contre un mur ou contre un arbre, et si l'un des fruits y reste collé, on se tient pour assuré que c'est l'ami qui revient.

Grande réjouissance alors. Mais bientôt on n'y pense plus, tellement que si l'ami est revenu dans le corps d'un veau, cela n'empêche nullement, quand l'animal a grandi, de le vendre ou de le manger. »

Cette citation du récit de voyage de M. de Grandpont rappelle l'enfantillage, ou, si l'on veut, le trouble d'esprit de J.-J. Rousseau, lorsque jetant une pierre dans la direction du tronc d'un arbre visé, il disait : si j'atteins le but, mon âme est sauvée, si je le manque, elle est perdue. Le philosophe Gênois et les Landaumans, peuplade à demi-sauvage du littoral africain, se sont ainsi rencontrés, sans s'en douter certainement, dans la pratique du culte du Dieu hasard.

De l'ensemble des observations du jeune officier, que notre confrère nous a transmises sous une forme littéraire un peu sévère peut-être, mais d'une correction irréprochable, on peut conclure que la nation française ne cesse pas de mériter l'éloge ou le reproche, suivant le point de vue auquel on se place, de manquer de génie colonisateur.

Quoi qu'il en soit, les vœux que fait M. de Grandpont pour l'avenir de notre influence chez les peuplades de cette partie de l'Afrique, on doit les faire pour chacune de nos possessions d'outre-mer : « Que le commandement reste toujours aux mains d'hommes prudents et sages, dont la conduite, la bienveillance soient pour eux des attributs en quelque sorte inséparables de notre autorité, des exemples continuels et des moyens sûrs et puissants de bonne civilisation. »

La peinture, pas plus à cause des moyens em-

ployés qu'en raison des effets obtenus, ne doit échapper à la critique qu'on peut faire de la pensée qui a présidé à l'exécution d'un tableau. En toute création de l'art, avant de se prononcer sur les questions de goût, il convient de débattre la valeur de l'idée. C'est ce que M. Riou a parfaitement compris en nous parlant de la grande toile de M. Yan d'Argent, *Le dernier Barde*, et de quelques autres acquisitions récentes du Musée de peinture de la ville.

L'œuvre de notre compatriote Yan d'Argent, nous dit M. Riou, se distingue par des qualités réelles de composition et d'exécution; mais l'étrangeté du sujet exige le secours d'un livret très explicite. Au premier plan, un vieillard déguenillé est étendu mort sur la neige; près de lui, on voit un vieux livre dont le vent disperse les feuillets et sa bombarde, le hautbois de buis sonore des bardes bretons. Sur les côtés, se dressent des arbres au tronc noueux affectant des attitudes désespérées: c'est la partie étrange de la composition. On se demande si ces bizarres dispositions de forme indiquent des maniaques ou des hallucinés. Le vieillard, auquel la neige va faire un linceul, est de la famille de ces portebesaces, à la fois musiciens et poètes, qui ont si largement collaboré au recueil des chants populaires, le livre *Barzaz-Breiz*, publié par M. de La Villemarqué. Dans la pensée de l'artiste, il symbolise un passé qui s'écroule, une nationalité qui s'efface. Au lointain de la plaine de neige se profile la fortune debout sur sa roue tournante et répandant à pleines mains ses faveurs sur la troupe haletante et rampante de ses courtisans.

L'ensemble de cette grande toile est d'un aspect saisissant. C'est un tableau de maître, nous dit

M. Riou, qui, dans la question d'art, est un appréciateur éclairé. La description et l'historique qu'il fait des nouvelles toiles du Musée, ont une utilité qui imposera l'insertion de son étude dans le prochain Bulletin de nos travaux. Ce sera d'autant plus juste, que notre confrère a rappelé au début de son travail que la Société académique avait pris une part active à la fondation du Musée.

Le butin poétique de l'année est composé des *Stances à la Ville de Brest*, à l'occasion du Concours hippique, et de l'*Ode sur la Pomme*, qui a remporté le premier prix au Concours ouvert à Caen par la Société dite du Pommier, composée de Normands, favoris ou courtisans des Muses.

Le tribut poétique de notre Confrère n'est pas celui d'un poète d'occasion ; plusieurs fois déjà, M. Mauriès a su attirer sur ses productions l'attention de ses compatriotes et de ses confrères en l'art divin.

M. Langeron, mon honorable Collègue dans le bureau, a bien voulu se charger de faire, pour la Société, l'analyse de la Thèse de Philosophie soutenue en Sorbonne par notre Confrère, M. Dauriac, pour l'obtention du grade de Docteur ès-lettres. C'est une besogne difficile que celle de résumer en quelques pages une doctrine métaphysique qui vise l'alliance des sciences et de la philosophie. Ces deux manifestations les plus élevées de l'intelligence sont placées aux pôles opposés de l'entendement humain : le fait démontré et l'idée sans aboutissement aux faits. M. Langeron a peu insisté sur l'intention de l'auteur des *Notions de force et de ma-*

tière dans les sciences de la nature (tel est le titre de la Thèse), tout en nous exposant la doctrine du jeune Docteur en philosophie. Il faut lire, ou plus exactement il faut étudier certains chapitres du livre dont il est question, pour comprendre comment l'auteur a pu toucher indirectement les sujets les plus délicats de l'investigation philosophique, sans laisser paraître des opinions hétérodoxes au point de vue universitaire. Il adhère, avec quelques réserves, à la doctrine du dynamisme contre ce qu'il nomme les théories mécanistes, parce que le dynamisme lui paraît être la seule voie par laquelle on peut arriver à la métaphysique de la nature, qui est une province de la méthaphysique générale.

M. Renouvier, le directeur de la *Revue critique philosophique, politique et littéraire*, a écrit, dans le numéro 28, avril 1878, que la Thèse de M. Dauriac s'élève d'un grand vol au-dessus de tant de petites dissertations et même d'ouvrages plus marquants, où les questions de force et de matière ont été discutées. Nous n'avons qu'à nous incliner devant cette opinion, en remerciant M. Langeron de son travail, et en félicitant M. Dauriac de son succès universitaire.

Le Pessimisme au XIX^e siècle, étude critique par M. Dauriac, paraphrasant le livre qui porte le même titre, publié par M. Caro, de l'Académie française. Le pessimisme, dans son acception vulgaire, est la négation du bien relatif dans la vie. Dans son acception philosophique, c'est l'affirmation absolue, que tout est mal, que rien ne se produit en fonction d'un bien passé ou futur. C'est donc l'antithèse de l'optimisme. Le précepteur de *Candide* était optimiste

jusqu'à accepter comme une conséquence inévitable du bien social qu'avait apporté la découverte de l'Amérique, le triste état de santé dans lequel l'avait mis sa galanterie effective. J.-J. Rousseau était pessimiste jusqu'à proclamer la supériorité morale et matérielle de l'homme sauvage sur l'homme civilisé.

En ce moment de l'époque actuelle, la doctrine du pessimisme dépasse l'enceinte d'un système, elle est devenue, nous dit M. Caro, une sorte de maladie intellectuelle, mais, heureusement, une maladie privilégiée, concentrée jusqu'à ce jour dans les sphères de la haute culture, dont elle paraît être une sorte de raffinement malsain et d'élégante corruption. Sa nouvelle formule est qu'il y a dans l'humanité un mal radical, absolu, invincible ; que le néant vaut mieux que l'existence et, par conséquent, les adeptes de la doctrine nouvelle doivent combattre toutes les tendances de l'être à la propagation de la vie humaine.

Ne serait-ce pas l'occasion de leur répondre par le malicieux refrain de Béranger :

Nous laisserions finir le monde
Si nos femmes le voulaient bien.

M. Dauriac nous fait remarquer que les deux chets, ou pour dire plus exactement que les deux créateurs du pessimisme moderne, sont allemands, Schopenhauer et de Hartmann ; que le premier est mort de sa belle vieillesse malgré ses anathèmes contre la vie, et que le second, brillant officier de cavalerie met peu d'accord entre ses doctrines et sa conduite dans la vie sociale. L'un et l'autre de ces apôtres du mal éternel désignent le poète italien Léopardi comme étant le précurseur moderne de la philoso-

phie du désespoir. C'est là une erreur, suivant M. Dauriac. Léopardi n'a pas été dogmatique. S'il nie que le bien est possible, c'est qu'il a toujours été malheureux en tout : maladif, souffreteux, trahi dans ses amours, martyrisé dans son dévouement à la patrie, sa muse n'a répété que le cri de sa douleur intime. Sa désespérance n'est donc pas comme chez Schopenhauer et de Hartmann, une déduction métaphysique. MM. Caro et Dauriac se rencontrent dans cette appréciation, que la doctrine des rêveurs allemands, telle qu'elle est formulée en ce moment, marque une crise, et voilà tout. Ses adeptes renonceraient à se maintenir dans une attitude tragique, dans une pose violente de lutteur désespéré ; ils d'insulter les Dieux absents, ils abaisseront leur front vers la terre et retourneront tout simplement à la sagesse du Candide désabusé qui lui conseille de *cultiver son jardin*.

DEUXIÈME CATÉGORIE

Travaux scientifiques

Il y a cinq ans, M. Antoine offrait à la Société un exemplaire d'un Mémoire, très-intéressant travail *sur quelques propriétés mécaniques de la vapeur d'eau saturée*. Quatre Mémoires ont suivi depuis. Le cinquième, qui porte la date de Mars 1878, et dont j'ai eu l'honneur de vous faire une analyse verbale, complète l'étude de la question des tensions des vapeurs des différents liquides au point de vue de la pratique.

D'après des considérations d'un ordre purement mathématique, M. Antoine pense que la formule empirique qu'il propose et dont la simplicité est incontestable, donne des résultats au moins aussi

rapprochés des faits de l'expérience (1) que ceux que l'on obtient avec la formule très compliquée de Regnault.

La base du calcul des moteurs à feu est la connaissance exacte des faits de la vapeur d'eau : pression, température, volume, relation de ces éléments entr'eux. Les recherches de notre laborieux Confrère sur ce sujet ont donc un très grand intérêt. Les Mémoires dans lesquels elles sont exposées ont été offerts ou présentés à la Société en même temps qu'ils étaient présentés à l'Académie des Sciences. C'est une prévenance de notre Collègue pour la Société Académique de Brest, dont il est Membre fondateur, nous le constatons ici pour lui en témoigner notre gratitude.

M. l'Ingénieur Antoine porte ses investigations sur un grand nombre de sujets importants pour la navigation : les hélices propulsives, les lames de haute mer, les propriétés mécaniques de la vapeur d'eau, etc. Les Mémoires qui traitent de ces questions se trouvent dans nos archives. Cette indication est à l'adresse des Membres de la Société qui s'occupent d'études de navigation.

La théorie des phénomènes capillaires est encore en quelque sorte empirique ; telle est l'opinion émise par M. Coutance dans le préambule du rapport qu'il a adressé à la Société sur des expériences qu'il dé-

(1) $F = A (55 - t)^{5,5}$

F, tension de la vapeur en centimètres de mercure.
A, coefficient de la nature de la vapeur ; il est égal à 0,044179 pour la vapeur d'eau. t , température de la vapeur saturée.

signe par le titre de *phénomènes de capillarité*. A l'aide de procédés ingénieux, notre Confrère a constaté ce fait curieux, sinon important, que toute surface liquide limitée par un corps solide, constitue un ménisque dont les tensions superficielles sont en rapport avec la figure géométrique qu'affecte cette surface. La découverte du mouvement d'une surface liquide limitée autorise son auteur à dire que les mouvements des ménisques ont été improprement désignés jusqu'ici par les expressions de *phénomènes capillaires*, puisqu'ils se produisent bien ailleurs que dans des tubes capillaires.

Une application pratique des recherches de notre Confrère consiste à déterminer, au moyen d'un ménisque mobile, le centre de figure d'une surface ayant la configuration de la carte de France. La pointe de l'aiguille fixe, qui marque le centre, désigne un point un peu à l'est de Bourges. Les conséquences de ces phénomènes de capillarité, étudiés plus complètement, semblent promettre autre chose qu'une satisfaction de curiosité.

Les doctrines, les opinions émises par les auteurs des travaux présentés à la Société, restent sous leur responsabilité personnelle. En vertu de ce principe, consacré par nos règlements, nous avons accueilli avec la même satisfaction et la même gratitude une étude et une note de chimie où chacun des auteurs explique ses préférences, contraires à celles de son collègue. M. Bourrut-Duvivier, dans un travail clairement exposé, qui a pour titre *Etude sur les trois théories chimiques*, après avoir signalé les défauts qui, suivant lui, sont inhérents à la théorie de l'équivalence et à celle de l'atonicité, explique en quelques

.

mots ses préférences, au point de vue pédagogique, pour la théorie thermo-chimique dont la représentation symbolique est malheureusement à peine ébauchée en ce moment.

M. Hétet, à propos d'une *Visite à la section des produits chimiques à l'Exposition universelle de 1878*, affirme par des exemples que la théorie atomique convient à tous les points de vue pour qualifier exactement, à l'aide d'une simple notation, la composition des corps et ne crée pas de difficultés à l'enseignement de la chimie, bien au contraire.

La science fondée par l'illustre Lavoisier, à la fin du siècle dernier, de jour en jour projette plus de lumières sur la constitution des corps et sur les phénomènes qui se produisent lorsqu'ils sont placés dans des conditions spéciales, ou mélangés les uns avec les autres. Les progrès immenses qu'elle accomplit d'heure en heure, pourrait-on dire, lui permettent de pénétrer plus profondément certains mystères de la vie animale et de la vie végétale. Tous les corps vivants connus jusqu'ici, se résolvent, en définitive, nous dit-elle, en quatre éléments principaux : oxygène, hydrogène, carbone, azote.

La vulgarisation d'une telle science, dont les investigations sont sans limites, pouvait paraître impossible il y a quelques années ; elle n'est plus que difficile aujourd'hui.

La Société académique de Brest compte parmi ses Membres, et avec une légitime satisfaction, des chimistes distingués dont quelques-uns ont acquis à divers titres une réelle notoriété dans le monde savant et dans les arts industriels.

M. Coutance nous a fait connaître, par une analyse

de vive voix, le Mémoire de M. Dumas qui conclut à faire accorder par l'Académie des sciences une récompense à M. Hétet pour ses travaux sur la neutralisation des eaux contenant des acides gras. Ce résultat, d'une grande importance industrielle, est atteint en mêlant à l'eau grasse une dissolution aqueuse de chaux ordinaire.

Entre la découverte et l'application usuelle d'un procédé chimique il y a souvent une distance bien plus grande en réalité qu'en apparence. Tel était le cas du chaulage de l'eau d'alimentation des nouvelles machines à vapeur, dites à condensation par contact. M. Risbec, l'un des ingénieurs de la marine les plus distingués, a trouvé l'appareil automatique qui résout la difficulté. Son nom est associé à celui de notre éminent Confrère dans le *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale*, où se trouve l'exposé de la méthode chimique de M. Hétet et la description des appareils qui permettent de l'appliquer aux nouvelles machines à vapeur de navigation.

Un moraliste contemporain d'une grande originalité, Alphonse Karr, a dit : *La Vérité est le nom que les plus forts donnent à leur opinion*. Ceci est vrai dans toutes les choses autres que celles qui sont du domaine des sciences exactes. Dans ces sciences, la vérité est démontrée graduellement par la mathématique, ou brutalement par les faits. Si malgré tout, des opinions dissidentes se produisent, l'épreuve du temps donne tôt ou tard sa confirmation suprême à l'une d'elles. Les travailleurs qui cherchent à abrégier l'épreuve du temps à leurs découvertes ou à leurs opinions scientifiques, trouvent souvent un aide efficace dans les corporations savantes de la province.

Des observations qui ne tendent à rien moins qu'à

ébranler des conceptions physiologiques admises comme certaines jusqu'ici, et à refaire une science dans ses parties principales, ont donné l'occasion à M. Coutance d'analyser le travail important de Darwin sur la *fécondation directe ou croisée*, et d'écrire une préface pour la traduction d'un livre du même auteur, intitulé : *Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce*, par M. le Dr Heckel.

C'est sous la forme d'une causerie faite de vive voix que M. Coutance nous a résumé ces nouvelles recherches. On croyait que l'immense majorité des êtres du règne végétal se reproduisait par l'auto-fécondation, c'est-à-dire que dans la même fleur se trouvaient réunis les deux facteurs de la fécondation. Chez les plantes unisexuées, la *fécondation croisée* est une nécessité absolue de leur organisation, et le transport d'une plante à l'autre de l'élément qui lui manque pour se reproduire doit être fait par les vents, par des insectes ou par tout autre agent indépendant de la plante même. Après trente-sept ans d'observations, Darwin a reconnu qu'il en était ainsi chez la plupart des végétaux, et il a pu écrire en tête de son livre, sur les effets des divers modes de fécondation, ces paroles qui contredisent radicalement l'ancienne théorie : « Il est de toute évidence que
« les fleurs du plus grand nombre des plantes sont
« construites de façon à être habituellement ou acci-
« dentellement fécondées par croisement. »

M. Coutance n'appartient pas à l'école transformiste, dont Darwin est le chef autorisé, mais il reconnaît dans ce maître savant, dans cet ingénieux et patient observateur, une supériorité d'esprit qui commande un profond respect, parce qu'on rencontre en lui un désintéressement assez élevé pour livrer

à ses adversaires, sans chercher à en atténuer la portée, des faits qui peuvent servir d'arguments contre ses doctrines. Cette déclaration de notre Confrère affirme la parfaite loyauté de ses opinions scientifiques; elle explique pourquoi le traducteur du savant naturaliste d'Outre-Manche a placé la préface de M. Coutance en tête du nouveau volume qu'il vient de publier.

Connaître les conditions matérielles des phénomènes qui se produisent dans des circonstances déterminées, tel est le but de la science; il est partout identique. Mais dans les sciences qui s'appliquent aux corps vivants, il est bien difficile à atteindre, parce que les phénomènes sont et plus complexes et plus mobiles. C'est une de ces difficultés qu'a abordée M. Coutance dans ses expériences complètement originales sur la *sensibilité et l'énergie musculaire chez les mollusques acéphales*. Le choix de ces êtres a permis d'éviter dans les résultats poursuivis, les influences de l'irritabilité et d'insensibilité relative que subissent les membres d'un animal, tel que la grenouille, après qu'ils ont été préparés et dépouillés, comme c'est nécessaire, pour agir directement sur les muscles. Aucune mutilation n'est indispensable avec les sujets choisis par notre Confrère, car on peut conserver ces mollusques bien vivants pendant longtemps, et le jeu de leurs valves, amplifié par des aiguilles, suffit pour traduire le rythme des contractions musculaires. Chez le grand peigne, appelé vulgairement coquille de saint Jacques, l'ingénieux expérimentateur a constaté dans le muscle qui agit pour fermer les valves une force bien plus grande que celle des muscles de l'homme, par millimètre carré de section de l'organe

moteur. Si Milon de Crotone avait connu cette particularité, son désespoir de voir ses mains retenues dans la fente d'un tronc de chêne aurait été doublé d'une profonde humiliation.

M. Coutance a exposé sa méthode d'expérimentation et les résultats obtenus, à la section des sciences naturelles, dans la dernière réunion des Sociétés savantes de la province, à Paris. Il avait bien voulu représenter la Société académique de Brest à ces assises de la science. Dans le compte-rendu des séances, qu'il nous a fait de vive voix, il a omis, par modestie sans doute, de nous parler de l'accueil fait à sa communication. Nous avons appris, et nous pouvons répéter sans indiscretion, qu'on avait remarqué que le raisonnement expérimental était une des qualités marquantes du Professeur de l'Ecole de pharmacie de Brest.

La Société a facilité dans une certaine mesure la publication d'un travail fort important sur le *Climat de Brest*, de notre Confrère le Docteur Borius. Nous devons en être satisfaits à plus d'un titre. Le programme de climatologie, qu'a si bien rempli M. Borius, est parfaitement dans l'esprit de création de la Société académique : développer et vulgariser l'instruction sur les questions qui ont un intérêt sérieux pour la localité ou pour la province bretonne. La statistique qui résume les observations dans des tableaux numériques, ainsi que l'a fait notre Confrère, supporte peu l'analyse, car elle comprend l'ensemble d'un travail sur un grand nombre de sujets dépendant les uns des autres.

La pluie, le vent, la température, les orages à Brest depuis dix ans ; leur intensité, leur succession,

leur influence sur la végétation et sur la santé publique, tel est le vaste champ des investigations du médecin staticien ; son œuvre sera très-prochainement appréciée par l'un des Membres du Bureau , bien mieux autorisé par sa spécialité que ne l'est votre Secrétaire par sa bonne volonté, à parler d'un travail de cette nature et de cette portée.

Un travail de statistique et de climatologie médicales sur le Sénégal a attiré l'attention du Ministre de l'Instruction publique sur notre Confrère, et lui a valu une médaille d'or. M. Borius est donc en possession d'une notoriété que son livre sur le climat de Brest ne peut qu'étendre et renforcer.

Qu'était le climat de Brest il y a quelques centaines de siècles, vers la fin de l'époque tertiaire ? M. Coutance a cherché une réponse à cette question que suggéraient les communications de M. Borius. On se trouve ici en plein domaine de la paléontologie, science nouvelle, dont les problèmes nombreux confinent à l'hypothèse par tous les côtés. L'imagination, cette suprême ressource de toute science à ses débuts, a trop l'occasion de se substituer ici au fait qui n'a laissé que des preuves contestables de sa nature, pour que le lecteur puisse accepter sans réserve les conclusions logiques en apparence. Quoi qu'il en soit, dans ces quelques pages de climatologie rétrospective, M. Coutance s'adresse à la raison éclairée et non à cette crédulité que l'art de bien dire entraîne vers telle ou telle autre opinion.

Les quelques pages de notre dernier Bulletin, dans lesquelles M. Coutance expose les faits, les analogies, les hypothèses qui conduisent à croire qu'à l'époque

tertiaire le climat de Brest était semblable, à peu de différences près, au climat actuel des Canaries, seront lues avec intérêt par les curieux des choses du très-lointain passé, et avec plaisir par les gourmets du style imagé.

Faire le compte-rendu des publications étrangères qui parviennent à la Société par voie d'échange ou indirectement par le Ministère de l'Instruction publique, constitue une besogne moins agréable que celle d'écrire à son heure, suivant l'inspiration, sur un sujet de son choix. La théorie du travail attractif de Fourier trouve dans ces deux occasions l'épreuve pratique et la contre-épreuve. Nous avons à renouveler à M. Leguen nos remerciements, pour avoir toujours gracieusement accepté la besogne peu attractive, mais non pas peu utile, de traducteur analyste. Nous avons eu de lui, cette année, l'analyse en français des travaux publiés par l'Académie des Lincei, à Rome. Cette Société savante, dont l'importance rivalise avec la puissante et brillante Société *Smithsonnienne*, de Wasinghton, compte 275 années d'existence. L'amour des beaux-arts et des sciences n'a pas besoin pour se transmettre de changer de bannière et de pays. Ses adeptes parmi les citoyens de la même ville, se succèdent sans interruption; l'Académie des Lincei n'en est pas le seul exemple, mais c'est l'un des plus marquants.

M. Leguen nous a fait connaître que les travaux de cette Société savante, dans le premier trimestre de 1878, avaient une très grande importance pour l'histoire naturelle.

Il est à noter, en outre, que, d'après les renseignements qu'elle enregistre, l'Académie royale de Turin a mis au concours, en langue latine, ou ita-

lienne ou française, la question de *l'état de la philosophie dans les trente dernières années du siècle*. Ce n'est pas là seulement un hommage rendu à l'élégance et à la clarté de la langue française, mais c'est encore un témoignage de l'estime que l'on fait en Italie de nos travailleurs, de nos savants, littérateurs ou philosophes.

CONCLUSIONS.

Ma tâche la plus difficile se termine ici. Il me reste maintenant à vous rappeler les mesures administratives qui ont été prises dans le courant de l'année, en vue de l'amélioration tant morale que matérielle de la Société.

Pour cette partie du compte-rendu de nos travaux, je vous demande la permission de mettre à contribution le zèle toujours opportun de notre Confrère, M. Riou, qui, dans l'intention de faire tous les ans une note statistique de nos séances, a rédigé quelques pages fort intéressantes, dont la lecture, renvoyée par le Bureau à la prochaine réunion, complètera l'historique des travaux de l'année 1877-1878.

Je manquerai à la vérité, si j'oubliais, en terminant, de rappeler que certains progrès accomplis, certaines mesures éminemment protectrices de nos intérêts et capables d'attirer sur notre association l'attention du public lettré et des corporations savantes, sont dus à l'initiative de notre honorable Président, M. le Colonel de La Barre Duparcq. Je me bornerai à citer la reprise du Concours sur un

sujet littéraire et sur un sujet scientifique (*), et l'affection de quatre prix aux lauréats.

Si maintenant l'on demande quelle conclusion il faut tirer de l'exposé que je viens de vous faire, il paraîtra juste de répondre que notre Société est restée dans la voie du progrès, qu'elle a même agrandi le modeste sillon dans lequel, par la bonne volonté de tous, tombe de temps en temps quelques grains de bonne semence. Sans prétention exagérée, comme sans humilité inopportune, nous poursuivons sans cesse avec la patience obstinée qui est la force des faibles, ces nobles choses qui sont dans les quatre directions du monde moral : l'utile, l'honnête, le beau, le vrai. Que ceux qui parlent des associations savantes de la province avec une ironie qu'ils s'efforcent en vain de rendre blessante, que ceux-là, dis-je, apprennent, s'ils l'ignorent, qu'à défaut de bons résultats immédiatement réalisés, il nous reste la satisfaction de travailler pour l'avenir dans un sens qui a échappé sans doute à leur réflexion : c'est que lecteur, orateur, causeur et auditeur, en venant passer quelques heures ici, nous acquérons toujours quelque chose. Or, les acquisitions successives ont une tendance à modifier héréditairement le niveau intellectuel de l'homme, et rendent l'esprit humain plus dispos et plus apte à atteindre un degré supérieur.

(*) 1^o Contribution de la Bretagne au progrès accompli depuis 1830 dans la Physique, la Chimie, l'Histoire naturelle, la Médecine.

2^o Etude sur Emile Souvestre.

BANQUET

DU 20^{ME} ANNIVERSAIRE

DE LA FONDATION

De la Société Académique de Brest

PROCÈS-VERBAL

Dans sa séance du lundi 10 Février 1879, la Société Académique de Brest a décidé qu'un Banquet serait organisé pour célébrer le vingtième anniversaire de sa fondation. Ce Banquet a eu lieu le samedi 22 Février, à sept heures du soir, dans les salons du Grand-Hôtel Lamarque, sous la présidence de M le Colonel de La Barre Duparcq, assisté des deux Vice-Présidents et de M. le Maire de Brest.

Trente-deux souscriptions avaient été recueillies, et vingt-neuf convives ont répondu à l'appel qui avait été adressé aux Membres de la Société.

Au dessert, M. le Président de La Barre Duparcq a pris la parole et a porté un toast, fort applaudi, aux vingt années d'existence de la Société Académique.

M. Penquer, Maire de Brest et Membre fondateur, a répondu dans une improvisation chaleureuse aux paroles prononcées par le Président, et il s'est félicité d'assister aux *noces d'argent* de la Société Académique qui a rendu, dit-il, et qui rendra encore tant de services.

M. Coutance, deuxième Vice-Président, s'est levé alors et a prononcé un discours dans lequel il a précisé le but, le rôle et les travaux de la Société.

M. Pradère, premier Vice-Président, a succédé à M. Coutance, non pour porter un toast, mais pour chanter une chanson de circonstance, pleine de traits d'esprit et d'*humour*.

La parole a été ensuite donnée à M. Ortolan, l'un des Secrétaires, qui a rappelé les titres éminents de Madame Léocadie Penquer, la *Muse brestoïse*, que la Société Académique est fière de compter au nombre de ses Membres honoraires.

MM. Riou et Borius ont clos la série des toasts en portant la santé de M. Duval, le doyen des Membres fondateurs, et à M. Ortolan, le promoteur du Banquet.

Tous ces toasts ont provoqué de vifs applaudissements, et l'on s'est séparé en emportant un long souvenir de cette soirée empreinte de la plus grande cordialité.

Brest, le 22 Février 1879.

L'un des Secrétaires,

ED. LANGERON.

Discours de M. Ed. de La Barre Duparcq, Président.

Messieurs,

Appuyés par une décision de la Société académique, nous sommes réunis afin de fêter notre 21^e année d'existence ; en effet, le 20 janvier 1879, c'est à-dire presque hier, sonnait l'heure de nos vingt ans de durée.

Permettez-moi de me féliciter d'avoir à diriger cette honorable réunion, moi, qui vous étais inconnu il y a quelques années et qui suis devenu pour un instant, par vos suffrages, votre Président, et, je l'espère, votre ami.

Apparentés par la similitude des fonctions avec l'ancienne Académie navale, sans avoir la prétention de la remplacer comme science et comme réputation ; doués de l'avantage de refléter, autant et peut-être plus que dans d'autres villes, le mélange d'un grand nombre de sciences et de branches de littérature, comme le comprenait à merveille notre regretté fondateur M. Levot ; ayant, les uns et les autres, couru le monde avant d'avoir habité cette ville cosmopolite, ce centre d'un savoir venu des points les plus éloignés du globe ; tous animés du désir de faire aussi bien et même mieux, s'il est possible, que nos prédécesseurs, nous nous trouvons dans d'excellentes conditions pour justifier notre but, pour réaliser, au point de vue de l'intérêt local, certains progrès intellectuels :

Il nous manque comme Académie un peu de zèle, il

manque à notre réunion un peu plus de cohésion ; cela viendra, cela vient toujours avec l'âge, et nous comptons vingt ans à peine. Que chacun de nous se demande ce qu'il peut faire en faveur de la Société, soit ici, soit au dehors ; cela sera bientôt exécuté, accompli, et notre chère famille de travailleurs, de chercheurs, grandira en vieillissant, acquérera chaque jour plus de renom, plus d'autorité.

Messieurs , j'ai l'honneur d'exprimer devant vous et avec vous, mes vœux ardents pour qu'il en soit ainsi, et je constate avec satisfaction qu'ils sont entendus par M. le Maire de Brest, dont la sollicitude éclairée pour la Société ne s'est jamais démentie, que nous pouvons appeler notre digne , très-compétent et très-sympathique Confrère , doublement notre Collègue , puisque Madame Penquer orne de son nom , et avec notre assentiment unanime, la liste des Membres de la Société.

Messieurs , à la prospérité de la Société académique de Brest, à ses noces d'argent, voire même à ses noces d'or, dont nous léguons cordialement, et en nous unissant d'intention amicale avec eux , la célébration à nos successeurs !

Discours de M. Penquer.

Messieurs ,

C'est à moi qu'il appartient, comme Maire de Brest, de répondre au toast de notre honoré Président. Nous le remercions des bonnes paroles qu'il vient de prononcer, et nous regrettons seulement qu'il ait fait allusion à son prochain départ. Nous aurions voulu pouvoir le fixer parmi nous pour toujours, nous espérons du moins que nous le reverrons très-souvent pour prendre part aux travaux de la Compagnie qu'il dirige et qui a rendu déjà tant de services. C'est donc avec bonheur que nous célébrons aujourd'hui les noces d'argent de la Société académique, dont le succès, Messieurs , fait présager celui qu'obtiendront plus tard ses noces d'or.

Discours de M. Coutance.

Monsieur le Président,

La Société académique vous remercie des vœux que vous venez de lui adresser. Elle atteindra, nous l'espérons, les étapes heureuses que vous venez d'indiquer et transmettra au siècle prochain le flambeau qu'elle alluma dans celui-ci.

Les Sociétés ne sont pas comme les individus, les années ne les effraient pas, elles se réjouissent même de devenir respectables. Pour nous qui fêtons en ce jour quatre lustres d'existence, nous sommes partagés entre deux sentiments : la satisfaction d'avoir fourni la preuve d'une bonne constitution et le besoin de croire que nous n'avons cependant pas terminé notre croissance. Vieillir et croître, voilà notre destinée.

Pour vieillir il est un collaborateur dont le concours nous est acquis, c'est le temps ; mais pour vieillir, il faut vivre, et ceci ne regarde que nous. Laissez-moi vous dire que nous y arriverons surtout par l'union et par cette estime mutuelle qui existe si heureusement entre tous les Membres de notre Compagnie. Cette fête de famille, faite dans notre pensée pour resserrer ces liens essentiels, contribuera à accroître notre vitalité.

En songeant de quels points divers nous sommes venus ici et de quelles aptitudes variées nous avons formé le faisceau de notre Société, je ne puis m'empêcher d'admirer la puissance de notre association et ses heureux résultats.

Aucune autre idée n'eût été capable dans notre ville de rapprocher autant d'hommes de goût et de travail à la poursuite d'un but dont l'utilité va bien au-delà de nous-mêmes. Un seul fait vous en donnera la preuve, nous sommes en relation avec 150 Sociétés savantes répandues sur le territoire de la France et de l'Algérie. Nous recevons communication de leurs travaux, nous leur adressons les nôtres. Croyez-vous, Messieurs, que ce ne soit pas un honneur pour la ville de Brest d'être associée à ce grand mouvement intellectuel et d'y apporter sa contribution, et par conséquent de servir, dans la mesure de sa bonne volonté, les grands intérêts moraux du pays. Les trois quarts des Sociétés avec lesquelles nous correspondons prospèrent dans des centres moins importants que celui-ci. Lorsque nous élevons la voix dans nos réunions, les 150 échos des autres Sociétés le répètent aux vingt à trente mille Membres qui les composent. Voyez quel retentissement donné à nos modestes travaux et quelle part de légitime honneur il en revient à nous tous et à la ville de Brest. Soyons donc fiers de notre œuvre et faisons la vivre, mais encore faisons la croître.

C'est par l'union la plus intime que nous vivrons, c'est par un effort continu, par l'expansion, que nous croîtrons. Pour cela, cherchons des adhérents, apprenons aux hommes de bon vouloir, avec lesquels nous sommes en relations, ce que nous voulons, quel est notre but ; disons leur que nous sommes une Société libérale, ouverte à tous ceux qui ont le goût des lettres et des sciences et des arts, et qui poursuivent l'idée dans toutes ses manifestations élevées. Nous doublerons ainsi nos forces intellectuelle et matérielle.

Ainsi, Messieurs, nous vieillirons, et en vieillissant nous acquèrerons cette maturité qui va si bien aux sciences

faites d'expérience. Nous croitrons pour rester toujours jeunes ; la jeunesse infuse sa verve et son brio aux œuvres littéraires et artistiques.

Maintenant, quant au présent, aucun de nous ne perdra le souvenir de cette page de la vingtième année de notre Société. Vingt ans, c'est l'âge des bons mouvements, au moral comme au physique, l'âge où l'on est bien partout, même dans un grenier. Aussi, bien qu'on n'aperçoive d'ici ni tuiles à l'envers, ni toiles d'araignée dans ce confortable salon, je me laisse encore aller au charme de cette cordiale réunion, et je l'exprime en disant :

Dans cet endroit qu'on est bien à vingt ans !

Chanson chantée par M. Pradère.

I

Dans ce banquet joyeux qui nous rassemble
Depuis vingt ans pour la première fois,
De nous trouver réunis, il me semble
Que pour chanter je retrouve la voix.
Pour les succès de notre Académie
Je fais ici les vœux les plus ardents ;
Le verre en main, gaiement, je vous convie
A boire à ses vingt ans, à boire à ses vingt ans !

II

Laissons les arts, les lettres, la chimie
Jusqu'à demain dormir tranquillement,
Nous parlerons fouille, archéologie
Plus tard, amis, dans un autre moment :
Borius (1) encor saura dans maint grimoire
Nous expliquer la pluie et le beau temps ;
Pour aujourd'hui, voici mon écritoire...
Je bois à nos vingt ans, je bois à nos vingt ans !

III

Il est heureux, s'il voit de l'autre monde,
S'il voit, Messieurs, cette réunion,
Le bon savant à la plume féconde
A qui l'on doit notre fondation (2) ;
Lui, qui de Brest nous a laissé l'histoire,
Qui présidait à nos travaux constants,
Buvons, amis, buvons à sa mémoire
En fêtant nos vingt ans, en fêtant nos vingt ans !

(1) Auteur de l'ouvrage : *Climat de Brest*.

(2) M. Levot.

IV

Nous avons dit : « Dans cet anniversaire,
Raffermissons notre fraternité ! »
N'avons-nous pas ici ce qui peut plaire ?
Visage affable, et franchise et gaité...
On peut manger des perdrix sans orange,
Nous n'avons eu ni turbot ni faisan...
Nous avons mieux : nous avons en échange,
Rouget et Ortolan (3), *Rouget et Ortolan*.

V

Un toast à vous, Messieurs, dont la présence
Sait animer notre banquet joyeux ;
Aux orateurs Penquer, Duparcq, Coutance,
Un dernier toast cordial et généreux !
J'espère bien, si Dieu nous prête vie,
A nos côtés, nos neveux, nos enfants,
Fêter ici la vieille Académie
Encore dans vingt ans, encore dans vingt ans !!

(3) Membres de la Société Académique présents au banquet.

Discours de M. Ortolan.

J'ai l'honneur, Messieurs, de porter la santé des Membres fondateurs de la Société Académique de Brest ; à ceux d'entre eux qui ont vécu, j'adresse ainsi un souvenir de reconnaissance, à ceux qui continuent le combat de la vie, je témoigne, sous une forme acceptable, ma déférence et ma gratitude.

Autour de la pensée féconde dont ils ont commencé la réalisation, il y a vingt ans, sont venus se grouper, au fur et à mesure des circonstances, des Brestois de naissance et des Brestois par sentiment (je sollicite l'honneur de me compter parmi ces derniers), des Brestois, dis-je, jaloux de voir la cité de Brest se joindre au mouvement ascensionnel des lettres et des sciences qui caractérise l'époque actuelle. Nous avons à regretter que nos devanciers aient acquis le droit de laisser aux nouveaux admis le devoir de continuer leur œuvre, l'obligation de l'agrandir dans la mesure conseillée par la prudence et la sagesse, de s'inspirer des traditions de bonne confraternité dont la première consiste à écouter avec un silence attentionné les communications faites en séance, alors même qu'elles sont étrangères à vos occupations intellectuelles, ou qu'elles heurtent les opinions qu'on peut avoir sur le sujet traité.

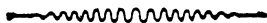
Si l'on a pu dire sans trop d'erreur, *que souvent la vérité est le nom que les plus forts donnent à leur opinion*, nos prédécesseurs, nos maîtres, dans la Société dont nous célébrons aujourd'hui le 20^e anniversaire de

sa fondation, ont donné un démenti à cette appréciation sévère; ils nous ont fourni l'exemple de l'indépendance de leur jugement éclairé.

Nous leur demandons de nous continuer leur appui moral, leur concours effectif, celui que donnent les ressources matérielles; nous pourrions alors affirmer de mieux en mieux la vitalité et le progrès de la Société par des publications et des recherches utiles à l'histoire de la Bretagne, à la propagation des sciences d'un intérêt général, et préférablement à la vulgarisation des procédés industriels et des découvertes qui ont un intérêt plus marqué pour la province Bretonne.

Notre Société compte au titre élevé de *Membre honoraire*, la *Muse Brestoïse*, l'auteur de *Velleda*, des *Chants du Foyer*, que Victor Hugo a salué poète. En adressant à Madame Penquer, en cette circonstance, l'hommage profondément respectueux que l'on doit aux esprits d'élite, qu'il me soit permis d'espérer, avec vous tous, que la *Muse Brestoïse* apportera de nouveau à notre Société le bénéfice de son gracieux concours.

Je ne saurais mieux terminer ces quelques paroles de gratitude et de sollicitation, qu'en rappelant aux membres fondateurs, pour la leur appliquer, la comparaison que faisait, il y a quelques jours, le Président de l'Académie des sciences, dans un discours prononcé en public : Les anciens membres des corporations savantes en sont la renommée, comme les vieux arbres respectés par le temps sont l'orgueil des forêts.



NOTICE

SUR

COLET-DUSEIGNEUR

DUSEIGNEUR (**Pierre-Louis COLET**, plus connu sous le nom de), né près de Brest, dans la commune de Lambézellec, le 10 Mars 1806, fut élevé par son parrain, M. Duseigneur, marchand dans notre ville. De là vint, pendant l'enfance de notre regretté confrère, l'habitude continuée jusqu'à sa mort, de le désigner exclusivement par ce nom. Entré à l'Ecole de Pharmacie de la Marine, comme Elève, le 1^{er} Août 1824, il fut nommé Pharmacien de 3^e classe, le 16 Novembre 1827. Démissionnaire le 13 Juillet 1829, il a désormais partagé entre la littérature et l'histoire les loisirs que lui procurait une honorable aisance.

Plusieurs journaux de Brest, l'*Armoricain* principalement, ne tardèrent pas à publier divers travaux de notre confrère. Les uns traitaient quelques points de l'histoire féodale des environs de Brest. Les autres étaient des pièces de vers « dans lesquelles, a-t-il dit, il s'est attaché à faire prévaloir ce principe que

« la Poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes. » Ces premiers essais de Duseigneur ont paru, avec quelques pièces inédites, dans le recueil qu'il a publié sous ce titre : *Odes historiques* ; Paris, Ledoyen et Giret ; Brest, Edouard Anner, 1848, 199 pp. in-12.

Au mois d'Octobre 1855, le Congrès de l'Association bretonne tint à Brest sa session annuelle. Au nombre des questions du programme, était celle-ci : *Quelle a été l'importance de l'émigration des Insulaires bretons dans la Péninsule armoricaine, aux cinquième et sixième siècles ?* En réponse à cette question, Duseigneur présenta un poème épique de 500 vers, intitulé : *Les Emigrations bretonnes*, qui a été inséré dans le tome V du *Bulletin archéologique de l'Association*, pp. 200-213. Il a condensé dans ce petit poème, d'une versification correcte et élégante, les notions historiques les plus saines, acquises aujourd'hui à la science par les recherches et les discussions auxquelles se sont livrés nos érudits modernes. L'accueil favorable que ce poème reçut des membres du Congrès déterminait son auteur à réunir, dans une série de compositions du même genre, le récit des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de Bretagne.

Quatorze mois plus tard, paraissaient *Les Ducs bretons, poème historique en quatorze chants, et la Guerre de Crimée, poème* ; Brest, J.-B. et A. Lefournier ; Paris, Dumoulin, 1857, 248 pp. in-8°. Ce travail lu au Congrès fait, à quelques retranchements près, le sujet du premier chant. Le livre se divise en deux parties dont la première renferme les faits les plus intéressants de l'histoire de la Péninsule armoricaine, depuis l'invasion romaine jusqu'à la mort du duc

Jean III, et sert d'introduction, pour ainsi dire, à la guerre de la Succession, qui est la partie capitale et la plus dramatique du poème. *Les Ducs bretons* participent plus, selon nous, de l'ancienne chanson de geste que de l'épopée proprement dite ; mais si l'inspiration et le souffle poétique laissent parfois à désirer, du moins la vérité historique y est-elle fidèlement observée, grâce au judicieux emploi des remarquables travaux de MM. de la Borderie et Lejean, dans la *Biographie bretonne*, travaux qui ont aussi fourni à Duseigneur les plus sûrs éléments d'une histoire versifiée de la Bretagne jusqu'à la bataille d'Auray, le 29 Septembre 1364, d'une guerre féconde en péripéties. Le poème consacré à la *Guerre de Crimée* a peu d'étendue. C'est, à proprement parler, une ode où le patriotisme de l'auteur se manifeste par quelques heureux accents lyriques.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'appréciation des deux poèmes dont se compose ce volume. Nous préférons renvoyer à celle qu'en a donnée notre érudit confrère, M. Mauriès, dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*, Tome V, pp. 118-122.

La Société Académique de Brest ayant été créée l'année suivante, Duseigneur tint à honneur d'être compté parmi ses membres fondateurs ; il en fut un des Secrétaires en 1861 et en 1862, et rendit compte des travaux des années 1859 et 1860, dans le Tome II de notre *Bulletin*, pp. 39-48. Il ne se cantonna pas dans ses fonctions de Secrétaire ; sa part dans nos travaux communs se compose des monographies suivantes : *Sébastopol*, ode (Tome I^{er}, pp. 45-51).— *Etude historique sur la Ligue de Bretagne* (Ibid. pp. 120-142). — Panégyrique du duc de Mercœur, dans lequel sont

combattus les opinions et jugements des historiens défavorables à ce prince. — *Etude critique sur la Légende des Siècles* (Ibid. pp. 383-421), étude élégamment écrite, où d'ingénieux rapprochements entre la Divine Comédie et l'œuvre de Victor Hugo donnent lieu à un intéressant et instructif parallèle entre les deux grands poètes. — *Emigration bretonne, Etude historique* (Tome II, pp. 1-38). Résumé très-lucide, mais sans conclusion personnelle, des diverses opinions émises au sujet de l'époque précise de la colonisation de l'Armorique par les Bretons insulaires. — *Guy Eder de la Fontenelle, Etude-Biographie* (Ibid., Tome IV, pp. 242-267). Quoi qu'il ait dit, Duseigneur a fait plus que plaider les circonstances atténuantes en faveur du *Brigand de la Cornouaille* ; il en a tenté la réhabilitation, en rendant les usages et les mœurs de l'époque responsables des crimes de son héros, crimes qu'il nie ou prétend avoir été exagérés par les écrivains qui en ont parlé. Le plaidoyer est habile, mais il a modifié bien peu de convictions.

La communication qui avait été faite à Duseigneur d'un *Cahier de Versions du collège de Quimper, pendant l'année scolaire 1664-1665*, lui fournit le sujet d'une lecture qu'il fit à la Société, le 30 Août 1866, et qui lui avait été suggérée par un article du journal le *Siècle*, où M. Pelletan avait dit que « nous étions de mauvais fils, que nous n'avions pas le respect de nos ancêtres, et que nous ignorions sans rougir. » Ces assertions avaient ému notre confrère, et il avait cru trouver une preuve de leur injustice dans le choix des sujets de composition traités au collège de Quimper, alors dirigé par les PP. Jésuites, sujets au nombre de huit pendant une année et qui sont emprun-

tés principalement aux règnes de Philippe-Auguste, de Saint-Louis et de Charles VII.

En 1869, Duseigneur présenta à la Société Académique un mémoire intitulé : *Nouvelle explication sur l'origine d'une ancienne coutume bretonne*.

Dans une étude portant le titre de : *Origine d'une ancienne coutume bretonne*, notre honorable confrère, M. Le Guen, avait émis l'opinion (*Bulletin*, Tome IV, pp. 234-241), qu'une fête, célébrée en Basse-Bretagne le dernier samedi de décembre de chaque année, avait pour objet une quête au profit des indigents, quête accompagnée du cri de *Languinnané*, transformé en celui de *Gui-na-né*, par Cambry, qui le traduisait en français par les mots *Gui-l'an-neuf*. La dissertation de Duseigneur confirme l'opinion de M. Le Guen en ajoutant que la cérémonie décrite par ce dernier dérivait d'une ancienne coutume druidique observée lors de la cueillette du gui, et rapportée par Pline l'ancien, et après lui par beaucoup d'autres écrivains. Duseigneur pensait toutefois que le véritable cri proféré par les quêteurs devait être celui de *an guin an ed*, c'est-à-dire *du vin et du blé*, ou simplement *le vin et le blé*, qui s'accordait parfaitement avec le but charitable de la cérémonie.

Jugée digne, par la Société Académique, d'être envoyée à M. le Ministre de l'Instruction pour être lue à la Réunion des Délégués des Sociétés savantes tenue à la Sorbonne en 1869, cette dissertation aurait vraisemblablement été comprise parmi les mémoires dont l'impression avait lieu à la suite des Réunions de la Sorbonne, si cette impression n'avait cessé à partir de cette même année. Rentré en possession de son manuscrit, Duseigneur l'a publié plus tard dans

la *Revue de Bretagne et de Vendée* (Livraisons de Février et Mars 1875); et à notre séance mensuelle d'Avril 1876, il nous a communiqué, sur le même sujet, une étude complémentaire qu'il me semble superflu d'analyser, par le double motif qu'elle est encore présente à vos esprits et qu'elle trouvera sa place dans le volume de notre *Bulletin*, actuellement sous presse.

Le dernier travail communiqué par Duseigneur à la Société Académique a été celui qui a pour titre : *Roscervo et l'Oppidum de Plougastel*, celui-là même dont vous avez entendu la lecture, peu d'heures après que nous avons accompagné au Cimelière sa dépouille mortelle. Après une description très sommaire du manoir de Roscervo, situé à deux kilomètres au Nord de Ploudalmézeau, Duseigneur se livre à une discussion archéologique d'un intérêt général, et la termine en disant qu'on n'a trouvé jusqu'à présent dans notre arrondissement d'autres traces réelles d'un véritable *Oppidum* qu'à Plougastel-Daoulas, au sommet de *Roc'h Nivelen*, l'un de ces gigantesques rochers situés sur la rive gauche de l'Elorn, à l'Est de la rade de Brest, et qu'on appelle communément les *Rochers de Plougastel*; puis il termine son mémoire en exprimant le vœu que la Société Académique fasse faire des fouilles dans cet Oppidum, décrit extérieurement dans le *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, pp. 168-170, par notre savant confrère et ami, M. Le Men, Archiviste du Finistère, lequel, de son côté, a émis le même vœu. Y donner satisfaction serait acte méritoire si les ressources de la Société n'y mettent pas obstacle.

Le plus étendu des travaux composés par Duseigneur pour la Société Académique a été celui qu'il

a présenté au concours ouvert par elle, en 1862, sur cette question : *Le Finistère au point de vue statistique, historique, géographique, archéologique, industriel, commercial, etc.* La question, on le voit, était très complexe ; aussi les concurrents avaient-ils la faculté d'en traiter une ou plusieurs parties, à leur choix. La Commission (1) chargée de leur examen jugea avec raison que celui de Duseigneur intitulé : *Etudes sur le Finistère*, était plutôt une série d'études sur la Bretagne que sur le Finistère, études dont quelques-unes avaient déjà été publiées par l'auteur (2) et tout en le félicitant du résultat de ses recherches, elle ne put se dispenser de faire remarquer que son travail manquait d'ordre, de classement, de méthode enfin, et qu'il ne satisfaisait qu'imparfaitement aux conditions du programme. Aussi se borna-t-on à lui décerner la première mention honorable avec un encouragement de 200 francs.

Un décret du 30 Mars 1869 ayant dévolu à un Jury siégeant à Rennes l'appréciation des travaux concernant l'Histoire de Bretagne et des autres Provinces comprises dans le ressort de la circonscription aca-

(1) Cette Commission était composée de MM. Anner, Bellamy, et Guichon de Grandpont.

(2) Cette série d'études en comprend huit portant les titres suivants : 1^o Géographie ancienne, comprenant des observations sur l'époque et les monuments celtiques ; 2^o L'invasion romaine ; 3^o Emigrations bretonnes ; cette étude, qui occupe 30 pp. in-f^o des Mémoires de Duseigneur, est, mot pour mot, celle qui a été insérée Tome II, pp. 1-38 du *Bulletin de la Société Académique* ; 4^o Les Missionnaires bretons, ou le Christianisme en Armorique, et principalement dans le Finistère ; 5^o Les Chefs bretons du Finistère ; 6^o Le Domaine congéable, Pierre de Dreux ; 7^o Guerre de la Succession, Duguesclin, François II, Guerres maritimes, Anne de Bretagne ; 8^o La Ligue dans le Finistère, en deux parties, contenant 80 pp. des Mémoires et 47 du *Bulletin*, TT. I^{er} et II.

démique, Duseigneur lui présenta ses Etudes sur le Finistère. Confirmant le jugement du Jury de Brest, celui de Rennes, sur le rapport de M. Du Châtelier, signala les imperfections de ce travail. « Toutefois, ajouta-t-il en terminant, M. Duseigneur est un homme de beaucoup de lecture, et à plusieurs égards, son livre, plein d'aperçus très fins et souvent curieux, se fait lire avec un véritable intérêt dans plusieurs de ses parties les plus importantes ; mais le Jury n'a pu trouver là une œuvre suffisamment mûrie et assez complète pour s'arrêter à l'idée de lui attribuer le prix mis au concours. » Ce prix, dont la valeur était de 1000 francs, fut décerné à M. Morin, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Rennes, pour sa Monographie intitulée : *L'Armorique au V^e Siècle*. Rennes, Verdier, 1867, 142 pp. in-8°.

En même temps qu'il avait concouru devant la Société Académique, Duseigneur avait pris part à un concours ouvert par la Société d'Agriculture de Brest dont il était Membre, et où il avait rempli pendant quelques années les fonctions de Bibliothécaire. Plusieurs questions concernant les baux ruraux étaient inscrites au programme. Duseigneur traita celle du Domaine congéable. Son mémoire, classé le cinquième, obtint une Mention honorable avec une Médaille de bronze argenté, ajoutée aux Médailles mentionnées au programme. La Commission, limitée d'ailleurs par la question de dépenses, exprima, par l'organe de son Rapporteur, M. Gardin de la Bourdonnaye, le regret de ne pouvoir faire plus pour ce Mémoire, son auteur s'étant borné à traiter une seule des questions du programme, et ne pouvant dès lors être placé sur la même ligne que ceux qui avaient répondu à toutes.

Ce Mémoire se divise en trois parties : La première a pour titre : *Historique-Origine*. Dans la seconde, l'auteur rapproche les opinions diverses des jurisconsultes et des savants sur l'utilité du Domaine congéable. Dans la troisième, il expose les avantages et les désavantages du Domaine congéable, tel qu'il existe aujourd'hui. Dans un Mémoire additionnel, Duseigneur recherche la cause de l'extinction graduelle du Domaine congéable. Considéré dans son ensemble, son travail est une monographie faisant connaître l'histoire de ce mode de contrat rural et les services qu'il est appelé à rendre à l'Agriculture dans le présent et dans l'avenir.

Nous avons des raisons de croire que notre confrère a participé à la rédaction de quelques Recueils périodiques autres que la *Revue de Bretagne et de Vendée*, mais nous n'avons trouvé de trace de cette participation que dans la première livraison d'un Recueil qui n'eut qu'une existence éphémère et parut en 1854, sous ce titre : *Babel, Revue encyclopédique du XIX^e Siècle*. L'article, d'un peu plus de quatre pages, qu'y inséra Duseigneur, sur la *Géographie du département du Finistère*, n'est et ne pouvait être, ainsi réduit, qu'une vue d'ensemble.

Duseigneur a laissé les travaux inédits suivants :
1^o *La Fauvette*, roman historique. « Ce nom expressif de Fauvette, dit-il, se donnait au moyen-âge, à cette classe de chanteuses ambulantes que les grands seigneurs attachaient à leur service ou payaient pour chanter, vêtues de costumes bariolés, sur des tréteaux élevés dans les carrefours, les jours de grandes fêtes. » L'héroïne du roman, jeune fille d'extraction noble, devenue folle après avoir été outragée par Don Louis

d'Espagne, exerce cette profession. Son frère poursuit la vengeance de l'acte odieux dont elle a été victime. De là maints incidents associés à un récit de la guerre de Succession de Bretagne. Ce roman devait se composer d'une vingtaine de chapitres. Les douze premiers seulement sont terminés, les deux autres ne sont qu'ébauchés, et il n'y a que les sommaires des six autres. L'intrigue, dans la partie achevée, est si compliquée, qu'elle échappe à l'analyse; l'intérêt qu'elle provoque aurait peut-être été plus saisissable si l'auteur l'avait entièrement développée.

L'autre travail inédit de Duseigneur a pour titre : *Quatre-vingts ans de Révolution, Ode à Victor Hugo*. Elle porte la date du 15 Janvier 1872, et pour épitaphe : *Delicta majorum lues*. Composée à une époque où la douloureuse impression causée par nos désastres n'avait rien perdu de son intensité, cette Ode, de l'aveu de son auteur, renferme des expressions ou hasardées ou empreintes d'une certaine rudesse. « Mais, ajoute-t-il, elles sont en partie justifiées par les modifications que l'usage a introduites dans les règles de la versification par l'exemple des poètes les plus autorisés de l'Ecole moderne, tels que Barbier, Alfred de Musset, Théophile Gautier, et surtout l'illustre auteur de la *Légende des Siècles* qui, après avoir glorifié tous les régimes, est devenu aujourd'hui le panégyriste de la Révolution et le ménestrel de la Démocratie parisienne non pacifique. » Ces précautions oratoires n'étaient pas inutiles, car les invectives ne sont pas ménagées, principalement à la *bourgeoisie*, rendue par l'auteur responsable et solidaire des crimes commis par les divers Gouvernements qui se sont succédé depuis 1793, sauf la Restauration,

dont il invoque le retour. Ce que Duseigneur dit de l'auteur de la *Légende des Siècles* nous fait douter que son Ode soit parvenue à la destination qu'il lui avait assignée.

Cette Ode se termine ainsi :

Dieu, par quatre-vingts ans de trouble et de misère,
A puni les enfants des crimes de leurs pères !

La punition a été l'invasion allemande !

La sollicitude de notre regretté confrère pour la Société Académique s'est manifestée par deux dispositions testamentaires. La première est ainsi conçue :

« 1° Une somme suffisante sera prélevée pour solder les frais d'impression, à deux cents exemplaires chacun, de mon travail couronné, en 1863, par la Société Académique de Brest et ayant pour titre : *Etudes sur l'histoire du Finistère*, et de mon mémoire couronné par la Société d'Agriculture de l'arrondissement, sous le titre de : *Etudes sur le Domaine congéable*. Les exemplaires de ces deux ouvrages, dont les manuscrits sont déposés dans les tiroirs de mon bureau, seront distribués gratuitement aux diverses Associations littéraires, scientifiques et agricoles et aux Bibliothèques publiques des cinq départements de l'ancienne Bretagne, (on y joindra les exemplaires restants de mon poème intitulé : *Les Ducs bretons*), par les soins de l'écrivain breton qui sera chargé de surveiller la publication desdits ouvrages et d'en corriger les épreuves. Ledit écrivain, qui sera choisi par la Société Académique, recevra une gratification de cinq cents francs. » La Société a conféré la surveillance et la correction des épreuves dont il s'agit

à son Président qui, comme l'eussent fait ses confrères, a déclaré que la gratification qui lui est allouée passerait de ses mains dans la caisse de la Société.

L'autre disposition dont la Société a été l'objet est la suivante :

« 5° Enfin , la somme restante après ces divers emplois , sera partagée entre l'Administration de l'Hospice civil et la Société Académique, qui en fera l'usage et en disposera de la manière la plus utile au progrès de ladite Société. Si ladite Société n'était pas apte à recevoir cette somme, elle sera réunie à la part léguée à l'Hospice civil, qui en disposera à son gré. »

Que la volonté de notre confrère soit ou non suivie d'effet, nous et nos successeurs lui en conserverons une profonde reconnaissance, perpétuée par l'expression qui en sera consignée dans notre *Bulletin*.

P. LEVOT.



NOTICE

SUR

EMILE-MAURICE CHEVÉ

CHEVÉ (Emile-Maurice), né à Douarnenez (Finistère), le 1^{er} juin 1804, n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année, lorsque sa famille, peu favorisée de la fortune, l'envoya à Brest où son frère aîné servait déjà dans la médecine navale. Ce dernier s'occupa spécialement de son cadet et le prépara à suivre la même carrière que lui. Entré au service comme chirurgien entretenu, le 1^{er} mai 1822, le jeune Emile, grâce à son intelligence et à sa facilité de travail, fut reçu chirurgien de 3^e classe, dès le 16 mai de l'année suivante, et fit, en cette qualité, plusieurs campagnes sur la *Jeanne-d'Arc*, la *Bayonnaise*, l'*Yonne*, l'*Armide* et la *Vestale*. Promu chirurgien de 2^e classe, le 14 octobre 1828, il fut envoyé, sur la frégate l'*Aurore*, au Sénégal où il arriva le 14 novembre suivant et où il devait séjourner deux ans. Il venait de se marier à Mademoiselle Fanny Simon et avait été autorisé à amener avec lui sa jeune épouse. Ils éprouvèrent l'un et l'autre

de cruelles épreuves ; une longue et meurtrière épidémie de fièvre jaune ravagea la colonie. A Gorée d'abord, à Saint-Louis ensuite, Chevé la combattit et faillit lui-même en devenir victime. Il n'y échappa qu'en s'appliquant, de ses propres mains, une quantité incroyable de sangsues. Le talent et le dévouement dont il fit preuve dans ces circonstances furent récompensés le 1^{er} mars 1831, par la croix de la Légion d'honneur. Rentré en France, le 18 juillet suivant, sur le brick-goëlette la *Railleuse*, il servit à terre, puis ensuite, comme chirurgien-major, sur le vaisseau-école l'*Orion*, du 2 mars au 30 juillet 1832. Après une campagne sur le brick le *Méléagre*, du 14 septembre 1833 au 7 novembre 1834, il fut attaché, comme secrétaire à l'inspection générale du service de santé de la marine, à Paris, fut reçu docteur et fit des cours d'anatomie et de pathologie à l'amphithéâtre de l'école de médecine, que M. Dubois, doyen de la faculté, avait mis à sa disposition. Tous ceux qui assistèrent alors à ses leçons, furent frappés de son talent d'exposition, de sa parole claire et lucide qui lui permettaient de mettre les notions les plus abstraites à la portée de toutes les intelligences. C'est de cette époque que datent ses premiers rapports avec son futur beau-frère Aimé Paris; mis en non activité, sur sa demande, le 26 avril 1836, il exerça pendant quelque temps la médecine civile et se fit préparateur aux examens du baccalauréat et de l'école de médecine. Rappelé à l'activité et attaché au port de Toulon le 10 septembre 1840, il fut admis à la retraite en 1842, et revint à Paris. Pendant son premier séjour, il s'était épris des idées de Galin que propageait Aimé Paris. A son retour, elles le

passionnèrent de plus en plus et peut-être en eût-il dès lors commencé l'application, s'il n'était allé remplir à Lyon pendant deux années environ, l'emploi de chimiste chez un grand fabricant de châles ; mais sa loyauté et son horreur de toute espèce de fraude ou de mensonge décorés du nom d'habileté commerciale le firent renoncer à cet emploi et revenir à Paris.

A Lyon, il avait fait un essai de professorat musical sur les soldats de la garnison, avec l'agrément d'un colonel, homme éclairé, et les résultats qu'il avait obtenus, l'avaient de plus en plus convaincu de la supériorité de la méthode Galin-Paris. Il reprit bien pendant quelque temps la médecine civile, mais ne larda pas à l'abandonner pour ne plus l'exercer que gratuitement en faveur de sa famille, de ses amis et de ses élèves. Ayant perdu sa femme, il se maria à Mademoiselle Nanine Paris. Cette union acheva de cimenter l'amitié qui unissait déjà les deux frères, et d'en faire les apôtres d'une nouvelle théorie musicale. Désormais Chevé se dévoua exclusivement à la mission de populariser l'enseignement de la musique par le moyen de la méthode qui, sous le nom complexe de Galin-Paris Chevé, simplifie et généralise la notation, et a pour principe, comme celle de J.-J. Rousseau, la substitution des chiffres, abstraction faite du ton, aux notes sur portées. Créer des masses chorales, faire de la musique un moyen de moralisation du peuple, rendre la théorie musicale claire, logique et accessible à toutes les intelligences, et les œuvres des maîtres à la portée de toutes les bourses, tel fut son but ; s'inspirant des travaux de Galin et de ceux d'Aimé Paris qui avait, par la lan-

gue des durées, créé un admirable instrument pédagogique, il construisit, soit seul, soit en collaboration avec sa femme, ce merveilleux édifice d'exercices gradués et d'harmonie qui devait faire de la musique une science exacte comme celle des mathématiques, au lieu d'un chaos non raisonné et de conventions sans base. Une lutte ardente s'ouvrit entre lui et les adversaires de la méthode. Comme tous les initiateurs, il se heurtait à la routine. Par une confusion regrettable, et parfois peu sincère peut-être, entre le côté artistique et le côté pédagogique, beaucoup de grands noms, Auber et Halévy principalement, lui furent hostiles. Rossini sut mieux reconnaître la vérité. Comprenant qu'il n'y avait là qu'une question de méthode et de vulgarisation, et que la méthode elle-même n'était pas toute dans le chiffre, moyen plus commode pour la voix seulement, mais surtout dans la théorie musicale transformée, il y donna son adhésion. Le conservatoire et la commission de chant de la ville de Paris ne partagèrent pas l'opinion du grand maître. Ils ne négligèrent rien pour étouffer un progrès qui menaçait de froisser certains intérêts et de détrôner la routine. Le mauvais vouloir contre Chevé se doubla de calomnie et de perfidie. Il n'avait jamais eu l'absurde prétention de créer des artistes. Il savait trop bien, — il l'a répété à satiété dans sa polémique, — que la nature seule en fait, mais il voulait que tout le monde pût lire la musique, comme tout le monde devrait savoir lire un livre. Quoi qu'il en soit, et malgré l'autorité de Rossini, la méthode n'aurait peut-être pas de longtemps triomphé, si elle n'avait trouvé un appui décisif dans un homme à qui son amour éclairé

des arts et sa haute position assuraient une grande influence. C'était M. de Morny.

« L'école Galin-Paris-Chevé, dit le journal la *Réforme musicale* du 19 mars 1865, ne saurait conserver trop de gratitude envers M. le duc de Morny. C'est lui qui, le 3 juillet 1859, disait à Emile Chevé : « Vous n'êtes plus seul, » après l'avoir autorisé à rendre publique la nouvelle de la formation du comité de patronage de la méthode Galin-Paris-Chevé.

« C'est lui qui, lors de la publication du formidable manifeste lancé contre les doctrines de la nouvelle école par vingt-trois signataires parmi lesquels se trouvaient, en si grand nombre, les illustrations de l'Institut et du Conservatoire, opposa la proposition d'une discussion scientifique et de son corollaire indispensable, la comparaison des résultats pratiques, aux adversaires du progrès, parmi lesquels il comptait pourtant des hommes justement célèbres, avec lesquels il lui coûtait de se trouver pour la première fois en désaccord.

« Il ne voulut pas user de l'autorité que lui donnait sa haute position, pour imposer les idées qu'il croyait fermement être vraies et profitables ; mais l'appui qu'il leur avait promis fut aussi constant qu'il devait être efficace.

« Aucune des démarches utiles à la cause qu'il patronait ne le trouva indifférent. Le zèle actif de M. Ernest L'Epine, chef de son cabinet, en même temps que secrétaire du comité de patronage, rendant plus rapide l'exécution des mesures qu'il jugeait nécessaires de prendre, les doctrines si longtemps repoussées gagnaient promptement du terrain dans les régions officielles.

« Grâce à M. le duc de Morny, la séance donnée au Cirque-Napoléon, par l'école Galin-Paris-Chevé, le 1^{er} novembre 1860, eut une telle signification que le comité de patronage prit l'initiative d'une autre manifestation non moins éclatante à laquelle, après le succès du 1^{er} novembre, assistèrent deux ministres M. le comte Walewski et M. Rouland.

« C'est encore par lui que fut obtenue l'autorisation de faire les essais qui devaient aboutir à l'introduction officielle de la méthode qu'il patronait dans l'enseignement de l'école impériale de Saint-Cyr, de l'Ecole normale primaire de Versailles, du Prytanée impérial de la Flèche, du Lycée Louis-Le-Grand et d'autres établissements universitaires.

« Sans lui, l'Ecole polytechnique n'aurait pas pu convertir en cours officiel les leçons que la bienveillance des généraux chargés du commandement de cette école avait permis à Emile Chevé d'y faire gratuitement.

« Tous les journaux ont parlé de la soirée musicale et dramatique donnée à l'hôtel de la Présidence du Corps législatif, le 14 mai 1864. Ce soir là, M. le duc de Morny consacrait à la propagation de la méthode Galin-Paris-Chevé la recette considérable produite par l'empressement avec lequel avaient été enlevés les billets pour cette fête splendide, dans laquelle, sous le nom de M. de Saint-Rémy, il offrait la primeur d'un de ces ouvrages dans lesquels brillait le talent délicat d'un esprit d'élite. »

L'avenir de la méthode était assuré. Elle se propagea rapidement en France et même à l'étranger. Le Conservatoire et les écoles protestantes l'adoptèrent à Genève. Elle a eu de plus les honneurs du

plagiat et de la contre-façon de la part de quelques soi-disant disciples de son auteur. Chevé survécut peu à son triomphe. Bien qu'épuisé par le travail et l'ardeur de la lutte, il était encore sur la brèche lorsque la mort l'a frappé, le 25 août 1864. Homme de bien et généreux, à convictions fortes, libérales et désintéressées, il a emporté l'estime publique. Il a été récompensé dans la personne de sa veuve à qui le gouvernement a accordé une pension de 1,200 fr. Son désintéressement se manifesta dans une circonstance où lui furent faites des offres qui auraient séduit bien d'autres. Vers 1860 l'empereur de Russie envoya en France un de ses Chambellans, M. le comte *Solloghub*, pour étudier les diverses méthodes d'enseignement musical populaire ; frappé de la supériorité de la méthode nouvelle, l'envoyé russe offrit à Chevé de la part de son souverain, les plus belles conditions pour le déterminer à aller en Russie organiser cet enseignement et former des professeurs. Chevé, convaincu de l'utilité de son œuvre, répondit que sa patrie en devait profiter la première, et préféra sa modeste position, avec l'hostilité et l'envie qui l'attendaient à chaque pas en France.

Indépendamment du journal la *Réforme musicale*, qu'il avait fondé, et qui était depuis près de dix ans, son organe hebdomadaire, Chevé a publié les travaux suivants, se divisant en deux parties, l'une doctrinale, l'autre polémique.

La première comprend : *Appel au bon sens de toutes les nations qui désirent voir généraliser chez elles l'enseignement musical*. Paris, l'auteur, 1845, 5 ff. in-8° ; — 2^e édition. Paris, l'auteur, 1856, 5 ff. in-8° ; — (avec Mme Emile Chevé). — *Méthode élémentaire de Musique vocale, première partie*. — *Musique en chiffres*.

Paris, les auteurs, 1848, in-8°, 6 ff. 1/4. 2^e édition, 1860. — *Historique et Procès-Verbal du Concours musical ouvert à Paris, le 12 Juin 1853, sous la présidence de M. Rebéod, suivi des Comptes rendus des journaux et accompagné de Notes.* Paris, l'auteur, 1853, in-8°. 2^e édition, 1864. — (Avec Mme Emile Chevé). *Méthode élémentaire d'harmonie.* — Paris, les auteurs, 1856, 2 vol. in-8°. — (Avec Mme Emile Chevé) : *Exercices élémentaires de lecture musicale, à l'usage des écoles primaires.* Paris, les auteurs, 1862, in-8°.

La partie polémique se compose de : *La Routine et le bon Sens, ou les Conservatoires et la méthode Galin-Paris-Chevé. Lettres sur la Musique.* — Paris, l'auteur, 1850, in-8°. — *Question musicale. Protestation adressée au Comité central d'Instruction primaire de la ville de Paris contre un Rapport de la Commission du chant.* Paris l'auteur, 1847, 4 ff. in-8°. — *Coup de grâce à la routine musicale, à l'occasion d'un rapport de la Commission de surveillance de l'Enseignement du Chant, dans les Ecoles communales de la Ville de Paris et contre la Méthode Galin-Paris-Chevé, repoussée à l'unanimité par la Commission.* — Paris, l'auteur, 1851, in-8°. — *Une Lettre de M. Adam, Réfutation.* Darnetal, 1855, 2 ff. in-18°. — *Le dernier mot de la Science officielle, Examen des Leçons de lecture musicale de M. F. Halévy, membre de l'Institut.* Paris, l'auteur, 1858, in-8°. — *Simple Réponse à MM. Auber, Carafa, Clapisson, Ermel, Victor Foucher, Casimir Gide, Ch. Gounod, F. Halévy, etc., membres de la Commission de surveillance de l'enseignement du Chant dans les Ecoles communales de Paris.* Paris, l'auteur, 1860, in-8°. — *Les onze dernières Lettres d'Emile Chevé, complément de « La Routine et le Bon Sens, etc. »* — Paris, Mme veuve Chevé, 1865, in-8°. P. LEVOT.

NOTICE

SUR

AIMÉ PARIS

PARIS (Aimé), né à Quimper, le 19 Janvier 1798, fit ses premières études au collège de Laon (Aisne). En 1814, il se préparait aux examens de l'Ecole Polytechnique, lorsque les événements politiques et militaires ramenèrent sa famille à Paris, et pendant quelques mois, il travailla dans les bureaux de son père, ancien capitaine des armées de la République, lequel occupait alors un emploi assez élevé dans l'administration des droits réunis. Il suivit ensuite pendant deux ans les classes de rhétorique et de philosophie au lycée Charlemagne, fit son droit à la Faculté de Paris, et fut reçu avocat en 1830. Une singulière aventure lui fit quitter le barreau, pour lequel d'ailleurs il n'avait pas une vocation bien accentuée. A grand renfort d'arguments et d'effets oratoires, il avait fait acquitter un voleur en police correctionnelle. Cet heureux client alla le remercier. Quelques instants après le départ du client, l'avocat

voulut sortir, chercha son chapeau qu'il avait accroché dans l'antichambre. A sa place se trouvait la casquette du reconnaissant visiteur. L'idée d'avoir fait innocenter un si parfait honnête homme dégoûta Paris du métier de défenseur de la veuve et de l'orphelin ; il ne plaida plus, il ne s'occupa désormais que de mnémotechnie, de sténographie et de musique.

Au commencement de 1821, il suivit les cours de Galin , dont il devint bientôt l'ami et le disciple favori. A cette forte école, sa vocation pour tout ce qui touche à la philosophie des signes se développa comme par enchantement ; il rectifia une foule d'idées fausses qu'il avait reçues de l'enseignement universitaire, en étudiant, d'après les indications de Galin, les travaux de Destutt de Tracy et de Lemare. Ayant trouvé dans un ouvrage de ce dernier l'éloge de Grégoire de Fenaigle qui, en 1808, avait tenté d'introduire la mnémotechnie en France , et dont Andrieux, dans un de ses cours, avait jugé les procédés dignes d'un examen sérieux, Paris étudia les œuvres de Fenaigle, et en fit l'objet d'un enseignement. Attaché comme sténographe , pendant sept sessions consécutives, de 1822 à 1828 , d'abord au *Courrier Français*, ensuite au *Constitutionnel*, pour la reproduction des débats de la Chambre des Députés, il employa l'intervalle de ces sessions à faire dans les départements des cours de mnémotechnie auxquels il joignit plus tard l'enseignement de la nouvelle méthode musicale dont Galin avait posé les bases. Pendant que Chevé luttait à Paris, lui, véritable juif-errant de la science, il parcourait la France, la Belgique, la Suisse, faisait cours sur cours. Rouen, Lyon, Bruxelles, Marseille, Narbonne,

Liège, Nantes, Brest, Strasbourg, Toulouse et vingt autres villes ont entendu ses leçons. Il ne revint se fixer à Paris qu'en 1860. La mémoire, ce levier et cet instrument de toute connaissance, a été, avec l'enseignement de la musique et de la sténographie, le but et le travail de toute sa vie. Il est mort presque subitement à Paris, le 29 Novembre 1866. Sa dernière parole a été pour recommander de mettre sa montre à l'heure de l'horloge de l'Institut, afin qu'il ne risquât pas d'arriver en retard à un de ses cours. La vie lui a été rude comme à tous les apôtres convaincus d'idées utiles à leurs semblables. Parmi les nombreux appareils qu'il a inventés et confectionnés lui-même pour rendre sensibles aux yeux les moins exercés les problèmes les plus ardues de la théorie musicale, il faut citer surtout le baromètre des intervalles méthodiques et harmoniques et le résumé universel de la théorie dont se sont emparés depuis plusieurs plagiaires.

Les limites dans lesquelles nous sommes contraints de nous renfermer ne nous permettent pas d'apprécier sous toutes ses faces le génie inventif d'Aimé Paris. Pour s'en faire une idée, il faut recourir à la notice publiée sous ce titre : *M. Aimé Paris et ses inventions. Trois feuillets de M. Azevedo dans l'Opinion nationale* (25 Août, 1^{er} et 8 Septembre 1863), Dieppe, Emile Delevoye, 22 pp. in-8°. M. Azevedo s'y exprime ainsi :

« Ce que M. Aimé Paris a dépensé de volonté, d'intelligence et d'argent, dans cette lutte qui dure encore, mais bien affaiblie, et qui va se perdant de jour en jour, il n'est pas possible de le dire. D'un caractère résolu, d'un courage inébranlable, d'une

ardeur inextinguible, il a , tout seul, jusqu'au mariage de sa sœur, Mlle Nanine Paris, avec M. Emile Chevé, fait face à tout, tenu tête à tout le monde : Cours gratuits en grand nombre , polémique incessante, voyages continuels , compositions d'ouvrages didactiques, création des outils intellectuels qui devaient féconder l'idée-mère , fabrication d'appareils d'enseignement qui, vers la fin, formaient un bagage de dix-huit cents kilogrammes. et qu'il a construits de sa main, comme aurait pu le faire un simple ouvrier, correspondance énorme, rien ne l'a fatigué, refroidi, arrêté un seul instant. »

Plus loin, M. Azevedo donne la description détaillée et en explique le mode d'emploi , des procédés et mécanismes appliqués par Aimé Paris à l'étude de la musique. De ce nombre sont la *Sténographie mélodique*, imaginée à l'improviste, et qui, bien qu'exécutée presque instantanément , n'en a pas moins résolu définitivement un problème vainement abordé, vingt ans auparavant, par un sténographe renommé, et dont l'alphabet est d'un grand secours à M. Azevedo, surtout aux premières représentations d'opéras dont il veut conserver certains motifs afin de donner plus de précision à ses comptes-rendus ; l'*Œdipe musicale*, dont l'usage est on ne peut plus commode pour réduire sur le champ à leur forme la plus saisissable, les rébus dont certains compositeurs se plaisent à *illustrer* leurs élucubrations , et pour débrouiller les partitions de musique militaire , où, par le fait des tons des instruments, pas une partie n'est écrite comme elle doit être entendue ; le *Panoptiscope*, appareil d'une grande utilité aux professeurs comme aux élèves, et qui, au moyen d'un triangle

proportionnel, démontre la vérité du principe de l'identité des gammes dans tous les tons , quant à leurs éléments constitutifs de tonique dominante, etc. A cet appareil l'inventeur a joint un monocorde qui, divisé par un chevalet, complète, pour l'oreille, la démonstration qui a déjà frappé l'œil ; on ne saurait mieux aller à la raison par deux routes.

Il est impossible d'indiquer tout ce que Paris a écrit, car la majeure partie de ses travaux comprend une foule de brochures qu'il composait et publiait à son passage dans les villes qu'il parcourait pour propager et vulgariser ses théories. Indépendamment de sa collaboration à la *Réforme musicale*, nous sommes donc réduit à mentionner les ouvrages suivants, les seuls que nous connaissions : *Manuel pratique et progressif de Musique vocale*. Caen, Poisson, grand in-8°. « De tous les ouvrages de M. Paris, dit M. Azevedo (p. 19), celui qui, à notre avis, donne l'idée la plus facile de son esprit d'ordre, de son infatigable patience, de son extrême sagacité, de cette merveilleuse industrie qui lui fait tirer des diverses combinaisons des éléments donnés toutes les applications utiles, est son *Manuel pratique et progressif de Musique vocale*. Ce livre est tout à la fois un solfège, un traité d'analyse mélodique et un recueil d'airs de nos chansons populaires, plus complet que la *Clef du Caveau*, puisqu'il contient 2437 de ces airs. » — *Avant-goût des sévérités de l'avenir, ou seize ans d'une lutte qui n'est pas terminée, et qui amènera infailliblement le triomphe d'une grande idée*. Paris, Emile Chevé, 1846, in-8°. — *Encore une Commission du chant, ou M. Frédéric Nicot (de Nîmes) et la méthode Golin-Paris-Chevé*. Paris, le même, 1858, in-8°. — *La Sténographie*

popularisée avec tous les exemples insérés dans le texte pour éviter l'inconvénient des planches de renvoi, par Aimé Paris et Henri Queyras. Paris, Henri Queyras, 1862, 24 pp. in-12. M. Queyras n'a pas été le collaborateur d'Aimé Paris, il a été seulement bailleur de fonds, et c'est à ce titre qu'il figure sur le frontispice de cet opuscule qui, malgré son peu d'étendue, suffit pour former un sténographe. — *Principes et applications diverses de la Mnémotechnie, ou l'art d'aider la mémoire.* Paris, Mahot, 2 vol. in-8° (épuisé). — *Cours de Mnémotechnie, ou l'art d'aider la mémoire, en quinze leçons.* Amiens, R. Machart, s. d., 16 pp. in-8° (fig.). — *Souvenirs du Cours de Mnémotechnie.* Paris, l'auteur, Juillet 1830, in-8°. — *Guide pratique du Cours d'enfants, ou série d'exercices gradués.* Gand, Février-Mai 1842, grand in-8°, lithographié. — *Mémoire du Cours professé à Bordeaux en 1837 et 1838, théorie.* Grand in-8°, lithographie Légié. — *Les difficultés de l'histoire de France aplanies (en deux leçons).* Lyon, M^{me} V^{te} Agné, 1838, 96 pp. in-8°. — *Héméronome, calendrier perpétuel (civil et religieux), contenant, sous forme d'un simple almanach de cabinet, plus de 2,543,000 solutions depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année 5999, sans compter les fêtes mobiles.* Paris, Morin, Legendre, Queyras, s. d., une feuille in-plano. M. Azevedo a publié une *Simplification de l'Héméronome.* Dieppe, Delevoye, s. d., une feuille in-plano.

P. LEVOT.

LE DÉAL DE PIRÉ

UNE COMMUNE RURALE EN BRETAGNE

au commencement du XVI^e Siècle.

Le Déal de Piré est un curieux registre, composé de 350 feuillets, contenant les comptes rendus par les fabriqueurs, ou trésoriers de la paroisse, pendant 33 ans, de 1519 à 1552. Nous en donnerons ici quelques extraits qui pourront fournir une idée de l'administration et du budget d'une commune rurale en Bretagne, au commencement du XVI^e siècle. Dans ces extraits, nous conserverons le style et le langage des trésoriers ; mais nous modifierons leur orthographe un peu capricieuse.

Le compte que rendent devant discrets dom Pierre Desvaulx, subcuré de Piré, dom Jacques Courtays, prêtres, commissaires députés de Rév. père en Dieu Yves, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Rennes, Olivier Guybert, fils feu Guillaume Guybert, et Pierre Leclerc, le jeune, fils de Pierre Leclerc du Coudray, thésauriers et fabri-

queurs de l'église paroissiale de Saint-Pierre-de-Pirée, en l'an derroin, qui finit le dimanche que l'on chante pour Introït : Judica me, 1519, à Guillaume Gautier, et Jean Lommelaye, forgeron, à présent, et dès ledit dimanche de Judica me, trésauriers et fabricqueurs de ladite église et fabrique, des mises et réceptes que ont failes les dits Guybert et Leclerc touchant le fait et négoce desdites églises et fabriques, en leur dit an de thésaurement, le 15^e jour de juillet, l'an 1520.

Se chargent iceulx Guybert et Leclerc trésauriers susdicts, du thésaur ancien, et disent avoir reçu des précédents thésauriers ung moutonet d'or : ci posé ung moutonet.

Idem se chargent avoir reçu de Thomas, Lucas et Jehan Carnabel le jeune, précédents thésauriers, sur le restant de leur compte, en quoi estoient demeurés tenus et obligés, quatre vignts deux livres sept sols, quatre deniers monnaie, et pour ce, LXXXII l., VII s., IV den.

I^o Rentes par deniers.

Comptent et se chargent iceulx Guibert et Leclerc avoir reçu des personnes ci après nommées les rentes que doivent à la fabrique : sçavoir.

De Raoulet Amouroux, xx deniers,

De Guillaume Hubert, v deniers.

Idem dudit Hubert, en l'acquit Guillaume Hubert le jeune, II den. ob. de Guillaume Desisles ung denier, obole, etc.

Somme totale desdites rentes, cent neuf souls, onze deniers, deux oboles.

II^o Cierge et huile.

Comptent iceulx Guybert et Leclerc avoir reçu par

minu le devoir de cierge bénit et huile pour servir à ladite fabrique, comme appert par leur papier, quel a esté quitté et appuré, et trouvé se monter en somme six livres, cinq sols.

III^e Déroit et ouverture de boîte estant en ladite église, près l'autier Notre-Dame, laquelle a esté ouverte par deux fois, et y trouvèrent esdites deux fois huit livres, dix-huit sols, neuf deniers.

IV^e Les oblations par deniers données et offertes audit autier de Notre-Dame, y compris le pardon estant audit autier.

Premier, comptent et se chargent lesdits Guybert et Leclerc avoir reçu sur ledit autier Notre-Dame, le dimanche des rameaux, vi sols ; le Vendredi-Saint, le samedi vigile de Pâques, le jour de Pâques et fériés de ladite feste, le tout compté ensemble Lxxv sols. Les dimanches avant la feste de l'Ascension Notre Seigneur ensemble appurés xx sols, v den. Ledit jour d'Ascension, v sols. Le dimanche ensuivant, iv sols, ii den. Le jour de Pentecoste, x s. x den.; le dimanche ensuivant, x sols, ii den., etc. Somme toute, xxv livres v sols.

V^e Pain, pommes, poires, chanvre, lin et autres minues et petites offertes apportées et données audit autier Notre Dame, que lesdits trésoriers ont bannies et vendues par minu à plusieurs personnes par chacun dimanches et festes, comme ont rapporté par leur papier de receptes, quelles ne sont couchées ne escriptes en ce présent enrollement, pour tant que elles sont de petite valeur, et contiennent grand longueur et prolexcité d'escripture, mais ont esté seulement quittées et apurées à présent par ledit rap-

port de leur papier de recepte et trouvées se monter assemblément, sauf erreur de quittance ou apurement, le nombre et somme de huit livres, quatre sols, sept deniers, obole monnaie, de quoi se chargent lesdits Guybert et Leclerc, trésauriers susdits, et pour ce, somme toute viii l., iv s., vii den., ob.

VI^e Testes de pourceaux et autres chairs données et offertes audit aultier Notre-Dame, quelles iceulx Guybert et Leclerc ont pareillement bannies et vendues, comme après ci-ensuit. — Premier : comptent et se chargent iceulx trésauriers avoir, le XI^e jour d'octobre, vendu plusieurs testes et parties de lard, qui valent somme de xx sols, v den. ob. Le pénultième jour d'octobre, plusieurs autres testes et lard, valant ensemble xxvi sols, vii den., le jour de la Toussaint, plusieurs testes et quartiers de chairs vendues à plusieurs personnes, que se montant ensemble xiv s., vii den.; le jour des défunts, une teste et demie, vendue ii s., iv den.; le premier dimanche de novembre, plusieurs testes et nœuds d'échine, séparément vendus, qui ont esté trouvés se monter ensemble xiv s., vii den., etc. Somme toute desdites testes, ix l., xiii s., viii den., ob.

VII^e Moches de beurre et aucuns petits pots de boîtes donnés et offerts audit aultier Notre-Dame que iceulx trésauriers ont bannis et vendus, comme appert ci-après. — Premier : Comptent et se chargent lesdits trésauriers avoir banni et vendu plusieurs moches le dimanche des Rameaux à plusieurs personnes rapportées par leurs papiers de receptes, qui ont esté apurés valoir en somme xxi sols. Le lundi des fériés de Pâques, furent bannies et vendues plusieurs autres moches valant ensemble xxii s., ii den.

Le dimanche de Quasimodo furent vendues plusieurs moches de beurre, et ont esté apurées valoir ensemblement xi s., viii den., ob., etc. Somme desdits pour ce : xix l., xiii s., iv den., sauf erreur.

VIII^e Bleds, tant par seigles que autres blasteries, donnés et offerts audit aultier Notre-Dame, que lesdits trésoriers ont bannis et vendus comme ensuit. — Premier : Comptent lesdits Guybert et Leclerc avoir faict bannir par plusieurs dimanches xxvii boisseaux, trois quarts de boisseaux de seigle, mesure de Château-Guyon, qu'ils avaient congrégés et assemblés, y compris le quartier de bled deu sur le lieu de Léonnaye, appartenant au seigneur des Plessis; et estre demeuré audit Pierre Leclerc et à Jehan Petit, comme plus faisant valoir et derniers enchérissants, au nombre et prix chacun boisseau de cinq sols sept deniers monnaie, qui valent lesdits vingt-sept boisseaux trois quarts de boisseau, dicte mesure, la somme de vii livres xv sols monnaie. Item avoir vendu à Jehan Trochon quelque quantité demeurant audit quartier de seigle deu sur ledit lieu de Léonnaye, quel estait en l'eau, et bien fort empiré, le nombre et somme de iv s., iv den., ob. Item comptent avoir banni et vendu par minu plusieurs autres espèces de blasteries données et offertes audit aultier. Comptent avoir vendu deux boisseaux de froment à Jehan Lommelaye le premier jour de l'an ii s., vii den., de quoi compète la moitié ès trépassés; reste xvi deniers. Item, deux boisseaux avoine grasse vendue à Pierre Leclerc xiii den., ob., etc. Somme toute desdictes blasteries, par minu, x livres, ii s., iv den.

IX^e Item comptent iceulx thésauriers avoir

banni et vendu le demeurant du vin de Pâques avec la busse à dom Pierre Desvaulx, comme plus faisant valoir et dernier enchérissant, le nombre et somme de vingt sols.

En faisant l'addition de toutes les sommes portées aux recettes, on trouve un total de 94 livres, 12 sous, 9 deniers, 3 oboles : soit, en livres tournois 120 livres, 5 sous 11 deniers.

Les mises et décharges faictes par lesdicts Guybert et Leclerc, thésauriers susdicts touchant le négoce et affaires de ladicte fabrique en leurdict an de thésaurerie.

Comptent iceulx Guybert et Leclerc avoir payé pour les dépenses des commissaires et de eulx, du jour que les biens meubles de ladicte église et fabrique leur furent baillés par inventoire, la somme de cinq sols : ci posé, pour ce..... v s.

Item comptent avoir payé à M. le curé et commissaire, pour leur lettre d'investiture de thésauriers, vingt deniers : ci pour ce..... xx d.

Item comptent avoir iceulx thésauriers achapté une busse de vin d'ung nommé Macé Basourdy quelle cousta quatre livres, trois sols, quatre deniers en principal, et pour le charroy et costumes d'amener ledit vin de la Guerche, trois sols quatre deniers : ci pour ce. iv l. vi s. viii d.

Item, pour les dépenses de ceulx qui les aidèrent à servir à la feste de Pasques, cinq sols : ci pour ce. v s.

Item avoir payé pour les despenses de ceux qui les aidèrent à cueillir cierge et huile à la chapelle... xx d.

Item comptent avoir payé au religieux qui prescha la passion et résurrection, outre ce qui fut cueilli et que baillèrent les thésauriers de la chapelle, dix-huit sols, seize den. xviii s. xvi d.

Item avoir payé en une main de papier, pour mercher leurs receptes et mises vi d.

Achat de huile et encens, lesquels ont iceulx thésauriers acheté en ledit an de thésaurerie, de quoi demandent descharge..... xviii s. xvi d.

Le luminaire de ladicte église et fabrique, lequel iceulx Guybert et Leclerc ont fait faire en leurdict an comme ensuit : le cierge benit leur est revenu à iv s. x den., une ob., la livre de cire neuve ; ii den. une ob., la livre de cire pour la façonner. Ils ont employé six livres de cire neuve, et n'y avait de souche sept livres de vieille cire », qui valent le tout audit poids..... xxx s.

Item, deux dozaines de chandelles à servir à l'autier N.-D..... v d.

Item comptent avoir marchandé à Jehan Olivier de Château-Giron de faire ii torches, iv cierges, ii do-

zaines de chandelles, etc. Le tout montant à iv livres ; dépensé en faisant ces marchés, vii deniers... iv s. vii d.

Achat de deux dozaines de pain à convertir en pain bénit, iii sols, iv deniers..... iii s. iv d.

En faisant « tuiler par un nommé Hugues Lohéac » les chapelles de ladict^e église, dépensé..... vii l. vi s. x d.

« Achats de pots de boîtes, et de grands pots, pour mettre le beurre des beaux pères d'Ancenis : comptent avoir acheté à un marchand de Louvigné, xii dozaines et demie de petits pots de boîtes, à xviii den. la dozzaine : somme toute de ce ». xviii s. ix d.

Item, xiv dozaines de petits pots au même prix..... xxi s. ix d.

Dix-sept grands pots pour le beurre dû aux Cordeliers d'Ancenis. vii s. iii d.

Payé à Guillaume Lecoq pour avoir mené ce beurre à Ancenis.. x s.

Payé à Pierre Hamelin, « pour avoir osté la terre de l'église, y demeurant après les messes..... ii s.

« Payé à ceux qui nectoyèrent l'église à la feste de la Pentecôte. » xii d.

Pour une lampe, v deniers. Pour faire « abiller la clairière » de la porte de la chapelle, et y faire une clef, iii den., ob. Transport des

torches de Château-Giron à Piré,
viii den. « Comptent avoir faicte
faire xxxv barres de fer, grand et
petit, à Jehan Lommelays pour
tenir le verre des vitres des cha-
pelles, qui coustent xiv s. iii den. »
Pour un boisseau de chaux pour
faire le mortier, et asseoir les vitres,
xx den. Total des dépenses des pots
de boîtes, et autres de ce dernier
article..... iv l. xvii s. i d. 2 o.

En somme, en l'année 1519, les dépenses de la pa-
roisse furent à peu près insignifiantes. Les deux
trésoriers transmirent à leurs successeurs, Guillaume
Gaultier, du hameau de la Pêcherie, et Jehan Lom-
melays, forgeron du bourg de Piré, outre l'éternel
moutonnet d'or, la somme fort respectable de 80
livres, 2 sous, 6 deniers. Les recettes de l'année 1520
comprennent, d'abord les rentes régulières de la
fabrique, 5 livres, 9 sous ; ensuite les revenus éven-
tuels : cierge et cire, 5 livres, 12 sous, 4 deniers ;
boîte de l'autel Notre-Dame, 8 livres, 16 s., 4 den. ;
deniers offerts à l'autel, 27 l., 3 s., 4 den ; menues
offrandes, comme pain, pommes, etc. : 2 l., 15 s.,
10 den. ; vente de pains offerts, 2 l., 14 s., 4 den. ;
seigle et autres blasteries, 14 l., 17 s., 6 den., une
obole ; têtes de porcs, 13 l., 8 s., 5 den., une obole,
vente de porcs, 13 l., 13 s., 8 den., beurre, 13 l., 19
s., 5 den., une ob.

La fabrique a des dépenses régulières, qui revien-
nent tous les ans, et qui sont les mêmes qu'en 1519.
Elle a aussi des dépenses extraordinaires. En 1520,
les trésoriers « comptent avoir marchandé avec un

nommé Ambroise Grommier, de la ville de Laval, de refondre et refaire à ses despens de toutes choses, fors de métal, dont lesdicts thésauriers fournissoient, la petite cloche d'icelle église, qu'elle avait été cassée, à la somme de vii l., v s., x den. Et couste en despense, tant de celui jour, que en solument d'icelui, et escripture dudict registre, la somme de iv sous, vi den. » Les trésoriers dépensent en outre 2 s., 6 den. dans un voyage à Louvigné, où ils vont emprunter du métal au curé et aux trésoriers. Ils achètent de l'étain neuf à 10 sous la livre, du vieux à 3 sous : en tout, une livre de neuf, 6 de vieux, total 28 sous. Ils font par le même Grommier « assoler » trois autres cloches, dont ils fournissent le bois, les clous. Dépense totale pour les cloches, 17 livres, 13 sous, 8 deniers.

« Item comptent avoir marchandé à ung nommé Jean Mauger, peintre, de paindre doze des ymaiges estantes en ladicte église, chacune imaigne au prix de xl sous monnoie, selon les poincts du devis en fait, et cousta en despense, ce faisant, tant du premier jour, que du jour que fut conclu ledict marchié, en vins, xi s., viii den. : et pour ce, promet ledict painctre paindre les trois angelots dessus le carré Notre-Dame : et pour ce, xi s. viii den.

« Item comptent avoir payé à Jehan Bodan, pour iv journées que fut à réparer lesdictes ymaiges, et les accomplir, par autant que estoient imparfaictes, par chacun jour, ii s., vi den. : pour ce, ix s. »

« Item, audict Bodan, pour avoir fait de neuff deux ymaiges, sçavoir l'ymaigne de Saint Antoine, et l'ymaigne de Saint Julien, pour chacune 20 sous. »

La même année, le vin destiné à la communion pascalle, coûte iv l. v s. Les trésoriers, sur un vote des paroissiens, offrent au cordelier d'Ancenis, qui a prêché la passion, un habit contenant 4 aunes de de drap à 16 s. 8 den. l'aune. Cette étoffe est achetée de Pierre Gommerel.

Parmi les dépenses extraordinaires figurent en 1521 celles que la paroisse est forcée de s'imposer pour André Boudy, atteint de laderie. Il faut le conduire à Rennes, le faire examiner, payer 20 sous au promoteur de Rennes pour obtenir l'examen, 4 s. 6 den. au barbier et chirurgiens chargés de l'examen du malade. L'avocat de la paroisse reçoit 20 den., pour avoir plaidé, le clerc qui enregistre le procès, 10 den.; les barbiers et les chirurgiens, pour leur dernier examen, 2 l. 13 s. 4 den. André Boudy, déposé à la maladrerie de Rennes, reçoit de la paroisse une pension annuelle de 3 livres.

La même année, une troupe d'Egyptiens traverse la paroisse et divertit les paroissiens, qui lui accordent en vins et autres denrées, viii s. vi den.

Nous remarquerons que la paroisse de Piré était riche : ses recettes étaient considérables, et fort au-dessus de ses besoins. Elles tombaient rarement au-dessous de 120 livres tournois. A cette époque, les recettes du royaume de France étaient de 3,500,000 livres, celles du duché de Bretagne, de 400,000 livres bretonnes, soit 500,000 livres tournois ; celles de la ville de Quimper, de 1,500 livres bretonnes, soit 1,875 livres tournois. Les recettes de Piré comprenaient une somme fixe de 5 livres, 9 sous, fournies par les rentes de la paroisse. Le reste venait des offrandes dues à la piété des fidèles.

Dans les paroisses où les ressources étaient insuffisantes, les paroissiens s'imposaient une taxe spéciale. Ainsi, à Morlaix, comme le constate un document déposé aux archives de Quimper, les paroissiens de Saint-Melaine votent, en 1456, une taille de 5 sous par chaque ménage entier, 2 sous 6 deniers par chaque veuf et veuve. Les pauvres sont exceptés de la taille. Le revenu de la paroisse atteint de cette façon la somme de 86 l. 18 s. 9 den., dont 59 l. 10 s. fournis par la taille que nous venons d'indiquer.

Le prix moyen des journées d'ouvriers en Bretagne, à la fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e siècle, variait, d'après les documents que nous avons recueillis, entre 2 sous 6 den. et 3 sous.

ANT. DUPUY.



LES COATAULEM

**Un Corsaire breton au XV^e Siècle. — Construction
de la Caraque *LA CORDELIÈRE*.**

La famille des Coataulem était, au xv^e siècle, une des plus importantes de l'évêché de Tréguier. Elle a produit deux personnages remarquables, Jean et Nicolas Coataulem. Jean Coataulem était un corsaire qui devint la terreur des Anglais. En 1484, il vendit tous ses biens, et équipa une escadre avec laquelle il captura trois grands navires anglais, chargés de marchandises. Après cet exploit, il jugea prudent de s'expatrier. Il se retira en Portugal, où il fut très bien accueilli, et devint amiral du royaume. Il mourut dans sa nouvelle patrie. Mais il n'avait pas été oublié en Bretagne, où la légende embellit bientôt le récit de ses prouesses. Son neveu, Nicolas Coataulem, seigneur de Kéraudy, fut aussi un marin distingué. Il fut chargé en 1503 de la construction de la *Cordelière*. Il y dépensa 10,000 livres de sa fortune. En 1539, le fisc prétendit soumettre sa postérité au fouage, sous prétexte qu'il s'était occupé de

marchandise. Ses descendants, parmi lesquels figurait le seigneur de Goezbriand, protestèrent. Il y eut une enquête, où furent entendus dix-sept témoins. Tous s'accordèrent à déclarer que les Coataulem étaient une famille de vieille noblesse, et que Nicolas Coataulem ne s'était jamais occupé de marchandise que pour la construction de la *Cordelière*.

Les dépositions des témoins sont intéressantes par les détails qu'elles donnent sur la vie des grands seigneurs bretons du XV^e siècle, et sur la construction de la *Cordelière*. Elles présentent une autre particularité curieuse en ce qui concerne Jean de Coataulem. Ce personnage, par son audace aventureuse, ses captures brillantes, et sa fortune extraordinaire en Portugal, avait fortement frappé l'imagination populaire. On voit qu'une légende commençait à se former sur son compte. La déposition de Gille Morice, seigneur de Kerbanec, est nette et précise. Elle donne des dates, des faits exacts et vraisemblables. Les autres dépositions sont vagues et merveilleuses. Le forban heureux y devient un héros sans reproche. Au lieu de s'exiler volontairement, pour mettre son butin en sûreté, il ne part qu'avec l'autorisation du duc de Bretagne, dont il reçoit de riches présents.

Cette pièce intéressante, qui nous a été communiquée par M. le comte de Goesbriand, comprend 66 pages. Nous nous bornons à en extraire les passages les plus importants :

• Hervé Le Curzou, escuyer, seigneur de Kervyquet, aigé de cinquante-neuf ans ou environ, comme il dict, tesmoing juré sur les saintes évangiles dire vérité, purgé de conseil, sollicitacion et advertissement, recorde par sondict serment congnoistre damoiselle

Margaritte de Coataulem, à présent dame de Kéraudy, fille de feuz Nicolas Coataulem et damoiselle Méaucze Le Borgne, seigneur et dame en leurs temps de Kéraudy, Tryénin, Kérantour et Pénanrou. Et à iceulx seigneur et dame de Kéraudy, ladicte Margaritte Coataulem, leurdicté fille, a succédé comme leur fille aînée, principale héritière et noble, et à esdictes successions jouy principalement et noblement, et comme telle, elle a recueilli les biens, quelque soit. François de Goezbriand, son filz, à présent seigneur de Goezbriand, comme son curateur, a receu et recueilly lesdicts biens de sesdicts feuz père et mère. Laquelle Méaucze Le Borgne estoit fille aînée de la maison de Kerguydou, quelle maison de Kerguydou dict estre ancienne maison et noble. Et les seigneurs dudict lieu dict à sa congnoissance avoir veu se porter et gouverner comme les aultres nobles gentz, vivantz de leurs rentes et revenus comme les aultres nobles du quartier. Aussi dict que Catherine Calloet estoit mère audict feu Nicolas Coataulem, laquelle estoit fille de la maison de Lannidy, et sœur aînée de Pezron Calloet, seigneur en son temps dudict lieu de Lannidy. Et aussi dict avoir congneue feu messire Jehan Calloet, évesqué de l'évesché de Tréguier, qui filz estoit auesi de ladicte maison de Lannidy. Et recorde avoir ouy dire avecques feu Jehan Le Curzou, père de cest parlant, que ledict lieu estoit l'un des ancyens lieux de tout le quartier, et que feu Yvon Coataulem estoit mary de ladicte Catherine Calloet, père et mère dudict feu Nicolas Coataulem, quel Yvon estoit filz de une damoiselle Catherine Lehouat, quelle damoiselle estoit originelle de l'évesché de Cornouaille....

« Dict aussie ce parlant avoir congnoissanze de Chrétien Coataulem , à présent seigneur de Kéravel, nepveu dudict feu seigneur de Kéraudy , quel demeure en son lieu de Kéravel, en l'évesché de Léon, et congnoistre aussie le seigneur de Coallean, de l'évesché de Cornouaille , nepveu filz de son frère dudict feu seigneur de Kéraudy. Queulx chacun en leur temps, eulx et leurs prédécesseurs s'entrepotèrent et s'entre aimèrent comme parantz, démontrantz les ungs aux aultres grant amytié et amour, ainsi que de vrays parantz le doibvent faire... Oultre dict avoir veu ledict seigneur de Kéraudy et Jehan Coataulem son filz aîné és monstres, armés, montés et bien acoustrés en ordre, comme les aultres nobles du quartier. Et mesmes dict avoir veu ledict feu Jehan Coataulem en son temps faire lancze esdictes monstre par davant François de Bron, chevalier, qui lors estoit cappitaine de la ville de Mourlaix , et commissaire pour recepvoir les monstres des nobles des jurisdictions dudict Mourlaix et de Lanmeur. Dict aussie que lesdicts Coataulem et chacun respectivement en leur temps dempuis la congnoissance de ce parlant, ont esté appellés és monstres des nobles gentz et ont servy és guerres et affaires du prince comme les aultres nobles... Et n'avoir jamais veu ne ouy dire que ledict feu Nicolas Coataulem, ne nul de ses prédécesseur eussent esté mis ne esgaillés en fouaige ne en aucun debvoir roturier. Ainz a ouy dire que lesdicts Coataulem estoient nobles, et la source principale d'eulx et leurs prédécesseurs et consanguins estre d'ung lieu noble appelé Kéranrun en la juridiction de Lanmeur , quel lieu noble estoit et apartint audict feu Yvon Coataulem-

et après son deczois apartint audict feu Nicolas Coataulem sondict filz. Et comme filz aîné principal héritier et noble, ledict feu seigneur de Kéraudy recueillit la succession de sondict feu père.

• Et que aussi, par raison de leur noblesse, lesdicts Coataulem respectivement et successivement sont et ont esté en possession d'avoir et porter intersignes et escussions d'armes, savoir : d'argent à une fleur de lys de sable, et une chauvette de mesme membrée de gueules, quelles ledict seigneur de Kéraudy en son temps portoit. Luy et sesdicts prédécesseurs sont en possession d'avoir lesdictes armes ès églises paroissiales de Plouézoch et Saint-Mélaine-Plouéjehan, ès couventz des frères prescheurs, et à Saint-François, et en l'ospital de Murlaix, en leurs chapelles y estantz esdictes églises. Ont et sont en possession de porter lesdictes armes tant ès vîtres que en bocze, de tout temps immémorial ès aultiers, tombes, accoudouers et escabeaulz faictz et constructz par lesdictz Coataulem et leurs prédécesseurs, dont n'est mémoire du commencement ne du contraire. Et que par suite de sa noblesse, ledict seigneur de Kéraudy eust et recouvrist grandes et grosses alianczes à ses filles, que aultres que noble homme comme est vroy semblable n'eust peu avoir : Sa fille aînée à noble homme Guillaume de Gozebriand, seigneur en son temps de Gozebriand et de Rodaluz.... La seconde fille dudict seigneur de Kéraudy, appelée Catherine Coataulem dict ce parlant que fust mariée et espouse de noble homme messire Jehan de Kergariou, chevalier, seigneur en son temps de Kergariou..., et la tierce et juveigneur fust aussi mariée et espousée avecques messire Guillaume de Trougoff, chevalier,

seigneur de Kergadiou, que juveigneur estoit de la maison noble de Kerprigent.

« Recorde oultre ledict depposant avoir veu ledict seigneur de Kéraudy à Kéraudy, à Pénanru, à Tryénin. Et en tout et partout, la où ledict seigneur de Kéraudy faisoit sa résidence, dict-il qui parle l'avoir veu vivre noblement, comme ung homme noble le doit aire, vivant de ses rantes et revenus, tenant maison tous jours, maison ample, de bon estat et gouvernement. En en icelle en son temps hantoient et fréquantoient plusieurs gentz et personnages nobles, et y estoient receuz et recueillis, comme en maison de noble homme ; aussi les pouvres estoient bien venus et estoient aulmonés o nom de Dieu.

« Dict aussi cedict parlant avoir congneue ledict feu seigneur de Kéraudy ès vingt ans prochains précédentz son deçoix, sans qu'il l'eust veu ne ouy dire qu'il s'en fust esmellé de nul traficque de marchandise, vivant de ses rantes et revenus comme les aultres nobles du quartier. Ne sceit cedict depposant si ledict seigneur de Kéraudy avoit point marchandé auparavant Bien dict l'avoir veu édifier et construire, que l'on disoit estre par le commandement exprès du roy, la grande neff et carraque appelée la *Cor-delière*, et faire toutes les mises ; ne sceit s'il y fust récompensé ou non. Bien dict avoir ouy dire souvent que ledict seigneur de Kéraudy avoit perdu gros bien à cause de la mise que lui faillit faire touchant mectre en ordre ladicte neff. Aussi dict avoir ouy dire ce qu'il croit parfaitement, que ledict feu seigneur de Kéraudy fist ses debvoirs seigneuriaux, tant au roy que aux seigneurs desqueulx il tenoit ses héritages, et avoit esté receu à homme. Et ce que cedict

deposant a deposé, dict estre chose toute notoire et manifeste au quartier et mettes. Et est son record.

« Guyon Kervet, noble homme, aigé de cinquante-neuff ans ou environ, comme il dict, etc.... Dict avoir esté souvent en la maison dudict seigneur de Kéraudy, et avoir veu bon et honneste estat en icelle ; et y estoient receuz et recueillis et bien venus les gentilz hommes en tout et partout où ledict seigneur alloit en ses manoirs de Kéraudy, Tryénin et Pénanru..... Et comme noble homme ledict seigneur de Kéraudy amploya ses biens honnestement, baillant leurs droictz à ses filles o leursdicts maris, et les entretenant comme requis estoit. Et après son deçoix, lesdicts seigneurs et damoiselles ses filles firent faire comme convenable estoit jehener et ensevelir ledict seigneur de Kéraudy, et faire son obsèque et servicze honorablement, comme l'on est acoustumé faire à tels personnages et nobles du quartier.

« Messire Yves Hamon, prebstre, aigé de cinquante-cinq ans ou environ, etc.... Deppose qu'il veid ledict seigneur de Kéraudy construire par le commandement du roy et de la royne une neff et carraque sur le quay et haffvre dudict Mourlaix. A faire laquelle neff ledict seigneur de Kéraudy assembla et recueillit plusieurs sortes de gentz, tant d'esquipaige, pour servir en la mer, que des facteurs pour avoir et recoupvrir pour la construction et victuallier ledict navire, et pour recoupvrir harnois et pouldres et artilleries et aultres municions de guerre requis et ordonnés oudict navire. Et fist ledict seigneur de Kéraudy la mise ; ne sceit au montement de combien, ne sy ledict seigneur de Kéraudy fust récompansé ou non. Et que entour ledict navire ledict seigneur

de Kéraudy usa, comme nécessaire luy estoit , et à sesdicts facteurs, trahin et trafficque de marchandise pour avoir et recoupvrir les choses nécessaires et utiles au faict de la construction dudict navire. Et autrement ne veid ne ouyt que ledict seigneur de Kéraudy se fust esmeslé de trafficque d'icelle marchandise, fors par sesdicts facteurs , à appareiller les choses nécessaires, et faire et fournir les poyements et debvoirs à ce requis. Et paravant le déçoix dudict feu Nicolas Coataulem, seigneur de Kéraudy, et vingt ans auparavant son déçoix, depose il lui parle , qu'il avoit délaissé et obmis à porter ledict faict et traficque de ladicte marchandise, usant de sa continuelle noblesse, demeurant hors ville et bourgs, hantant les nobles du quartier, et par iceulx receu, salué, honoré, chassant entre les aultres nobles, ayant toutz jours chiens de chasse , porté et tenu noble homme , vivant noblement de ses rentes et héritaiges... Et est son record.

« Noble homme Phelippes Le Lagadec, demeurant à Mourlaix, aigé de cinquante-sept ans ou environ, comme il dict, etc.... Dict avoir veu ledict Coataulem ayant la charge de la construction de la grande neff et carraque appelée la *Cordelière*, à faire laquelle il employa plusieurs sortes de gens et facteurs, pour parvenir à recoupvrir et avoir les choses requises et nécessaires pour la construction de ladicte neff, que pour les victuailles et fournissement des vivres , harnois et artillerie, pour l'accomplissement et envoy dudict navire, et pour recoupvrir les municions de ses pouldres et choses à ce requises. Et lors ouyt cedit depposant notoirement et depuis que en la construction de ladicte neff et fournissement des

affaires autour icelle, ledict Coataulem avoit presté de dix mille francs et plus ; et que incontinent que ledict navire estoit prest, munny et garny de toutes victuailles par le commandement desdicts feuz roy Louys douzième et la royne Anne, que Dieu absolve, fut conduit par un cappitaine depputé par lesdicts seigneur et dame en la mer du Levant.

« Yvon Le Moal, noble homme, aigé de soixante ans ou environ..., que à faire lesdictes alianczes à sesdictes filles ledict seigneur de Kéraudy employa son bien honnestement et par honneste gouvernement. Aussi dict avoir veu lesdicts seigneurs de Goezbriand, de Kergariou et de Kergadiou, ses gendres, faire audict seigneur de Kéraudy après son deczois, les enterrements et obsèques lors estant descents et convenables à noble homme, avecques les intersignes des armes de noblesse dudict seigneur de Kéraudy. Et depuis les a veus continuer et mettre à damoiselle Méaucze Le Borgne, après son décoix, à sesdictes filles respectivement.

« Oultre dict avoir veu ledict seigneur de Kéraudy ayant la charge de faire et construire par le commandement du roy et de la royne Anne, que Dieu absolve, la carraque appelée la *Cordelière*, et que pour la construction et édifiement d'icelle, et faire les victuailles de ladicte carraque, a ouy dire communément que ledict Coataulem perdit grant bien, et que en la construction de ce, et pour faires victuailles, fournissement de pouldres, artilleries et toutes municions de guerre, et aussi de gentz pour l'esquipaige, pour conduire ladicte carraque, et en les propres coustz et despens dudict Coataulem. Et ouyt lors dire qu'il perdit troys à quatre mille francs

et plus. Et ce dict savoir par ce que ledict Coataulem fust contrainct par longtems entretenir autour dudict navire plusieurs gentz, et avoir et amployer facteurs et négociateurs pour parvenir à faire misement de ce que y estoit requis et que après, par le commandement desdicts seigneur et dame, ledict navire fust envoyé et conduit jusques à la mer du Levant.

« Aussi dict avoir ouy dire notoirement que feu Jehan Coataulem, prochain parant dudict seigneur de Kéraudy, qu'il estoit lors en armes en mer, ayant troys navires de guerre bien équipés et en bon ordre, print troys grosses navires angloises bien équipées; qu'ils avoient faict procession en la ville de Bristo pour prier Dieu, affin de renconstrer ledict Coataulem, ce qu'ilz firent, et eust ledict Coataulem victoire, quelle ville de Bristo est depuis plus pauvre que alors de ladicte prinse. Aussi dict avoir ouy pareillement que ledict Coataulem décéda admiral de Portugal, et que le roy lui avoit donné maisons et biens abondants pour vivre selon son estat, et avoir veu l'une desdictes maisons, quelle estoit en la ville de Lichebonne, appelée la maison de l'admiral Coataulem.

« Guillaume Le Borgne, noble, aigé de quatre-vingtz cinq ans, ou environ, comme il dict, tesmoing juré sur les saintes évangiles dire vérité, purgé de conseil, sollicitation et advertissement, recorde congnoistre damoiselle Margaritte Coataulem, dame de Kéraudy, fille aînée, principale héritière et noble de deffunctz nobles gentz Nicolas Coataulem et Meaucze Le Borgne, seigneur et dame de Kéraudy; et à iceulx ladicte Margaritte avoir succédé et succède principalement et noblement; et avoir congneu damoiselle Catherine

Calloet , sœur aînée de noble escuyer Pezron Calloet , seigneur de Lannidy en son temps , et maistre d'hostel et gouverneur de la maison et seigneurie de Penhoat, et messire Jehan Calloet , en son vivant évesque de Tréguier : quelz et chacun se sont portés et gouvernés comme nobles gentz, chacun en son temps respectivement , et ainsi estoient et sont leurs héritiers respectivement censés et réputés notoirement et publiquement. Pareillement Yvon Coataulem, père dudict Nicolas, et Jehan Coataulem, son frère aîné , auxquelz estoit mère damoiselle Catherine Le Houat de l'évesché de Cornouailles, quelz et chacun estoient et sont censés et réputés estre nobles et de noble extraction, régime et gouvernement noble. Et les a veuz chacun en son temps respectivement comme nobles se porter, régir et gouverner, et ainsi estre censés, tenus et réputés par tant de temps, qu'il n'est mémoire du contraire.

« Depose ledict depposant pour avoir ouy dire notoirement et publiquement que ledict Jehan Coataulem, oncle dudit Nicolas, frère aîné à son dict père, print service faire à son prince et au païs, qui pour le temps avoient guerre contre les Anglois, vendist tout le sien pour faire navires de guerre pour se employer au service de son prince et du païs encontre lesdicts Anglois: avecques lesqueulx navires, par moyen du soulday que sondict prince et son admiral pour lors lui donnèrent , fist grands dommages auxdicts Anglois , tant par prendre sur eulx navires et biens , brusler villes et placzes sur les rivaiges de la mer. Quoy voyantz iceulx du party du roy d'Angleterre, entreprendrent de faire armée royalle pour prandre ledict Coataulem ; ce que firent

en la ville de Bristô. Et à ung jour entre aultres, ainsi qu'il est chose notoire, firent à toutz ceulx de ladicte ville de Bristô se mettre en oraison que le plaisir de Dieu fust qu'ilz eussent peu rencontrer en mer ledict Coataulem. Estant en vue de terre de ladicte ville de Bristô, visdrent ledict Coataulem et sesdicts navires, quel Coataulem, comme est chose notoire, remonstra à ceulx de son équippage qu'il y avoit desdicts Anglois plus de cinq contre ung. A ce que aucuns de sondict équippage lui dirent que myeux luy estoit de se retirer, ledict Coataulem les réconforta par dire que c'estoit à dur pas que victoire se gaignoit, et que moyennant luy tenir bon, eussent faict celuy jour service à leur prince et païs, de sorte que y aura mémoire. Et besoignèrent tellement qu'ilz eurent victoire desdits Anglois et amenèrent o eulx les navires desdicts Anglois, et allèrent contre ladicte ville de Bristô, et de forcze la prindrent, et la bruslèrent et pillèrent, et amenesrent la plus part des riches prisonniers audict païs de Bretagne. Et peu après ouyt ledict parlant que ledict Coataulem avoit receu lettres d'avecques le roy de Portugal pour lors d'avoir guerre o les barbares, en luy mandant que s'il y vouloit aller à luy, il l'eust faict son admiral. Dont ledit Coataulem vint par devers le feu duc François, que Dieu absolve, et lui monstra ses lettres et à ceulx de son conseil, luy suppliant luy octroyer son congïé, et lui bailla, comme l'on disoit lors communément, douze cents pieczes d'or. Et vesquit audict païs de Pourtugal en ladicte charge d'admiral par long temps, et eut grans biens, maisons, palais pour en disposer à son vouloir et plaisir...

« Noble homme Richart Henry, seigneur de Pon-

thuet, aigé de quatre vingtz cinq ans , ou environ, comme il dict, etc., recorde par son serment..... Jehan Coataulem entreprint à faire des navires en l'aide du prince et du païs contre les Anglois ennemis pour lors auxdicts prince et païs , et de faict veid ledict Jehan Coataulem son équipaige en nombre des navires pour subvenir au dommaige que lesdicts ennemis vouloient faire au païs. Et ouyt après peu de temps dire et réputer notoirement que ledict Jehan Coataulem avoit eu victoire sur les ennemis dudict prince, et qu'il avoit prins en bataille, luy et son équipaige, ung grand nombre des navires au roy d'Angleterre , et entre aultres y avoit une navire nommée la *Marie de Gracze* , laquelle estoit du port de troys à quatre centz tonneaux, et à iceluy navire se dirigea ledict Coataulem avecques le sien navire, et par bataille de longue main continuelle, ledict Coataulem vensquist et eust victoire sur ledict navire, et par le moyen sur les aultres, queulx navires il contraignit s'enfuir et se retirer au port de Bristô en Angleterre. Et dict ce savoir pour l'avoir ouy dire notoirement de plusieurs mariniers de l'équipaige dudict Coataulem. Et après avoir (abordé) audict port de Bristô, et avoir prins plusieurs biens dudict lieu, et faict plusieurs dommaiges en ladicte ville de Bristô, peu après obtint lettres du roy de Pourtugal demandant que iceluy Coataulem le vinst secourir contre les barbares, envers lesqueulx pour lors ledict roy de Pourtugal avoit guerre. Et incontinent après, ledict Jehan Coataulem se transporta devers le feu duc François, que Dieu absolve, estant pour lors près de Henbont, en ung château au seigneur de Guéméné, et lui monstra les missives dudict roy de Pourtugal,

ensemble luy demanda congié et obéissance de naturalité, comme raison luy estoit, ce que luy fust lors concédé. Et lors a ouy dire notoirement et publicquement avec ceulx qui estoient avec ledict Jehan Coataulem, desqueulx n'est à présent souvenant de leurs noms, que ledict seigneur avoit faict de ses propres mains ledict Jehan Coataulem chevalier. Et ordonnance et commandement d'icelluy et de son conseil fust délivré audict messire Jehan Coataulem la somme de douze cents pieces d'or, et o réservation faicte audict Jehan Coataulem de revenir au service de son prince alors qu'il l'eust mandé. Et que depuis ledict temps, ledict Jehan Coataulem a vescu au royaume de Pourtugal admiral, et en eust maisons à playsance, et en icelluy país décéda, ce que dict estre tout notoire.

« Aussi dict ce parlant que depuis a eu congnoissance dudict Nicolas Coataulem, l'a veu se gouverner, régir et tenir noblement, et comme homme de condition noble, et a veu ledict Yvon Coataulem, Nicolas, et Jehan filz dudict et chacun en son temps respectivement servir aux ducs, princes et roys. Signamment dict avoir veu ledict Nicolas servir de sa personne en ung voyaige et mandée de par le duc au voyaige de Saint-Aulbin, et sur le siège de Nantes, et en aultres plusieurs lieulx en Bretagne, en garnisons, és monstres, lors et à la foys que les aultres nobles estoient demandés et appellés. Recorde cest parlant que au temps du duc François, il veid ledict Coataulem porter et avoir la charge de plusieurs navires de guerre pour la deffancze du país de Bretagne, et que en la conduicte desdicts navyres, il fist grands services, et fort agréables au duc et au país. Et par

sa puissance, et de ses navires et équippages, ledict Coataulem avictailla par deux foyz le chasteau de Nantes, le syeige (*sic*) y estant. En forme que ledict chasteau et ceulx du païs y estant résistèrent victorieusement contre leurs adversaires et ennemis. Au moyen de quoy, et pour les bons services dudict Coataulem et ses gentz, le duc libéralement, en considéracion de ce, octroya et concéda noblesse audict Coataulem et ses gentz.

Aussi dict que ledict Nicolas Coataulem fit construire et édifier la carraque appelée la *Cordelière* au haffvre (*sic*) et cay de Mourlaix, et icelle par le moyen des gentz que trouva et assembla fust mise sur et tout son appareil ; ce que ledict Coataulem fist faire à ses propres coustz et despens. Et après cedit parlant veid ledict Coataulem faire et aprestre les victuailles et municions de guerre pour servir audict navire, ce qu'il fist par le commandement exprès de Jacques Guybé, lieutenant et capitaine pour le roy et la royne audict navire, ce que homme du quartier n'osoit entreprendre faire, à raison des grantz biens qu'il convenoit employer et faire avancze pour parvenir à la fin de ce ; et y perdit biens inestimables. Et par son moyen, ledict navire fust appareillé et mis en la mer, pour estre conduit avecques autres navires de sa conduicte jusques à la mer du Levant. Et par le moyen de ce, ledict Coataulem fust en grande estimacion et en réputation entre les grantz et nobles du pays.....

Et tout dempuis la congnoissance dud. parlant, a veu ledict Coataulem se porter, tenir et gouverner en noble homme, sans que aucunement il ayct faict ne mené aucun train ne trafficque de marchandise.

Et ce qu'il en a faict en son temps fust et a esté en la despesche et fournissement de victuailles pour lesdicts navires et carraque respectivement. A faire quoy convint audict Coataulem se servir de plusieurs facteurs et négociateurs , pour recoupyrir et avoir lesdictes victuailles et choses requises, poier et amployer plusieurs deniers et grantz biens en plusieurs et divers poïs, par long temps et jusques à fournissement et entérinance de tout. De quoy dict cedit parlant ledict Coataulem n'avoir esté récompensé , ainsi que l'on disoit communément et notoirement...

Christophle de la Forest , noble homme , aigé de quatre vingtz et six ans ou environ , comme il dict, tesmoing juré dire vérité , purgé de conseil, sollicitation et advisement, examiné et enquis, recorde par son serment... Dict ce parlant avoir ouy dire et tenir notoirement et publiquement que feu Jehan Coataulem, prochain parent dudict Nicolas, avoit esté en son temps belliqueux en la mer, et avoit esté en grand puissancze sur la mer, garny de navires et artilleries en grande municion de guerre, et qu'il avoit pour le duc faict en son temps plusieurs prouesses et vaillantises , et par raison de ce , estoit ledit Jehan Coataulem en estimacion grande et réputation de noblesse. Tellement estoit réputé , qu'il estoit dict et censé notoirement roy et gouverneur de la mer, et qu'il n'avoit trouvé oncques en la mer son plus puissant ne son seigneur. Et par ces moyens, et les services desdicts Coataulem ; iceulx et chacun d'eulx respectivement et successivement , ont esté demandés et employés par les roys, ducs et princes, et se sont portés en leur service debvement...

Oultre dict avoir veu ledict Nicolas Coataulem

avoir et porter la charge des avictaillements de la carraque appelée la *Cordelière*, et que esdits avictaillements, ledict Coataulem eust porté des biens inestimables, et qu'il n'a esté satisfait ne récomansé à cause de ce à sa congnoissance ne ouye. Et ce dict savoir par estre souvent advertiz par ledit Coataulem de sadicte perte, et par plusieurs aultres grantz personnages.

Giles Moricze, seigneur de Kerbanec, aigé de soixante dix ans ou environ, comme il dict...., recorde avoir cogneu Nicolas Coataulem, seigneur de Keraudy en son temps, pour moult estimé entre toutz seigneurs, tant de la justicze que aultres seigneurs..... Recorde que environ l'an mil cinq centz trois ou quatre, le roy Louis douziesme et la royne Anne entreprendrent d'envoyer par la mer du Levant gentz de guerre à un lieu appelé Méthelin, que on dict estre environ Turquie, ne scest ce tesmoin de certain où est ledict lieu appelé Méthelin, et que entre aultres y alla le cappitaine Jacques Guybé, qui estoit cappitaine des gentilzhommes de la royne, et que pour faire ledict voaige, ledict cappitaine eut la neff de la royne, qui fut appelée la *Cordelière*, qui estoit navire de six à sept cents tonneaulz. Et que pourtant que on ne trouvoit qui eust entrepris de faire la victuaille dudict navire, ledict Nicolas Coataulem, seigneur de Kéraudy, qui estoit estimé homme de grand esprit et de grant conduite, fust prié tant par ledit cappitaine Jacques Guybé, que feu messire Olivier de Coetmen, lors grand maistre de ce païs et duché, de faire et mettre ordre en l'avitaillement dudict navire, ce qu'il fit, et comme on dict notoirement, il y perdit un gros nombre de biens, que le tesmoing ne sauroit à présent déclarer, comme il ouyt alors.

Oultre recorde qu'il a ouy dire comme chose notoire que Jehan Coataulem , prochain parant dudict Nicolas, fust homme moult preux et vaillant en la mer. Et pour ce déclarer, recorde ce tesmoing, que environ cinquante cinq ans y a, poy plus ou moins, à ce que les Anglois faisant quelques offenses et pilleries sur ceulx de ce païs et duché, ledit Jehan Coataulem fist à ses propres coutz et despens , sans aide du duc François, qui pour lors regnait , équipper et mettre sur et en ordre des navires, dont l'une estoit appelée la *Cueillère*, aultre appelée la *Signe*, avecques aultres dont ce tesmoing ne sceit nommer, et ainsi se mist sur mer, ayant o luy son lieutenant, en qui du tout se fioit, un gentilhomme nommé Alain Plouerras, filz juveigneur de la maison de Plouerras en Tréguier. Et que dedans peu de temps amprès les Anglais furent advertis, et avoient pour lors toutz grandz navires prests pour mettre en la mer, troys grands navires, l'une appelée la *Trinité* , navire de cinq cents tonneaulz , l'autre appelée *Marie de Gracze* , navire de deux à troys centz tonneaulx, et de l'autre n'est ce tesmoing souvenant de son nom, queulx troys navires angloises estoient équipées de double équippaige, munitz et garnitz d'artillerie et de toutes manières de brectz. Aussi avoient marchandises de grandes richesses. Et encore fust bruict en après que les cappitaines desdictes navires angloises avoient faict célébrer une messe devant l'ymaige de Monseigneur Saint-Georges, pour que Dieu leur eust donné l'eur de renconstrer ledict Jean Coataulem en la mer, ce que Dieu leur donna le lendemain amprès, estre partis de leur hafvre. Et s'entrerenconstrèrent environ veue et demye de la terre de Bretaigne, et vindrent lesdicts

Anglois sercher et assaillir ledict Jehan Coataulem et ses gentz, quel les combastit pour la première venue par l'espacze de cinq à six heures. En après demandèrent les Anglois trefves pour deux heures, ce que leur fust octroyé par ledict Coataulem. et la trefve à fin, recommencèrent la bataille. Et en fin ledit Jehan Coataulem et ses gens y entrèrent de plein assault, et les prindrent et menèrent, et de peur que ce n'eust esté cause de mouvoir la guerre entre le duc et le roy d'Angleterre, ledict Coataulem se disant forbanny de Bretaigne, alla o tous lesdicts navires au røy de Portugal, quel les receust à très grand joye, et le fist son admiral. Et en oultre luy bailla en terre ung chasteau, et une demeure pour et contre la fin de sa vie et vieillesse, là où il mourust. Et tout ce cy dict ce tesmoing savoir dès ledict temps de cinquante cinq ans, par avoir parlé et ouy parler les mariniers qui estoient o ledict Coataulem audict faict, et desquels y a ung encore, en vye, nommé Jehan, le quel demeure en la paroisse de Plouémilieu, en l'évesché de Tréguier. Et est son record.

ANT. DUPUY.

(ARCHIVES DE KERDAOULAS.)



LES
FINANCES DE LA BRETAGNE

A LA FIN DU XV^e SIÈCLE

Et les derniers Budgets de Pierre Landois

1481 — 1485

Les archives du département de la Loire-Inférieure comprennent un grand nombre de documents qui permettent de connaître avec précision l'état des finances du duché de Bretagne au xv^e siècle. La plupart de ces documents ont été analysés par dom Morice et dom Taillandier dans les *Actes de Bretagne*. Les Bénédictins ont négligé cependant les quatre derniers budgets du grand trésorier Pierre Landois, qui forment la base de ce travail. Les budgets sont rédigés avec beaucoup de clarté, et donnent le chiffre exact des revenus et des dépenses du duché de Bretagne de 1481 à 1485 (1).

L'année financière en Bretagne au xv^e siècle commence le 1^{er} octobre. Le revenu normal est d'environ 400,000 livres bretonnes, valant 500,000 livres tour-

(1) Arch. de la Loire-Infér. E. 212.

nois, soit 15 millions en monnaie de nos jours. Le revenu du royaume de France, sans y comprendre la Bretagne, était alors de quatre millions de livres tournois (1). Cette somme de 400,000 livres bretonnes ne représente d'ailleurs absolument que le budget de l'Etat. Les villes ont leurs revenus spéciaux, fournis par leur part dans le produit du Billot, et par les tailles qu'elles s'imposent elles-mêmes, quand le Billot ne suffit pas. Quant au Billot, appelé aussi Appétissage des mesures, c'est une taxe levée sur la vente des boissons au détail, et qui produit environ 25,000 livres bretonnes, soit 32,000 livres tournois par an. Les paroisses rurales ont, ainsi que les villes, leurs ressources et leurs revenus particuliers, qu'elles administrent avec une complète indépendance (2). Enfin le chiffre que nous avons indiqué ne comprend que le revenu net, indépendamment de tous les frais de perception et des sommes affectées au salaire des officiers de judicature, payés sur place par les receveurs de leur circonscription judiciaire. Les frais de perception ne dépassent jamais le vingt et unième denier, soit cinq pour cent, pour les revenus non affermés. Le gouvernement consacre au salaire des officiers de judicature le septième des recettes judiciaires.

(1) Zaccaria Contarini, cité par Arm. Baschet dans la *Diplomatie vénitienne au xvi^e s.*, ch. 8, ne le porte qu'à 3,100,000 l. t. en 1492. Mais il ne compte la taille que pour 1,400,000 livres. Pendant tout le règne de Charles VIII, elle a été de 2,300,000 livres, Arch. nat. K 73, s. 4, K 74, 21, 34, etc.

(2) Sur l'administration des villes, Arch. du Finistère, les comptes du miseur de Quimper de 1492 à 1496. Sur les paroisses, nous avons publié dans le *Bulletin de la Soc. académ.* une Etude sur la paroisse de Piré.

Chaque année le budget est fixé par le grand conseil, qui règle les dépenses d'après les recettes, et en dresse un état qu'il délivre au grand trésorier. Le duc ne peut établir aucun impôt sans le consentement des Etats de Bretagne. Il est toujours facile au grand conseil de savoir avec exactitude le chiffre des recettes. Le gouvernement n'a ni plus-value à espérer, ni diminution à craindre. La plupart des revenus sont affermés au plus offrant et dernier enchérisseur. Si les recettes augmentent ou baissent d'une manière imprévue, les fermiers seuls réalisent des bénéfices ou subissent des pertes qui doivent entrer dans leurs calculs. Les revenus affermés sont : 1^o les brieux, ou lettres de sûreté, qui dispensent du droit de bris les navires étrangers (1) : leur produit ordinaire est de 6,000 livres ; 2^o le revenu des ports et havres, qui est d'environ 50,000 livres ; 3^o les divers impôts et les traites foraines, qui donnent de 60 à 70,000 livres.

Les revenus non affermés comprennent le domaine, les aides et les fouages. Le domaine peut donner 18,000 livres, fournies par la régale, le rachat ou relief des tîefs, le droit de bris, les amendes judiciaires, le produit des biens de la couronne. Cette somme de 18,000 livres est rarement atteinte, à cause de la générosité des ducs, qui prodiguent les exemptions de rachat et les assignations sur le domaine. Les aides, dont le chiffre varie de 10 à 15,000 livres, sont payées par les villes exemptes de fouage. Leur mode de perception est le même que celui des fouages. Quant aux fouages, ils constituent un impôt

(1) Sur les Brieux, la *Revue de Bretagne et de Vendée* a publié en avril 1871 un excellent article de M. Maître, archiviste de la Loire-Inférieure.

analogue à la taille de France, mais mieux réparti. Ils ne pèsent que sur les biens roturiers. La Bretagne est divisée en 39,547 feux ou unités imposables. Chaque paroisse comprend un nombre de feux proportionné à son importance. Si les Etats votent un fouage de 6 livres 6 sous par feu, le gouvernement aura à recevoir 39,547 fois 6 livres, les 6 sous ajoutés par les Etats devant couvrir les frais de perception. Le fouage ordonné, les notables de chaque paroisse se réunissent, et font entre eux « l'égal, » c'est-à-dire la répartition.

Prenons un exemple. La paroisse de Trévénec, dans l'évêché de Saint-Brieuc, compte seize feux. Elle doit à l'Etat 96 livres. Les notables « égaillent » cette somme entre « les contributifs, » suivant les rôles constatant la fortune immobilière de chacun des propriétaires roturiers. L'égal fait, ils mettent à l'enchère le soin de la collecte. Le collecteur ne peut recevoir comme indemnité plus de 96 sous. Grâce à ce mode de perception, le gouvernement breton connaît exactement les sommes qui doivent entrer au trésor : il n'a pas de déception à craindre (1).

Nous n'avons pas parlé d'une dernière source de revenu « le convoy de la mer. » C'était une taxe que s'imposaient volontairement les marchands pour l'armement des escadres destinées à les protéger. Le convoi n'était pas levé tous les ans, et dépassait rarement 10,000 livres.

(1) Caron, *Administrat. des Etats de Bretagne*; de Fourmont, *Hist. de la Chambre des Comptes*, ont émis, relativement à la nature des fouages, une hypothèse différente des notions que nous venons de donner. Nous nous appuyons sur l'autorité de Potier de la Germondais, *Introduction au gouvernement des paroisses*, et sur des pièces inédites que nous publierons un jour.

Ainsi 18,000 livres pour le domaine, 6,000 pour les brieux, 50,000 pour les ports et havres, 70,000 pour les impôts indirects, 10,000 pour le convoi de la mer, 15,000 pour les aides des villes, environ 230,000 pour le fouage ordinaire de 6 sous par feu, soit un total de 399,000 livres bretonnes, telles sont les ressources normales et régulières du gouvernement breton. Quand elles sont insuffisantes, on augmente les aides et les fouages.

Considérons maintenant les dépenses. Le service de la guerre exige généralement de 100 à 120,000 livres. Sur cette somme, 15,000 sont consacrées à l'entretien des places fortes; 5,000 à l'artillerie; environ 90,000 à l'armée permanente, qui ne dépasse pas 800 hommes. Elle comprend les gentilshommes de l'hôtel, ou pensionnaires du duc, environ cinquante grands seigneurs; les 150 archers et les 15 ou 20 coutilleurs de la garde; les six compagnies d'ordonnance, dont l'effectif au grand complet est de 200 hommes d'armes et de 400 archers, soit 200 lances garnies. Chaque lance coûte à l'Etat 25 livres par mois de solde. Mais les ordonnances sont rarement au complet. Cette force permanente coûte près de 90,000 livres par an. En cas de guerre, le duc lève sa noblesse et ses francs archers. C'est un surcroît de dépense qui grève aussitôt le budget. Quant à la marine, le gouvernement a une flotte permanente qu'il arme quand il en est requis par les marchands. Il équipe alors trois escadres par an pour protéger son commerce. Les dépenses atteignent rarement le produit du convoi. Les dépenses de la guerre et de la marine sont donc en moyenne de 120,000 livres, dans les années paisibles, où le duc n'a pas de guerre sur le continent.

Les services civils , c'est-à-dire les gages et les pensions , et le service des ambassades , absorbent près de 100,000 livres. La maison du duc, de la duchesse et des princesses, les services de l'écurie, de la fauconnerie , les aumônes et les menus plaisirs , dépassent la somme de 120,000 livres. Il reste pour les besoins imprévus 60,000 livres. Si le gouvernement était économe et prévoyant, il aurait donc une magnifique situation financière. Mais le duc, la duchesse, les filles, et surtout les fils naturels du duc puisent à pleines mains dans le trésor. Chaque année, le duc dépasse les crédits que lui-même avait trouvés suffisants pour sa maison. Les budgets se soldent rarement en équilibre. On y prévoit toujours un déficit, qui se trouve inévitablement dépassé à cause de la prodigalité ruineuse de François II.

« L'estat de la finance faict et baillé par le duc et son conseil à Pierre Landoys , trésorier et receveur général de Bretagne pour ung an commencé le premier jour d'octobre , l'an mcccclxxxi , comprend en recettes 397,776 livres 10 sous.

« Et premier : les receptes ordinaires estimées pour ledict an présent ; charges rabattues, 18,000 livres. — Les portz et havres qui sont affermés pour ledict an, 38,175 livres. — L'impost pour ung an commencé le 15^e jour de novembre, l'an 1481, affermé pour ledict an, 55,147 livres 10 sous. — Le fouage de 7 livres 7 sous par feu ordonné à Nantes audict mois d'oct., audict an, monte en principal, pour 39,547 feux payables, 276,829 livres, et les rabatz sur icelui montent environ 10,000 livres : ainsi, deniers payables, 266,829 livres. — Les aydes ordonnées audict lieu de Nantes, audict mois d'oct. , audict an , grâces et franchises

rabattues, montent 11,000 livres — Item, le convoi mis sus en l'an présent, pour 7 mois et demi, commencés le 15^e jour d'oct., l'an 1485, et finissant le premier jour de juing ensuyvant, 9,625 livres. — Toute somme de la finance de cedit an présent, 397,776 livres 10 sous. »

DÉPENSES.

Les charges et mises qui sont ordonnées audict trésorier faire et porter sur la finance devant déclarée, ainsi que cy après est contenu et déclaré. Sçavoir :

L'ARGENTIER DU DUC. — A Julien Thierry, argentier du duc, pour l'exceix de la mise dudict office de l'an derroin, finissant le derroin jour de sept. l'an MCCCCLXXXI, v^m CCCCLXV l. viii s. iv den., et pour employer en la continuation dudict office, de cedit an, commencé le 1^{er} jour d'oct. derroin, xvi^m l. somme toute, xiv^m LXV l., xiv s., iv den.

ARGENTIER DE LA DUCHESSE. — A Guillaume Juzel, argentier de la duchesse, semblablement pour l'exceix dudict office dudict an derroin, iii^m LXV l. xiv s. iv den., et pour continuation dudict an, xi^m l. somme toute, xiv^m LXV l., xiv s., iv d.

LES FILLES DU DUC. — A Jeh. Jouet, commis à tenir les comptes des mises de la dépense et estat de Mesdames Anne et Isabeau, pour l'exceix dudict office, LXVI l., iv den., et pour continuation d'iceluy office de cedit an présent commencé le 1^{er} jour d'oct. derroin, xvi^m livres ; total xvi^m LXVI l., iv d.

LA DUCHESSE ISABEAU. — A Jeh. Jahu, argentier de la duchesse Isabeau, veuve du duc François I^{er}, pour

exceix de dépenses, garde-robe, aumônes et espingles de ladite dame, dudict an précédent, DLXX l. III s. VI den., et pour employer en la continuation de cette dicte année présente, III^mDC l. ; somme toute, IV^mCLXX l., III s., VI den.

LES BATARDS DU DUC. — Au trésorier général, pour la dépense de messire Dolus et de sa sœur, de l'année présente commencée le premier jour d'oct., et par marché et appointement fait dudict trésorier, dont il ne sera en rien comptable, et oultre ce que leur a esté et sera délivré en l'office de la garde-robe, pour leur habillement, MM livres.

ECURIE DU DUC. — A Jehan de Rennes, commis à tenir les comptes de l'escurie du duc, pour l'exceix de la mise dudict an derroin, DCLXXXI l., XVIII s., IX den., et pour le remplissement de l'estat derroin dudict office, MCCCXXVI l. XVII s. VI den. Item, pour la continuation dudict office de cedit an présent, sans y comprendre le poyement de vingt harneys de délivrance pour ledict an présent, VIII^m livres : quelle somme toute de X^mDXXIV l., XVI s. III den., vauldra audict trésorier par la quittance dudict de Rennes.

HENRI TUDOR. — A Jeh. Guillemet et Loys de Kerméno, pour employer en la mise et estat du comte de Richemont et de ses gardes, pour cedit an commencé le premier jour d'octobre derroin, et par marché et appointement fait avec eulx, dont il ne sera en rien comptable, MM livres : en ce compris XX l. pour les menues affaires dudict comte (1). Et laquelle

(1) Il s'agit ici d'Henri Tudor, comte de Richemont, réfugié en Bretagne en 1471, après la bataille de Tewkesbury, et devenu roi d'Angleterre en 1483. Le duc de Bretagne le retenait dans une demi-captivité.

somme vaudra audict trésorier par la quittance desdits Guillemet et Kerméno.

LE COMTE DE PEMBROKE. — A Bertrand du Parc, pour la dépense et garde-robe du comte de Pembroke (1) et de ses gardes, par prix et marché faict avecques ledict Bertrand, dont il ne sera en rien comptable, dcvii l. x s., compris xl livres ordonnées audict comte pour ses menues affaires.

LA ROCHE-BERNARD. — A Loys de Saffré, maistre d'hôtel de la duchesse, lequel a le gouvernement du sire de la Roche, luy sera payé par ledict trésorier, pour employer en la dépense et aultres menues mises dudict sire de la Roche de cedict an présent, dcc l., qu'est le prix et marché fait de piecza avecques luy, et dont il ne sera en rien comptable. Item, que luy a esté ordonné de coue pour la cherté des vivres de l'an présent, c livres : somme toute, dccc livres.

LE VICOMTE DE ROHAN. — A Charles Le Bozec, commis à tenir le compte de la mise et dépense de Monseigneur de Rohan et de ses gardes, luy sera poyé par ledict trésorier, pour employer en ladicte mise de cedict an présent, et dont il ne comptera à la Chambre des Comptes, mcc l., quelle somme vaudra audict trésorier par la quittance dudit Charles.

HENRI DE LA ROCHE-BERNARD. — A Bertrand de Musillac, pour la dépense de Henri de la Roche, détenu prisonnier pour cest an présent, par marché faict avec ledict Bertrand, cxx l, xiii s., iv den.

GARDE-ROBE DU DUC. — A Michel Le Doulx, commis à tenir les comptes des mises de la garde-robe, pour

(1) Le comte de Pembroke était l'oncle d'Henri Tudor.

l'exceix dudit office de l'an derroin, vii^mdccccxcv l., et pour continuation dudict office de cedict an présent, xiii^m l., qu'est somme xx^mdccccxcv l., dont ne sera assigné sur la finance de l'année présente, fors de xx^m livres, pour ce que la matière ne le peut bonnement porter, sauf à l'en assigner sur la prochaine finance.

MISES EXTRAORDINAIRES. — A François Mignon, commis au poyement des mises extraordinaires, pour l'exceix des mises dudict office de l'an précédent, x^m l., et pour continuation dudict office de cedict an présent, xv^m l.; somme toute, xxv^m livres.

BUDGET DE LA GUERRE. — Au trésorier général, ayant la charge et conduite de l'office de la trésorerie des guerres, pour employer aux mises du faict dudict office, selon l'estat particulier qui luy en sera faict et baillé. En ce comprins iv^mcxxvii l., x s., qui seront employés en l'artillerie, tant bastons de fonte, achapt de salpêtre, que en faczon de poudres et aultres choses, selon que sera contenu et déclaré par ledict estat: xc^mdclxxix l., vii s., xi den.

L'ÉPARGNE. — **FONDS SECRETS.** — A Gilles Thomas, trésorier de l'épargne de mon dict seigneur, a esté ordonnée la somme de xl^m livres : sçavoir pour le remplacement et restitution de pareille somme qu'il a baillée, du commandement exprès de mondict seigneur, des deniers de son espargne, pour porter en certains lieux; sçavoir, par une part xvi^m livres; par une autre, à la main de Colmet du Marchey, x livres; à Bartholomé Frescabaldi, banquier, et Thomas Bartholy, au nom de Pierre Anthoine, pour restitution de pareille somme, qu'ils ont payée et

délivrée pour mondict seigneur, pour ses affaires en certains lieux, et de reste de plus grand somme, v^mccccL livres, desquelles parties Monseigneur ne veult que aultre déclaration en soit faicte. Item, pour employer audict office de la trésorerie de l'espargne, xvii^mDL livres ; qu'est ladicte somme de xl^m livres, quelle somme vaudra audict trésorier par quittance et descharge dudict trésorier de l'espargne, et mandement de mondict seigneur, lequel a esté baillé audict trésorier touchant lesdictes xvi^m livres.

MAISON DU DUC.— A Yvon Millon et Jehan Hagomar, commis au payement des gaiges des officiers et de partie des gentilshommes de la maison du duc, leur sera payé et assigné par ledict trésorier xxvi^mccclvii livres : sçavoir, pour les gaiges desdits officiers de cest an présent commencé le 1^{er} oct. derroin, et pour trois quartiers de cedit an, pour lesdicts gentilshommes ; item pour ung quartier d'iceulx gentilshommes, leur restant de l'an passé : qu'est ung an entier pour lesdicts officiers et gentilshommes de ceste finance , et selon l'estat particulier, qui en sera fait et baillé auxdicts commissaires. Item sera payée auxdicts commissaires par ledict trésorier, la somme de vii^mD livres pour les gaiges d'ung an commencé ledict premier octobre derroin, des gentilshommes retenus en l'an derroin, qui ne furent payés que d'ung demi-an, pour ce que la finance ne le pouvoit porter, quels gaiges montent, et dont sera baillé estat auxdicts commissaires, la somme de iv^mccxxx livres.

MAISON DE LA DUCHESSE. — A Jehan Bonamy, trésorier de la duchesse, pour les gaiges des gens et officiers, dames et demoiselles de ladicte dame, de l'an présent commencé le premier oct. derroin ,

vi^mCLXXV livres, dont sera baillé ung estat particulier audict Bonamy.

MAISON DES PRINCESSES. — A Jehan Jouet, pour les gaiges de l'estat de Mesdames Anne et Isabeau, de cedict an présent, selon l'estat qui luy sera faict et baillé, DCCLXXXV livres.

MAISON DE LA DOUAIRIÈRE ISABEAU. — A Jehan Jahn, argentier de la duchesse Isabeau, pour le restant des gaiges des gens et officiers, dames et damoiselles de ladicte dame, des années MCCCCLXXVII, LXXVIII, et LXXIX, une somme de DCCXXXV l., x s., vi den., laquelle a esté apurée leur rester et estre due, selon les estats en baillés audict Jehan; à valoir sur les gaiges desdicts officiers, dames et damoiselles de ladicte dame, de l'an commencé le premier octobre MCCCCLXXX, somme de MXIV l., ix s., vi deniers, dont sera faict et baillé estat particulier audict Jehan. Somme toute, MDCCL livres.

DÉPENSES SECRÈTES. — A Pierre Grenier, dit Verdet, pour employer en certaines mises luy ordonnées estre faictes par le duc en l'an présent, dont il ne sera en rien comptable, ii^mDC livres.

ECURIE DE LA DUCHESSE. — Audict Jehan Bonamy, pour employer en la mise de la dépense de l'escurie de la duchesse en cest an présent, CLIV l. viii s.

MENUS PLAISIRS, AUMÔNES DE LA DUCHESSE. — A Jehan Bonamy, trésorier de la duchesse, pour employer es menues mises de ladicte duchesse, et pour ses espilles, MD livres; item pour ses dons, aumosnes, CC livres. Somme toute, MDCC livres.

EGLISES. — A maistre Jehan Roland, chapelain d'une chapellenie fondée en l'église de Saint-Pierre de Nantes par le duc Arthur, cxx livres. — Aux religieux et couvent de Redon, pour fondation du duc François I^{er}, cc livres. — Aux religieux et couvent de Notre-Dame de Bodon, près Vannes, pour le service qu'ils font en leur église pour le duc et ses prédécesseurs, lx livres. — Au chapitre de Tréguier, pour la fondation du duc Jean V, cccclxxii livres, etc. Total général, mxlii livres.

DONS D'IMPÔTS. — A la nourrice du duc, pour le devoir de l'impôt de 20 pipes de vin, dont le duc luy a fait don par chacun an durant sa vie, valant pour cedict an, au prix de xxx sous par pipe, xxx livres. — A Jehan Belin, dict Grassel, semblablement pour ledict devoir d'impôt de 25 pipes de vin de don que le duc lui a faict par an, xxxvii l. x s., etc. Total général, ccxii l. xviii s. iv den.

GAGES DES GENS DE FINANCE. — Audict Pierre Landoy, trésorier général, pour ses gaiges de l'an derroin finissant le derroin jour de septembre derroin, d livres, et pour ses gaiges de l'an présent, autres d livres : total m livres. — Jean de Cerisy, contrôleur général, pour ses gaiges de deux ans, dc livres. — Gilles Thomas, trésorier de l'espargne, pour ses gaiges de deux ans, d livres. — cccc livres au trésorier des guerres. Total des gages de gens de finance, 2300 livres. Une somme de 940 livres est affectée aux gages des secrétaires ; 2320 livres aux gens du conseil.

Les pensions les plus fortes sont : le baron d'Avaugour, fils naturel du duc, 4,000 livres ; le maréchal

de Rieux, 3,000 livres ; les sires de Quintin, Guéméné, du Pont, 1,000 livres ; le vicomte du Fou, amiral de Bretagne, 1,200 livres ; Jean de Coatquen, grand maître d'hôtel, 900 livres ; le prince d'Orange, 5,000 livres.

Le service de la vénerie absorbe 2,365 livres ; celui de la fauconnerie, 1,600 livres ; les gages de la chambre des comptes, 2,220 livres ; ceux du parlement, 700 livres. Le duc accorde 1,200 livres au baron d'Avaugour pour payer ses dettes. Les banquiers Bartholomeo Scortobaldi et Thomas Bartholdi, « pour certaines délivrances et paiements qu'ils ont faits pour le duc en certains lieux », reçoivent un acompte de 2,600 livres.

Le budget affecte 500 livres aux fortifications de Concarneau, 1,000 à Saint-Malo, 1,500 à Dol, 3,000 à Vitré, 800 à Dinan, 800 à Clisson, 1,200 à La Guerche, 1,700 à Fougères, 1,500 à Brest. Il consacre 7,454 livres 15 sous aux dépenses du convoi de la mer.

En somme, les recettes sont de 397,776 livres 10 sous ; les dépenses prévues, de 403,635 livres 6 sous 11 deniers. Le déficit prévu est de 5,858 livres 16 sous 11 deniers. Ce chiffre sera dépassé.

Les recettes de l'exercice 1482-1483 s'élèvent à 394,154 livres : 16,000 pour le domaine et les brieux, 37,175 pour les ports et havres, 52,450 pour les impôts indirects, 264,829 livres de fouage, 8,500 pour les aides, 15,200 pour le produit du convoi. La dépense prévue est de 400,977 livres, 3 sous, 6 deniers, une obole.

Reste un découvert de 6,823 livres, 3 sous, 6 den., 1 obole.

Le budget le plus élevé est celui de 1484-1485. Il donne en recettes 432,288 livres, 6 sous, 8 deniers ; en dépenses 448,031 livres, 10 sous, 9 deniers, dont 106,500 livres pour la guerre. Le déficit est de 15,813 livres, 4 sous, 1 denier.

ANT. DUPUY.

MONSIEUR, MADEMOISELLE

ET

MADAME DE SCUDÉRY

Boileau n'a cité qu'un vers de *l'Alaric*, poème de Georges de Scudéry (1), le premier et le plus fastueux :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre,
sans rappeler que ce vers, qui aurait dû être une manière de conclure et non une entrée en matière, est une imitation d'un poète du XVI^e siècle, Philippe Desportes, disant en tête de son *Angélique* :

Je chante une beauté des beautés la première.

Il aurait pu également citer en note un passage de ce fameux poète, car l'emphase seule ne domine pas chez ce gascon du Nord qui abuse singulièrement des figures de rhétorique, comparaisons, descriptions, et a soin de les énumérer dans une table spéciale,

(1) Né au Havre en 1601, mort en 1667.

afin que le lecteur puisse mieux les examiner, les admirer, puis les retrouver quand il voudra les relire.

La poésie pure laisse à désirer chez Scudéry, mais il ne s'est pas borné à ce genre. Il a composé seize tragi-comédies, dont l'une est moitié en prose, moitié en vers, et des romans avec sa sœur (A). Il a publié, au grand plaisir du cardinal de Richelieu, des observations critiques sur le *Cid* de Corneille, qui ne font honneur ni à son caractère, ni à son jugement littéraire, mais ne manquent pas de mérite d'exposition et peignent bien, en son nom et au nom de ceux qui le font parler, la jalousie soulevée par l'apparition de l'incomparable valeur de Corneille. C'est une

(A) Voici le nom de ces pièces :

Ligdamon et Lydias (1) ou *la Ressemblance*, tragi-comédie jouée en 1629.

Le Trompeur puni, ou *l'Histoire septentrionale*, tragi-comédie représentée en 1631.

Le Vassal généreux, tragi-comédie jouée en 1632.

La Comédie des Comédiens, poème, en 1634.

Orante, tragi-comédie, en 1636.

Le Fils supposé, comédie, 1635.

Le Prince déguisé, tragi-comédie, 1635.

La Mort de César, tragédie, 1636.

Didon, tragédie, 1636 (2).

L'Amant libéral, tragi-comédie, 1635.

L'Amour tyrannique, tragi-comédie, 1638, pièce protégée par le Cardinal.

Eudoxe, tragi-comédie, 1640.

Andromire, tragi-comédie, 1641.

Ibrahim ou l'illustre Bassa, tragi comédie, 1642.

Arminius ou les Frères ennemis, tragi-comédie, 1642.

Aziane, tragi-comédie en prose, 1643.

(1) La préface de cette pièce est intitulée *A qui lit*. C'est la formule italienne, comme qui dirait *Au Lecteur*. Voltaire remarque avec raison le tort de ceux qui ont ridiculisé cette forme. Scudéry offre des ridicules, mais non en toutes choses.

(2) Il disait de cette pièce : *Ma Didon est un peu hors des règles, bien que je ne les ignore pas*. Alors pourquoi tant critiquer l'oubli de certaines règles dans le *Cid* de Corneille ? Reportez-vous à ce sujet à notre écrit : *La Gloire des armes chez Corneille* (1867).

œuvre de parti qui ménagea, dit-on, plus tard son entrée à l'Académie et lui consolida les bonnes grâces du puissant ministre.

Fils du lieutenant de roi du Havre, orphelin dès l'âge de 12 ans, officier lui-même durant des années, pourvu, dit-il, d'un régiment (et s'étant distingué à la retraite du Pas de Suze, comme M. de Turenne en rendit témoignage devant le roi, au dire de Tallemant des Réaux (*Historiette de Scudéry et sa sœur*), mais pauvre même à 35 ans, quand il vint à Paris, et obligé par suite de composer pour vivre, il travaillait avec une vitesse incroyable ; chez lui la fécondité n'était pas le signe infailible du génie. On peut énoncer cette remarque sans imiter Boileau, dont les vers :

Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,

indiquent peut-être à mon sens un regret de n'avoir pas lui-même une force de production et une abondance littéraire plus grandes, ce qui provenait encore plus de sa faiblesse de santé que de sa pureté de goût.

Quoi qu'il en soit, notre écrivain possédait des qualités. Sa femme (1) lui en reconnaît en disant à Bussy : « Il ne m'a pas contrariée un moment, toujours bien traitée, et tout au moins aidée à souffrir la mauvaise fortune. » Ce bon mari avait de la générosité et du désintéressement. Il n'abandonna jamais le poète Théophile de Viaux (2), condamné

(1) Marie-Madeleine du Montal de Martin-Vast (ou plutôt Martinvast), décédée le 7 septembre 1711.

(2) Viaux mourut en 1626. Scudéry n'avait alors que 25 ans.

pour son *Parnasse satirique*, poursuivi surtout comme esprit fort, et refusa un présent de la reine Christine pour effacer de son *Alaric* l'éloge de La Gardie.

Ce désintéressement mérite un éloge à part, car les divers emplois de Scudéry n'avaient pu chasser de son logis une pauvreté relative. Il était bien *Gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde*, mais ce fort, situé près de Marseille, mesurait une si faible étendue qu'il avait peu d'importance, si nous en croyons Chapelle et Bachaumont disant, dans leur *Célèbre Voyage*, par ironie et en réponse à la description pompeuse faite par l'ampoulé Scudéry :

C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
Gouvernement commode et beau ,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Et ils ajoutent : « A l'extrémité de cette montagne, nous fûmes surpris de ne trouver qu'une méchante masure (ils parlent du fort) tremblante et prête à tomber au premier vent, dont le gouverneur

Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans ,
Emporté la clef dans sa poche.

Dassoucy, dans ses *Aventures burlesques* (1), retourne la plaisanterie contre Chapelle en disant :

Afin de mettre en sûreté
Le vin de cette place forte ,
Le portier en ferma la porte ;
Autrement cet enfant gâté
.....

(1) Page 192 de l'édition publiée par M. Emile Colombey, 1838.

Aurait mis à sec cette roche,
.....
Tout avalé, tout mis en broche,
Et tout bu jusqu'au râpé (gâté).

Notre officier devint aussi capitaine de galères de 1643 à 1647, ou plutôt fut, *bénéficiairement*, pourvu d'un diplôme de semblable capitainerie, mais cela dura quatre ans à peine. Ce dernier emploi ayant pris fin, il obtint un fauteuil à l'Académie française en 1650, ce qui rapportait une faible pension, et seulement au moyen de jetons de présence (1).

En 1662, il n'avait plus que ce dernier titre. Le roi lui accorda 400 écus de pension et promit de tenir, avec M^{lle} de Montpensier, son premier enfant sur les fonds du baptême. La pitance devenait maigre pour un homme aimant la dépense, surtout celle des fleurs (2) et des tableaux, s'il est vrai, comme le rapporte Tallemant des Réaux qu'il ait emporté à Notre-Dame-de-la-Garde les portraits des poètes modernes.

Georges de Scudéry jouit de son temps d'une grande vogue. Son genre matamore et faux ne déplaisait donc pas trop. Ses ouvrages se vendaient par milliers (3), et s'il n'en profita guère, son libraire

(1) Il possédait le quatorzième fauteuil qui a été occupé par Vaugelas, Dangeau, Lucien Bonaparte et Etienne.

(2) Les tulipes se vendaient alors un prix fou.

(3) Tallemant des Réaux l'avoue nettement : « Ce qu'il faisait, quoique assez méchant, se vendait pourtant bien. « Les livres de cette fille se vendaient fort bien. Elle en tirait beaucoup. » Nous relevons ces passages : plaire à son époque, prouve chez un littérateur l'entente de la société au milieu de laquelle il vit, et qu'en somme un écrivain doit surtout écrire pour ses contemporains ; ceux qui écrivent pour la postérité ne le savent pas eux-mêmes.

ne dut pas y perdre. Un fait prouve que son nom servait d'un bon passeport. Sa sœur l'emprunta pour ses premiers romans, et s'en trouva à merveille, puisqu'elle débita rapidement ses livres et se vit traduite en italien, en anglais, voire en arabe. Elle lui dut aussi, on le sait, d'excellents conseils, sur l'intrigue qu'elle imaginait et conduisait entre ses divers personnages, mais je ne crois pas que la fameuse carte du *Pays de Tendre*, dans le roman de *Clélie*, carte qui plut tant aux imaginations du XVII^e siècle, soit de lui, car on y sent trop la main d'une femme, mieux même la main d'une raffinée dans les choses de l'esprit, pour tout dire d'une *précieuse*.

Paul-Louis Courier (1) possédait un talent d'écrivain auquel Georges de Scudéry n'approchait pas même en prose : pourtant un rapprochement peut être fait entre eux. Il s'agit d'un trait de vie, d'une simple anecdote dont la seconde semble imitée de la première.

Voici l'aventure arrivée au gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, logé dans une des hôtelleries de Provence, avec sa sœur, alors qu'ils composaient ensemble le fameux roman de *Cyrus*. Ils devisaient sur le sort final du prince Mazarre ; l'un voulait l'empoisonner, l'autre désirait le faire disparaître dans un combat, bref ils convinrent qu'il serait assassiné. Des marchands occupaient la chambre voisine. Ils ne surent pas démêler au nom qu'il s'agissait d'un héros de roman, et allèrent les dénoncer. On vint arrêter nos deux comploteurs, mais tout s'expliqua facilement quand le nom des coupables et leur genre de travail fut dévoilé. Leur mise en liberté ne tarda pas.

(2) Lisez notre article : *Un Helléniste en épaulettes*, 1866.

L'aventure de Courier est plus amusante , et il se plait à la conter en homme dont les livres ne font plus la seule foi, *presque la seule société*, comme il le disait souvent. Heureux écrivain de pouvoir exposer ainsi jusqu'au bout , sans rire vraiment , un fait que certes il embellit , s'il ne l'invente. Mais le futur pamphlétaire était futé et aimait le ton railleur ; il y en a dans son récit. Lisez plutôt cet extrait (1) :

« Le souper fini, nous couchâmes dans la chambre haute. Mon camarade se mit seul au lit. Je veillai. Au jour, prêtant l'oreille par la cheminée, je distinguai ces mots du mari : « Eh bien , *faut-il les tuer tous deux ?* » A quoi la femme répondit : « *Oui* », et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je ? Je restai respirant à peine , tout mon corps froid comme un marbre. Au bout d'un quart d'heure , qui fut long , j'entends sur l'escalier quelqu'un. Il monte, et, venu à la hauteur du lit , voit ce pauvre jeune homme étendu , offrant la gorge découverte , d'une main il prend son couteau et de l'autre... Ah , cousine , il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche et se retire. Dès que le jour parut, toute la famille vint nous éveiller. On servit un bon déjeuner. Des chapons en faisaient partie. En les voyant je compris enfin le sens de ces terribles mots : Faut-il les tuer tous deux ? et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait. »

Parmi les ouvrages de Georges de Scudéry, il faut citer les *Discours politiques des Rois* (2), parce que, au

(1) Lettre à M^{me} Pigalle, de Résina, 1^{re} novembre 1807.

(2) Paris, in-16, 1663.

milieu de fatras, des idées saines et vigoureuses s'y trouvent semées, par exemple : « La grandeur des
« souverains éblouit (1) et se fait admirer, mais elle
« ne saurait faire un homme heureux du roy malade,
« non pas même quand ce roy le serait de tout l'univers. — La foi des princes doit être sacrée. Elle
« ne se peut violer sans beaucoup de honte et de
« périls. — Ceux qui marchent sur des précipices doivent y marcher hardiment s'ils veulent y marcher
« sûrement, et quiconque s'amusera à vouloir en
« considérer la profondeur et le péril, ou n'y passera
« point, ou tombera s'il ose enfin y passer. »

N'oublions pas ce petit tableau qui semble écrit d'hier :

« Chacun a bonne opinion de sa suffisance et ose
« témérairement juger des plus secrètes intentions
« des rois. En effet on dirait qu'un royaume n'est
« rempli que de ministres d'Etat ; qu'ils ont tous
« assisté au conseil d'en haut ; qu'ils ont tous opiné
« aux délibérations les plus importantes de la paix
« et de la guerre, et que toute cette grande machine
« n'a point de ressorts si cachés qui ne leur soient
« absolument découverts. Cette maladie a été de tous
« les siècles et de toutes les nations. »

Il serait trop long d'analyser les pièces de Scudéry, et le lecteur préférera que nous nous occupions un instant du poème d'*Alaric*. Ce grand poème se compose de dix chants. Il est dédié à la reine Christine de Suède, fille de Gustave-Adolphe, et l'épître dédi-

(1) A son sens, elle ne doit pas ôter aux ministres qui ont de la déférence pour l'autorité royale, leur influence *décisive*, « car, dit-il, pour régner heureusement *et longtemps*, le souverain les doit croire, *onq même plus tost que luy*. » Page 443. — Opinion faite pour plaire à un Richelieu et hardie pour sa date.

catoire se résume en ces vers où l'auteur avoue qu'il travaille pour la postérité. Ces vers sont adressés aux Muses :

Fournissez, ô mon art, l'or, le jaspe et l'ivoire
Pour le grand monument que j'élève à sa gloire !
Partagez avec moy ce travail précieux
Qui doit porter son nom aussi haut que les cieux,
Et faisant, par nos soins, malgré la destinée,
Un *ouvrage* immortel qui résiste aux années,
Qui triomphe du temps par sa solidarité,
Et qui porte sa gloire à la postérité.

La préface, dès la première page, montre le style boursoufflé qui dépeint Scudéry, mais n'a pas les beautés du portrait *ad vivum* dû à Robert Nanteuil et qui se déploie en regard (1). Elle comprend de tout, même des définitions, celles de divers termes de marine à la fin. Elle insiste, d'accord avec Le Tasse, pour que le sujet des poèmes épiques ne soit plus pris dorénavant des Histoires du Paganisme, parce que tous ces dieux imaginaires détruisent absolument l'épopée en détruisant la vraisemblance qui en est tout le fondement. Dans ce genre de poèmes, l'auteur, à son tour, a pour but principal *d'instruire* non de *divertir*. Le sens allégorique doit y régner. Aussi, pour lui, *Alaric*, c'est l'*Ame de l'Homme* avec les faiblesses qu'elle ressent et les malheurs que Dieu lui inflige. Finalement, la prise de Rome, triomphe de ce prince, est la *Victoire de la Raison sur les Sens*

(1) Je parle d'après l'édition princeps d'*Alaric, ou Rome vaincue*, in-folio, Paris, chez Courbé, au Palais, 1654, avec un frontispice et dix gravures par E. Chauveau, aussi fécond comme graveur que Scudéry comme écrivain.

et la récompense de la vertu qui a vaillamment lutté et combattu contre les tentations de la volupté et aussi contre les difficultés ou embûches dont le monde terrestre est semé.

Après la préface, ce beau volume contient le privilège signé « par le Roy, en son conseil, CONRART, le 15 décembre 1653. » Les termes en sont gracieux pour Scudéry : « A ces causes, y dit-on, et désirant
« favorablement traiter l'exposant qui, après s'être
« signalé par diverses actions de valeur et de courage
« durant plus de vingt ans, qu'il a passés dans les
« armées pendant le règne du feu roi, notre très-ho-
« noré Seigneur et Père, tant sur terre que sur mer,
« en France et en païs étrangers, où il a eu des com-
« mandements et des charges honorables, s'est depuis
« quelque temps retiré de ce pénible exercice, et
« dans un genre de vie plus tranquille a fait voir par
« un très-grand nombre de belles productions de son
« esprit, qu'il n'est pas moins né pour les livres que
« pour les armes. »

Nous n'entreprendrons pas une analyse du poème d'*Alaric*, et encore moins un jugement, nous ralliant à celui depuis longtemps porté par Boileau, et le considérant comme une œuvre médiocre. Seulement nous dirons que l'auteur pèche plutôt par l'exécution que par la composition : c'est un *versificateur* plus qu'un poète, et certes ce n'est ni un poète ému et *inspiré*, comme Malherbe et Corneille, ni un poète *réfléchi* et persévérant qui fait des vers faciles au moyen d'un long travail, comme Racine, d'après les leçons de Boileau. Deux citations le prouvent.

Au livre second, Scudéry parle en ces termes d'un ours blanc :

Il est grand, mais sans forme en ses membres horribles ;
Ses yeux sont fort petits , mais ses regards terribles.
Le feu semble en sortir et briller à travers
Le long poil hérissé dont on les voit couverts.
Ses ongles sont *tranchants*, et ses dents sont *tranchantes* ;
Son dos est élevé (1) ; ses oreilles penchantes ;
Cet animal paraît énorme en sa grandeur,
Et sa force en un mot égale sa laideur.

Au livre cinquième , la description d'un naufrage
offre à peu près la même versification incolore, semée
de termes peu relevés :

Ce malheureux vaisseau sans mât et sans cordage
Et tout brisé qu'il est par les vents de l'orage ,
Reçoit l'eau dans son ventre, et par ce flot amer
S'enfonce trop chargé presque tout dans la mer.
Alors pour se sauver, on jette tout aux ondes ;
L'Océan reçoit *tout* dans ses vagues profondes,
Des casques , des boucliers, des tables *et des pots*.
L'onde paraît toujours plus superbe et plus fière ,
Haut ; bas ; à droite , à gauche , en avant , en arrière ,
Comme un ballon bondit d'un et d'autre côté ,
Ainsi le grand navire alors est balotté !

Même en tenant compte à Scudéry du goût encore
mal formé de son temps, il est certain que ces vers
ne sont pas bons. J'aime mieux le début du dixième
et dernière livre, dont l'idée est juste et le style
moins heurté :

Il n'est rien de si doux pour des cœurs pleins de gloire
Que la paisible nuit qui suit une victoire ;
Dormir sur un trophée est un charmant repos,
Et le champ de bataille est le lit d'un héros.

(1) L'auteur veut dire *bombé*, par rapport à l'ensemble de l'animal.

L'image de ses faits en son âme est tracée.
C'est proprement le fruit de sa peine passée :
Et c'est dans son grand cœur, après ses grands combats,
Que se fait son triomphe et qu'il en parle bas.
Le prix de la vertu se trouve en elle-même,
Sans bruit et sans éclat, son plaisir est extrême.
La volupté secrète est celle d'un vainqueur,
Et ses plus doux moments se passent dans son cœur.

C'est dans le dixième livre surtout que Scudéry retrace les conquêtes de Gustave-Adolphe et cite les héros qui l'ont aidé dans son œuvre. Il met le récit dans la bouche d'une sibylle, qui, suivant l'usage épique, déroule devant Alaric le tableau de sa postérité, en se bornant à citer ceux qui méritent une place en l'histoire. Genserik, Théodoric, Biorne, Olaus, Iago, Eric, etc. Arrivé au règne du père de Christine, le poète donne carrière à sa verve, et agrandit son récit :

Je vois le grand *Louis*, je vois le grand *Gustave*,
L'un monarque puissant, et l'autre heureux et brave,
Mêler leurs bataillons comme leurs intérêts,
Et couvrir de leurs camps l'Ardenne et ses forêts.
D'un ministre français le merveilleux génie
De ces deux conquérants formera l'harmonie,
Et le *grand Richelieu* joindra toujours le sort
Du héros de la France et de celui du Nord.
Je vois, je vois Gustave, arbitre de la terre,
Plus aimé que le jour, plus craint que le tonnerre,
Fier aux peuples armés, doux aux peuples soumis ;
Et révééré de tous, jusqu'à ses ennemis.
Je le vois, je le vois, par sa valeur vantée,
Faire trembler le Tibre et l'aigle épouvantée,
Et *je vois* Rome encore au bruit de ses exploits
Croire voir Alaric une seconde fois.

•

Ce passage, malheureusement entaché de certaines répétitions de mots bien faciles à éviter, mérite et montre au mieux avec quel art Scudéry réussit à ménager les transitions, afin de joindre au récit des guerres et des conquêtes de son héros Alaric, un aperçu des hauts faits d'un roi contemporain, cher à la France, comme son allié, bien connu d'elle assurément, aperçu agréable à la jeune reine qui avait consenti à laisser son nom honorer la dédicace de l'œuvre, et par conséquent l'œuvre elle-même. En cela il se dévoile à la fois écrivain souple et courtisan adroit.

Le nom de Scudéry, comme renommée littéraire, se compose non-seulement de l'officier académicien, dont il vient d'être question, mais encore de sa sœur et de sa femme. Cette dernière, une des *retrouvées* de ce siècle (1), est connue par des lettres adressées au comte de Bussy-Rabutin, le rétif cousin que M^{me} de Sévigné excelle à gourmander. Le style est saccadé, au moins dans les premières, mais l'idée s'en dégage à merveille. Au fond ce sont presque toujours les mêmes pensées. D'abord l'amitié vaut mieux que l'amour, mais les hommes y sont peu disposés ; cette pensée se représente sous mille formes dont plusieurs sont agréables. En deuxième lieu, des gracieusetés à l'adresse de son correspondant, — elle lui ménage l'appui du duc de Saint-Aignan et se mêle maintes fois de ses affaires ; elle le remercie souvent, — serait-ce de quelqu'envoi d'argent, d'une pension obtenue, ou de tout autre avantage ? Car elle est pauvre et gênée.

(1) Avec sa sœur, Madame de Sailliez et Madame Louise-Anastasie Serment, elle fut admise à l'Académie des Ricovrati de Padoue.

« Ma fortune est si terrible sur l'article du bien, écrit-elle, qu'il faut que vous ayez la honte de savoir que votre amie court le risque d'être la plus gueuse demoiselle du royaume (1). »

Elle ajoute, six mois après, un détail touchant et louable : « Pour être malheureuse quant au bien et à la fortune, j'ai réglé *mon rien* d'une manière qui fait que ma pauvreté ne paraît à personne, et que je me passe assez doucement de ce que je n'ai pas. »

Quatre ans plus tard *quelque petite lueur de bonne fortune* surgit; vite elle en avertit Bussy : « Je pourrai mener une existence plus heureuse. En ce cas là, il ne me manquera rien, car je ne souhaite *que de quoi* vivre un peu plus abondamment. » Illusion assurément, toujours l'histoire de Perrette et du pot au lait ! Et comme elle s'intéresse aux femmes pauvres, jugez-en par ce cri de son cœur, quand Sobieski est élevé au trône de Pologne. « C'est tout de bon que le grand maréchal est roi. Nous avons une reine Arquin. *Voilà une belle fortune pour une demoiselle sans bien.* Cela fait honneur à la noblesse française. » (2)

Tout cela respire un ton de probité et de résignation qui fait plaisir : en tout temps les femmes sont capables d'un pareil courage. L'exemple de M^{me} de Scudéry se répète journellement, et plus d'une redit, en souvenir d'elle et comme elle : « J'ai cru mourir, je ne me serais pas trouvée trop malheureuse de le faire, car je passe la vie assez désagréablement. »

(1) Lettre du 15 février 1871. — Le *que* abonde.

(2) Lettre du 8 juin 1674.

Madame de Scudéry, malgré la bonté que décèle ainsi sa correspondance, blâme néanmoins son sexe quand il le mérite. Lisez par exemple sa lettre du 30 mai 1670 :

« Le roi de Pologne (il s'agit du prédécesseur de Sobieski) agite ici fort nos dames. Il a des pierreries dont elles ont toutes envie, et quoiqu'il ne soit ni jeune, ni beau, ni fort spirituel, il est fort recherché; car, depuis votre départ, les femmes font encore moins de façon de faire les premiers pas vers les couronnes, qu'elles ne faisaient. » (1) Pareille remontrance toucha-t-elle quelques âmes? On peut en douter, surtout si les contemporaines de M^{me} de Scudéry avaient, comme elle, *coutume de n'être pas dociles* (2), et si elles manquèrent de cette *extrême modestie en paroles et en actions*, qui est une de leurs plus belles parures, à l'en croire (3).

Cette femme d'un mari vantard, et qui dut souffrir parfois des défauts de ce dernier, quoique les dispositions du temps fussent pour lui plus indulgentes que les nôtres, cette femme ne se faisait illusion ni sur sa propre influence, ni sur le dévouement que sa personne pouvait inspirer. Elle se sentait fort abandonnée pendant son veuvage, et ne s'en étonna pas, écrivant dans ce sens : « Je deviens bien délaissée, et je ne crois en vérité à l'amitié de personne. »

La sœur, fort laide et fort noire au physique, jouit par son esprit d'une grande célébrité. Un romancier du temps, d'Aygues-d'Iffremont, dit d'elle : « Cette

(1) Le mot *faire* se trouve répété trois fois en deux lignes.

(2) Le commencement de la même lettre.

(3) Lettre à Bussy, 21 octobre 1672.

« admirable personne, que l'on peut appeler la mer-
« veille de son sexe, et qui sçait exprimer d'une façon
« si noble, si douce et si ingénieuse, les tendres et
« grands sentiments (1). » On dirait qu'elle l'a créé
citoyen de Tendre, comme Pellisson, ou qu'elle lui a
répondu comme à Conrart, qui la gratifiait d'un
cachet :

Il faudrait avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble;

mais c'est peu probable, d'Iffremont n'étant pas, pour
obtenir semblable faveur, assez haut placé dans la
république des lettres.

M^{lle} de Scudéry remporta le premier prix d'éloquence
décerné par l'Académie française en 1671; son dis-
cours est intitulé : *De la Louange et de la Gloire* (2).
Elle y pose nettement que la gloire des conquérants
est une *fausse gloire*. Comment se tire-t-elle d'embarras
vis-à-vis de Louis XIV, encore vivant et au fort de ses
conquêtes ? Le passage mérite citation, ne serait-ce
que pour montrer à quelle torture doivent se mettre
ceux qui se chargent de remplir un programme aca-
démique. « A la vérité, s'il se trouve un prince tel
« que le nostre, capable de la guerre autant que
« l'ayent jamais paru parmi les plus grands conqué-
« rans, et aussi rapide dans le cours de ses victoires,
« qu'ils l'ayent jamais osé ; qui néanmoins fasse la
« guerre quand elle est juste, pour faire observer les
« lois ; *qui sache se retenir au milieu de ses prospérités,*

(1) *Rodogune*, histoire asiatique et romaine, in-12, Paris, chez
Estienne Loyson, 1667. Préface au lecteur.

(2) Le morceau est fort court.

« et, pouvant tout emporter, se contente de beaucoup
« moins qu'il ne lui appartient, *pour épargner à ses*
« *sujets, à ses voisins, à toute l'Europe, les maux d'une*
« *longue et sanglante guerre.* La valeur sera sans doute
« un bien en luy, et ne sera pas fureur comme dans
« les autres conquérants, ou comme dans les lions,
« et les autres animaux sauvages. Mais ces grandes
« qualités qui nous le font admirer *se trouvent si*
« *rarement ensemble* qu'on peut connaître combien il
« y a de *fausse gloire* de cette espèce en l'estime gé-
« nérale qu'on fait de la valeur, dont néanmoins,
« selon un grand philosophe, la gloire est proprement
« le partage, puisque cette valeur, au lieu d'être un
« bien, est elle-même un mal en tous ceux qui la
« possèdent sans les conditions qui la rendent louable;
« mal pour eux-mêmes et mal pour le genre humain.

M^{lle} de Scudéry pouvait se permettre une critique indirecte contre les actions de Louis XIV, surtout au sujet d'une question d'humanité, alors qu'à propos d'une médaille portant l'image du Roi, et pour laquelle on avait demandé des vers, elle avait composé ce quatrain, qui obtint une récompense :

Mon cœur ne veut point de médaille :
Sans le souverain bien, tout me paraît un mal.
Si vous voulez que je travaille,
Promettez-moi l'original.

Assurément, de nos jours, on n'oserait rémunérer un éloge aussi brusque, qui, pour nous, frise l'inconvenance, et rentre assez dans celui présenté par un Gascon au sujet du grand Condé, et d'une récom-

pense pécuniaire promise pour un éloge en vers de ses hauts faits :

Mille écus, rien que mille écus,
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
Ce n'est pas un sou par victoire !

Mais nos pères admettaient plus les mots crus et la plaisanterie, même comme annexe de la gloire véritable et des actes les plus sérieux.

M^{me} de Scudéry prise Montaigne et fait dire à l'un des personnages qu'elle met en scène : « Il y a peu
« qu'on voit ses ouvrages s'imprimer ; mais j'en fais
« mon *premier amy*, et j'en ay esté si touché que,
« passant à vingt lieues de cet illustre auteur, je le
« fus voir à Montaigne, où je le trouvay, tel qu'il
« s'est dépeint lui-même dans ses escrits (1). »

Les salons des Précieuses restaient le sanctuaire du beau et noble langage ; M^{me} de Scudéry en tenait un le samedi, où son frère devait compter parmi les principaux acteurs. A en croire Tallemant des Reaux, les femmes qui hantaient ce salon n'étaient pas jolies, et inspiraient de tièdes passions ; peut-être la maîtresse de la maison mettait-elle quelque coquetterie à s'entourer si adroitement ? Les beaux esprits s'y donnaient rendez-vous, afin d'y briller et de s'entretenir avec *Sapho*, ainsi nommait-on M^{me} de Scudéry, dans sa société littéraire. Quelque zélé a dressé le procès-verbal de ces séances, du moins les *Chroniques du Samedi* existent encore en manuscrit. On allait aussi ensemble à la promenade, mais ce bel esprit perpétuel et exagéré, cette *préciosité* déplaisait souvent

(1) Conversations nouvelles sur divers sujets.

aux jolies femmes, qu'on tentait de recruter, pour l'entretien et la continuité d'agrément de ce cortège, témoin M^{me} de Barré, belle-sœur de Conrart (1), le sage *Théodamas* de la *Clélie* et l'heureux possesseur de la Résidence de Carisatis (2). D'assez nombreux amis littéraires fréquentaient ces samedis. Chapelain et M. de Montausier venaient constamment. Pellisson en était l'*Apollon* et joignait à cette haute situation l'emploi de confident de la maîtresse du logis. Quant à Sarrazin, surnommé par elle *Amilcar*, et dont elle aurait voulu faire son conquérant espagnol (3), il venait rarement et demeura dix ans sans la voir. On aperçoit même des évêques dans le cortège de la Grande Précieuse. Mascaron occupe son automne à lire *Clélie*, Cyrus, Ibrahim, et y trouve des choses *propres à reformer le monde*. Fléchier la remercie du *ton moral, poli et instructif* de ses ouvrages; Huet et Godeau parlent dans le même sens; l'abbé Boisot (4), un érudit de Besançon, suit ces prélats, mais avec moins de ferveur, quoiqu'il ait commis le péché, au goût du temps, d'avoir composé un roman à l'espagnole; ce dernier se garda, malgré son amour des lettres, de tomber dans l'affectation, et pourtant ses billets plaisent à Sapho, qui possédait donc encore quelque justesse de jugement.

(1) Historiette de Conrart, dans Tallemant des Réaux.

(2) Le village d'Athis, près Paris, se nomme ainsi dans le roman de *Clélie*. — L'imagination de Mademoiselle de Scudéry a beaucoup embelli les localités.

(3) Amilcar, père d'Annibal, soumit l'Espagne.

(4) Il offrit avec délicatesse sa bourse à Mademoiselle de Scudéry, alors que le trésor royal était en retard pour payer sa pension.

Scudéry, lui aussi, comptait des amis. Citons Balzac, esprit sensé, malgré ses hyperboles, et le grand ministre, le cardinal de Richelieu, qu'il avait su captiver bien avant la querelle passionnée faite au *Cid*, et dans laquelle tous deux, cardinal et auteur, jouèrent un rôle trop marqué (1). Nous citons Richelieu comme ami, parce que ce n'était pas uniquement un protecteur ; pour preuve, nous dirons que *l'Amour tyrannique* de notre poète fut représenté en son hôtel par des enfants (2).

Outre ces amis et ces courtisans des muses, le frère et la sœur possédaient des Mécènes dont les puissantes amitiés les soutinrent dans leur vie de labeur, et par leur crédit et par leurs dons. Eléonore de Rohan, abbesse de la Trinité de Caen, envoyait, par exemple, une montre ; M. de Montausier, une robe ; M^{me} du Plessis Guénégaud (3), un meuble ; M^{me} de Longueville, son portrait enrichi de diamants, pour une valeur de douze cents écus.

Disons-le, ces amitiés, ces protections se justifient par l'ardeur dans l'affection dont sont doués le frère et surtout la sœur, ardeur qui, à bien des yeux, leur fera pardonner plus d'une page emphatique. Ce

(1) Cependant ce qu'on appelle la persécution infligée à ce sujet par Richelieu au grand Corneille, a été singulièrement exagérée, car Corneille toucha toujours sa pension, lut *Horace* au cardinal, et même, suivant une anecdote, lui devrait en partie son mariage. Un fait certain, c'est que son père fut anobli (janvier 1637) après le succès du *Cid*.

(2) Dont Jacqueline Pascal, alors âgée de 13 ans, sœur du grand Pascal.

(3) C'est *Amalthée*. Son mari s'appelle *Alexandre* ; les grands du temps se montraient friands d'être nommés dans les romans de Madeleine de Scudéry.

que cette dernière fit pour la mémoire de Pellisson est admirable ; elle le défendit d'être mort sans les sacrements de l'Eglise (1). réimprima son traité de l'Eucharistie, le fit approuver par la Sorbonne, obtint l'éloge de l'ouvrage par plusieurs évêques, recueillit ses livres, ses papiers, ses moindres écrits, se fit d'elle-même l'exécuteur testamentaire de cet ami de quarante années. Et cette ardeur juvénile, elle la déploie à 86 ans (2) ; son cœur n'avait pas vieilli.

Amis ou protecteurs des muses nourrissaient de l'estime pour le frère et la sœur, et l'on ne saurait nier que tous deux jouèrent un rôle important dans la société de ce temps. On les consultait, on les faisait même intervenir dans des négociations délicates. Ainsi, c'est M^{lle} de Scudéry qu'on vient chercher pour parler à M^{lle} de Turin, pauvre orpheline d'un maître des Requêtes, et amoureuse de lier d'un cadet vendômois sans un sou, le sieur de la Renouillère, embelli par le souvenir d'un duel dans lequel il avait tué son oncle (3). Voyez-vous l'auteur emphatique de tant de

(1) Péllisson s'était converti au catholicisme en 1670 et avait même pris les ordres. Il mourut en 1693, à 69 ans.

(2) Elle vécut encore jusqu'en 1701 : sa naissance date de 1607, suivant tous les biographes. Si au contraire, comme M. Jal l'insinue dans son *Dictionnaire d'Histoire et de Biographie*, elle est née en 1627 seulement, elle n'avait que 66 ans à la mort de Péllisson. M. Jal se fonde sur ce que son acte mortuaire, du 3 juin 1701, à Saint-Nicolas-des-Champs, la mentionne âgée de *soixante-quatorze ans ou environ* ; mais je répondrai au savant lexicographe qu'elle aurait eu dans cette hypothèse *vingt-six ans* de moins que son frère, ce qui est une erreur, même en supposant le père marié deux fois.

(3) L'oncle avait contraint son neveu à se battre. Il s'agissait d'une querelle de famille. Voyez l'historiette de La Renouillère dans Tallemant des Réaux.

romans passionnés, appelée au rôle de parente sévère vis-à-vis d'une jeune brune faite au tour ? Il est vrai que sa diplomatie échoua.

M^{lle} de Scudéry valait-elle mieux que son frère ? Les récits de Tallemant des Réaux semblent l'indiquer ; mais ce gai chroniqueur n'aimait pas plus l'auteur d'Alaric que Conrart. Et comme il charge sur lui à fond de train ! Il nous montre même Sapho obligée de le mettre à la porte, malgré sa grande indulgence constatée par ses ennemis mêmes, par ceux qui la traitent de *Radoteuse*, mot trop sévère pour l'auteur de quelques écrits sérieux ; puis il insiste sur ce fait, sans doute afin de mieux justifier son accusation, de travailler à peine aux romans de sa sœur, quoiqu'en s'en donnant les gants. Voici le passage : « Enfin Dieu délivra M^{lle} de Scudéry de son frère et de *ses dépenses* ; il s'avisa de cabaler pour M. le Prince et fut contraint de se sauver en Normandie. »

Si M^{lle} de Scudéry travaillait plus que son vaniteux, que son matamore de frère (1), ce serait le tableau de plus d'une famille où il existe un homme paresseux, parce que l'homme, quand il est affligé de ce défaut, le pousse à un degré extrême.

ED. DE LA BARRE DUPARCQ.

(1) Le mot est mérité, mais Scudéry n'était pas que cela. Notre article, croyons-nous, le prouve.

STANCES

Composées en l'honneur de la Ville de Brest

A L'OCCASION

DES FÊTES HIPPIQUES

Noble cité de Brest, sentinelle avancée
Que le grand Richelieu, dont la vaste pensée
Devina tes destins, fit sortir du néant,
Tu formas sous Colbert le rempart de la France,
Quand tu fus réunie à ta sœur Récouvrance ;
Au chemin du Progrès marche à pas de géant (1).

Tu prends pour ton miroir l'Océan atlantique
Qui vient mourir au pied de ta muraille antique.
Dans ta rade et tes ports tu pourrais contenir,
Sans qu'ils soient trop pressés, les vaisseaux des deux mondes.
Secoue enfin le joug des routines immondes :
A tes braves enfants appartient l'avenir.

Civilisation, aux efforts gigantesques,
Ecrase sous tes pas tes ennemis grotesques,
Et produis tous les jours un prodige nouveau ;
Paris est le cerveau de notre belle France,
Mais je puis m'écrier, et sans trop d'arrogance,
Du Finistère, ô Brest, n'es-tu pas le cerveau !

Accomplis tes travaux comme le jeune Alcide
Et sois à la hauteur de ton rôle splendide :
C'est ainsi que l'on vole à l'Immortalité.
Des révolutions sans craindre les rafales ,
Poursuis, sous l'œil de Dieu, tes courses triomphales ,
Respire à pleins poumons l'air de la Liberté.

Reçois, vieille cité, l'humble hommage d'un Barde !
Ainsi que Mathurin , le sonneur de bombarde ,
Je dépose à tes pieds un odorant trésor ,
Une fleur dérobée à ces rochers sauvages
Qui, contre l'Océan, protègent tes rivages :
Mets la dans ta couronne , ô reine de l'Armor !

Brest a donné naissance à des femmes d'élite ,
Dont l'envieux peut seul contester le mérite ,
Et qui savent encor en vers délicieux
Traduire les pensers qui remplissent leur âme.
L'Imagination , sur ses ailes de flamme ,
Les aide à soutenir leur essor vers les cieux.

Les fleurs de la Bretagne ont leur douce ambroisie
Mêlée à tes parfums , suave poésie ,
Tui dont la voix répond aux soupirs de Lédæ.
Des accents enchanteurs ont frappé mon oreille :
Sous les doigts d'une femme un luth qui se réveille
Répond, harmonieux, aux chants de Vellédæ ;

Ces vers où la *Raison s'accorde avec les rimes*,
Où la Muse, en jouant, effleure les abîmes,
Ont su de la Nature exprimer les beautés.
Dans les *Chants du Foyer* un souffle poétique ,
Et qui semble imprégné des parfums de l'Attique ,
Nous transporte au milieu des bosquets enchantés ,

Aux bords où la Penfeld, rapide en son passage,
Se plaît à refléter un charmant paysage
Dans le miroir mouvant que présentent les flots;
C'est là que les ramiers, nichés dans les ramures,
Font entendre, le soir, d'harmonieux murmures,
Et que la tourterelle exhale des sanglots.

Permetts à l'un des fils de la Bretagne antique
D'emprunter les accents de la langue celtique
Pour entonner un hymne en l'honneur des Bretons;
Toi que berce des flots la lugubre harmonie,
Armorique féconde en hommes de génie,
Tu produiras encor d'illustres rejetons.

BREIZ HA BREIZIZ

BRETAGNE ET BRETONS

Breiz a zo eur vro vad, leun a dud kalounek
A labour, a bed Doue hag a gomz brezounek;
Tud a boan hag a feiz; — eun dro dre ma sellont,
Nemet mor ha kerrek, menesiou ne welont;
Oc'h an nenv, dreist ho fenn, c'hoarzont dre ho daelou,
O c'hortoz heol an deiz zo paret d'ho zadou.
El leac'h m'int bet ganet, Breiziz a gar mervel,
Kas ho ene da Zoue, ho c'horf tosta d'ho c'havel.

La Bretagne est un bon pays, rempli d'hommes de cœur
Qui travaillent, prient Dieu et parlent le Breton;
Hommes de peines, hommes de foi, autour d'eux s'ils regardent,
Ils ne voient que mer, rochers et montagnes;
(Néanmoins) au ciel, au-dessus de leur tête, ils sourient à travers
leurs larmes,

Attendant le soleil du jour qui éclaire leurs pères.
Où ils ont pris naissance les Bretons préfèrent mourir,
Conduire leur âme à Dieu, leur corps près de leur berceau.

Nous lisons dans un livre aux immortelles pages
Que Vannes, pour grossir ses vaillants équipages,
Recrutait des marins au pays d'Occismor ;
Il ne se proclama le maître de la Gaule ,
César, qu'après avoir enfin brisé l'épaule
De ces vieux habitants des rives de l'Armor (2).

Notre vieille marine eut ses jours de victoire ;
Si nous interrogeons les fastes de l'histoire ,
Nous y voyons briller l'héroïque Suffren.
Ne sont-ils pas partis des bords de l'Armorique
Ces ardents défenseurs de la jeune Amérique
Qui répétaient en chœur un belliqueux refrain ?

C'est en appareillant de la cité Brestoise
Que d'Orvilliers alla remonter dans l'Iroise ,
Pour ravir la victoire aux Léopards anglais :
Aux sinistres éclats de la foudre qui tonne
Nos marins s'élançaient de la plage bretonne
Pour monter à l'assaut sous un flot de boulets.

De vaillants matelots, enfants du Finistère ,
Disputaient le trident à la vieille Angleterre.
Et l'illustre contrée où naquit Duguesclin
N'a-t-elle pas fourni des hommes et des armes,
Quand le monde entendit le tocsin des alarmes
Que faisaient retentir Washington et Franklin ?

Tous les spectres hideux de l'an quatre-vingt-treize
Ne nous empêchent point de rendre à Louis seize
La part qui lui revient dans son rôle de Roi.
Il eut le sentiment des grandeurs maritimes,
Et nous devons payer des tributs légitimes
A celui que frappa le poignard de la Loi.

Entre tous les héros dont la Marine est fière ,
Qui joignaient le savoir à la valeur guerrière ,
Nous devons distinguer Ducouëdic et d'Estaing (3).
Aux exploits des Français , la moderne Carthage
Qui regarde les mers comme son héritage ,
Répond en leur montrant le cadavre de Byng (4).

L'enthousiasme ardent , l'essor patriotique
N'ont fait jamais défaut à la Bretagne antique
Qui d'un sang généreux a prodigué les flots ;
Brest a gravé son nom dans les pages d'histoire
Dont nous devons garder l'éternelle mémoire ,
Et fut toujours fécond en vaillants matelots ;

Soulevez un instant la pierre de vos tombes ,
O vous que la Patrie offrait en hécatombes
Et qui rouliez , sanglants , au pied de ses autels !
L'oubli momentané vous couvre de ses voiles ,
Dans le ciel de l'histoire on cherche vos étoiles :
Qu'importe ! Devant Dieu vous êtes immortels.

Parmi les défenseurs d'une noble bannière ,
Je vois briller le nom de Lagalissonnière (5).
N'est-il pas d'un vaisseau le glorieux parrain ?
Cet enfant de l'Anjou mérite que l'histoire
Consacre quelques vers à chanter sa victoire
Et qu'on lui dresse un buste de marbre ou d'airain.

Quand la Convention s'arrachait les entrailles ,
Les Brestois hérissaient de canons leurs murailles
Que dessinait jadis le compas de Vauban :
Les Proconsuls sortis des flancs de la Montagne ,
Envoyés par le peuple au fond de la Bretagne ,
La changeaient tout entière en terrible volcan.

La France et l'Angleterre, implacables rivales,
Déployant à l'envi leurs puissances navales,
Ainsi qu'en un champ-clos, se prennent corps-à-corps,
Comme Rome et Carthage aux grands jours de l'histoire ;
Mais, hélas ! Villaret, pour ravir la victoire,
Consume son génie en stériles efforts.

La grande République, en aspirant la poudre,
Reçoit sans frissonner aux éclats de la foudre,
Sur sa tête indomptée un baptême de sang ;
Les marins du *Vengeur*, engloutis dans l'abîme,
Ne font-ils pas entendre une clameur sublime.
Qui réveille en sursaut les échos d'Ouessant ?

Honneur à ces Brestois, fauchés par la mitraille,
Dont les flots en sifflant balayaient la bataille,
Qui chantaient en mourant : « Vive la Liberté ! »
Honneur à ces enfants de la vieille Armorique
Dont la voix s'écriait : « Vive la République ! »
Et relevaient encor leur front ensanglanté.

Tandis que le Consul du nom de Buonaparte,
De l'Europe alarmée interroge la carte
Et s'apprête à saisir la pourpre de César,
Dans le port de Roscoff un vaillant équipage
Ramène les vaisseaux qu'il prend à l'abordage,
En acclamant ton nom, valeureux Balidar ! (7)

Toujours prêt à poursuivre une œuvre gigantesque,
Lorsque Napoléon au profil pittoresque,
Consultait, tout pensif, l'oracle du Destin,
Comme l'aigle des mers, nos rapides corsaires,
En effleurant les flots, enlevaient dans leurs serres
Et ramenaient au port un immense butin.

En face de Roscoff où la mer écumante
Bondit, quand elle sent le fouet de la tourmente,
On voit du sein des flots surgir l'Ile de Batz.
Les marins qui peuplaient ce petit coin de terre
Arrachaient la victoire aux fils de l'Angleterre,
Et la France applaudit à leurs sanglants combats (6).

Barrère, à la tribune, exaltait leur victoire.
Si dans son Panthéon les oublia l'histoire,
Je veux de la poussière en exhumer les noms.
Ils savaient manier le sabre d'abordage,
Et les femmes, sans peur, couraient sur le rivage
Pour aider leurs époux à charger les canons.

De vaillants matelots, Batz est la pépinière.
N'est-ce pas un marin, dont cette île est si fière,
Qui voulut de Bisson partager le destin,
Et sut envisager le trépas sans alarmes ?
Il survécut longtemps à ses compagnons d'armes,
Et l'Immortalité couronne Trémintin !

Mais le temps est passé des grandes épopées ;
De leurs vieux préjugés enfin émancipées,
Toutes les nations aspirent au repos,
Et la grande Industrie est la reine du monde.
Reléguons le dieu Mars dans son palais immonde,
Où, sanglant, il s'endort sur un lit de drapeaux

Cincinnatus pour toi, divine Agriculture,
Sur l'autel de la paix remet sa dictature.
Dressons une couronne à la blonde Cérès,
Divinité charmante et fille de la Grèce.
Ne la voyez-vous pas tressaillir d'allégresse
Sous les ardents baisers d'un époux... le Progrès ?

A sentir par le fer déchirer nos entrailles ,
A servir de pâture aux grandes funérailles ,
Sommes-nous condamnés , comme au temps des Césars ?
Et Dieu qui créa l'homme à sa vivante image ,
Voudrait-il l'asservir à ne lui rendre hommage
Qu'en se laissant broyer sous l'essieu de leurs chars ?

Non ! J'en prends à témoin la fête magnifique
Où l'Industrie arbore un drapeau pacifique ,
Où l'Univers apporte un immense tribut ,
Fidèle au rendez-vous assigné par la France ,
Que vient de réchauffer un rayon d'espérance ;
L'Humanité progresse et marche vers son but.

L'Armorique a prêté son oreille attentive
Aux sifflements aigus de la locomotive ,
Qui donnent le signal aux énormes wagons ;
Et le chemin de fer, messager de l'idée ,
Est plus rapide encor que le char de Médée
Emporté dans les airs sur l'aile des Dragons.

Que prouve la splendeur de ces fêtes hippiques ,
Reflets éblouissants de ces jeux olympiques
Auxquels la Grèce entière invitait ses enfants ?
C'est que l'Humanité , loin du chemin vulgaire ,
Et fatiguée enfin des horreurs de la guerre ,
Veut suivre du Progrès les drapeaux triomphants.

Les arbres des Glacis ont secoué leurs têtes
Sous les torrents de pluie et l'effort des tempêtes ;
Le peuple en foule assiste au spectacle émouvant
Des chevaux qui d'un bond franchissant la barrière
Paraissent sous leurs pieds dévorer la carrière
Et défier au vol les rafales du vent.

La mer a beau donner sa terrible riposte
Aux menaces des vents , chacun reste à son poste,
Chevaux et cavaliers. Le monde est attentif,
Et malgré l'ouragan , la fête continue.
A regret le soleil fait du sein de la nue
Rejaillir à nos yeux quelque rayon furtif.

Ce Concours n'est-il pas l'image de la vie ,
Cet immense banquet où le monde convie
Les hommes affamés à venir prendre part ?
C'est là qu'il faut lutter, et sans merci ni trêve
Ne pas trop se livrer aux voluptés du rêve,
Et faire sa trouée au moment du départ !

Combien de concurrents tombent dans la poussière !
Combien d'autres encor demeurent en arrière !
Les lutteurs acharnés se disputent le prix ;
La victoire est le but de ces combats suprêmes,
Il faut la remporter, et les vainqueurs eux-mêmes,
Ainsi que les vaincus, n'en sortent que meurtris.

Le creuset de l'épreuve a retrempé la France ,
Qui, le front pâle encor d'une longue souffrance,
Rajeunit sa vigueur dans les sources du beau ;
Et de la Liberté qu'on croyait abattue,
Nous voyons tout-à-coup remonter la statue ,
Et son poignet brandit un immortel flambeau.

Déjà les factions croyaient à sa défaite :
Et nous l'apercevons qui monte sur le faite.
Les coups sont impuissants à briser sa fierté.
La France a répondu : « Vive la République ! »
Entendez-vous au loin la sublime réplique
Et ces mâles accents : « Vive la Liberté ! »

Souvent le mois de mai, réveillant les abeilles ,
Sur la terre à longs flots épanche ses corbeilles
Où les blés verdoyants attendent Messidor ;
Femmes, enfants, vieillards, garçons et jeunes filles,
Sur l'angle du granit, aiguisiez les faucilles ,
Pour aller en chantant cueillir les gerbes d'or.

Dans les coins reculés de notre Finistère ,
Le travail a changé les landes en parterre
Et transformé le sol en véritable Eden ;
L'écho mélodieux s'éveille aux chants du pâtre ,
La charrue a dompté la nature marâtre
Et l'Océan reflète un immense jardin.

Quel magnifique aspect nous offre la Bretagne !
Le vent n'y roule plus les sables en montagne :
Interrogez les champs de Santec à Saint-Pol.
Grâce aux tas de goémon que la mer bienfaisante
Apporte sur le dos de la vague écumante ,
L'homme a pu centupler les richesses du sol.

Il achète bien cher le fruit de ses conquêtes,
Car il lui faut souvent , à travers les tempêtes,
Aller sur les rochers arracher le varec.
La culture a déjà réparé les ravages
Que le temps avait faits sur les charmants rivages
Où le vieux roi Grallon fonda Landévennec.

Les moines en Bretagne ont cultivé les vignes :
Vaillants agriculteurs, il faut vous montrer dignes
D'être les héritiers de ces grands défricheurs.
Dans vos rudes travaux, prenez-les pour modèles ,
Et demeurant toujours à vos devoirs fidèles,
Restez jusqu'à la mort de sublimes piocheurs !

Ne reculez donc pas devant quelques dépenses :
Vos efforts incessants auront leurs récompenses.
Le chemin du travail est celui du succès.
Rendez plus beaux encore vos produits agricoles.
Que vos enfants en foule aillent dans les écoles
Puiser de la lumière aux sources du Progrès.

A nos propres besoins nous pouvons satisfaire
Et ne piétinons plus dans une étroite sphère.
De produits précieux nos greniers sont comblés.
On a trop dénigré notre vieille contrée ,
En répétant ces mots : « La Bretagne arriérée ! »
Comme au temps de César on vient chercher nos blés (8).

Qu'on vienne nous vanter l'Italie et l'Espagne :
Les premiers jours d'avril qui chauffent la Bretagne
Font remonter la vie au cœur des vieux tilleuls.
De superbes palmiers , plantés dans l'Armorique ,
N'y regrettent pas trop l'ardent soleil d'Afrique.
La neige n'y vient guère étendre ses linceuls.

A peine si l'hiver, aux roses de Bengale ,
A le temps de ravir leur couleur virginale.
La Nature chez nous ne prend pas un long deuil.
Des arbrisseaux frileux y montrent leurs merveilles,
Et le soleil sourit à des pêches vermeilles
Que pourraient envier les jardins de Montreuil.

Lorsque vous soulevez la feuille qui dérobe ,
Comme sous les replis d'une ondoyante robe,
Ces beaux fruits veloutés , tout humides encor ,
Lorsque vous les cueillez sur leur flexible tige ,
Ne vous semble-t-il pas que Vénus Callipyge
Vous laisse de son sein entrevoir le trésor.

Les fruits de tes pommiers tombent en avalanches ,
O grasse Normandie ! et font craquer les branches ;
Mais nous avons aussi de splendides vergers ;
Quand passe le zéphyr sur leur cime ondoyante,
Nos arbres font tomber une neige odorante
Comme la fleur qui roule au pied des orangers.

La Champagne et l'Anjou sont fiers de leurs vignobles :
L'ivraie et les chardons, de leurs têtes ignobles,
Naguère encore au loin hérissaient nos guérets ;
Bientôt, grâce à Dombasle, un nouveau Triptolème,
La Bretagne, adoptant un rapide système,
A sa vieille charrue attela le Progrès ;

Les tours de l'Ignorance, enfin escaladées,
Ont ouvert un passage aux torrents des idées :
L'Agriculture a pris un merveilleux essor,
Et les chemins de fer ne vont pas assez vite
Au gré de tes désirs , jardinier Roscovite ,
Qui trouves dans le sol un large filon d'or.

La Touraine est toujours le jardin de la France,
Morceau tombé du ciel, et peut, comme Florence,
Se faire un diadème où scintillent les fleurs ;
Mais l'Armor en bosquets a transformé ses landes ,
D'où la charmante Flore a tiré des guirlandes
Qu'une douce rosée humecte de ses pleurs.

Quand l'Automne a soufflé sur la feuille jaunie ,
Son album à la main, un peintre de génie
Peut venir contempler nos sites enchantés ;
Jeune amant des beaux-arts, épris de l'Armorique,
Bernier (10) a su, d'un coup de son pinceau magique,
Traduire avec bonheur les agrestes beautés.

Son talent magistral dans les sujets champêtres
Fait circuler la sève aux veines des vieux hêtres
Et transporte notre âme aux profondeurs des bois
Où le mugissement des génisses bretonnes
Se mêle, sur le soir, aux refrains monotones
Que le pâtre répète en jouant du haut-bois.

Vaillants agriculteurs, conviés à ces fêtes,
De vos robustes mains aux labeurs toujours prêts,
Poursuivez hardiment le cours de vos travaux ;
Un radieux soleil réchauffe la Patrie ,
Et sous l'impulsion de la grande Industrie .
Vos produits précieux resteront sans rivaux.

Eleveurs , dressez donc ces rapides cavales
Dont le jarret franchit d'immenses intervalles,
Et formez avec soin un groupe d'étalons.
Des plus beaux spécimens ornez vos écuries ,
Et laissez-les bondir dans l'herbe des prairies
Qu'effleure en tournoyant l'aile des aquilons.

Vos aïeux ont montré dans leurs combats épiques
Qu'ils possédaient à fond les doctrines hippiques :
Ils ont fait la moitié des succès d'Annibal.
Comme eux, rejetez donc un type trop vulgaire ,
Et pour rendre parfait cet instrument de guerre ,
Prodiguez tous vos soins au plus noble animal.

Ils formaient , dit l'histoire, un peuple de Centaures ,
Qui parfois l'emportait sur les cavaliers Maures ,
Et le monde est rempli du bruit de leurs exploits.
Ils excellaient à faire une charge hardie ,
Et les fils du désert et de la Numidie
Étaient les seuls rivaux des cavaliers Gaulois.

Comme les écuyers des cirques olympiques ,
Vos aïeux franchissaient une forêt de piques,
Défiaient au galop les flots de l'Océan ,
Et puis, dans la mêlée où dominait leur taille,
On les voyait passer à travers la bataille,
Sur leurs fougueux coursiers, pareils à l'ouragan.

Des pièces de monnaie à fleur de coin frappées,
Et qui sont par hasard au creuset échappées,
Montrent qu'ils avaient pris pour emblème un coursier ;
Voyez sur la médaille , il est Androcéphale ,
Et poursuit au galop sa course triomphale ;
L'homme s'identifie avec lui tout entier.

Les monuments épars de l'art numismatique
Sont pour les érudits une preuve authentique
Que vos aïeux étaient d'excellents cavaliers.
Remontons au-delà des temps chevaleresques :
On voit dans Tite-Live, aux récits pittoresques,
Qu'ils aimaient à livrer des combats singuliers.

Les enfants de la Louve à la gueule sanglante,
Sentaient passer sur eux un frisson d'épouvante,
Quand les guerriers Gaulois disaient à leurs juments :
« Retournez vous laver dans les ondes du Tibre. »
Le vieux monde romain perdait son équilibre,
Et la ville tremblait jusqu'en ses fondements.

Quelques faits curieux, quoiqu'ils soient légendaires,
Et que n'a point inscrits l'auteur des *Commentaires*,
Sont acquis à l'honneur des cavaliers Gaulois :
L'un d'eux, sans doute un homme aux robustes épaules,
Tint un moment captif le conquérant des Gaules ,
Dont la mort pouvait seule arrêter les exploits ;

Dans la lutte, dit-on, il perdit son épée.
Il la retrouve au bout de neuf ans d'épopée
Consacrés à fonder un pouvoir exécré,
Suspendue, en trophée, à la voûte d'un temple.
César, en souriant, un instant la contemple :
« Qu'on la laisse, dit-il, c'est un objet sacré ! (11)

L'illustre commandant des Marches de Bretagne ,
Le paladin Roland , qui revint de l'Espagne
Pour rencontrer la mort aux champs de Roncevaux ,
Et les preux chevaliers qui formaient son cortège ,
Qu'un traître, Gannelon, fit tomber dans un piège ,
N'avaient-ils pas chez nous recruté leurs chevaux ?

Je vois, près du *Château de la Joyeuse-Garde*,
Dont l'écho répétait les soupirs d'un vieux barde ,
Passer la blanche Iseult sur son beau palefroi ,
Et les dames presser le flanc des haquenées ,
Lorsque le son du cor mêlait ses randonnées
Aux tintements lointains du lugubre beffroi.

C'est notre duchesse Anne, au gracieux visage,
Qui pour se consoler de son dernier veuvage
S'en allait chevauchant à travers les forêts.
Quelques vieux courtisans la trouvaient encor belle
Quand un cheval breton l'emportait sur sa selle,
Et disaient que le temps respectait ses attraits.

Le faucon sur le poing, je vois des châtelaines
S'élancer au galop et traverser les plaines
Pour venir assister à de brillants tournois.
Et plus d'une princesse en pompeux équipages
Rêvait, mélancolique, au plus beau de ses pages,
Quand sur son dextrier caracolait Dunois.

On lit en remontant à la source historique,
Que Colbert put trouver au fond de l'Armorique
Les premiers éléments de superbes Haras ;
En refusant justice au plus grand des ministres,
Et même à ce Louvois, l'homme aux projets sinistres,
Au génie infernal , nous serions des ingrats.

Satellites futurs de l'astre de Versailles,
Quelques nobles Bretons, dédaignant leurs broussailles,
Désertaient à cheval le manoir paternel ;
De grands seigneurs venaient du pays des Druides
Pour relever l'éclat de ces fêtes splendides
Que notre Roi-Soleil donnait au Carrousel.

Versaille et Chantilly peuplaient leurs écuries
De chevaux qui naguères arpentaient nos prairies,
Amenés à grands frais du pays de Léon.
De brillants généraux, tout radieux de gloire,
Sur des coursiers bretons volaient à la victoire
Dont l'éclair éblouit l'œil de Napoléon.

Heureux ceux qui t'ont vue, avec ta grâce exquise,
Avec tes blonds cheveux, ô charmante marquise !
Dont le bon La Fontaine a chanté les attraits !
Grâce aux chevaux bretons qui traînent ta voiture,
Tu reviens aux Rochers contempler la nature
Et de ta fille absente embrasser les portraits.

Louis quatorze a vu l'étoile de la France
D'une éclipse soudaine éprouver la souffrance :
Les Anglais ont franchi la moitié du Goulet !
Des cavaliers Bretons accourus sur la plage
Ont près de Camaret, témoin de leur courage,
Fait jaillir sur la France un immortel reflet.

La Bretagne n'eut pas un instant de faiblesse.
Les milices du peuple et la jeune noblesse
Font un ardent appel à tout l'arrière-ban.
L'écho de la victoire a réveillé Versaille ;
On apporte un billet au vieux roi qui tressaille
En déchiffrant ces mots : « Brest est sauvé. Vauban. »

Quel est ce grand seigneur, aux nombreux équipages,
Qui vole, accompagné de varlets et de pages ?
La poussière s'élève en épais tourbillon
Autour de ce cortège étincelant qui passe
Sur des chevaux bretons en dévorant l'espace.
Ils courent vers Perros... C'est le duc d'Aiguillon.

Je découpe un extrait au *Voyage en Bretagne*,
Où Cambry nous a peint à grands traits la campagne
Qui s'étend de Morlaix à Saint-Pol-de-Léon.
— La France était alors sous les coups d'une époque
Où l'orateur Barrère au sourire équivoque
Jetait sur l'échafaud les fleurs d'Anacréon. —

Ecrivains et tribuns, tous ont un peu d'emphase
Ou sont maîtres dans l'art de ciseler la phrase :
« J'aperçois, dit Cambry, sur la route un cheval
« Qui, n'ayant que trois ans, porte une paysanne.
« Jamais dans les Haras du grand-duc de Toscane
« Je ne vis un plus fier, ni plus noble animal...

« Sur ses jarrets de cerf le voilà qui tressaille ;
« Les chevaux que nos rois nourrissaient à Versaille
« Ou bien à Chantilly les princes de Condé,
« Ne m'ont jamais offert une plus noble bête.
« Voyez comme en piaffant il redresse la tête,
« Et son large poitrail est d'écume inondé.

« Ce coursier magnifique et qui de ses prunelles
« Fait jaillir en trottant de vives étincelles,
« A la ville prochaine il va porter... des choux.
« Quand il livre aux zéphirs sa crinière ondulée
« On entend retentir au fond de la vallée
« Les longs hennissements des étalons jaloux. »

Ceux qui vous précédaient dans la noble carrière
Ont des vieux préjugés abattu la barrière.
Le travail eut pour eux d'invincibles attraits.
Eux ne dédaignaient pas, ainsi que leurs compagnes,
De fixer leur séjour au sein de nos campagnes,
Et plantaient leur épée au milieu des guérets.

Suivez donc leur exemple, et mettez en pratique
Les austères leçons de la sagesse antique
Dont nul impunément ne transgresse la loi.
Peut-être jouerez-vous, au jour des représailles,
Un rôle décisif dans les grandes batailles
Qui changeront l'Europe en un sanglant tournoi ?

Laissez les sectateurs de l'absurde Routine
Poursuivre aveuglément leur œuvre clandestine :
Ils n'obtiendront jamais un superbe coursier.
Qu'un choix judicieux, parmi tant de rivaux,
Vous serve à distinguer les plus belles cavales
Dont les yeux sont de flamme et les jarrets d'acier.

Vous, éleveurs Bretons, prenez donc pour modèle
L'Arabe qui chérit son compagnon fidèle ;
Prodiguez au cheval les plus doux traitements ;
L'élève intelligent aime qu'on le caresse.
Sous la main qui le flatte on le voit qui se dresse
Et traduit son plaisir en longs frémissements.

Que montre du cheval l'étude approfondie ?
Qu'on peut régénérer l'espèce abâtardie
De nos coursiers bretons. Rivaux du comte Orloff (13),
Eleveurs, pratiquez un croisement habile.
Notre sol granitique est loin d'être infertile :
Voyez Lambézellec, Plougastel et Roscoff.

L'Industrie agricole y règne en souveraine.
La culture intensive a trouvé dans l'arène
Des principes de vie et de fécondité ;
C'est là que le travail est fertile en prestiges,
Qu'un peuple d'arbrisseaux y balancent leurs tiges
Et que Cérès attend les baisers de l'Eté.

Le pic du travailleur effondre la montagne,
Et Paris étonné reçoit de la Bretagne
Et des fruits succulents et des gerbes de fleurs :
Les champs de Plougastel étalent leurs merveilles
Et s'émaillent au loin de ces fraises vermeilles
Dont un ardent soleil ravive les couleurs.

Robustes paysans, votre tâche est bien belle
De lutter corps-à-corps avec un sol rebelle.
Le Fils du Charpentier sourit à vos efforts.
L'Industrie a pour vous enfanté des miracles ;
La vapeur fait voler en éclats les obstacles.
La Science est le pain qui doit nourrir les forts.

Les Organiseurs de ces fêtes splendides,
En mettant à profit des heures trop rapides,
Ont achevé le cours de leurs brillants travaux ;
D'un dévouement actif ces fils du Finistère
Ont su donner à Brest l'exemple salubre :
Nous devons leur payer un tribut de bravos.

L'habile Président de ce Concours hippique,
Qui deviendra, j'espère, encor plus magnifique,
Pour préparer la voie à ce brillant succès,
Ne s'est-il pas montré plein de sollicitude ?
Il a des droits acquis à notre gratitude,
C'est un enfant de Brest, un soldat du Progrès.

Honneur au Magistrat qui poursuivant l'idée
Dont il sentait son âme ardemment obsédée,
S'est empressé d'ouvrir un asile aux beaux-arts !
Ce n'est pas sans efforts qu'il l'a réalisée
Et qu'il a pu grouper dans un jeune Musée
Les précieux objets qui charment nos regards.

Il a très-bien compris, dans sa noble nature,
Que l'âme avait besoin d'une autre nourriture
Que celle qui du corps assouvit les désirs ;
Maintenant, grâce à lui, la foule qui contemple
Les monuments des arts rassemblés dans leur temple,
Peut savourer en paix de sublimes plaisirs.

L'Envie a beau siffler, pareille à la couleuvre,
Du bonheur qu'on éprouve en voyant des chefs-d'œuvre,
C'est grâce à lui que Brest n'est plus déshérité.
Si du monde artistique il a conquis l'estime,
Pourquoi lui disputer un tribut légitime ?
De ses concitoyens il a bien mérité.

Comme les Magistrats dont la Cité s'honore,
Car leurs noms glorieux restent vivants encore,
Il a toujours marché dans les mêmes sentiers ;
Ceux-là qui, sans jeter un regard en arrière,
Guidés par le devoir, achèvent leur carrière,
Ne méritent jamais de mourir tout entiers.

Poussé par le succès dans l'immense domaine,
Brest où l'esprit humain s'agite *et Dieu le mène*,
Il te reste à creuser de plus larges sillons.
Le Progrès qui bondit sous un choc électrique
A planté son échelle au sein de l'Armorique,
Et tu dois en monter les derniers échelons.

MAURIÈS,
Membre de la Société hippique de Lesneven.



NOTES

(1) Le lieu le plus propre à mon avis sur l'Océan pour bastir un arsenal naval est la Bretagne.

Premièrement, pour la quantité des havres d'entrée qui sont en cette Prouince, entre lesquels excellent Morbrian et Brest, estans capables de contenir les plus grandes flottes, qui jamais ayent paru en mer; les vaisseaux y estans toujours à flot, fussent-ils de deux mille tonneaux, l'embouchure si creuse qu'il n'y a jamais moins de douze brasses d'eau, et tellement assuré, que le lieu où est partie de la flotte royale à Brest, se nomme la Chambre, parce qu'elle y est en autant d'assurance de tous vents, que si les vaisseaux estoient clos et couverts dans une chambre: l'excellente forteresse qui y est fait qu'on n'y redoute aucune surprise.

Secondement, en cette Prouince se trouve en abondance, et à bon marché, tout ce qui est nécessaire pour bastir, et équiper une flotte royale : car il est constant qu'il n'y a en France aucune Province maritime qui ait tant de forests proches la mer. Pour les cordages et toiles, elle en fournit et la France et l'Espagne : et ceux d'Olonne vont pour la pluspart, quérir là, les toiles qu'ils vendent par après sous le titre de toiles d'Olonne. Les gens de mer y sont en telle quantité, que durant le siège de la Rochelle, le Roy tira d'un seul Bourg quatorze cents matelots, soldats, bien que ce lieu ne soit pas (possible) le quinzième de cette coste en bonté et réputation : de plus, ce lieu a tous les aduantages qu'on peut souhaiter ; car aduançant en mer à l'Ouest plus qu'aucun lieu de la France, et estans à l'extrémité de la Manche, tous les vaisseaux qui reuiennent des Indes occidentales ou d'Espagne ou de Septentrion, s'ils sont accueillis de tempestes, sont contraints ou de relâcher en ces havres, ou de se perdre à cause des rochers, ou escuëils fréquens et dangereux qui sont en cette extrémité du monde, que les matelots redoutent plus qu'aucun lieu qui soit en mer.

(Hydrographie contenant la Théorie et la Pratique de toutes les parties de la Navigation. Composé par le Père Georges Fovrnier de la Compagnie de Jésus. Seconde édition. Paris J. Dv Pvis. m.dc.lxvii. In-folio, p. 70.)

Au mesme mois et an (octobre 1626), le Roy supprima les charges d'amiral et vice-amiral, les gages et appointements d'icelles, et créa en titre d'office formé la charge de grand-maitre, chef et surintendant general de la nauigation et commerce de France, et la donna à monsieur le cardinal de Richelieu (p. 263).

Dans une assemblée de notables ouverte le 2 décembre 1626, aux Tuileries, et qui se prolongea jusqu'au 24 février 1627, le Cardinal fait approuver son projet de rétablissement de la marine française, de manière *qu'en un besoin de guerre, il ne soit pas necessaire, au Roi, d'avoir recours à mendier l'assistance de ses voisins.*

Jamais un grand Etat ne doit être en état de recevoir une injure sans pouvoir en prendre revanche.

Et partant, l'Angleterre étant située comme elle est, si la France n'étoit puissante en vaisseaux, elle pourroit entreprendre à son préjudice ce que bon lui sembleroit, sans crainte du retour.

Elle pourroit empêcher nos pêches, troubler nôtre commerce, et faire en gardant l'embouchure de nos grandes rivières, payer tel droit que bon lui sembleroit aux marchands.

Elle pourroit descendre impunément dans nos Iles, et même dans nos côtes.

Enfin, la situation du pays natal de cette nation orgueilleuse, lui ôtant tout lieu de craindre les plus grandes puissances de la terre, l'ancienne envie qu'elle a contre ce royaume, lui donneroit apparemment lieu de tout ôser, lorsque nôtre foiblesse nous ôteroit tout moyen de rien entreprendre à son préjudice...

Il semble que la nature ait voulu offrir l'empire de la mer à la France, pour l'avantageuse situation de ces deux côtes, également pourvues d'excellens ports aux deux mers, Océane et Méditerranée.

La seule Bretagne contient les plus beaux qui soient dans l'Océan.

(Recueil des Tertums politiques du cardinal de Richelieu, du duc de Lorraine, de M. de Colbert et de M. de Louvois. — Amsterdam, 1749, tome 2, pages 59, 65.)

(2) *Caii Julii Cæsaris. Commentarii. De bello Gallico liber tertius, cap. ix, pag. 58. — Edition de Glasgow, 1778, in-8°.*

Socios sibi ad id bellum *Osismios, Lexobios, Nannetes, Ambianos, Morinos, Diablintes, Menapios* adciseunt; auxilia ex Britannia, quæ contra eas regiones posita est, accersunt...

(3) Estaing (Charles-Hector), célèbre amiral français. On cite de lui ces paroles qui en 1779, en septembre, nécessitèrent de la part des Anglais d'immenses préparatifs pour défendre la Jamaïque : « Je ne veux pas laisser au roi d'Angleterre un morceau de sucre pour sucrer son thé au déjeuner de Noël. »

..... « *Quand vous aurez fait tomber ma tête, dit-il aux juges du Tribunal révolutionnaire de Paris, qui venaient de le condamner à mort, envoyez la aux Anglais, ils vous la paieront cher.* »

(4) Byng (John), amiral anglais, fut arquebûsé le 14 mars 1757. Une cour martiale, composée de cinq amiraux et de neuf capitaines, décida que « dans le combat du 20 mai, l'amiral Byng n'avait pas fait les derniers efforts pour prendre, saisir et détruire les vaisseaux du roi de France, et qu'il n'avait pas employé tout ce qui était en son pouvoir pour secourir le fort Saint-Philippe. » En conséquence, ils déclarèrent, à l'unanimité, que l'article XII du Code maritime, qui dans ce cas prononce la peine de mort sans laisser aucune option à la discrétion des juges, lui était applicable.

(5) Galissonnière (Roland-Michel Barrin, marquis de La), lieutenant général des armées navales de France. Commandant l'escadre de croisière entre Majorque et Minorque, pour protéger le siège de Mahon et empêcher que la place ne reçût de secours par mer. Le 17 mai 1756, le marquis de La Galissonnière eut avis de l'approche de la flotte anglaise, forte de treize vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts, et de cinq frégates, et commandée par l'amiral Byng. Le 20 au matin, il était parvenu par l'habileté de ses manœuvres à gagner le vent sur les Anglais ; mais à midi le vent change tout-à-coup en leur faveur. Il prend le parti de les attendre. Le combat s'engage et dure près de quatre heures. Les Anglais, ayant un vaisseau désarmé, plusieurs autres très-maltraités, et d'autres encore qui souffraient dans leurs agrès, prennent la fuite, et laissent les Français, qui pourtant avaient le désavantage du nombre, maîtres de la mer.

Le marquis cultivait l'histoire naturelle. Il enrichissait sa patrie d'arbres exotiques, il en avait recueilli un grand nombre dans sa terre, à quatre lieues de Nantes.

Lorsque les sauvages vinrent le saluer à son arrivée au Canada, ils furent frappés de son extérieur peu avantageux. Il était petit et bossu. « Il faut que tu aies une bien belle âme, puisqu'avec un « si vilain corps, lui dirent-ils, le grand chef, notre père, l'a « envoyé ici pour nous commander. »

(6) Lettre du ministre de la marine, datée de Paris, du 12 mars 1793 :

« La Convention nationale apprendra avec plaisir un trait de

courage et de dévouement de la part de sept marins de l'île de Bats, qui se sont jetés à bord d'un corsaire français sur une frêle chaloupe, au milieu d'un combat que lui livrait une frégate anglaise, à laquelle ils ont arraché le corsaire français.

« Quoique cette conduite et ce dévouement soient habituels aux marins de la République, je ne doute point que la Convention n'accorde des marques particulières de sa satisfaction aux citoyens François Gueguin, capitaine au long-cours ; Nicolas Floch, ancien pilote de bateau ; Claude Faras, matelot ; Nicolas Lelez, matelot ; Nicolas Floch jeune, matelot ; Olivier Salaun, maître de barque ; Sébastien Toulès, invalide. La Convention nationale remarquera sans doute la perfidie de ce capitaine anglais, et nos marins y trouveront un motif de plus de se battre à outrance contre eux.

« L'apparition des frégates anglaises sur nos côtes a été favorisée par les vents nord-ouest qui ont continuellement régné à l'ouverture de la Manche, et qui ont empêché les vaisseaux de la République d'y pénétrer pour aller chasser nos ennemis.

« Nos marins brûlent d'ardeur, nos vaisseaux marchent bien, et, dès que le vent sera favorable, j'espère que les ennemis se repentiront d'être venus trop près de nos côtes. Les mesures sont prises à cet égard ; mais si nos frégates n'ont encore pu pénétrer dans la Manche, elles ont au moins protégé le commerce et le cabotage de la République dans le golfe de Gascogne, et nos ports ont déjà reçu des prises importantes.

« Ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, c'est que la frégate anglaise, pendant tout le cours de son feu, a toujours conservé le pavillon français tricolore, et n'a hissé son yachth anglois qu'au moment où elle a reviré de bord. Cette circonstance est d'autant plus essentielle à faire connaître, qu'elle est contraire aux règles de la guerre, et que journellement nos bâtiments de guerre, comme ceux du commerce, pourraient y être trompés. Je pense qu'il est nécessaire de donner à cette circonstance la plus grande publicité. »

La Convention nationale a décrété qu'il seroit envoyé un extrait du procès-verbal à chacun des braves marins qui ont défendu le corsaire français...

(7) Intérieur.

« Roscof, le 29 juillet 1808.

« Les braves marins du corsaire le *Point-du-Jour*, armateur, M. Quenouille l'aîné, de Dieppe, capitaine Antonio Balidar, de 34 hommes d'équipage, n'ayant d'autres moyens que leur courage, secondé par un canon de deux et deux petits pierriers, avaient témoigné le plus sensible et généreux intérêt au malheur d'une famille de cultivateurs de Roscof, dont trois chevaux, leur unique ressource, avaient été frappés de la foudre.

« Ce corsaire attendait un vent favorable pour continuer sa course, quand le 13 du courant, au matin, un corsaire de St-Malo conduisit au port de Roscof un brick chargé de charbon de terre dont il venait de s'emparer. On apprit qu'un autre brick, également chargé de charbon de terre, pris par le corsaire de St-Malo, l'*Espérance*, avait été repris au moment d'attérir sur notre côte, par une goëlette lettre de marque anglaise.

« L'intrépide capitaine du corsaire le *Point-du-Jour* fait aussitôt à son équipage, dont la majeure partie était à terre à l'île de Bats et à Roscof le signal d'appareiller. A midi, il n'avait pas dix hommes à bord ; à une heure, il était sous voile ; sans s'embarasser de la force de l'ennemi qui, outre un bastingage des plus élevés, lui opposait deux canons de douze, deux canons de six, plusieurs pierriers et espingoles, il lui donna chasse et ne tarda pas à l'atteindre ; son équipage, partageant son ardeur, sauta vaillamment à l'abordage, et se rend maître du bâtiment ennemi. Sans perdre un instant, l'infatigable Antonio donne de nouveaux ordres, et bientôt le brick est repris et change irrévocablement de maître pour la troisième fois.

« A cinq heures du soir, cette brillante expédition était terminée, et le capitaine Antonio Balidar revint triomphant déposer dans notre rade le fruit de sa valeur.

« On a eu à regretter la perte d'un des braves de cet équipage, mort le surlendemain des suites d'un coup de feu qu'il avait reçu dans la partie supérieure de la poitrine. M. le curé de Roscof, encore ému des sentiments de reconnaissance que lui avait fait éprouver la générosité des marins de ce corsaire en faveur des

fermiers de sa paroisse, s'est empressé de leur en donner des témoignages non équivoques, en célébrant, avec tout l'appareil possible, les obsèques de leur brave camarade, qui furent suivies d'un service solennel.

« La lettre-de-marque, appelée le *Goodrich*, est richement chargée en sucre, café, tabac, thé, vins de Porto, de Madère, de Xérès, etc., et était expédiée de Guernesey pour l'approvisionnement des flottes ennemies occupées au blocus de Cadix et de Lisbonne. »

(8) *De Bello Gallico*, liber tertius, cap. vii.

Ejus belli hæc fuit caussa. P. Crassus adolescens cum legione vii proximus mare Oceanum in Andibus hiemabat. Is, quod in his locis inopia frumenti erat, præfectos tribunosque militum complures in finiti mas civitates, frumenti petendi caussâ, dimisit.

Quo in numero erat T. Terrasidius, missus in Eusubios; M. Trebius Gallus, in Curiosolitas; Q. Velanius, cum T. Sillo, in Venetos.

(9) « Le pays Tourangeau, disait Belleforest, pour ses délices et aménités, est par les François en général appelé le jardin de France et le plaisir des roys. »

Le Tasse appelle la Touraine :

« La terra molle, e lieta, e diletta. »

Citons encore deux mots du cardinal Bentivoglio : « Delizioso paese. »

C'est, disent les poètes, *un morceau tombé du ciel*. (*La Touraine*, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, page 67.)

Le château et le village de Plessis-lès-Tours étaient situés à environ deux milles vers le sud de la belle ville capitale de l'ancienne Touraine, dont la riche campagne a été nommée le *Jardin de la France*. (Walter Scott, *Quentin Durward*. Trad. de Defauconpret, page 43.)

(10) *Le Salon de 1878*, par Louis Enault.

CAMILLE BERNIER. — Camille Bernier est un Alsacien devenu

Breton en passant par Paris. Bien longtemps avant la sanglante mutilation qui nous a ravi deux de nos plus belles provinces, cet enfant de Colmar avait fait sa patrie d'adoption de la terre du granit et du chêne. La Bretagne l'a pris tout entier ; elle a son cœur ; elle a son âme : c'est une fascination ; c'est une absorption. Comme artiste, Bernier ne voit plus qu'elle au monde. Aussi nous l'a-t-il offerte sous tous ses aspects, tantôt dans sa grandeur et tantôt dans sa sauvagerie : parfois dans sa grâce ; mais ce qu'il excelle surtout à rendre, c'est l'impression de douceur et de mélancolie qui se dégage de ce paysage , tour à tour austère et attendri.

— Etrange, cette terre bretonne, dit-il parfois , qui commence par nous faire peur, et qui finit par nous charmer ! Je ne sais pas, ajoute-t-il, comment j'ai le courage de la quitter !

Il la quitte pourtant chaque année, à la fin de l'automne, rapportant à Paris les esquisses fort avancées de ses tableaux du Salon. Il les achève dans le magnifique atelier qui occupe tout le second étage de son bel hôtel du quai d'Orsay.

Riche par la grâce de sa famille, Bernier n'a jamais senti l'aiguillon du besoin le poussant vers son chevalet. Il peint pour lui-même : pour donner un corps à ses idées, pour exprimer ce qu'il sent, pour rendre ce qu'il voit — sans se préoccuper du marchand, qui vient toujours chez ceux qui ne l'appellent jamais. Très-laborieux, il travaille beaucoup et produit peu : ce sont d'excellentes conditions pour faire bien. La plupart de ses grands tableaux , calmes d'allures, nobles de style, sont aujourd'hui dans nos musées publics. C'est leur vraie place.

C'est en 1855 que Camille Bernier a figuré pour la première fois dans nos expositions parisiennes. Chaque année, depuis lors, l'a vu fidèle à ce rendez-vous des artistes. J'en sais peu, parmi les peintres, qui soient plus justement entourés de la sympathie de leurs confrères. C'est qu'il a toujours pour eux une bonne parole, un encouragement ou un conseil.

Avec sa tenue correcte, un peu sévère, son bout de ruban rouge, sa moustache — d'un blond alsacien — coupée selon l'ordonnance, Camille Bernier a quelque chose du commandant en permission,

qui vient d'échanger l'uniforme contre l'habit bourgeois. Chacun rend justice à la sûreté de ses relations et à la fidélité de son amitié. Ses déjeuners du vendredi — on est parfois vingt-cinq à table, dans une jolie salle à manger, décorée de belles porcelaines de la Chine et du Japon, — sont fort recherchés pour la cordialité qui les anime. On y cause peinture, cela va sans dire, et Nadaud chante au dessert la chanson du départ — ce qui fait qu'on ne part pas !

(11) *Histoire de France*, par Henri Martin, tome 1^{er}, pages 178, 179 et note...

César était partout au fort du danger : un moment il se vit enveloppé et saisi par des cavaliers Arvernes ; il ne leur échappa qu'en laissant son épée entre leurs mains...

Longtemps après, César retrouva cette épée suspendue en trophée dans un temple des Arvernes. Il sourit, et comme ses amis la voulaient enlever de ce lieu : « Laissez la, dit-il, elle est sacrée ! » Plutarch. in *Cæsare*, 720. (Voy. les *Vies des Hommes illustres*, par Plutarque, traduites par Ricard, tome 2, page 697.)

S'il faut en croire une anecdote très-extraordinaire, nous dit encore M. H. Martin, mais non pas invraisemblable, César n'aurait dû son salut qu'à une bravade de folle magnanimité gauloise. Un de ces colosses Gaulois l'avait enlevé et l'emportait sur son cheval ; un autre guerrier le reconnaît et crie à son camarade avec un geste dédaigneux : *Cecos Cæsar* (*Secoz Kaisar* ; lâche César). Et le premier, là-dessus, le lâche. — Servius assure que César lui-même avait consigné le fait dans ses Ephémérides, en s'applaudissant de son bonheur. (Serv. Comment. *Æneid.* xi, c. 8.)

Nos lecteurs nous sauront gré de les faire avec nous remonter à la source où M. Martin a puisé. Citons d'abord les vers de Virgile qui ont suscité le commentaire de Servius :

. . . . Equum in medio moriturus et ipse
Concitat, et Venulo aduersum se turbidus infert :
Direptumque ab equo dextrâ complectitur hostem.
Et gremium ante suum multâ vi concitus aufert.

— Direptumque ab equo dextrâ complectitur hostem.

Hoc de historia tractum est. Nam Caius Julius Cæsar, cum dimicaret in Gallia et ab hoste raptus equo ejus portaretur armatus occurrit quidam de hostibus qui eum nosset, et insultans ait, Cecos Cæsar: quod Gallorum lingua dimitte significat. Et ita factum est ut dimitteretur. Hoc autem ipse Cæsar Ephemeride sua dicit, ubi propriam commemorat fælicitatem.

Origines Gauloises, etc., par La Tour d'Auvergne-Corret, Chap. III, pages 57, 58, 59.

« César... nous a conservé plusieurs expressions gauloises, dignes de fixer l'attention des savans. Une, entre autres, devant décider du sort de ce grand homme dans une action où il se trouvoit engagé contre les Gaulois, eut un effet contraire à son application par le seul ascendant de cette fortune prospère qui se montra toujours si constante à le servir. Voici les propres paroles de César extraites de ses Ephémérides et telles qu'elles nous ont été transmises par Servius : Caius, etc., etc. (Cecos Cæsar) (*).

« L'on voit par ce passage (celui de Servius), que César ayant été délaissé par le Gaulois qui l'avait enlevé tout armé du champ de bataille, et qui le portoit dans cet état sur son cheval, crut devoir le bienfait de la vie à l'arrêt même qui venoit de prononcer sa mort ; au mot *cecos*, qu'il interpréta par *laisse*, *abandonne*, tandis que dans le sens gaulois il voulait dire de le frapper, de le tuer. Cet événement extraordinaire, tel qu'il est rapporté par César, est du nombre de ceux où le défaut de vraisemblance rend quelquefois l'histoire suspecte.

« Tout conspire à faire croire qu'au seul nom de César, la frayeur ayant sans doute saisi les esprits éperdus du barbare au pouvoir duquel il étoit, suspendit aussi toutes ses facultés ; et César,

(*) *Cecos*, ce mot interprété par *laisse*, *abandonne*, *dimitte* ? est pris ici dans un sens inverse de sa véritable signification. *Ceco*, rectius *Sko*, n'a d'autre acception, dans la langue des Bretons, que celle de frappe, assomme, tue !

Quand sur les origines gauloises, l'histoire ne se trouve pas d'accord avec l'étymologie, si l'erreur existe quelque part, l'on peut sans crainte de se tromper la mettre sur le compte de l'histoire, de quelque autorité que celle-ci soit revêtue...

vaincu, triompha, à son iusçu, dans les bras même de son vainqueur... »

M. Th. Hersart de la Villemarqué, dans son *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*, dont il a enrichi le *Dictionnaire Français-Breton* de Le Gonidec, nous dit (pag. viij et suiv.):

« Je ne puis résister au désir de citer la suivante (preuve) aussi curieuse qu'historique : « César combattant en Gaules, dit Servius, fut enlevé par l'ennemi. Comme celui-ci l'emportait tout armé sur son cheval, arriva un autre Gaulois qui, le reconnaissant, s'écria, avec un geste de mépris : *Cecos Cæsar*, ce qui dans la langue des Gaulois signifie : *lâchez César*, et effectivement il fut relâché. C'est César lui-même qui raconte cette anecdote dans ses *Ephémérides*, en s'applaudissant de son bonheur. » Vraie ou fausse, elle prouve qu'au témoignage des Romains le mot *cecos* signifiait *lâchez*, en langue gauloise. Hé bien ! il a la même signification en gaël d'Irlande et d'Ecosse et en breton-gallois (*).

(12) *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*.— Nouvelle édition, 1843, tome 1^{er}, page 453 :

« En 1755, le duc d'Aiguillon fit son entrée solennelle à Lannion, et la communauté de ville autorisa à ce sujet une dépense de 114 livres, dans laquelle étaient comprises une somme de 4 livres 4 sols pour sept douzaines de crêpes offertes à Monseigneur, et une autre de 16 livres pour des chevaux destinés aux fréquentes visites du duc à Perros, où l'attirait, disait-on, une rivale de la meunière de Saint-Cast.

« On répète encore à Lannion le nom de la belle Fauchon, et l'on ajoute que le grand chemin ouvert de Lannion à Perros pour faciliter et faire fleurir le commerce de ce petit port, fut construit

(*) Gaël-Irlandais, *sgaoilth* (prononcez *sekoz*).

Gaël-Ecosais, *sgaidh* (prononcez *sekas*).

Gallois, *ysgog* (prononcez *esgog*, et par contraction *'egog*).

— Bullet nous dit : *Cecos*, lâchez, à la seconde personne de l'impératif. Servius nous a conservé ce mot gaulois dans ses notes sur l'onzième livre de l'*Enéide*.

par le duc d'Aiguillon dans la vue de rendre plus faciles et plus commodes les fréquentes visites qu'il rendait à sa maltresse. »

Notices historiques, géographiques, statistiques et agronomiques sur le littoral du département des Côtes-du-Nord, par M. Habasque, tome 1^{er}, page 53 :

« La chronique porte que le duc d'Aiguillon fit percer une route de Lannion à Perros, pour aller voir une jeune et belle hôtelière qui habitait ce bourg. »

(13) Exposition universelle de 1867.

Exposition chevaline, par M. Rouy, chef de division à l'Administration des Haras, page 201 :

« Pendant la période du moyen-âge, la vie politique, guerrière, commerciale, religieuse, scientifique, se passait à cheval ; un banneret ne pouvait se dispenser d'entretenir au moins cent chevaux, *bons et puissants* ; un simple chevalier en avait dix ; un clerc et un avocat marchaient à six chevaux.

« La valeur des chevaux était en rapport avec leur importance sociale, et il n'était pas rare de voir le prix d'un destrier s'élever au-delà de *cent mille francs*, valeur actuelle. »

Les Chevaux étrangers, par M. Basile de Kopteff, pages 218, 219, 220.

Nos collègues de la Société hippique de Lesneven me sauront gré de reproduire ces pages qui leur feront comprendre l'origine des *trotteurs* et des *chevaux de selle*, si connus sous le nom d'Orloff :

« Au comte Alexis Orloff appartient l'honneur d'avoir cherché, il y a 90 ans, le perfectionnement du cheval par le croisement des races différentes. Les essais continuels de cet homme de génie, plus ou moins satisfaisants d'abord, sont enfin parvenus à créer véritablement deux races distinctes, si constamment soutenues depuis lors dans leur reproduction que tout essai nouveau est devenu inutile.

« Ce sont les admirables races de *trotteurs* et des *chevaux de selle*, dites Orloff, aussi estimées dans toute l'Europe que connues en Russie, et qui ont été si dignement appréciées et récompensées à l'Exposition.

« Voici l'historique de cette œuvre patiente et de son succès : Le comte Orloff avait déjà, de 1772 à 1775, introduit sur ses domaines plusieurs juments et étalons arabes, lorsque la glorieuse paix avec la Turquie lui permit de faire une utile acquisition. Il avait pendant la guerre, ainsi que le témoigne l'impératrice Catherine II dans sa correspondance avec Voltaire, tenu une conduite des plus chevaleresques envers la famille du Pacha qui commandait la flotte ottomane et qui avait été faite prisonnière ; ce haut dignitaire de la Porte lui en témoigna sa reconnaissance, en lui facilitant la possession du fameux étalon Smétanka.

« En même temps, c'est-à-dire dès 1772, par l'entremise d'agents anglais appelés Roman, Joseph Smith et Banks, le comte Orloff importait 53 juments et 23 étalons de race anglaise, parmi lesquels se trouvèrent les célèbres *Tartar*, par *Florisel*, qui gagna le Saint-Léger en 1792 ; *Doëdelus*, par Hakchoud et Honpouder, etc.

« Du croisement de Smétanka avec une jument de race danoise, fut produit Polkan. Celui-ci croisé avec une jument hollandaise, engendra Bars, le premier trotteur russe, et qui lui-même, accouplé tour à tour avec des juments issues de Smétanka ou d'une autre origine également arabe ou avec des juments anglaises, est ainsi l'aïeul de tous les trotteurs actuels, dont la race s'est consolidée pendant 90 ans par une reproduction continuelle entre des sujets de même source, c'est-à-dire remontant toujours à l'arabe Smétanka. Le même procédé de croisement continu par Smétanka arabe et ses descendants avec des juments anglaises, fut employé pour obtenir la race des chevaux de selle. Frant, Fakel, Faisan et Scipion, qui ont émerveillé les connaisseurs à l'Exposition par la réunion des qualités particulières aux deux races arabe et anglaise, si différentes, étaient les triomphants résultats de ce système de reproduction créatrice.

« Bien supérieurs par la beauté, la souplesse des muscles et

l'élégance des mouvements, aux chevaux anglais pur-sang, généralement affectés d'une raideur indispensable, du reste, pour effectuer facilement les sauts gigantesques qui leur valent tant de victoires, les chevaux de selle Orloff se prêtent admirablement à être dressés à la haute école ; et, comme leur taille est plus élevée que celle de leurs ancêtres arabes, que leur corpulence est plus volumineuse, ils ajoutent aux mérites de ceux-ci, qui sont déjà les prototypes des chevaux de monture, les qualités distinctives des meilleurs chevaux de guerre, c'est-à-dire la force, et, ce qui est indispensable pour les manœuvres militaires, une extrême facilité à changer d'allure au gré du cavalier, obéissant au moindre mouvement du mors..... »



LE CLIMAT DE BREST

(SUITE)

—

CHAPITRE IV

LES VENTS

—

I

Observations

Les vents sont étudiés, à Brest, avec le soin particulier qu'apportent les marins à l'examen de forces dont ils font un si fréquent usage.

Le pavillon dominant l'Observatoire est surmonté d'une girouette visible de la terrasse, et au-dessous de laquelle un cercle supporte des lettres indiquant les huit principales directions du compas. Les journaux météorologiques contiennent, à chacune des neuf heures d'observations, l'indication de la direction du vent et de sa force appréciée par l'impression des sens. La force est estimée par un chiffre variant de 0 à 7; zéro indiquant le calme, et sept la vitesse de l'air dans les plus terribles tempêtes.

Après avoir fait le dépouillement de dix années, en comptant les nombres mensuels de chacune des seize directions notées, nous avons cru ne devoir

conserver dans nos résumés que les huit directions les plus importantes. Celles qui se trouvent être intermédiaires au N. et au NE, au NE. et à l'Est, etc., sont, en général, observées avec moins de précision que les autres. La preuve de la tendance des observateurs à noter les huit principales directions plutôt que les directions intermédiaires, se constate dans tous les relevés. Ces directions intermédiaires des vents sont toujours en nombres plus faibles que les deux directions entre lesquelles chacune d'elles est comprise. Si cette particularité ne s'observait qu'une fois ou deux, on pourrait croire qu'elle résulte d'une fréquence réellement moindre de ces vents intermédiaires ; mais elle se constate pour les huit vents de la même catégorie, et cela à toutes les heures du jour et toutes les années. Il y a donc là une de ces erreurs qui proviennent de l'observateur, quelque scrupuleux qu'il soit, erreur reproduite partout où l'on ne se sert pas d'enregistreurs automatiques.

A l'exemple d'Haeghens (1) et de Quetelet, nous avons partagé chacun des nombres exprimant les sommes des vents intermédiaires en deux parties égales qui ont été ajoutées aux nombres des deux directions voisines. Pour éviter les fractions, lorsque le nombre à diviser était impair, nous avons augmenté de l'unité restante la seconde des deux directions indiquées sur nos tableaux.

Pour obtenir les éléments des roses mensuelles des vents, nous avons d'abord dressé, pour chaque année, neuf tableaux représentant la fréquence men-

(1) Des vents et de leur influence sur la température sous le climat de Paris. *Annuaire météorologique* 1850, page 324.

suelle des vents à chacune des neuf heures d'observations. Fondant ensuite ces dix années en un seul groupe, nous avons obtenu, par l'addition des unités de même nature, les tableaux de la fréquence mensuelle des vents, aux différentes heures du jour, pendant une période de dix ans.

Si nous considérons les chiffres absolus fournis par nos résumés, nous pourrions être induits en erreur par le nombre inégal des jours de chaque mois. Ainsi, par exemple, il a été fait en dix ans, en décembre, 2 790 observations ; tandis qu'il en a été fait seulement 2 538 en février. Lorsqu'il s'agira de comparer la fréquence des différents vents en février à la fréquence des mêmes vents en décembre, nous ne devons donc pas comparer directement les chiffres fournis par les observations.

Nous comparerons, non la fréquence absolue des différents vents chaque mois, mais les rapports à mille vents par mois des nombres exprimant cette fréquence. Au lieu de dire : sur 2 790 observations, en décembre, le vent soufflait nord 295 fois ; nord-ouest, 185 fois, nous dirons : sur 1 000 observations, en décembre, le vent soufflait nord 106 fois et nord-ouest 66 fois ; et de même pour les autres mois. La somme des vents de l'année sera ainsi ramenée à 12 000 vents se distribuant dans les diverses directions en nombres proportionnels à ceux entre lesquels se partagent les 32 868 observations des dix années. En divisant par douze chacune des sommes annuelles, on peut facilement comparer la fréquence mensuelle des vents à leur fréquence moyenne dans l'année.

Les deux tableaux suivants donnent les résumés les plus importants des observations des vents à l'Observatoire de la marine.

BREST

Répartition mensuelle des Vents, suivant les heures

MOIS.	N	NE	E	SE	S	SW	W	NW	Calmes	N	NE	E
à 7 et 8 heures du matin.												
Décembre	33	42	56	29	21	65	41	19	4	38	38	57
Janvier	16	30	41	40	21	100	42	17	3	21	29	20
Février	17	36	40	25	26	71	40	25	2	18	37	20
Mars	40	72	45	17	16	50	27	36	7	44	80	18
Avril	38	51	55	16	16	58	37	24	5	36	47	21
Mai	33	61	62	19	14	62	28	20	11	37	58	28
Juin	51	69	41	9	9	46	39	31	5	40	54	21
Juillet	49	53	39	10	8	58	53	29	11	27	51	21
Août	42	36	46	10	16	69	38	30	23	37	27	21
Septembre	22	38	50	26	22	68	47	17	10	25	39	21
Octobre	35	31	54	26	22	62	46	26	8	38	31	23
Novembre	31	52	71	23	8	36	54	25	0	30	54	33
Dix ans	407	571	600	250	199	745	492	299	89	391	545	322
à 9 heures du matin.												
Décembre	32	37	59	23	25	66	46	20	2	29	36	49
Janvier	17	22	41	42	24	103	38	20	3	23	28	22
Février	15	34	36	34	25	74	38	23	3	24	32	19
Mars	37	74	44	21	17	51	27	34	5	45	80	14
Avril	37	59	38	23	12	63	43	24	1	41	50	8
Mai	38	71	52	20	16	64	31	17	1	52	64	22
Juin	45	65	36	9	12	57	44	31	1	51	66	10
Juillet	46	41	40	9	14	68	58	30	4	38	58	10
Août	35	46	34	15	14	72	49	33	12	47	34	14
Septembre	31	38	39	27	15	80	45	17	8	26	33	28
Octobre	33	33	49	31	17	72	48	24	3	33	28	26
Novembre	28	44	58	31	16	48	43	30	2	36	60	27
Dix ans	394	564	526	285	207	818	510	303	45	445	569	251
à 10 heures du matin.												
Décembre	30	41	60	24	28	66	43	17	1	40	34	45
Janvier	17	23	28	39	33	109	41	17	3	25	28	23
Février	16	35	31	26	27	82	41	22	2	27	33	17
Mars	41	75	30	23	21	54	31	32	3	46	79	13
Avril	37	53	31	25	16	73	44	21	0	46	51	8
Mai	35	66	39	18	17	75	32	26	2	56	65	15
Juin	46	67	27	9	17	68	31	34	1	53	68	8
Juillet	41	46	28	12	10	88	58	24	3	37	59	8
Août	38	44	28	14	14	86	43	32	11	45	40	12
Septembre	23	37	31	29	24	94	42	17	3	32	40	17
Octobre	35	31	35	32	18	72	56	28	3	34	29	26
Novembre	33	47	54	29	13	51	49	21	3	35	63	28
Dix ans	392	565	422	80	238	918	541	291	35	476	589	220

pendant une période de dix ans (1866-1875).

SE	S	SW	W	NW	Calme	N	NE	E	SE	S	SW	W	NW	Calme
Midi.						à 4 heures du soir.								
20	24	69	46	17	1	33	39	43	21	21	75	52	26	0
42	34	102	43	18	1	20	32	22	24	33	113	42	22	2
24	23	89	44	26	1	24	35	17	21	23	93	43	24	2
16	16	73	32	28	3	47	79	13	9	17	71	37	34	3
21	19	87	41	28	0	58	50	8	12	12	94	35	30	1
24	17	84	34	27	1	50	72	16	8	15	80	41	28	0
6	12	80	38	43	1	55	65	3	3	5	82	53	32	2
13	8	102	57	26	3	47	50	8	5	6	96	55	41	2
12	21	94	45	35	11	52	35	10	9	6	88	59	43	8
19	16	106	52	16	4	38	45	13	8	17	109	47	22	1
27	21	83	49	34	2	39	30	26	12	19	76	63	44	1
27	19	57	46	30	4	36	65	39	20	16	52	40	30	2
251	230	1026	527	328	32	499	597	218	152	190	1029	567	376	24
2 heures du soir.						à 6 heures du soir.								
28	28	76	44	20	0	30	48	56	20	19	74	40	22	1
28	29	112	44	23	1	22	29	25	25	27	113	40	25	4
24	20	85	45	32	1	18	38	20	20	26	92	38	28	2
13	16	80	32	28	2	48	80	15	12	16	67	34	34	4
14	12	108	34	33	0	39	56	18	9	12	77	45	41	3
11	17	83	37	24	0	60	81	13	7	11	74	34	30	0
5	12	80	41	35	0	50	78	8	1	2	65	51	44	0
4	12	96	55	33	4	63	55	9	2	3	84	51	36	7
8	12	104	54	33	4	57	51	2	2	9	72	62	46	10
14	18	110	50	19	2	39	45	21	6	18	96	46	28	1
16	29	85	57	33	1	37	35	36	17	13	76	52	41	3
20	22	62	46	27	0	32	61	44	24	12	54	39	28	6
185	227	1081	539	340	15	495	657	267	145	168	944	532	403	41
3 heures du soir.						à 8 heures du soir.								
20	26	73	50	21	1	30	37	59	23	13	82	40	23	3
22	36	104	50	20	2	19	29	32	33	25	108	37	23	4
21	23	96	40	24	1	22	31	31	24	23	86	31	29	5
12	16	80	32	31	1	39	79	26	13	17	69	26	35	6
12	11	101	35	36	0	48	49	36	11	10	73	33	33	7
9	17	86	38	24	0	49	72	34	11	9	69	34	29	3
3	11	83	42	32	0	56	70	19	1	5	63	48	38	0
6	10	92	63	33	2	57	55	29	2	4	74	44	35	10
8	8	97	57	38	5	51	43	23	2	10	69	51	39	22
11	18	112	46	22	2	27	48	41	10	10	84	46	26	8
17	21	83	57	43	0	33	33	59	17	12	73	46	33	4
21	17	64	42	31	2	34	55	55	25	9	51	41	24	6
162	214	1068	552	355	16	465	601	444	172	147	901	477	367	78

FRÉQUENCE MENSUELLE DES VENTS

D'APRÈS NEUF OBSERVATIONS QUOTIDIENNES PENDANT DIX ANNÉES

(1866-1875)

(Répartition proportionnelle de mille vents par mois, dans l'année moyenne.)

Mois et Saisons.	N	NE	E	SE	S	SW	W	NW	Calme	Totaux
Décembre..	106	126	174	75	73	231	144	66	5	1000
Janvier ...	65	90	91	106	94	345	135	66	8	1000
Février....	71	113	91	86	85	303	142	92	7	1000
Mars	139	250	78	49	54	213	100	105	12	1000
Avril	141	175	83	53	44	172	128	100	6	1000
Mai	147	218	101	45	48	243	111	81	6	1000
Juin.....	166	223	66	17	31	231	143	119	4	1000
Juillet....	145	168	69	23	27	272	177	103	16	1000
Août.....	145	128	71	28	39	269	164	118	38	1000
Septembre.	97	134	97	56	59	318	156	69	14	1000
Octobre ...	114	101	121	70	61	244	170	110	9	1000
Novembre.	109	186	152	81	49	175	148	91	9	1000
Année.....	121	160	100	57	55	260	143	93	11	1000
Hiver.....	81	113	119	89	84	293	140	75	7	1000
Printemps.	142	214	87	49	49	242	113	95	8	1000
Été.....	152	173	69	23	32	257	161	114	19	1000
Automne..	107	140	123	69	56	246	158	90	11	1000

II

Fréquence et direction des vents dans l'année

L'examen attentif des éléments de ces tableaux ; l'examen des roses mensuelles et des diverses représentations graphiques qu'il est facile d'en tirer, permettent d'arriver aux conclusions que nous allons développer.

On voit d'abord que les directions d'où souffle le vent peuvent se ranger dans l'ordre suivant, en commençant par celles qui sont les plus fréquentes, et terminant par les plus rares :

- 1° — Sud-Ouest ;
- 2° — Nord-Est ;
- 3° — Ouest ;
- 2° — Nord ;
- 5° — Est ;
- 6° — Nord-Ouest ;
- 7° — Sud-Est ;
- 8° — Sud.

La prédominance des vents du Sud-Ouest est telle que, plus d'une fois sur quatre, le vent souffle, à Brest, de cette direction.

En réunissant entre eux les vents de SW, de W et de NW, on arrive à un nombre atteignant la moitié du nombre total des vents. Ainsi, en résumé, dans un quart des cas le vent souffle directement du SW ; dans la moitié des cas il souffle du SW au NW. Bien que le vent de NE n'ait qu'une fréquence dépassant à peine la moitié de celle du vent de SW,

cette fréquence est encore plus considérable que celle de chacun des autres vents. Mais en joignant aux vents de NE ceux de l'E et du SE, on arrive à un nombre dépassant le quart de la totalité des vents.

Les vents les plus rares sont ceux du Sud et du Sud-Est. Le nombre des observations de chacun de ces vents dépasse à peine un vingtième du nombre total.

Les calmes, sans indication de la direction de la girouette, sont en nombres très-limités. Mais l'inégalité considérable, d'une année à l'autre, dans le nombre de ces annotations nous fait penser qu'elles ne sont pas suffisantes pour nous permettre d'étudier, en ce moment, la fréquence des calmes. En toutes saisons, les calmes sont d'ailleurs assez rares, à Brest, et toujours d'une durée très-courte.

Il peut y avoir, d'une année à l'autre, des variations très-grandes dans le régime des vents. Pour arriver à connaître ces variations nous devons considérer le tableau ci-dessous, dans lequel nous mettons en regard les unes des autres les observations de midi pendant dix années civiles successives. Nous avons choisi cette heure, parce qu'elle permettra de comparer les résultats auxquels nous sommes arrivés, à Brest, à ceux obtenus par Haeghens pour le climat de Paris. Les roses tracées pour les vents de midi sont d'ailleurs celles qui ressemblent le plus aux roses déduites des moyennes de neuf observations quotidiennes. La ressemblance est telle que nous aurions regretté le long travail que nous a coûté le calcul des moyennes de neuf heures différentes, si la constatation de l'identité presque complète des roses mensuelles de midi et de ces roses n'était un fait qui, par lui-même, présente une assez grande importance.

FRÉQUENCE ANNUELLE DES VENTS A MIDI
PENDANT DIX ANNÉES

Années.	N	NE	E	SE	S	SW	W	NW	Calme
1866	29	36	15	30	26	106	69	50	4
1867	33	59	24	34	22	103	49	36	5
1868	41	61	16	27	16	106	43	54	2
1869	50	46	41	29	27	97	40	35	»
1870	44	85	61	20	9	84	41	21	»
1871	27	54	56	31	22	100	45	20	10
1872	43	29	24	16	25	130	61	33	5
1873	35	59	25	18	26	99	68	31	4
1874	46	53	35	23	20	100	57	29	2
1875	43	63	25	23	37	101	54	19	»
Dix ans	391	545	322	251	230	1026	527	328	32

La période relativement courte d'observations que nous possédons ne permet pas de rechercher si ces modifications annuelles se font avec une certaine régularité, ainsi que le soupçonne M. E. Marchand, dans sa *Climatologie de la ville de Fécamp* (1). D'après ce savant travail, la distribution générale des courants atmosphériques, moins accidentelle qu'on ne le suppose, s'accomplit selon des lois probablement bien déterminées. Les transformations des roses des vents, d'année en année, s'accomplissent par des mouvements tournants, qui s'accroissent en général de l'Est à l'Ouest par le Sud, et de l'Ouest à l'Est par le Nord. Cependant ces mouvements subissent parfois des perturbations remarquables.

Les vents opposés du SW et du NE sont ceux

(1) Publiée par la Société havraise d'études diverses, 1874.

dont la fréquence variable modifie le plus profondément la forme des roses annuelles. La prédominance déjà notée des vents de SW dans l'année moyenne, s'accuse nettement dans chacune des années particulières. Une seule année fait exception : en 1870, les vents de NE furent plus fréquents que ceux de SW. Ce phénomène se présenta pendant la moitié des mois. Les vents venant directement de l'Est furent, cette même année, beaucoup plus nombreux que ceux de l'Ouest, ce qui est aussi une exception qui n'a été observée que trois fois en dix ans, mais surtout en 1870 et 1871.

Ces deux dernières années n'ont pas seulement différé des autres par la distribution des vents : la température très-basse de leurs hivers a été signalée précédemment. Lorsqu'on étudiera quel a été l'état sanitaire de la ville de Brest pendant ces années successives, il pourra être utile de se reporter au tableau précédent. La fréquence plus ou moins grande des vents de NE ou de SW paraît, en effet, jouer un rôle des plus importants dans les diverses constitutions médicales régnant sur Brést. Les années dans lesquelles ces vents ont des fréquences exagérées dans un sens ou dans l'autre, présentent aussi des caractères tranchés sous le rapport de la température, de la pluie et de l'état hygrométrique.

III

Fréquence et direction des vents selon les saisons

Les observations données plus haut permettent de tracer les quatre roses des vents des saisons.

En *Hiver*, la prédominance des vents de SW est plus fortement accusée par ces roses qu'à tout autre époque. L'hiver si exceptionnellement froid de 1870 est le seul dans lequel ce phénomène ne s'est pas observé : le nombre des vents de NE a égalé celui des vents de SW. Ordinairement on constate, en hiver, la rareté relative des vents de NE. Ils soufflent deux fois moins souvent qu'au printemps. 100 vents de NE se distribuent de la manière suivante entre les quatre saisons : hiver, 17; printemps, 34; été, 27; automne, 22.

Après les vents de SW, les vents dominants de l'hiver sont ceux de l'Ouest, qui l'emportent même sur ceux de NE. Les autres vents soufflent avec des fréquences à peu près égales entre elles.

Malgré la variabilité et l'irrégularité des vents beaucoup plus marquées, en hiver, qu'à toute autre époque, la prédominance des vents maritimes y est très-accusée. Cette prédominance est la cause de la température douce qui règne à Brest dans cette saison, ainsi que des grandes pluies qui accompagnent cette température.

L'influence des vents de l'Océan sur la température des hivers mérite d'attirer notre attention.

En considérant les tableaux de la fréquence des vents dans chacun des neuf hivers successifs dont nous possédons les observations (Décembre 1865 nous manque), on constate que la température moyenne des hivers est d'autant plus élevée que les vents de SW sont plus nombreux et ceux de NE plus rares ; plus les vents de SW sont rares et les vents de NE fréquents, plus la température moyenne s'abaisse.

Si on groupe, pour chaque hiver, tous les vents du

même quart de cercle Ouest (NW, — W — SW) et, d'un autre côté, tous les vents du même quart de cercle Est (NE, — E, — SE), le phénomène paraît encore plus évident. On peut en juger par les données suivantes :

TEMPÉRATURES MOYENNES DES HIVERS, ET FRÉQUENCE, A MIDI,
DES VENTS DES QUARTS DE CERCLE OUEST ET EST

Hivers.	Températures moyennes.	Nombre de jours de vents.	
		OUEST.	EST.
1867	7° 6	53	20
1868	6.2	47	26
1869	8.7	58	17
1870	5.1	34	41
1871	5.1	37	39
1872	7.1	48	28
1873	6.8	47	23
1874	6.9	37	38
1875	6.3	37	33

Il est facile de constater que les températures moyennes de ces neuf hivers sont intimement liées à la prédominance de l'un ou de l'autre groupe de vents.

Dans l'hiver le plus chaud du siècle, à Brest, l'hiver 1877, qui n'est pas compris dans la série que nous étudions plus spécialement, mais dont nous possédons les observations au moment où nous écrivons, la température moyenne s'est élevée à l'Observatoire à 9°0; le total des jours de vents de la partie Ouest a été de 69, celui des vents de l'Est a été de 12 seulement.

Au *printemps*, le régime des vents n'est plus le même. La fréquence des vents de NE augmente, et, sans atteindre celle des vents de SW, elle s'en rap-

proche beaucoup. Au mois de mars, les vents de NE deviennent même plus nombreux que ceux de SW, au moins dans l'année moyenne. Dans nos dix années, on trouve cinq mois de mars pendant lesquels ont dominé les vents d'Est, et cinq pendant lesquels les vents opposés l'emportèrent.

Les vents du Nord, peu nombreux en hiver, deviennent fréquents au printemps. Sur 100 vents du Nord par an, il en souffle 16 en hiver contre 30 au printemps, 32 en été et 22 en automne.

La solidarité que nous avons trouvée si marquée, en hiver, entre la fréquence des vents de la région occidentale et l'élévation de la température, n'existe plus au printemps. Du moins le peu de différence entre les moyennes thermométriques des dix printemps de notre série ne permet pas de mettre en évidence une loi analogue à celle que nous avons constatée pour l'hiver.

Dans le trimestre d'*Eté*, la rose des vents diffère peu de celle du printemps. La prédominance des vents de SW est cependant mieux accusée; les vents de NE sont moins nombreux. Ils soufflent aussi avec moins de force, et les calmes sont moins rares que dans les autres saisons. Les vents du Nord sont tantôt plus, tantôt moins fréquents qu'au printemps. Ceux de Sud et de SE sont presque exceptionnels; les vents d'Est sont plus rares qu'à toutes les autres époques de l'année.

Il n'existe aucun rapport entre la température moyenne des étés et le nombre des jours de vents du Sud-Ouest.

Les roses des vents d'*Automne* se rapprochent sensiblement de celles des vents d'hiver; on peut dire

•

que, sous le rapport des vents, comme sous celui des pluies, l'hiver et l'automne se ressemblent.

Le régime des vents du printemps ressemble à celui des vents de l'été. Tous les deux sont caractérisés par la lutte beaucoup plus franchement accusée que dans la saison froide entre les directions opposées des brises de terre et des brises de mer.

Il est inutile d'insister sur l'irrégularité des vents. A Brest, les changements de direction sont extrêmement fréquents et très-irréguliers en apparence. Mais nous verrons plus loin qu'il y a cependant une certaine régularité dans la prédominance de tel ou tel vent, suivant les heures. La loi de Giration de Dove est aussi vraie à Brest que dans les autres points de l'Europe.

Le régime des vents n'est pas encore caractérisé d'une manière suffisante par la fréquence relative de leurs différentes directions. Ainsi, par exemple, les vents peuvent souffler pendant quinze jours consécutifs, dans une direction, puis pendant quinze jours consécutifs dans la direction opposée, et ce régime diffèrera complètement de celui dans lequel les deux directions opposées, comptant les mêmes nombres de jours, se sont distribuées inégalement par séries de deux à trois jours consécutifs du même vent.

Voici quels ont été, pendant dix ans, dans chaque saison, les nombres des principales séries de vents soufflant d'une manière continue de l'Ouest, avec des oscillations ne dépassant pas le Sud-Ouest ou le Nord-Ouest ; ainsi que celles des vents soufflant du secteur opposé, c'est-à-dire du NE au SE, en passant par l'Est,

•

PRINCIPALES SÉRIES DE JOURS CONSÉCUTIFS DE VENTS,
PENDANT DIX ANS.

SAISONS	Séries de Vents d'Ouest.				Séries de Vents d'Est.			
	de	de	de	de	de	de	de	de
	5 à 10	10 à 15	15 à 20	20 à 22	5 à 10	10 à 15	15 à 20	20
	Jours	Jours	Jours	Jours	Jours	Jours	Jours	Jours
Hiver....	17	5	4	1	15	5	4	»
Printemps	23	5	1	1	24	5	»	»
Été.....	26	9	1	»	13	5	2	»
Automne .	19	4	4	1	13	7	2	»
Dix ans..	85	23	10	3	65	22	8	»

Ces séries se distribuent d'ailleurs fort inégalement, suivant les années. Ainsi, en 1870, on observa 14 séries de vents d'Est, d'une durée de cinq à quinze jours, tandis qu'en 1872, on ne compta que trois séries de vents d'Est atteignant cinq à neuf jours et cela seulement dans les mois de mars et d'avril. Dans tout le reste de cette année, le vent n'a jamais soufflé cinq jours de suite de la partie orientale de l'horizon ; les séries de quatre et de trois jours ont elles-mêmes été fort rares.

Par contre, on n'observait, en 1870, que cinq séries de vents d'Ouest ayant duré de cinq à quinze jours; tandis qu'en 1875, on observa quinze séries du même vent, d'une durée d'au moins cinq jours et de seize jours au plus.

Dans un magnifique travail destiné à remplacer l'œuvre de Maury, M. L. Brault a donné *les cartes de la Direction et de l'intensité probable des vents dans l'Atlantique Nord*. On y trouve les roses des vents pour la partie de l'Océan comprise entre le 7° et le 8° degré de longitude Ouest, le 45° et le 50° degré de latitude Nord.

La rose des vents du trimestre composé des mois de juillet, août et septembre, est construite d'après 2 034 observations. Les observations de Brest, comprises dans nos résumés, sont, pour le même trimestre, au nombre de 8 280. Si l'on construit, d'après ces dernières observations, les roses des vents de ce trimestre, en ayant soin d'employer le même mode de représentation graphique que M. Brault, on trouve une différence très-notable entre les deux tracés. Dans la partie de l'Atlantique qui avoisine Brest, la prédominance des vents de SW est loin d'être accusée d'une manière aussi prononcée que dans ce port. Les vents de SW sont au vent de NE à peu près comme 10 : 7 ; tandis que, à Brest, ils sont comme 2 : 1. Le vent souffle donc beaucoup plus souvent du SW à l'entrée du port de Brest qu'au large, à trois, quatre ou cinq degrés de là.

M. Brault ayant eu soin de rejeter, des observations qu'il a dépouillées, toutes celles prises sur les côtes ou très-près des côtes, ses cartes des vents expriment très-exactement ce qui se passe en pleine mer. On peut donc conclure de la comparaison de ces cartes avec les résumés des observations de Brest, que, pendant l'été, le voisinage des terres augmente la fréquence des vents de SW et diminue celle des vents de NE.



Décembre

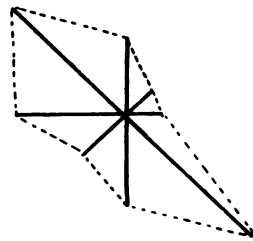
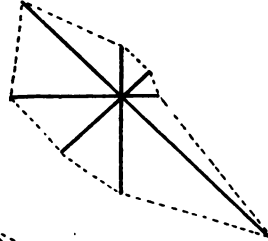
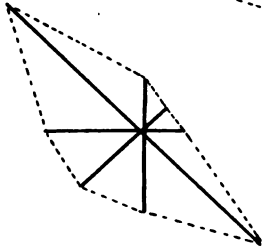
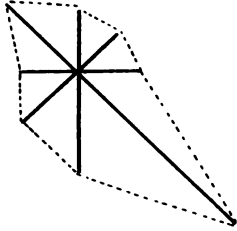
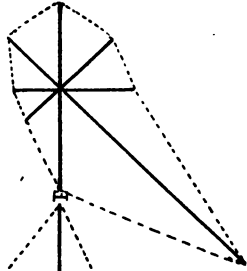
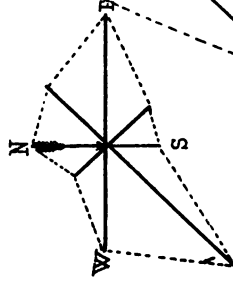
Janvier

• Février

Mars

Avril

Mai



Juin

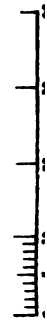
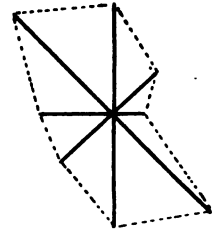
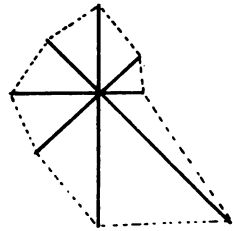
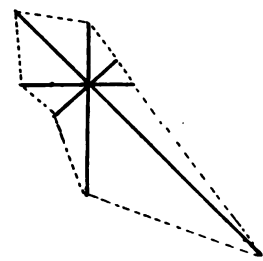
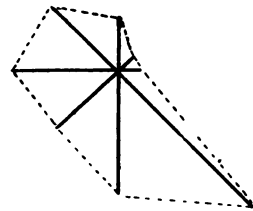
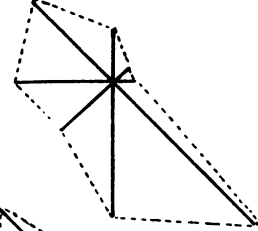
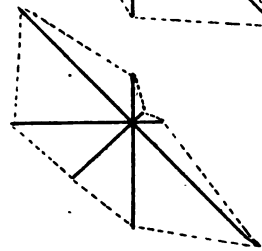
Juillet

Août

Septembre

Octobre

Novembre



IV

Fréquence mensuelle des vents

Après ce que nous venons de dire sur le régime des vents dans l'année et dans les saisons, nous n'avons pas besoin d'insister sur leur répartition, suivant les différents mois. L'examen des roses mensuelles présente cependant assez d'intérêt pour que nous ayons cru devoir les tracer (voir Pl. II).

C'est aux mois de novembre et décembre que la variabilité des vents est le plus marquée. C'est au contraire au mois de mars que cette variabilité est le moins accusée.

Les vents de SW ont leur maximum de fréquence en janvier, ils diminuent en février et mars, puis au mois d'avril ils augmentent en nombre, jusqu'en septembre, pour diminuer en octobre, novembre et décembre. Les vents de NE suivent, sous le rapport de la fréquence mensuelle une marche inverse de celle des vents de SW.

Les vents d'Ouest ont un maximum de fréquence mensuelle en juillet et un minimum en mars. Les vents d'Est ont une fréquence mensuelle inverse de ces derniers ; plus rares en juin, ils soufflent surtout en décembre.

Les vents du Nord, rares en janvier et février, sont très-communs en juin ; l'inverse a lieu pour les vents du Sud.

Les vents de NW, peu nombreux en décembre, sont très-variables en nombre dans les différents mois ; ils soufflent de préférence en été. Les vents de SE ont un minimum bien marqué en juin, et leur maximum en janvier ; en tout temps ces vents sont assez rares.

V

**Fréquence et direction des vents
selon les heures**

La position du soleil, par rapport au méridien, exerce une influence très-marquée et bien connue sur la température; elle doit aussi avoir une action sur la direction des vents. Nous venons de décrire les modifications apportées dans la direction des vents par le mouvement en déclinaison du soleil, cherchons celles qui résultent du mouvement diurne.

Si une année ou même seulement quelques mois fussent pour reconnaître l'influence de la marche des heures sur la température, l'irrégularité des vents ne permet de reconnaître l'influence du mouvement diurne du soleil que lorsque un très-grand nombre d'observations ont pu être accumulées.

A Brest, dix années nous donnent les résultats suivants :

FRÉQUENCE HORAIRE DES VENTS DANS L'ANNÉE MOYENNE

HEURES.	N	NE	E	SE	S	SW	W	NW	Calme
7 et 8 h. matin..	41	57	60	25	20	74	49	30	9
9 h. matin.....	39	56	53	28	21	82	51	30	5
10 h. matin....	40	57	42	28	24	92	51	29	3
Midi.....	39	54	32	25	23	103	53	33	3
2 h. soir.....	44	57	25	18	23	108	54	34	2
3 h. soir.....	48	59	22	16	21	107	55	35	2
4 h. soir.....	50	60	22	15	19	103	57	36	2
6 h. soir.....	50	66	27	14	17	94	53	40	4
8 h. soir.....	46	60	44	17	15	90	48	37	8

Les vents de SW augmentent en nombre, d'une manière très-régulière et parfaitement accentuée, de sept heures du matin à deux heures du soir, moment de leur maximum. Le rapport entre les nombres des vents de SW, à ces deux heures, est très-voisins de 3 à 4. C'est-à-dire que si le vent souffle trois fois dans la matinée, il souffle environ quatre fois à deux heures du soir. Après deux heures, alors que le moment du maximum thermométrique est dépassé, les vents de SW deviennent moins nombreux, tout en restant numériquement supérieurs aux autres vents ; ils diminuent de fréquence à mesure que le soleil s'abaisse sur l'horizon et que la température tombe. C'est au voisinage du minimum thermométrique qu'ils sont le moins nombreux. En résumé, la courbe représentant la fréquence horaire des vents de Sud-Ouest est parallèle à la courbe diurne de la température.

Après les vents de SW dont la prédominance joue un rôle si considérable dans l'état atmosphérique de Brest, les vents sur lesquels l'influence solaire diurne se fait sentir de la manière le plus facilement reconnaissable sont les vents d'Est. Leur maximum de fréquence se présente le matin, leur minimum entre trois et quatre heures du soir. Ils soufflent ainsi de préférence au moment de la plus faible température et deviennent plus rares quand l'air s'échauffe, offrant une courbe de fréquence inverse de celle représentant la marche diurne de la température. Le vent d'Est souffle trois fois à sept heures du matin contre une fois à quatre heures du soir.

La prépondérance considérable des vents de SW,

à toutes les heures, est due à une cause qui n'est évidemment pas locale. Mais la prédominance horaire de ces vents, à deux heures du soir, paraît, au contraire, due à une action toute locale. Depuis longtemps on sait que les brises de mer soufflent de préférence au moment du maximum thermométrique, tandis que les brises de terre soufflent le matin au moment du minimum de la température. Cette alternance des brises de terre et de mer offre, dans certaines contrées, une régularité caractéristique. A Brest, elle est masquée en grande partie sous l'irrégularité apparente des vents, mais ne disparaît pas complètement, puisque les vents ont une tendance manifeste à souffler plutôt de terre le matin, et du large le soir, vers deux heures. Le grand nombre des observations met ce fait en évidence, il serait resté caché ou douteux, si on n'avait examiné qu'une série très-courte.

L'explication en est très-simple. La mer et la terre s'échauffent inégalement. L'échauffement de la terre, vers deux heures du soir, est plus grand que celui de la mer, de là une tendance de l'air à se diriger vers la terre, l'air se dirigeant toujours des parties froides vers les parties chaudes. Dans la nuit, au contraire, la terre se refroidit beaucoup plus rapidement que la mer, et le matin, au moment du minimum de la température, le vent souffle de la terre vers le large. Les grands mouvements généraux atmosphériques et les vastes tourbillons qui traversent l'Atlantique masquent en partie cette tendance, mais ils ne la font pas disparaître. Nous la retrouverons encore lorsque nous étudierons la force des vents. Alors que l'influence locale n'est pas assez considé-

nable pour permettre aux brises de l'Est de souffler le matin, les brises du Sud-Ouest ou de l'Ouest persistent, mais avec une énergie moindre qu'à deux heures du soir.

Les vents provenant de directions autres que le SW et l'Est ont, à Brest, une fréquence horaire qui augmente ou diminue assez régulièrement pour chacun d'eux, mais d'une manière beaucoup moins bien caractérisée. Les vents de N, de NE, de NW et de l'W soufflent à peu près également, quelle que soit l'heure. Cependant l'on peut constater qu'ils soufflent un peu moins souvent le matin que dans l'après-midi. Le moment du minimum est vers neuf heures du matin, celui du maximum varie de trois à six heures du soir.

Les vents de Sud et de Sud-Est ont leur maximum de fréquence le matin, comme les vents d'Est; leur minimum a lieu dans la soirée vers six et huit heures. La différence entre le minimum et le maximum est peu considérable pour les vents de Sud, mais varie du simple au double pour les vents de Sud-Est.

En résumé, (la prédominance des vents de Sud-Ouest à toutes les heures du jour n'étant pas oubliée), on peut affirmer la préférence des vents de l'Est, du Sud-Est et du Sud pour le matin, la fréquence plus grande dans la soirée des vents de Sud-Ouest, Ouest, Nord-Ouest, Nord et Nord-Est.

Les vents de l'Est soufflant de préférence le matin, ceux de l'Ouest dans la soirée, ceux du Sud étant plus fréquents le matin, on voit que les vents ont une certaine tendance à passer de l'Est à l'Ouest par le Sud, dans la matinée.

Les vents du Nord ayant leur maximum le soir,

le vent a de la tendance à tourner dans la soirée, de l'Ouest à l'Est, par le Nord. Le mouvement de succession des vents, dans un même jour, tend donc à se faire comme si les vents suivaient le soleil dans son mouvement diurne. Il n'y a, en réalité, que tendance à cette giration, car la rotation est rarement complète en 24 heures. Mais lorsqu'elle se fait, c'est presque toujours dans ce sens, qui est aussi celui dans lequel tournent les aiguilles d'une montre.

Cette tendance des vents à tourner dans notre hémisphère dans le même sens que le soleil, a été déjà parfaitement étudiée par Dove (1). La rotation, pour être complète, nécessite ordinairement, à Brest, une assez longue période; mais on voit que les observations dégagent cette loi de l'irrégularité apparente des vents.

Les saisons apportent-elles quelques modifications au régime horaire des vents que nous venons d'étudier d'après les résultats généraux de dix années? Si nous considérons les chiffres exprimant, heure par heure, le nombre de fois qu'ont soufflé les vents de SW, pendant dix ans, dans chacune des saisons, il est facile de constater que la différence entre la fréquence des vents de SW, le matin, et celle des mêmes vents, le soir, est d'autant plus forte que l'on s'éloigne davantage de l'hiver et s'avance dans l'été. Ainsi, en hiver, nous trouvons à huit heures du matin (10 ans) : 236 vents de SW, et à quatre heures du soir : 281 vents de la même direction, tandis qu'en été nous trouvons seulement 173 vents de SW, le matin, contre 272, le soir, à trois heures. On peut en

(1) La loi des tempêtes, par Dove. Traduction de Legras, Paris 1864.

conclure que l'influence des brises solaires est moins marquée en hiver qu'en été. C'est en décembre que l'influence est la plus faible ; en juillet, août et septembre, qu'elle agit avec le plus de force.

L'examen des nombres de jours de vents d'Est fournit le même résultat ; la fréquence de ces vents est toujours inverse de celle des vents de SW, et le phénomène est beaucoup plus évident en été qu'en hiver. Dans cette dernière saison, le temps plus souvent mauvais, les nuages plus abondants, les pluies plus fréquentes rendent le contraste entre le matin et l'après-midi beaucoup moins prononcé. Nous avons vu déjà, dans l'un des chapitres précédents, qu'en hiver les variations de la température sont, à Brest, beaucoup moins étendues qu'en été ; il n'est donc pas étonnant que l'alternance des brises de terre et de mer soit mieux marquée dans la saison d'été que dans la saison d'hiver.

Les brises autres que celles de SW et de l'Est sont modifiées dans leur fréquence, suivant les saisons, d'une manière beaucoup moins caractéristique ; mais c'est toujours en été que les contrastes sont le plus prononcés.

Il est digne de remarque que ce ne sont pas exactement les vents de NE, mais ceux qui viennent directement de l'Est qui ont une fréquence horaire opposée à celle des vents de SW. Les vents de NE ne suivent pas les mêmes lois que ceux de l'Est, ils tiennent plus des caractères des vents du Nord que de ceux de l'Est. Il serait intéressant de rechercher la cause de ce phénomène. Peut-être résulte-t-il d'une action toute locale due au voisinage des montagnes d'Arès.

VI

Force des vents

L'appréciation sensorielle de la force des vents est loin de présenter une précision comparable à celle des anémomètres enregistreurs; elle donne cependant des indications qui peuvent avoir leur utilité, surtout lorsque l'observateur est exercé depuis longtemps à ce genre d'examen, et qu'il a eu, toute sa vie, comme marin, l'habitude d'apprécier la force du vent, pour modifier à chaque instant l'état de la voilure des navires qui le transportaient.

Nous avons résumé les observations de l'année 1875, en relevant toutes les indications de force des vents notées sur les journaux, sans nous préoccuper d'abord de leurs directions.

FORCE MOYENNE DU VENT (de 0 à 7) AUX DIFFÉRENTES HEURES DU JOUR.

Année 1875.

MOIS.	7 et 8 h.	9 h.	10 h.	Midi.	2 h.	3 h.	4 h.	6 h.	8 h.	Moyen.
Décembre..	2.3	2.1	2.2	2.4	2.5	2.5	3.4	2.3	2.3	2.2
Janvier....	2.5	2.4	2.4	3.0	2.7	2.7	2.6	2.6	2.9	2.6
Février....	1.6	1.7	1.9	1.9	2.0	1.9	2.0	1.7	1.8	1.8
Mars.....	1.8	1.9	2.2	2.6	2.7	2.6	2.7	2.3	2.1	2.3
Avril.....	1.5	1.9	2.1	2.3	2.6	2.6	2.4	2.0	1.7	2.1
Mai.....	2.0	2.1	2.3	2.4	2.6	3.0	3.0	2.5	2.1	2.4
Juin.....	1.9	2.2	2.7	2.6	2.9	2.8	2.9	2.5	2.1	2.5
Juillet.....	1.8	2.0	2.2	2.3	2.5	2.6	2.6	2.3	2.1	2.2
Août.....	1.5	1.9	2.0	1.9	2.3	2.3	2.3	2.1	1.6	1.9
Septembre..	1.9	1.9	2.2	2.2	2.3	2.3	2.1	1.9	1.8	2.1
Octobre....	1.8	1.9	2.0	2.2	2.4	2.5	2.4	2.1	2.2	2.2
Novembre..	2.3	2.3	2.3	2.4	2.5	2.4	2.4	2.4	2.5	2.3
Année.....	1.8	2.0	2.2	2.3	2.5	2.5	2.5	2.2	2.1	2.2

La moyenne générale trouvée ne présente aucune valeur absolue, puisque le point de départ est une appréciation individuelle; on peut la considérer comme correspondant à un vent modéré, à ce que les marins appellent *jolie brise*. Les couches d'air qui environnent la ville de Brest sont donc assez fortement agitées. Mais c'est surtout comme valeurs relatives que les indications conclues de la force moyenne des vents présentent de l'utilité.

Le matin, les vents sont, règle générale, plus faibles qu'à tous les autres moments du jour. L'intensité du vent va croissant de 7 heures du matin à 2 heures du soir; à 2 heures, 3 heures et 4 heures, elle est dans sa plus grande énergie, puis elle diminue après 4 heures, jusqu'au moment de la dernière observation.

C'est en été et au printemps que cette règle, déduite des moyennes, se montre le plus clairement; mais elle est également vraie en automne et en hiver. Toutefois, en hiver, ou du moins dans certains mois de l'hiver de l'année 1875, la régularité horaire de l'augmentation ou de la diminution de l'intensité du vent n'a pas été aussi caractéristique que dans les autres mois.

Si nous rapprochons ce fait de ce qui a été établi précédemment, nous devons reconnaître que l'intensité croissante de l'énergie des vents, du matin à l'après-midi, paraît liée à la fréquence plus grande des vents de Sud-Ouest le soir que le matin. Nous pouvons donc penser que cette variation régulière dans l'énergie du vent est sous l'influence de l'échauffement plus grand du sol, dans l'après-midi

que dans la matinée : il n'est pas étonnant que cette loi soit plus évidente en été qu'aux autres époques.

Les moyennes générales de la force du vent conclues soit par mois, soit par saisons, en confondant les heures les unes avec les autres, ne nous donnent pas d'indication d'une grande valeur. On ne peut pas dire que les vents aient une énergie plus ou moins grande, suivant qu'ils soufflent pendant l'un ou l'autre des mois de l'année.

Cherchons maintenant quelles relations peuvent exister entre la force des vents et leur direction. Le tableau suivant donne ces relations. Il faut noter que ce relevé est fait en ne tenant pas compte des directions intermédiaires aux huit principales directions des vents : par exemple, le NNE n'a été compté ni dans les vents du N, ni dans les vents de Nord-Est.

FORCE MOYENNE DES VENTS (de 0 à 7)

SELON LEUR DIRECTION.

Année 1873.

Mois et Saisons.	N	NE	E	SE	S	SW	W	NW
Décembre..	2.3	2.6	0.1	1.5	1.6	3.2	3.7	3.1
Janvier....	1.0	2.0	0.0	1.8	2.6	2.9	4.0	1.3
Février....	1.7	2.4	0.9	1.3	1.3	2.2	2.1	1.8
Mars.....	2.0	2.6	0.9	1.3	2.8	3.1	2.3	2.0
Avril.....	2.6	2.5	0.1	1.2	2.0	3.1	2.1	2.3
Mai.....	2.1	2.7	0.4	1.0	1.7	3.3	2.3	2.1
Juin.....	2.3	2.5	0.1	1.0	1.0	3.0	2.7	2.2
Juillet.....	2.3	2.4	0.6	1.5	1.0	2.8	2.6	2.2
Août.....	2.0	2.1	0.5	1.0	1.3	2.5	1.5	1.5
Septembre..	1.9	2.5	0.2	1.3	1.6	2.4	2.9	2.3
Octobre....	2.5	1.3	0.3	2.0	2.2	2.8	2.6	2.1
Novembre..	1.6	1.7	0.7	1.8	2.2	3.4	3.3	3.0
Année.....	1.9	2.0	0.5	1.4	1.8	2.9	2.7	2.1
Hiver.....	1.7	2.3	0.5	1.5	1.8	2.8	3.3	2.1
Printemps..	2.2	2.6	0.5	1.2	2.2	3.2	2.3	2.1
Été.....	2.2	2.3	0.4	1.3	1.1	2.8	2.3	1.9
Automne...	1.7	1.8	0.4	1.7	2.0	2.9	2.9	2.5

On peut, d'après ce tableau, constater que les vents présentent une énergie moyenne bien différente, selon la région d'où ils soufflent. Les vents d'Est sont les plus faibles, ceux du Sud-Ouest sont les plus forts. Si cette loi n'existe pas pour tous les mois de l'année

1875, on peut dire que les principales exceptions, celles de décembre et de janvier, sont dues à des coups de vent qui ont élevé, cette année-là, la moyenne de la force des vents d'Ouest. Ce fait particulier disparaîtrait sans doute dans un résumé portant sur un grand nombre d'années.

Les vents peuvent être classés par ordre d'énergie, en allant des plus forts aux plus faibles, dans l'ordre suivant qui est peu modifié par les saisons :

SW — W — NW — NE — N — S — SE — E

Il est à remarquer que cet ordre de l'énergie des vents diffère de l'ordre de fréquence indiqué précédemment. Si les vents de SW sont en même temps les plus fréquents et les plus forts, les vents d'Est, qui sont loin d'être les plus rares, sont cependant les plus faibles. Les vents de Nord-Ouest, plus rares que les vents d'Est, sont classés les troisièmes comme énergie.

En résumé, les vents du quart de cercle Ouest sont en tout temps les plus énergiques, et les vents du Sud à l'Est sont toujours les plus faibles. Les vents de Sud-Ouest étant les plus favorables à l'entrée des navires dans la rade de Brest, on voit qu'en raison de la fréquence et de la force de ces vents, il est plus facile à un navire à voile d'entrer dans la rade que d'en sortir.

La force et la fréquence des vents du large est attestée dans la campagne des environs de Brest par la direction dans laquelle ces vents ont couché ou courbé les arbres qui poussent librement.

Les vents intermédiaires aux huit vents principaux n'ont pas été portés dans le tableau ci-dessus ; ils n'ont pas, comme on serait tenté de le croire, des énergies intermédiaires à celles des vents des directions voisines. Les vents de NNE et de l'ENE ressemblent par leur force à ceux de NE. Ceux de l'ESE et du SSE sont analogues à ceux de SE, et par conséquent plus forts que les vents venant directement de l'Est. Les vents de SSW ont la faiblesse des vents du Sud. Ceux intermédiaires au SW à l'W et au NW ont à peu près la même force que les vents voisins.

Il faut toutefois tenir compte, dans la détermination de l'énergie moyenne des différents vents indiquée dans le tableau donné plus haut, de l'inégalité des nombres d'observations qui ont fourni ces résultats, puisque ces nombres ont pu varier de 1 à 112 observations par mois.

Une autre méthode que celle des moyennes peut d'ailleurs venir compléter les notions que nous avons obtenues sur la force des vents. Elle consiste à chercher combien de fois les vents ont soufflé avec une force déterminée aux différents moments de l'année. C'est ce que nous avons fait pour 1875. Au lieu de donner les nombres absolus entre lesquels se sont partagés les 365 observations de chacune des heures, nous donnerons le rapport à 100 de tous ces nombres :

TABLEAU

FORCE DU VENT, SELON LES HEURES.

Nombre de fois que le vent a soufflé avec une force déterminée sur 100 observations à chaque heure.

FORCE DU VENT.	7 et 8 h.	9 h.	10 h.	Midi.	2 h.	3 h.	4 h.	6 h.	8 h.	à une heure quelconque
0-Calme.	10	8	4	3	4	1	3	4	7	5
1-Faible.	27	24	21	21	13	18	13	19	27	20
2-Modéré	34	38	38	34	36	31	36	40	35	36
3-assez fort...	18	17	22	24	28	32	35	24	18	24
4-Fort.	8	9	10	12	14	13	8	8	8	10
5-très-fort...	3	4	5	6	5	4	4	4	4	4
6-Coup de vent	»	»	»	»	»	1	1	1	1	1

Ces nombres expriment d'une manière très-simple des phénomènes que nous connaissons déjà en partie. La dernière colonne indique la fréquence relative moyenne des diverses forces du vent. Ainsi, les vents les plus communs, ceux d'une force modérée, sont au nombre de 36 pour cent dans l'année. Les vents assez forts viennent ensuite avec une proportion de

24 pour cent ; puis les brises faibles, 20 ; enfin, les fortes brises. Les calmes sont aussi rares que les très-fortes brises et le vent soufflant en coup de vent (l'indication d'une force supérieure à 6 n'a jamais été notée sur les journaux de l'observatoire, pendant dix ans).

Comme nous l'avons déjà constaté, l'heure fait varier d'une manière très-nette l'énergie du vent. Les vents modérés sont à peu près également distribués sur toutes les heures ; mais les calmes montent à 10 pour cent le matin, pour redescendre à 1 pour cent le soir, à 3 heures.

Les vents faibles suivent la même loi que les calmes : à 27 pour cent le matin ; ils descendent à 13 pour cent au moment du maximum de la température. Les fortes brises (bonnes brises et bon frais) sont, au contraire, plus nombreuses dans l'après-midi que le matin.

Quant aux vents très-énergiques, ils n'offrent aucune régularité horaire qui puisse être affirmée, vu le petit nombre d'observations de ces vents ayant fourni les rapports insérés dans notre tableau. Accompagnant des phénomènes accidentels tels que les coups de vent et les tempêtes, ils n'offrent, comme ces phénomènes, aucune régularité horaire. Nous aurons à reparler de ces vents dangereux, lorsque nous étudierons les tempêtes qui ont passé sur Brest.

Si les heures apportent des modifications très-sensibles dans l'énergie des vents, les saisons ne paraissent pas influencer d'une manière notable sur cette énergie, comme on peut en juger par le tableau ci-après :

FORCE DU VENT, SELON LES SAISONS

**Nombre de fois que le vent a soufflé avec une force déterminée,
sur 100 observations par saison**

FORCE DU VENT	Hiver.	Printemps	Été.	Automne	Année.
0—Calme.....	6	5	4	6	5
1—Faible.....	19	18	21	23	20
2—Modéré.....	35	37	36	34	36
3—Assez fort....	24	26	23	23	24
4—Fort.....	8	12	10	9	10
5—Très-fort.....	5	2	6	3	4
6—Coup de vent.	2	»	»	2	1

Il n'y a de remarquable dans ce tableau que la distribution à peu près égale, dans chaque saison, des vents de forces diverses. Les calmes, dans cette année, ont été plus fréquents en hiver et en automne que dans la belle saison. Mais si nous cherchons les nombres des calmes dans chaque saison, pendant dix ans, nous trouvons que sur 100 calmes par an, on en compte, en moyenne : 15 en hiver, 18 au printemps, 43 en été et 24 en automne. Ils appartiennent donc en réalité à la bonne saison. On les observe le plus souvent en juillet, août et septembre ; mais, surtout en août ; ce mois contient à lui seul plus du quart du nombre total des calmes observés dans l'année moyenne.

CHAPITRE V

PRESSION ATMOSPHERIQUE

I

Observations

Nous possédons pour l'étude de la pression atmosphérique, à Brest, deux séries d'excellentes observations. La première, recueillie par M. Belleville, comprend cinq années, de 1855 à 1860. Les résultats de ces observations ont été insérés dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, et résumés dans la *topographie médico-hygiénique du département du Finistère*, de M. Caradec. La seconde série, commencée en 1866 par M. de Kermarec, se continue actuellement, elle est inédite, nous l'avons résumée.

L'instrument est un excellent baromètre Fortin. Il a été changé de chambre au commencement de l'année 1866 et abaissé de 2 mètres. Les observations se font aux mêmes heures que celles de la température.

Nous avons signalé l'irrégularité de la première observation faite le matin, tantôt un quart d'heure avant sept heures, tantôt un quart d'heure avant huit heures. Négligeant ces observations irrégulières, nous n'avons calculé les tableaux des moyennes mensuelles que pour 9 heures du matin, midi, 3 h., 6 h. et 8 h. du soir. Ne pouvant faire imprimer ici, comme nous l'aurions désiré, tous les résumés annuels de ces observations, nous en donnerons en cinq tableaux les résultats les plus importants. Les moyennes mensuelles sont déduites des moyennes barométriques diurnes, obtenues en prenant, chaque jour, la demi-somme des hauteurs extrêmes de la colonne barométrique, aux neuf observations.

Dans le journal de l'observatoire, toutes les hauteurs sont portées, d'abord telles qu'elles ont été lues, puis corrigées, de la dilatation due à la température du mercure. Dans tout notre travail, nous ne donnerons jamais que des hauteurs barométriques corrigées.

Après vérification de l'instrument par une comparaison avec celui de l'observatoire de Paris, une correction instrumentale soustractive de 0.75 a été faite à partir de 1875. Cette correction avait été omise pour les années précédentes. Comme il faut que l'on puisse retrouver, dans les journaux de l'observatoire, les chiffres tels que nous les avons relevés, nous n'avons pas modifié dans nos résumés les hauteurs barométriques obtenues avant 1875. Pour la même raison, nos tableaux donneront les hauteurs barométriques à l'observatoire. Toutes les fois que les pressions seront ramenées au niveau de la mer, nous aurons soin d'en faire mention.

BREST. — Altitude, 65^m. **PRESSIONS BAROMÉTRIQUES MOYENNES A ZÉRO. 1866-1870**

MOIS	1866				1867				1868				1869				1870			
	MOYENNES.				MOYENNES.				MOYENNES.				MOYENNES.				MOYENNES.			
	des minima	des maxima	des extrêmes.	mm	des minima	des maxima	des extrêmes.	mm	des minima	des maxima	des extrêmes.	mm	des minima	des maxima	des extrêmes.	mm	des minima	des maxima	des extrêmes.	mm
Décembre.	(753.6)	(757.1)	(755.4)		757.6	760.2	758.9		758.0	760.6	759.3		744.9	749.9	747.4		749.9	754.3	752.1	
Janvier...	56.4	59.0	57.7		47.3	51.3	49.3		54.4	59.0	56.7		55.0	58.8	56.9		54.9	58.3	56.6	
Février...	51.3	54.8	53.0		59.4	62.6	61.0		61.9	65.7	63.8		57.9	61.7	59.8		49.8	52.8	51.3	
Mars.....	47.2	50.8	49.0		48.0	51.4	49.7		58.3	61.9	60.1		51.2	54.2	52.7		56.7	58.9	57.8	
Avril.....	51.9	54.5	53.2		55.0	57.4	56.2		55.0	59.0	57.0		55.9	58.3	57.1		60.1	62.5	61.3	
Mai.....	54.2	56.8	55.5		51.6	54.1	52.9		55.3	57.5	56.4		49.9	52.7	51.3		57.8	60.0	58.9	
Juin.....	54.7	56.9	55.8		59.6	61.9	60.7		60.7	62.1	61.4		58.4	60.8	59.6		60.8	62.4	61.6	
Juillet....	55.7	57.9	56.8		54.7	57.1	55.9		57.6	59.2	58.4		58.6	60.4	59.5		56.2	58.6	57.4	
Août.....	53.9	55.9	54.9		56.7	58.5	57.6		54.9	57.1	56.0		60.4	61.9	61.1		55.9	57.9	56.9	
Septembre.	51.0	54.4	52.7		59.2	61.2	60.2		49.7	51.9	50.8		52.0	55.6	53.8		57.5	60.1	58.8	
Octobre...	56.8	59.6	58.2		55.6	58.6	57.1		56.7	59.3	58.0		57.8	60.8	59.3		51.4	55.2	53.3	
Novembre.	57.8	60.8	59.3		61.3	64.1	62.7		54.8	58.2	56.5		57.2	60.8	59.0		50.8	53.6	52.2	
ANNÉE.....	753.7	756.4	755.1		755.4	758.2	756.8		756.4	759.2	757.8		754.9	757.9	756.4		755.1	757.8	756.5	

BREST. — Altitude 65^m.

PRESSIIONS BAROMÉTRIQUES MOYENNES A ZÉRO.

1871-1875

MOIS.	1871			1872			1873			1874			1875		
	MOYENNES			MOYENNES			MOYENNES			MOYENNES			MOYENNES		
	des minima	des maxima	des extrém.	des minima	des maxima	des extrém.	des minima	des maxima	des extrém.	des minima	des maxima	des extrém.	des minima	des maxima	des extrém.
Décembre.	751.8	755.6	753.7	758.9	761.9	760.4	744.3	749.1	748.7	762.9	765.1	764.0	750.4	754.4	752.4
Janvier ...	50.8	54.4	52.6	46.0	50.4	48.2	48.1	53.3	50.7	55.5	61.3	59.9	53.8	58.6	55.2
Février...	57.6	60.2	58.9	49.9	52.7	52.3	56.2	60.2	58.2	54.7	57.7	56.2	54.1	56.9	55.5
Mars	56.4	59.4	57.9	50.4	53.4	51.9	49.6	52.4	51.0	62.2	64.6	63.4	57.3	59.7	58.5
Avril	52.3	55.5	53.9	53.5	56.5	55.0	56.4	58.8	57.6	51.7	56.7	54.2	54.6	56.8	55.7
Mai	56.8	58.6	57.7	55.1	57.5	56.3	56.0	58.8	57.4	54.4	56.4	55.4	55.0	57.6	56.3
Juin	55.1	56.9	56.0	55.3	57.7	56.5	56.3	58.7	57.5	57.3	59.7	58.5	54.1	56.5	55.3
Juillet	54.2	57.4	55.8	54.4	56.6	55.5	55.8	58.2	57.0	56.4	58.2	57.3	54.3	56.9	55.6
Août	56.4	58.7	57.5	55.7	58.3	57.0	55.5	58.1	56.8	56.0	58.4	57.2	56.3	58.1	57.2
Septembre.	50.9	53.9	52.4	54.7	56.7	55.7	55.6	57.8	56.7	53.3	58.7	55.0	54.9	57.1	56.0
Octobre ...	54.0	56.8	55.4	48.5	51.9	50.2	52.8	55.8	54.3	53.0	56.2	54.6	48.4	51.8	50.1
Novembre.	53.3	56.4	54.9	49.3	52.7	51.0	51.5	54.5	53.0	54.5	57.3	55.9	50.0	54.0	52.0
ANNÉE....	754.1	756.9	755.5	752.5	755.6	754.1	753.1	756.3	754.7	755.9	759.2	757.6	753.6	756.3	754.9

ANNÉE MOYENNE

CONCLUE DE DIX ANS (1866-1875).

BREST. — Altitude = 65^m

MOIS et SAISONS.	PRESSIONS BAROMÉTRIQUES MOYENNES A ZÉRO.							
	9 h. matin.	Midi.	3 h. soir.	6 h. soir.	8 h. soir.	des minima	des maxima	Moyenne des extrêmes.
	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm
Décembre	755.7	755.5	755.1	755.4	755.5	753.6	757.1	755.4
Janvier. .	54.6	54.3	54.1	54.3	54.2	52.2	56.2	54.2
Février. .	56.9	57.1	56.5	56.7	56.8	55.3	58.5	56.9
Mars	55.3	55.3	55.9	55.4	55.4	53.7	56.7	55.2
Avril. ...	56.2	56.1	55.9	55.9	56.1	54.2	57.6	55.9
Mai.	55.8	55.6	55.6	55.7	55.9	54.6	57.0	55.8
Juin.	58.3	58.4	58.2	58.2	58.4	57.2	59.4	58.3
Juillet ...	56.9	57.0	56.7	57.9	57.1	55.8	58.1	57.0
Août.	57.3	57.3	57.1	57.2	57.4	56.2	58.3	57.3
Septembr.	55.3	55.4	55.1	55.2	55.4	53.9	56.7	55.3
Octobre. .	55.1	55.1	54.9	55.2	55.6	53.5	56.6	55.1
Novembre	55.9	55.7	55.8	55.8	55.7	54.1	57.2	55.7
ANNÉE ...	756.1	756.1	756.0	756.1	756.1	754.5	757.5	756.0
Hiver. ...	755.7	755.6	755.2	755.5	755.5	753.7	757.3	755.5
Printemps	55.8	55.7	55.6	55.7	55.6	54.2	57.1	55.6
Été.	57.5	57.5	57.3	57.8	57.6	56.4	58.6	57.5
Automne.	55.5	55.4	55.3	55.4	55.6	53.8	56.8	55.4

BREST. — Altitude 65^m EXTRÊMES ABSOLUS DE LA PRESSION BAROMÉTRIQUE A ZÉRO. 1866-1870

MOIS	1866				1867				1868				1869				1870			
	Minima.	Dates.	Maxima	Dates.	Minima.	Dates.	Maxima	Dates.	Minima.	Dates.	Maxima	Dates.	Minima.	Dates.	Maxima	Dates.	Minima.	Dates.	Maxima	Dates.
	m m	le	m m	le	m m	le	m m	le	m m	le	m m	le	m m	le	m m	le	m m	le	m m	le
Décembr	719.6	11	774.4	25	739.1	31	768.8	19	739.5	1	767.3	15	732.6	24	763.1	9	740.5	31	764.5	5
Janvier.	32.5	11	66.3	21	32.6	7	65.5	31	30.7	20	71.4	29	33.1	28	70.2	8	38.1	1	69.7	17
Février..					41.3	6	73.5	21	42.2	29	75.4	10	34.4	1	72.4	13	39.1	27	63.3	20
Mars....	29.1	16	67.1	11	35.0	9	72.5	27	38.8	11	70.1	29	37.1	10	64.2	6	40.9	3	67.7	29
Avril....	38.1	11	65.8	15	44.0	19	71.8	1	29.5	19	67.9	15	36.9	3	65.9	12	44.7	9	70.6	24
Mai.....	42.5	31	64.9	15	42.1	19	62.5	23	47.0	13	67.2	14	33.5	7	64.8	31	41.4	11	66.2	24
Juin.....	40.8	1	63.1	8.10	52.2	6	71.5	27	50.1	22	66.0	12	43.4	13	67.8	16	54.0	10	68.1	6
Juillet..	44.3	2	67.0	9	47.0	25	64.8	5	49.9	28	64.7	31	54.0	28	67.1	10	48.6	11	65.3	19
Août....	45.8	28	63.4	11	48.8	15	64.7	28	45.4	13	66.4	28	55.0	9	67.4	16	49.9	5	64.7	31
Septemb.	39.8	23	60.8	20	49.7	11	70.2	25	37.2	15	64.9	1	37.4	20	67.3	22	41.4	7	68.5	16-17
Octobre.	47.7	18	69.7	29	47.0	14	68.3	1	46.4	1	70.2	28	44.2	2	69.8	22	36.0	9	67.3	4
Novemb.	48.9	16	67.6	17	39.4	16	72.6	9	34.1	22	71.6	13	36.7	27	71.1	18	36.2	24	68.1	2-3
ANNÉE...	719.6	11 janv	774.4	25 janv	732.6	7 janv	773.5	21 févr	729.5	19 avr.	775.4	10 févr	732.6	24 déc.	772.4	13 févr	736.0	9 oct.	770.6	24 avr.

MOIS	1871			1872			1873			1874			1875		
	Minima.	Le	Maxima	Minima	Le	Maxima	Minima	Le	Maxima	Minima	Le	Maxima	Minima	Le	Maxima
Décemb.	736.4	14	769.5	737.1	28	772.0	727.6	10	758.5	747.3	31	771.9	733.6	11	764.4
Janvier.	30.9	16	66.3	17.6	23	61.3	23.8	20	65.5	41.9	16	72.1	41.1	24	69.0
Février..	43.3	4	70.2	41.4	1	61.9	32.2	2	72.8	30.4	28	68.9	36.6	25	67.1
Mars...	43.4	6	68.5	36.2	30	64.7	34.3	1	58.6	47.8	9	72.4	43.4	5	69.7
Avril ...	38.6	19	62.4	32.6	22	70.3	44.3	16	66.8	30.0	11	63.9	40.1	5	69.1
Mai	50.6	24	66.2	43.1	17	68.1	43.6	17	66.8	43.4	13	66.2	45.1	21	67.7
Juin.	46.8	18	66.0	45.8	9	63.5	43.3	12	66.5	44.7	27	68.4	46.0	14	63.2
Juillet...	44.0	2-26	68.9	46.9	31	64.2	43.0	13	63.8	46.5	28	64.2	40.3	13	64.1
Août.	42.5	18	64.6	43.8	7	64.6	48.6	24	64.8	46.4	13	66.7	49.4	8	64.2
Septemb.	30.5	27	60.0	43.6	4	66.1	43.9	15	65.6	39.0	5	65.4	49.6	21	63.9
Octobre..	39.9	29	67.8	34.1	25	65.2	33.8	23	67.7	38.7	30	66.1	34.4	13	70.5
Novemb.	43.5	7	66.9	25.8	30	68.4	35.6	2	67.5	28.3	11	67.6	24.4	11	64.6
ANNÉE..	730.5	27 sept	770.2	717.6	23 janv	772.0	723.8	20 janv	772.8	728.3	11 nov	772.4	724.4	11 nov	770.5
								18 févr			6 mar			6 oct.	

II

Moyenne annuelle de la hauteur du baromètre

La moyenne déduite des minima et des maxima quotidiens de dix années est de $756^{\text{mm}}0$. En combinant les observations de 9 h. du matin, midi, 3 h. et 8 h. du soir, on obtient $756^{\text{mm}}1$. Les observations de M. Belleville donnaient $756^{\text{mm}}04$ pour moyenne déduite de cinq années et des observations de 6 et 9 h. du matin, 6 et 9 h. du soir. L'erreur due à la différence de deux mètres d'altitude, causée par le déplacement de l'instrument, donne lieu à une correction de $0^{\text{mm}}2$; ce qui ramène la pression moyenne de la première série à $756^{\text{mm}}2$, pour l'altitude actuelle du baromètre.

La correction instrumentale : — 0.75 n'a été faite dans nos dix années, que pour 1875; en admettant, comme l'état de bonne conservation de l'instrument doit le faire supposer, que cette correction eût dû être toujours la même, nous trouvons, pour moyenne de notre série de dix ans, $755^{\text{mm}}2$.

Pour réduire au niveau de la mer cette hauteur barométrique, et pouvoir ainsi la comparer à celle des autres villes, il faut une nouvelle correction. Il est, avant tout, nécessaire d'être bien fixé sur l'altitude de la cuvette du baromètre.

La détermination exacte de l'altitude de la cuvette du baromètre, à l'observatoire de la marine, a fait

pour nous l'objet d'une note insérée, en 1878, dans l'*Annuaire de la Société météorologique* (1).

Nous avons démontré dans cette note que l'altitude indiquée dans notre premier chapitre, d'après les registres de l'observatoire, est fausse. En réalité, la cuvette du baromètre est à 64 mètres au-dessus du niveau moyen de la mer, déterminé directement au port de Brest, et à 65^m13 au-dessus du niveau moyen de la mer, adopté pour le nivellement général de la France. Depuis la publication de cette note, l'altitude de 65 mètres, pour le baromètre de Brest, est adoptée par l'observatoire de cette ville et par le bureau central de l'observatoire de Paris.

Pour faire à la hauteur barométrique la correction de l'altitude, on ajoute ordinairement à cette hauteur, réduite à zéro degré, un nombre toujours le même, quelle que soit la température du moment, et en tenant compte seulement de la moyenne thermométrique annuelle. Ce procédé est inexact. M. Renou a démontré que la correction doit varier non-seulement avec la latitude, mais, dans un même lieu, avec la température de l'air extérieur, au moment de l'observation.

Dans son *Supplément aux Tables usuelles de la météorologie*, M. Renou donne le tableau de la correction à faire pour réduire le baromètre au niveau moyen de la mer, aux températures de 0°, 10°, 20°, en tenant compte de la correction de la pesanteur à la latitude de 48°. On peut déduire de ce tableau la table suivante, applicable au baromètre de l'observatoire de Brest, à 65 mètres d'altitude.

(1) *Note sur l'altitude de l'observatoire de la marine de Brest*, xxvi^e vol., p. 23. — Voir aussi la *quinzaine météorologique*.

CORRECTION ADDITIVE POUR LA RÉDUCTION DU BAROMÈTRE
AU NIVEAU DE LA MER

Température extérieure.	Correction.
0°	6 ^{mm} 18
1°	6 16
2°	6 13
4°	6 08
6°	6 04
8°	5 99
10°	5 94
12°	5 90
14°	5 85
16°	5 81
18°	5 76
20°	5 72

D'après cette table, la température annuelle de Brest étant voisine de 11°, la correction à faire à la pression barométrique devra être de 5^{mm}92. Nous obtenons ainsi, pour moyenne annuelle de la pression barométrique à Brest, au niveau moyen de la mer :

Série de 5 ans (1855-1859). . 762^{mm}1.

Série de 10 ans (1866-1875). . 761 1.

La différence entre les deux moyennes est de 1 millimètre. Si nous comparons entre elles les moyennes de midi des deux séries, en faisant les corrections nécessaires, nous trouvons également une différence de 1 millimètre.

Il faut remarquer que nous ignorons quelle correction instrumentale était faite aux observations de M. Belleville, si la correction de — 0.75 a toujours été applicable au baromètre de l'observatoire, et quelles

sont les corrections qui ont été faites avant la vérification de l'année 1875.

Dans sa carte des isobares de France (1), M. Renou admet qu'au niveau moyen de la mer la hauteur barométrique est, à Brest, 761.7. L'extrême exactitude, qui est le cachet des travaux de ce savant, ne nous permettrait de préférer la moyenne trouvée par nous, que si nous étions certain de l'exactitude de la comparaison instrumentale faite en 1875. D'autant plus que M. Renou avait vérifié lui-même, en 1855, le baromètre de Brest. S'il admet 761.7 comme moyenne, au lieu de 762.1 donnés par le calcul, c'est donc qu'il fait une correction de 0.4 au lieu de celle que nous faisons actuellement.

Il reste donc une incertitude de 0.6 sur la véritable moyenne barométrique de Brest. Cette incertitude indique l'urgence d'une nouvelle vérification de l'instrument dont on se sert à l'observatoire de la marine.

M. Buys Ballot a déduit les *Normales mensuelles* barométriques de Brest (2) des observations de 1858 à 1874, comparées à celles de Paris, ces dernières étant déterminées en comparant les observations de Paris, de Greenwich, de Vienne et de Palerme. Le savant directeur de l'Institut météorologique des Pays-Bas trouve pour moyenne de Brest le même nombre que le nôtre.

Cette moyenne nous satisferait complètement, si M. Buys Ballot n'avait utilisé une série dans laquelle se trouvent les observations de 1860 à 1865, que nous

(1) *Ann. de la Soc. météor.*, 1864.

(2) *Nederlansch meteorologisch jaarboek voor*, 1872, publié à Utrecht, en 1877, par l'Institut royal des Pays-Bas, page 17

croions n'avoir pas été faites, à l'Observatoire de la marine, avec tout le soin désirable, et dont nous nous sommes abstenu de parler, pour n'avoir pas à en faire la critique.

On sait que la pression atmosphérique est loin d'être la même partout, comme on l'admettait autrefois. En France, les lignes isobares sont assez régulièrement distribuées. Quand on va du Nord au Sud, elles se dirigent de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est. La pression augmente du Nord au Sud. De 761^{mm}7, à Paris, elle est de 762^{mm}5 à Tours et à Nancy, de 763^{mm}0 à Strasbourg, Dijon, Clermont et Toulouse.

Dans son ouvrage sur le climat de Fécamp, M. E. Marchand trouve pour cette ville une moyenne annuelle qui, réduite au niveau de la mer, est de 761^{mm}9. Ces discordances proviennent, nous n'en doutons pas, en grande partie, de la détermination si difficile du niveau moyen de la mer. Ce niveau n'est pas lui-même constant. Le long des côtes, la mer doit être plus haute qu'à une certaine distance, car, dit M. Renou, les vagues élèvent les eaux le long des rivages, sans qu'aucune dépression correspondante fasse compensation. Les ports, les seuls endroits où l'on ait déterminé le niveau moyen de la mer, sont de tous les points des côtes le plus défavorablement situés pour cette détermination. Ainsi, par exemple : le niveau est d'environ 30 ou 40 centimètres plus haut au Havre que dans le milieu de la Manche (Renou).

C'est sans doute de cette incertitude sur le véritable niveau de la mer que provient la divergence entre la moyenne barométrique que nous trouvons à Brest et celles indiquées pour des villes peu éloignées. De

plus, M. Daussy (1) a démontré qu'on était forcé de faire intervenir, dans les observations de la hauteur moyenne de la mer, des corrections relatives à la pression atmosphérique. Bien que ce ne soit pas la hauteur moyenne, mais la hauteur observée du baromètre qui entre dans cette correction, on voit que le phénomène des marées étant en relation avec la pression atmosphérique, il est difficile de s'appuyer sur les moyennes des hauteurs des marées, pour déterminer avec exactitude la pression barométrique moyenne.

En résumé, la détermination de la valeur absolue et précise de la moyenne barométrique annuelle de Brest doit faire le sujet de nouvelles recherches.

III

Variations de la pression atmosphérique dans le cours de l'année

La pression atmosphérique varie incessamment, sous nos latitudes, et c'est à peine si, au milieu des variations accidentelles nombreuses et considérables de la colonne mercurielle, on peut trouver quelques traces des mouvements réguliers et périodiques, qui s'accusent d'une manière si caractéristique dans les régions tropicales.

(1) *Compte rendu de l'Académie des Sciences*, 1836, t. III, p. 136.

Les heures réglementaires auxquelles se font, à Brest, les observations, sont peu propres à faire ressortir les heures tropiques. Il est regrettable que les heures choisies ne soient pas celles dont la Société météorologique a si bien démontré la nécessité. Le savant et regretté Ch. Sainte-Claire-Deville a établi, d'une manière incontestable (1), que les heures les plus favorables pour l'observation du baromètre sont 4 h. et 10 h. du matin, 1 h., 4 h. et 10 h. du soir. Les deux premières et les deux dernières de ces heures se rapprochent autant que possible des heures tropiques, ainsi que nous l'avons personnellement constaté au Sénégal (2), et comme le démontrent d'une manière si nette les observations faites en Chine, à Zi-Ka-Wei, par le P. Marc Dechevrens (3), à l'aide d'un baromètre enregistreur.

Le mouvement annuel du baromètre se dégage plus clairement que le mouvement diurne des observations de Brest. La courbe des hauteurs moyennes mensuelles suit les mêmes inflexions que les courbes tracées pour les villes voisines. On constate deux minima et deux maxima annuels. Les deux maxima s'observent en février et en juin, le dernier est plus élevé. Les minima sont moins bien accusés, ils se montrent en janvier et octobre. Mais une plus longue série changerait probablement ces moyennes et, sans

(1) V. Ch. Sainte-Claire-Deville, *Voyage géologique aux Antilles*. — Paris, 1849.

(2) V. *Recherches sur le climat du Sénégal*.

(3) *Recherches sur les principaux phénomènes de la météorologie à l'observatoire de Zi-Ka-Wei, près Changai*. (Ann. de la Soc. météor., t. XXIV, p. 180.)

doute aussi, leurs valeurs relatives. En effet, si nous examinons les courbes successives des moyennes mensuelles barométriques de nos dix années, nous ne trouvons pas deux courbes semblables, et chacune d'elles diffère beaucoup de celle de l'année moyenne. Le mouvement périodique annuel de la pression atmosphérique disparaît donc tellement sous les oscillations irrégulières, que dix années ne suffisent pas pour le retrouver d'une manière précise. Cela ne doit pas nous étonner quand nous voyons que la marche de la colonne barométrique, à Paris, déduite de soixante années, celle de la colonne barométrique, à Greenwich, déduite de quatre-vingt-seize années, et celles des différentes normales calculées par M. Buys Ballot (1) pour le Helder et neuf autres localités des Pays-Bas, ne suffisent pas pour donner, d'une manière parfaitement exacte, la marche annuelle de la pression atmosphérique sur cette partie de l'Europe.

D'après nos observations, la pression barométrique est plus forte en été que dans les autres saisons. Elle est plus basse en automne, tout en différant peu alors des moyennes de l'hiver et du printemps.

(1) Buys Ballot. *Marche annuelle du thermomètre et du baromètre en Néerland, en rapport avec les observations des stations de Copenhague, Greenwich et Paris*. Institut royal des Pays-Bas. Utrecht, 1876.

IV

Moyennes normales barométriques de Brest

L'incertitude dans laquelle nous restons sur la valeur exacte de la moyenne annuelle, montre qu'il ne peut être question de déterminer, avec une grande précision, les moyennes *normales* mensuelles de la pression atmosphérique. Il n'est cependant pas inutile de chercher les nombres se rapprochant le plus possible de ces moyennes dans l'état actuel de nos connaissances.

En appliquant aux moyennes mensuelles résultant des observations de la marine et insérées dans le tableau que l'on trouve à la page 165, la correction instrumentale de — 0.75, puis une correction de l'altitude variable suivant la température du mois et prise dans la table donnée plus haut, on obtient le résultat suivant :

MOYENNES MENSUELLES BAROMÉTRIQUES, AU NIVEAU MOYEN DE LA MER, A BREST (1866-1875).

Décemb	^{mm} 760.7	Mars...	^{mm} 760.4	Juin...	^{mm} 763.4	Septemb	^{mm} 760.4
Janvier	59.5	Avril...	61.1	Juillet.	62.0	Octobre.	60.3
Février.	62.2	Mai....	60.9	Août...	62.3	Novemb	60.9
Hiver..	760.8	Print..	760.8	Été....	762.6	Autom.	760.5

ANNÉE 761^{mm}.1

La marche générale de la pression barométrique, telle que nous l'avons décrite, n'est pas sensiblement modifiée par ces corrections. On peut rapprocher les

moyennes de cette série de dix ans, des suivantes trouvées par M. Buys Ballot :

MOYENNES MENSUELLES **NORMALES** BAROMÉTRIQUES,
AU NIVEAU MOYEN DE LA MER, A BREST.

Décemb	^{mm} 761.4	Mars. ..	^{mm} 761.3	Juin...	^{mm} 762.9	Septemb	^{mm} 760.2
Janvier	60.3	Avril...	61.3	Juillet.	62.4	Octobre.	59.5
Février.	61.8	Mai...	60.8	Août...	62.8	Novemb	59.8
Hiver..	761.2	Print. ..	761.4	Été....	762.7	Autom.	759.8
ANNÉE 761 ^{mm} .1							

On voit qu'il existe des différences irrégulières et très-sensibles entre les moyennes que nous trouvons et celles du savant météorologiste néerlandais.

V

Amplitudes des variations accidentelles de la pression atmosphérique

Les mouvements du baromètre sont de deux sortes : les uns réguliers et périodiques, les autres accidentels. Ces derniers cachent d'autant mieux les mouvements périodiques que ceux-ci, à mesure que l'on s'éloigne des régions tropicales, sont de plus en plus faibles. Nous ne nous occuperons ici que des mouvements irréguliers du baromètre. Pour obtenir une idée de la valeur de ces mouvements, à Brest, nous avons cherché ce qu'ils avaient été dans l'année 1875 aux diverses périodes entre lesquelles se divise le temps.

AMPLITUDE DES VARIATIONS ACCIDENTELLES
DU BAROMÈTRE

BREST.

1875.

MOIS.	OSCILLATIONS					
	mensuelles et annuelles	diurnes moyennes	diurnes minima	DATES	diurnes maxima	DATES
	mm	mm	mm	le	mm	le
Décembre..	30.8	4.0	1.3	18	13.4	8
Janvier....	27.9	2.8	0.8	17	8.6	25
Février....	30.5	2.8	0.7	14	4.3	23
Mars.....	26.3	2.4	0.6	21	6.6	5
Avril	29.0	2.2	0.6	11	5.8	4
Mai	22.6	2.6	0.7	30	5.5	25-28
Juin	17.2	2.4	0.5	23	6.4	8
Juillet....	23.8	2.6	0.5	23	8.8	14
Août	14.8	1.8	0.7	19	5.3	8
Septembre.	14.3	2.2	0.8	14	5.9	27
Octobre ...	36.1	3.4	0.8	31	12.4	13
Novembre .	40.2	4.0	0.9	29	10.4	7
Année.....	46.1	2.7	0.5	juin juillet	13.4	8 décemb.

La première colonne verticale de ce tableau est donnée par la différence entre la plus haute et la plus basse pression de chaque mois. Comme nous ne possédons pas en réalité les minima et maxima barométriques, mais les pressions voisines de ces extrêmes, choisies entre les neuf observations diurnes, les différences que nous admettons sont toutes trop faibles. Si le nombre des observations quotidiennes

était augmenté, ces différences seraient plus fortes, tout en restant inférieures aux différences des minima et des maxima réels. Des observations recueillies par un enregistreur donneraient seules un résultat parfaitement exact.

La moyenne de la *variation diurne* nous est donnée par la différence entre les moyennes des minima et des maxima barométriques de chaque mois. Comme les variations diurnes s'écartent parfois d'une manière considérable de leurs moyennes, nous avons indiqué quelles avaient été, à chaque époque de l'année, les plus faibles et les plus fortes de ces oscillations. Notons cependant que les observations ne portant pas sur une révolution sidérale complète, il serait plus exact de désigner ces oscillations sous le nom d'oscillations semi-diurnes du jour, celles de la nuit et du nyctemère complet restant inconnues.

La moyenne annuelle de ces variations diurnes a été, en 1875, de 2^{mm}.7. Elle s'est élevée à 3^{mm}.2 en hiver et en automne, pour descendre à 2^{mm}.3 en été, ce qui s'explique par la rareté plus grande des tempêtes dans cette dernière saison.

La plus faible variation diurne ayant atteint 0^{mm}.5, le 23 juin, on voit que le baromètre peut exceptionnellement ne varier que d'une quantité égale à celle de l'oscillation diurne normale sous notre latitude.

Les variations diurnes peuvent avoir une étendue très-considérable, ainsi que le démontre le tableau ci-dessus; mais pour avoir une idée exacte de la valeur de ces mouvements, il ne faut pas se restreindre à considérer ce qui se passe dans un espace de 12 heures. Ainsi, par exemple: en 29 heures, du 7 décembre, à 3 heures du soir, au lendemain, à 8

heures du soir, le baromètre descendit de 763.2 à 742.0, soit de 21.2. Ces grandes variations de pressions accusent le passage, sur notre ville, de fortes lames atmosphériques, causes de troubles redoutables de l'air à la surface du sol et de la mer.

Les *oscillations mensuelles* du baromètre sont beaucoup plus étendues : la plus faible de l'année 1875 atteignit 14^{mm}.3, la plus forte fut de 40^{mm}.2, en novembre.

Les *oscillations annuelles* du baromètre dépassent souvent celle de 1875. En cherchant quelles ont été, pendant dix ans, ces oscillations, c'est-à-dire la différence entre la plus basse et la plus haute des pressions barométriques de chaque année, nous trouvons les résultats suivants :

Années.	Oscillations annuelles.	Années.	Oscillations annuelles.
1866.....	50 ^{mm} 1	1871.....	39 ^{mm} 7
1867.....	40 9	1872.....	54 4
1868.....	46 9	1873.....	49 0
1869.....	39 8	1874.....	44 1
1870.....	34 6	1875.....	46 1

La moyenne de ces oscillations annuelles est de 44^{mm}6. Le plus faible de ces mouvements dépasse donc trente millimètres de mercure, et le plus fort correspond à 54 millimètres, c'est-à-dire à une dénivellation de plus de 500 mètres.

Dans notre *période de dix ans*, les extrêmes de la pression ont été, à l'observatoire de Brest, 717^{mm}61, le 23 janvier 1872, à 11 h. 15 du soir, par une tempête de vent de nord-ouest, accompagnée de pluie et de grêle, et 775^{mm}40, le 10 février 1868, à midi, par vent faible de sud-ouest. En ramenant ces hau-

teurs barométriques au niveau moyen de la mer, en tenant compte de la température du moment de l'observation, et en faisant la correction instrumentale, on trouve que le minimum du 23 janvier a été, au niveau de la mer : $722^{\text{mm}}82$, et le maximum du 10 février : $780^{\text{mm}}61$. Le mouvement entre ces deux extrêmes est de $57^{\text{mm}}79$, cette oscillation, toute considérable qu'elle puisse paraître, ne présente encore qu'une amplitude modérée. Les limites extrêmes de la pression atmosphérique, observées en France, sont, d'après M. Renou, à zéro degré, et au niveau de la mer, $710^{\text{mm}}50$ et $787^{\text{mm}}25$; la différence est de $76^{\text{mm}}75$; elle est beaucoup plus étendue que celle donnée par nos documents.

Il est à remarquer que le minimum auquel peut descendre, à Brest, le baromètre, est de $38^{\text{mm}}3$ au-dessous de la moyenne, tandis que le maximum n'est que de $19^{\text{mm}}5$ au-dessus de cette même moyenne, c'est-à-dire que le mouvement d'élévation de la pression, au-dessus de la moyenne, n'atteint que la moitié de l'entendu du mouvement de baisse. En examinant les diverses séries des minima et des maxima les plus exagérés, on constate toujours, à Brest, ce fait, que les élévations considérables du baromètre sont non-seulement toujours moins étendues, mais aussi beaucoup plus rares que les abaissements.

Si l'on trace pour une année, de deux heures en deux heures, la courbe des hauteurs barométriques et la rapproche de la courbe correspondante de Paris, on constate que les deux courbes sont sensiblement parallèles. Si parfois de légères oscillations d'une heure à l'autre ne se reproduisent pas, les grands mouvements, dans un sens ou dans l'autre, se re-

trouvent toujours dans les deux villes. Le parallélisme n'est pas absolu; il y a presque toujours une avance des grands mouvements barométriques de Brest sur ceux de Paris. Ordinairement, l'avance de Brest est de quelques heures; ainsi, par exemple : le 6 décembre 1874, à 2 heures du soir, un minimum passait sur Brest, il n'atteignait Paris qu'à 8 heures du soir; tandis que le baromètre montait à Brest de 2 heures à 8 heures du soir, il continuait à descendre à Paris. Ce phénomène est surtout évident dans les mois d'hiver, à cause de l'étendue des oscillations barométriques qui accompagnent les mauvais temps.

L'avance de Brest sur Paris est très-variable. Dans l'année 1875, sur 47 des baisses barométriques les mieux accentuées, l'avance du minimum de Brest sur celui de Paris a été, de 1 heure à 2 heures, dix fois; de 4 heures à 8 heures, quatorze fois; de 10 heures à 12 heures, quatre fois. Treize fois le minimum étant tombé la nuit dans l'une ou l'autre des deux villes, la différence des heures n'a pu être constatée avec précision; mais le minimum passa d'abord sur Brest, d'après la dernière observation du soir et la première du matin.

Dans cinq cas, le minimum eut lieu à la même heure dans les deux localités. La différence horaire des deux villes n'étant que de 27 minutes, et les observations barométriques n'étant faites que de deux heures en deux heures, il n'est pas possible de dire si, dans ces cas, le minimum passa d'abord sur Brest, ou s'il y a eu coïncidence, ou même retard de Brest sur Paris. Enfin, dans un seul cas, il y eut avance du minimum, de Paris sur celui de Brest, le minimum ayant passé à 3 heures du soir à Paris et à

4 heures du soir à Brest, le 9 juin. Nos courbes n'étant pas continues, il n'est pas possible d'indiquer avec plus de précision les différences horaires de ces mouvements barométriques.

Une importante amélioration à apporter à l'observatoire de la marine, serait l'introduction dans cet établissement d'un baromètre enregistreur. Après avoir, comme toutes les inventions, subi une période de tâtonnements, les baromètres enregistreurs sont arrivés à une exactitude parfaite. Les derniers progrès accomplis par M. Rédier font de cet instrument un des meilleurs dont il soit possible de se servir en météorologie. Les courbes publiées par M. L. Teisserenc de Bort, dans la *Quinzaine météorologique*, montrent l'utilité de ce baromètre et les importantes conclusions qu'il permet de tirer d'observations faites simultanément dans plusieurs régions de la France. L'usage de cet instrument à l'observatoire causerait une dépense bien minime pour le service de la marine, et les résultats obtenus auraient une grande valeur ; le travail des employés deviendrait beaucoup moins pénible.

Si l'observation du baromètre présente un intérêt local, son importance augmente considérablement lorsque, à l'aide du télégraphe, il est permis de connaître quel est l'état de la pression atmosphérique, à un moment donné, sur un grand nombre de points de l'Europe. On sait alors quels sont les centres de dépressions barométriques sur le continent, et l'on peut en déduire la marche probable de ces centres ; c'est ainsi que la prévision du temps devient possible.

Les avertissements météorologiques sont adressés

directement au port de Brest par l'observatoire de Paris, puis affichés sans aucun contrôle de l'observatoire de Brest. Souvent ces prévisions arrivent trop tard, et le signal annonçant la tempête n'est hissé que lorsque la tempête commence déjà à s'apaiser. Il en résulte qu'à Brest on attache peu d'importance à ces avertissements. Il n'en serait pas de même si les marins expérimentés entre les mains desquels est placé l'observatoire de Brest étaient appelés à contrôler les dépêches venues de Paris. Ils pourraient, se servant de leurs propres observations, ajouter, sous leur responsabilité, quelques mots à l'avertissement reçu, et atténuer ou fortifier la signification de cette prévision.

Etudier ici l'intéressante question de la prévision du temps serait sortir des limites de notre sujet; nous ne voulons que signaler l'extrême importance de cette question de météorologie dynamique.

Brest est le lieu le plus favorablement situé en France pour avertir Paris et le reste du pays des grands mouvements de l'atmosphère. La côte occidentale de l'Irlande présente seule des points plus favorablement situés. Sous ce rapport, nous sommes tributaires de la Grande-Bretagne. En cas de guerre maritime, la prévision du temps jouerait certainement un rôle des plus sérieux dans les avertissements ou les ordres à donner à nos escadres; l'observatoire de Brest aurait alors un rôle qui ne pourrait être rempli par aucun autre observatoire.

CHAPITRE VI

ÉTAT HYGROMÉTRIQUE

I

Observations

Nous avons résumé les moyennes relatives à l'état hygrométrique de l'atmosphère de Brest, pendant dix années. Les observations ont été faites aux heures indiquées précédemment. Les tables servant à traduire les indications données par la lecture du thermomètre sec et du thermomètre mouillé sont celles de M. Renou. Les deux instruments réunis sur une plaque de buis sont placés dans la cabane-abri de la terrasse de l'observatoire, à côté des thermomètres à minima et à maxima.

Nos critiques sur la manière dont sont exposés les thermomètres doivent conserver leur importance; quand il s'agit de conclure des observations comparées du thermomètre sec et du thermomètre mouillé, quelles sont, aux différentes heures du jour, la tension de la vapeur et l'humidité relative.

Dans les observations du psychromètre d'August, toutes les causes d'erreurs tendent à diminuer la différence entre le thermomètre sec et le thermomètre mouillé, et par suite à élever la valeur des chiffres exprimant l'état hygrométrique.

De tous les instruments de la météorologie, l'hygromètre est celui qui porte le caractère le plus local. Il doit être placé dans un lieu isolé et parfaitement exposé aux vents, ainsi que l'indiquent les instructions de la Société météorologique. Or, à l'observatoire de la marine, les instruments sont soustraits en partie aux courants d'air, de sorte que, les jours de grands vents, l'évaporation moins rapide de l'eau qui entoure la boule du thermomètre mouillé fait que la température de cet instrument s'abaisse moins que s'il était exposé à l'air libre (on admet que le vent faible ou modéré est sans influence sur le résultat obtenu). La différence entre le thermomètre sec et le thermomètre mouillé est donc parfois trop faible et les nombres exprimant l'état hygrométrique exagérés.

Le même reproche pourrait être adressé à un grand nombre d'observatoires, et si, à Brest, les observations ne donnent pas des résultats aussi parfaits que ceux que l'on serait en droit d'exiger d'une meilleure exposition, elles présentent encore une précision suffisante. Il ne faut pas oublier que Regnault considérait le psychromètre comme « un instrument empirique analogue à l'hygromètre à cheveu de Saussure, » et sur lequel, par conséquent, il ne faut pas compter comme sur un instrument d'une précision complète.

Avant de donner les résultats des observations recueillies à Brest, il ne sera peut-être pas inutile

de rappeler quelques-uns des principes sur lesquels s'appuient les recherches hygrométriques.

A. Humidité absolue ou quantité absolue de vapeur d'eau contenue dans l'air. — Il résulte de la tendance de l'eau à se transformer en vapeur, que l'air contient toujours de la vapeur dans des proportions variables, suivant que la température est plus ou moins élevée.

Cette vapeur aqueuse, intimement unie à l'air, peut être en quantité notable, et cependant l'air paraît sec tant qu'il reste chaud, comme en été ; tandis qu'en hiver, où cette humidité est à son minimum, elle se manifeste par des signes sensibles à nos organes. Des expériences ont fait connaître le *poids de la vapeur d'eau* que peut contenir, aux différentes températures, un mètre cube d'air saturé. Lorsque l'on connaît la température à laquelle un espace donné est saturé, on peut donc en déduire, à l'aide des tables dressées par les physiciens, le poids de la vapeur d'eau contenue dans un mètre cube.

La *tension ou force élastique* de la vapeur d'eau est, à température égale, la même dans un espace grand ou petit, si cet espace est saturé. Cette tension de la vapeur a été mesurée expérimentalement aux différentes températures. Si donc l'on connaît la température à laquelle un espace donné est saturé, on peut déduire des tables résultant de ces mesures quelle est la tension de la vapeur d'eau contenue dans cet espace.

La quantité de vapeur d'eau contenue, à une température donnée, dans une masse d'air saturé, correspond donc à un poids toujours le même par mètre cube, et à une tension toujours la même ; elle est donc exprimée aussi bien par la tension que par le poids. En météorologie, on préfère donner la tension. Cette tension s'exprime

en millimètres et fractions de millimètre, de la hauteur de la colonne de mercure nécessaire pour lui faire équilibre.

M. Ch. Martins, dans sa traduction de Kaemtz, fait d'ailleurs remarquer que de 0° à 25° la tension de la vapeur d'eau exprimée en millimètres est sensiblement égale au poids de la quantité correspondante, exprimée en grammes par mètre cube. Les différences sont de l'ordre de la première décimale.

B. Humidité relative. — L'humidité relative est le rapport existant entre la quantité absolue de vapeur d'eau contenue dans l'air et celle que l'air contiendrait s'il était saturé de vapeur.

Si l'on connaissait le poids de la vapeur d'eau contenue dans un volume d'air déterminé et le poids nécessaire pour saturer ce même volume, le rapport de ces poids exprimerait l'humidité relative de ce volume d'air.

On peut toujours substituer aux poids ci-dessus *les forces élastiques de la vapeur qui leur correspondent*. Le poids de la vapeur existant dans l'air et celui qu'il faudrait pour saturer cet air, sont en effet proportionnels aux forces élastiques correspondantes; cela se démontre en physique. Ainsi donc, le rapport des forces élastiques ou tensions exprime, de même que le rapport des poids, le degré d'humidité, ce qu'on appelle l'*humidité relative*.

Cette humidité relative est donc un rapport, c'est une fraction de la saturation. Cette fraction s'exprime ordinairement en centièmes de la saturation complète, de sorte que lorsqu'elle est connue, on sait que l'air contient tant pour cent de l'eau qu'il pourrait contenir, s'il était saturé.

Forcé de limiter notre publication, nous donnerons seulement les résultats les plus importants des observations de dix années.

MOYENNES DE L'ÉTAT HYGROMÉTRIQUE
BREST ANNÉE MOYENNE CONCLUE DE DIX ANS (1866-1875).

MOIS.	TENSION DE LA VAPEUR EN MILLIMÈTRES.							HUMIDITÉ RELATIVE EN CENTIÈMES						
	7 et 8 h. matin.	9 h. matin.	Midi.	3 h. soir.	6 h. soir.	8 h. soir.	Moyen.	7 et 8 h. matin.	9 h. matin.	Midi.	3 h. soir.	6 h. soir.	8 h. soir.	Moyen.
Décembre	6 65	6 70	7 42	7 40	6 84	6 70	6 85	87	86	84	80	85	86	84
Janvier . .	6 68	6 76	7 15	7 18	6 95	6 88	6 93	89	88	83	84	87	88	86
Février . .	6 66	6 83	7 22	7 22	6 97	6 69	6 93	88	86	79	79	83	86	83
Mars. . . .	6 45	6 69	7 07	7 00	6 83	6 69	6 79	85	80	72	73	78	82	78
Avril . . .	7 69	7 95	8 34	8 20	7 94	7 78	7 98	82	75	68	69	75	80	75
Mai. . . .	8 93	8 96	9 39	9 22	9 00	8 88	9 06	79	71	65	66	73	80	72
Jun. . . .	40 55	40 74	44 06	40 88	40 62	40 49	40 72	80	73	67	68	75	80	74
Juillet. . .	42 42	42 46	42 96	42 55	42 17	41 95	42 37	82	74	68	69	75	80	75
Aout. . . .	41 59	42 22	42 42	42 19	42 03	42 09	42 09	84	75	68	69	75	82	75
Septembre	40 89	41 44	41 91	41 69	41 48	41 22	41 44	80	80	72	72	80	84	79
Octobre. .	9 00	9 33	9 85	9 72	9 32	9 16	9 40	87	83	76	77	82	84	81
Novembre.	7 13	7 29	7 76	7 84	7 33	7 32	7 45	85	84	76	78	83	85	82
ANNÉE. . .	8 69	8 94	9 35	9 23	8 96	8 84	9 00	85	80	78	74	79	83	79
Hiver. . .	6 66	6 76	7 16	7 17	6 91	6 76	6 90	88	87	81	81	85	87	85
Printemps.	7 69	7 86	8 26	8 14	7 92	7 78	7 98	85	75	68	69	75	81	75
Été. . . .	41 42	41 81	42 15	41 87	41 61	41 54	41 72	82	74	68	69	75	81	74
Automae..	9 00	9 35	9 84	9 75	9 38	9 23	9 43	86	82	75	76	82	84	81

II

Moyennes annuelles de l'état hygrométrique

A. *Humidité absolue.* — La tension moyenne de la vapeur d'eau est, à Brest, de 9^{mm} 00. A la température de 11 degrés, la tension maxima de la vapeur est, d'après les tables de Regnault, de 9^{mm} 79. La tension moyenne est donc, à Brest, peu éloignée de la tension maxima ; et l'air contient, en moyenne, un peu plus de 9 grammes d'eau par mètre cube.

Si nous comparons la tension moyenne déduite de dix années aux moyennes annuelles qui ont servi à la déterminer, nous trouvons, d'une année à l'autre, très-peu de différence entre les chiffres exprimant la quantité absolue de vapeur d'eau suspendue invisible dans l'atmosphère. La plus faible moyenne annuelle est de 8^{mm}39 (1870), la plus forte, de 9^{mm}37 (1874).

La moyenne annuelle est plus forte que celle que l'on obtient sous le climat de Paris. Dans l'année météorologique 1875, la tension moyenne de la vapeur d'eau fut pour la campagne des environs de la capitale (au laboratoire du Parc de Saint-Maur), 7^{mm}66, pendant qu'elle était, à Brest, de 8^{mm}88. La première tension correspondait à une température annuelle de 10°5, et la seconde à une température de 11°8 (moyennes déduites dans les deux villes des températures extrêmes). Mais la situation de l'observatoire de la marine, au sommet d'un haut édifice, place les instruments dans des conditions différentes de celles de l'observatoire modèle du laboratoire des recherches météorologiques, dirigé au Parc de Saint-Maur par

M. Renou. Ces comparaisons perdent donc une partie de leur valeur, les conditions hygrométriques variant sensiblement avec la hauteur. Il est cependant permis d'affirmer que la quantité absolue de vapeur d'eau est plus considérable dans l'atmosphère de Brest que dans celle de Paris. C'est un résultat de la situation maritime de notre ville.

B. Humidité relative. — La moyenne annuelle de l'humidité relative atteint le chiffre considérable de 79 centièmes. Les moyennes de chacune des dix années s'écartent très-peu de ce nombre.

En 1875, à Brest, la moyenne fut de 80 centièmes, tandis qu'à Paris, M. Renou obtenait 79 centièmes, c'est-à-dire à peu près le même nombre. Il faut noter que les moyennes de Brest sont déduites de six observations, tandis que celles de M. Renou sont déduites de vingt-quatre observations quotidiennes.

III

Variations mensuelles de l'état hygrométrique

A. Humidité absolue. — La tension moyenne de la vapeur d'eau contenue dans l'air varie dans le même sens que la température; de sorte que l'on n'a qu'à se reporter à ce que nous avons dit relativement à la marche de la température dans le cours de l'année, pour connaître quelle est celle de l'humidité absolue. Les observations semblent pourtant indiquer une légère discordance entre la marche des deux phénomènes. Au mois de mars, la moyenne de la tension de la vapeur est légèrement plus basse qu'en

février, et la moyenne de février égale celle du mois de janvier, bien que la température de ce dernier mois soit plus basse.

On ne peut donc pas dire qu'il y ait parallélisme complet entre les courbes de la température et de la tension de la vapeur. Chaque année, la courbe des moyennes ressemble cependant considérablement à celle des moyennes de la température.

La quantité moyenne de la vapeur d'eau est à son minimum en mars ($6^{\text{mm}}79$), et à son maximum en juillet ($12^{\text{mm}}37$). Ce mouvement est peu considérable. Au Parc de Saint-Maur, en 1875, la tension moyenne de la vapeur a oscillé de $4^{\text{mm}}32$ (février) à $12^{\text{mm}}51$ (août) : la différence est de $8^{\text{mm}}19$; tandis qu'à Brest elle a été, dans la même année, de $6^{\text{mm}}61$: de la moyenne de mars à celle de septembre.

Sous le rapport de l'humidité absolue de même que sous le rapport de la température, le climat de Brest est donc plus fixe, plus constant que celui de Paris.

B. *Humidité relative.* — L'air changeant constamment de température et de pression, son pouvoir d'absorption pour la vapeur d'eau se modifie sans cesse, et si, d'un côté, la quantité absolue de vapeur dissoute dans l'air augmente ou diminue avec la température, d'un autre côté, le rapport de cette quantité à celle nécessaire pour saturer complètement l'air, se modifie aussi.

La moyenne de l'humidité relative est, à Brest, au mois le plus sec, en mai, de 72 pour cent de celle qui saturerait l'air ; elle atteint 86 pour cent au mois de janvier. La différence peu considérable entre ces moyennes montre en même temps l'abondance de l'humidité sensible de l'air, à

Brest, et son peu de variabilité, puisque l'humidité ne monte ou ne descend que de 14 centièmes en moyenne.

La moyenne mensuelle de l'humidité varia, en 1875, à Brest, de 71 à 89 centièmes, c'est-à-dire de 18 centièmes; à Paris, de 59 à 90 c'est-à-dire de 31 centièmes. L'oscillation a donc été environ moitié moindre à Brest.

La manière dont se modifie, de mois en mois, l'humidité de l'air, est, dit-on, inverse de celle dont marche la température : cette règle n'est pas exacte à Brest. La température est ascendante pendant huit mois et descendante pendant quatre. L'humidité relative de l'air, descendante pendant quatre mois, est ascendante pendant huit mois, et cela d'une façon très-nette. A son maximum en janvier, l'humidité diminue régulièrement et rapidement jusqu'en mai, pendant que la température croît. A son minimum en mai, l'humidité croît lentement jusqu'en juillet, pendant que la température croît. Elle reste stationnaire de juillet à août, puis reprend son mouvement d'élévation d'août à décembre, pendant que la température décroît; elle continue de monter de décembre à janvier, pendant que la température redevient ascendante.

Ainsi donc, il y a opposition entre l'ascension thermométrique et la baisse de l'humidité, pendant quatre mois, puis mouvement d'élévation dans le même sens, pendant quatre mois; enfin, aux quatre mois de baisse du thermomètre correspond un mouvement d'élévation de l'humidité.

Les quatre mois pendant lesquels l'humidité, au lieu de marcher en sens inverse de la température, suit la même loi qu'elle, sont ceux de mai, juin, juillet, appartenant à la belle saison, et celui de décembre qui a été, à Brest, le plus froid, dans notre série.

IV

Variations quotidiennes de l'état hygrométrique

A. *Humidité absolue.* — Sa marche diurne, d'après les moyennes déduites des observations, est celle observée dans le reste de la France. La quantité de vapeur contenue dans l'air augmente avec la température dans la première partie de la journée, elle baisse avec elle dans la seconde partie.

B. *Humidité relative.* — Elle baisse de 7 heures du matin à 3 heures du soir, à mesure que la chaleur augmente. Cela s'explique par l'obstacle apporté par l'air à la formation de la vapeur d'eau. A mesure que la température s'élève, la capacité de l'air pour l'eau croît plus rapidement que n'augmente l'évaporation toujours plus ou moins limitée; il en résulte que, relativement à son état de saturation, l'air contient moins d'eau à mesure que sa température s'élève.

De 3 à 6 heures et 8 heures du soir, l'humidité relative augmente très-rapidement avec abaissement de la température. Aussi, le matin et le soir, des brouillards couvrent souvent la rade.

V

Extrêmes absolus de l'état hygrométrique

Il est intéressant de considérer quels ont été, non les extrêmes absolus que nous ne possédons pas, mais les résultats des observations se rapprochant le plus possible de ces extrêmes. Connaissant, d'un côté, les moyennes

et, de l'autre, les extrêmes que peut atteindre l'humidité, nous aurons des notions suffisamment complètes sur l'état hygrométrique de l'atmosphère de la localité.

EXTRÊMES ABSOLUS DE L'ÉTAT HYGROMÉTRIQUE

D'APRÈS NEUF OBSERVATIONS QUOTIDIENNES DANS UNE PÉRIODE
DE DIX ANS.

BREST

1866-1875

MOIS.	HUMIDITÉ ABSOLUE TENSION DE LA VAPEUR D'EAU.				HUMIDITÉ RELATIVE en centièmes.	
	Minima	DATES.	Maxima	DATES.	Minima	DATES.
	mm		mm			
Décembre.	2.58	1872 le 9	11.58	1868 le 5	41	1872 le 9
Janvier...	1.58	1868 2	10.68	1869 17	32	1868 2
Février...	2.52	1870 10	10.95	1869 5	36	1870 10
Mars.....	2.94	1867 7	13.31	1871 2	37	1866 22
Avril.....	3.15	1868 10	17.49	1874 28	17	1870 6
Mai.....	3.90	1867 23	15.29	1875 14	29	1875 13
Juin.....	3.75	1869 15	22.43	1872 18	28	1867 27
Juillet....	6.15	1876 14	21.85	1868 18	28	1870 24
Août.....	6.50	1869 31	21.45	1868 2	30	1869 25
Septembre.	6.02	1867 16	18.40	1875 23	34	1870 23
Octobre...	4.22	1869 2	15.69	1873 3	35	1870 4
Novembre.	2.85	1868 17	13.80	1874 4	42	1867 7
Dix ans..	1.58	2 janvier 1868	22.43	18 juin 1872	17	6 avril 1870

Notre tableau des moyennes mensuelles ne résumait que les observations des six heures, les plus importantes. Pour obtenir les extrêmes de l'état hygrométrique, nous avons dû examiner les neuf observations quotidiennes faites

pendant dix ans et y relever, pour chaque mois, la tension minima et la tension maxima de la vapeur d'eau, l'humidité relative minima et l'humidité relative maxima. Ces résultats diffèrent peu de ceux qu'aurait donnés un instrument enregistrant, d'une manière continue, l'état hygrométrique de l'air, de sept heures du matin à huit heures du soir, pendant cette longue période.

Malgré l'intérêt que présente le tableau des extrêmes de l'état hygrométrique, chaque mois, pendant dix ans, ainsi que les dates et les heures de ces observations, nous n'en avons fait imprimer que le résumé ci-dessus pour ne pas trop multiplier les tableaux numériques.

A. Humidité absolue. — Voici des détails sur les deux observations extrêmes de ces dix années :

L'observation du 2 janvier 1868, à midi, donnait : thermomètre sec $+ 1^{\circ}.0$, thermomètre mouillé $- 3^{\circ}.0$, ce qui correspond, d'après les tables, à une tension de $1^{\text{mm}}58$ et à une humidité de 32 centièmes. Le vent était modéré de l'ENE, le ciel complètement couvert, le baromètre à $769^{\text{mm}}26$.

Le 18 juin 1872, à midi, le thermomètre sec indiquait $30^{\circ}8$, le thermomètre mouillé, $26^{\circ}2$; la différence est de $4^{\circ}6$, ce qui donne $22^{\text{mm}}43$ de tension et 68 cent. pour l'humidité relative. La pression barométrique était à $754^{\text{mm}}23$, le vent à l'Est, à peu près calme, le ciel presque pur. Le maximum thermométrique fut de $33^{\circ}6$, il y eut de la pluie la nuit suivante et le temps fut orageux.

Ces deux tensions extrêmes, il ne faut pas l'oublier, sont tout à fait exceptionnelles, puisque chacune d'elles

n'a été constatée qu'une seule fois, en dix ans. Cependant le tableau ci-dessus montre que des tensions assez peu éloignées de ces extrêmes ont été observées à des dates variables.

La plus faible tension, celle de $1^{\text{mm}}58$, observée au moment où la température était de 10° , correspond à $1^{\text{gr}}92$ de vapeur d'eau par mètre cube d'air. La tension la plus forte : $22^{\text{mm}}43$, observée à une température de $30^{\circ}8$, correspond à $22^{\text{gr}}88$ de vapeur par mètre cube d'air. De sorte que les limites extrêmes de la quantité de vapeur d'eau que peut contenir l'atmosphère de la ville de Brest, sont à peu près 2 grammes et 23 grammes par mètre cube d'air.

En dix ans, le minimum annuel de la tension de la vapeur d'eau a été huit fois observé dans l'un des mois de l'hiver. Il a été observé deux fois en dehors de cette saison : au mois de mars 1869 et en avril 1873.

Dans la même période, le maximum de la tension a toujours été observé dans l'un des trois mois de l'été, excepté une fois : au mois de septembre 1875.

Il est à remarquer que tandis qu'on peut observer sous le climat de France des températures maxima atteignant et dépassant même les températures des climats équatoriaux, jamais ces températures élevées ne persistent un temps suffisamment long pour permettre à l'air de se charger, même pendant un instant, d'une quantité de vapeur d'eau approchant de celle contenue en moyenne dans l'atmosphère de l'équateur, pendant la saison chaude. Le maximum atteint à Brest, dans une longue série de dix années, est inférieur à la *moyenne* de la tension de la vapeur, au mois de septembre, à St-Louis (Sénégal). Au point de vue médical, cette remarque présente une grande importance.

B. Humidité relative. — Le maximum de l'humidité relative, c'est-à-dire la saturation complète, s'observe très-souvent à Brest, et à toutes les époques.

Le minimum, 17 centièmes, a été constaté le 6 avril 1870, à quatre heures du soir. Thermomètre sec, 21°0; mouillé, 10°8, vent de NNE très-faible. Cette sécheresse excessive est tout à fait exceptionnelle sous le climat de Brest.

Tous les minima mensuels de l'humidité absolue ont été observés alors que le vent soufflait des environs de l'Est.

C'est ordinairement en été, quelquefois au printemps, que s'observe le minimum annuel de l'humidité relative. Une seule fois, en 1872, il a été observé en décembre; mais cette année fut très-humide et très-pluvieuse, et le minimum extrême ne descendit qu'à 41 centièmes. On peut juger de la rareté des sécheresses en constatant que les minima absolus des dix années successives ont été, de 1866 à 1875 :

31 — 28 — 30 — 30 — 17 — 40 — 41 — 39 — 40 — 41

VI

Oscillations de l'état hygrométrique

Nous avons étudié dans notre premier chapitre quelles étaient, à Brest, les oscillations de la température; employant la même méthode, pour l'état hygrométrique, nous compléterons les notions que nous avons obtenues sur ce dernier phénomène.

1° Dans la période de dix années, nous savons que l'humidité absolue peut varier de 20^{mm}85, ce qui correspond à une oscillation d'environ 21 gram. d'eau par mètre cube.

L'humidité relative atteignant souvent le point de saturation, nous n'avons à considérer que le minimum de l'humidité relative, pour avoir l'étendue des oscillations qu'elle peut présenter. Le minimum de dix ans ayant été de 17 centièmes, il en résulte que, suivant les circonstances, l'humidité relative peut descendre de la saturation à 17 centièmes, c'est à-dire qu'elle peut osciller de 83 centièmes.

2° Dans l'espace d'une même année, *l'humidité absolue* varia, dans l'année 1866, où le mouvement a été le plus faible, de 3^{mm}43, le 28 février, à midi ; à 16^{mm}58, le 23 juin, à trois heures du soir ; ce qui donne une oscillation annuelle de 13^{mm}15. La plus forte oscillation annuelle fut celle de 1868, pendant laquelle on observa, le 2 janvier, à midi, 1^{mm}58, et le 18 juillet, à midi, 21^{mm}85. La différence est de 20^{mm}27. Ainsi, dans une même année, l'oscillation de l'humidité absolue est au moins de 13^{mm}15, et au plus de 20^{mm}27.

Traduisons en poids et en chiffres ronds ces tensions : Dans une même année, un mètre cube d'air contient une quantité de vapeur qui oscille au moins de 3 à 16 gr., et au plus de 2 à 22 gr. L'oscillation est donc de 13 gr. au moins et de 20 gr. au plus.

L'humidité relative atteint, tous les ans, plusieurs fois la saturation complète. D'après ce que nous savons des limites inférieures atteintes, l'oscillation annuelle est, à Brest, au moins de 41 pour cent à la saturation, et au plus de 17 pour cent à la saturation, c'est-à-dire de 59 centièmes au moins et de 83 centièmes au plus.

3° Les oscillations mensuelles de l'état hygrométrique sont données par la différence entre les extrêmes

observés dans un même mois. Ne possédant pas exactement ces extrêmes, nous avons relevé les nombres s'en rapprochant le plus possible. En faisant la différence entre ces nombres pris pour minima et maxima de l'état hygrométrique, nous obtenons, pour chacun des mois des dix années, les oscillations de l'humidité absolue et de l'humidité relative. Il a été facile d'en déduire le tableau des moyennes de l'oscillation de chaque mois, ainsi que les extrêmes mensuels de l'étendue de ces oscillations dans les dix années.

OSCILLATIONS MENSUELLES DE L'ÉTAT HYGROMÉTRIQUE

BREST

1866-1875

MOIS.	HUMIDITÉ ABSOLUE.			HUMIDITÉ RELATIVE.		
	OSCILLATIONS			OSCILLATIONS		
	Moyennes (dix ans.).	Minima de dix ans.	Maxima de dix ans.	Moyennes (dix ans.)	Minima de dix ans.	Maxima de dix ans.
Décembre.	mm 6.65	mm 4.72	mm 8.30	42	23	59
Janvier. .	6.11	4.01	8.24	43	29	68
Février...	5.91	4.27	7.17	46	30	64
Mars.	6.85	3.98	8.26	53	39	63
Avril	8.43	6.21	12.13	59	48	83
Mai.	8.87	7.02	11.15	58	50	71
Juin.	10.54	8.24	15.68	57	44	72
Juillet ...	10.29	8.16	14.76	54	38	72
Août.	9.81	7.23	13.68	56	46	70
Septembre	8.88	7.35	10.15	50	40	66
Octobre ..	8.47	6.48	11.02	46	36	65
Novembre	7.63	5.94	10.09	44	33	54
Année ...	8.10	3.98	15.68	51	23	83

A. *L'oscillation mensuelle de l'humidité absolue* est en moyenne de 8^{mm}10. Elle change de mois en mois, ayant sa moindre étendue au mois de février et sa plus forte en juin.

C'est en hiver que les changements dans l'état de l'humidité de l'air sont minima ; en été, qu'ils sont maxima. Ils ont à peu près la même étendue au printemps et à l'automne. L'oscillation de la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air peut s'abaisser à n'être dans un même mois que de 3^{mm}98 (mars 1868), et s'élever à 15^{mm}68 (juin 1872).

L'observation directe de la quantité absolue de vapeur d'eau contenue dans l'air, montre donc que les oscillations mensuelles de cette quantité, comme ses moyennes, suivent les mêmes lois que la température.

Nous avons démontré qu'à Brest la température était plus fixe en hiver, et plus variable en été. Si nous établissons la comparaison entre le climat de Brest et celui de Paris, sous le rapport de l'étendue des oscillations mensuelles de la quantité absolue de vapeur d'eau contenue dans l'air, en nous bornant à examiner l'année 1875, nous trouvons que la moyenne générale des oscillations mensuelles est, à peu de chose près, la même : 7^{mm}73 pour Brest, 7^{mm}80 pour Paris (Parc de Saint-Maur). Mais en comparant les saisons, nous trouvons des différences assez considérables :

MOYENNES DES OSCILLATIONS MENSUELLES DE LA TENSION
DE LA VAPEUR EN 1875

	BREST.	PARIS.
Hiver	5 ^{mm} 54	6 ^{mm} 40
Printemps	7. 60	8. 10
Eté.....	9. 31	8. 20
Automne.....	8. 47	8. 60
Année.....	7. 73	7. 80

Ceci montre qu'à Brest, dans l'hiver et au printemps, les oscillations de la quantité absolue de vapeur d'eau sont moindres qu'à Paris, tandis que le contraire aurait lieu en été. Sous le rapport de l'humidité absolue, l'hiver de Brest est donc beaucoup plus constant que celui de Paris.

B. Oscillations mensuelles de l'humidité relative. — La saturation complète de l'air par la vapeur d'eau n'a pas été observée dans tous les mois de l'année, à Brest, cependant on peut être certain que si des observations avaient été faites la nuit, ou seulement à quatre heures du matin, la saturation complète aurait été constatée au moins une fois dans chacun des mois de cette longue période pendant laquelle il n'y a pas eu de mois sans pluie. Les compléments à 100 des chiffres des minima de l'humidité relative, observés chaque mois, peuvent donc être considérés comme exprimant les oscillations mensuelles.

D'après le dernier tableau, l'oscillation mensuelle de l'humidité relative est de 51 centièmes en moyenne. C'est en décembre qu'elle est minima, en avril qu'elle est maxima. Relativement aux saisons, c'est en hiver que cette oscillation est minima, au printemps qu'elle est maxima. L'étendue moyenne de ces oscillations est à peu près la même en hiver et en automne, d'une part, au printemps et en été, d'autre part. L'oscillation de la quantité relative de vapeur d'eau peut n'être, dans un même mois, que de 23 centièmes. Exemple : décembre 1874, qui fut très-uniformément humide, puisque l'humidité ne descendit pas au-dessous de 77 centièmes. Elle peut s'élever à 83 centièmes, ainsi que cela s'observa en avril 1872, mois où se fit l'observation de la plus forte sécheresse constatée dans les dix années.

Il est digne de remarque que l'humidité relative présente ses moindres oscillations en hiver, l'époque où elle est en moyenne le plus considérable ; cela confirme ce que nous avons conclu des observations de la température et de la pluie. On peut attribuer à la grande quantité relative de vapeur d'eau, dans l'atmosphère de Brest, la constance de la température de l'hiver. Il est aussi fort important de signaler que ce n'est pas en été, c'est-à-dire au moment où les oscillations de la température et celles de l'humidité absolue sont très-étendues, que les oscillations de l'humidité relative présentent leur maximum, mais au printemps. Nous trouvons dans cette variabilité plus grande de l'humidité relative, au printemps, une explication du préjugé qui fait attribuer à cette saison les plus grandes variations de la température. S'il est incontestable (les observations sont là pour le prouver) que, dans cette saison, les variations de température sont loin d'être plus étendues que dans les autres, ainsi que le répètent les ouvrages de médecine, on peut cependant dire que, dans cette saison, les sensations éprouvées par l'économie humaine font accuser le chaud et le froid comme alternant avec plus d'intensité qu'aux autres époques de l'année. Or, ces sensations sont plus en rapport avec l'agitation de l'air, et la variabilité de son état hygrométrique, qu'avec la température réelle de l'air et les variations de cette température. Nos observations, en montrant qu'au printemps, l'humidité relative éprouve les plus grandes oscillations, expliquent ainsi cette contradiction apparente entre les appréciations résultant de l'examen des instruments servant à mesurer la température et celles déduites des impressions *sensorielles*.

En résumé, la température est mieux accusée par les instruments que par les sensations. L'humidité absolue

échappe complètement à l'appréciation de nos sens dépourvus d'instruments de recherches, et l'humidité relative est accusée fortement par l'effet qu'elle produit sur notre économie, dans ses mouvements de diminution ou d'augmentation.

Il ne faudrait pas en conclure que l'humidité absolue est sans influence sur l'économie. Si nos sens sont incapables de nous révéler la présence dans l'air de vapeurs ou de gaz, cela n'empêche pas ces agents de jouer leur rôle favorable ou défavorable à la santé. Ainsi, l'acide carbonique peut augmenter en proportion assez considérable pour altérer la santé, des gaz plus dangereux peuvent se répandre dans l'atmosphère et produire sur nous des effets physiologiques ou morbides, sans que nous ayons conscience par les sens de la présence de ces agents nuisibles.

Comme exemple de l'influence que l'humidité peut avoir sur l'économie, il suffit de citer la possibilité dans laquelle se trouve l'homme de supporter expérimentalement des chaleurs excessives dans une étuve complètement dépourvue de vapeur d'eau, tandis que la vie devient impossible dans ce même milieu, dès qu'il contient la moindre quantité de vapeurs aqueuses.

C'est l'absence presque complète de vapeur d'eau dans l'atmosphère embrasée par le vent du désert, qui explique comment des températures beaucoup au-dessus de la température humaine peuvent être assez bien supportées par l'homme. Au Sénégal, sous l'influence des vents du désert, on voit, à Dagana, le thermomètre placé dans les meilleures conditions à l'ombre, dans le lieu le plus frais des habitations, mais où l'air circule librement, monter au-dessus de 40 degrés centigrades et se maintenir à cette hauteur pendant trois ou quatre heures. Le corps se trouve ainsi dans un milieu élevé de plusieurs degrés au-dessus de sa température propre.

Les objets conducteurs du calorique, le marbre, le fer, donnent dans l'intérieur des appartements, lorsqu'on y pose la main, une sensation de chaleur semblable à celle que l'on éprouve en touchant ces objets, lorsqu'ils viennent d'être exposés au soleil. Mais l'air est sec et ne fait aucunement éprouver l'impression pénible à laquelle on est soumis en septembre et octobre, lorsqu'une température qui ne s'élève guère au-dessus de 30 degrés est accompagnée d'humidité.

Comparons le climat de Brest à celui de Paris, sous le rapport de l'étendue des oscillations mensuelles de l'humidité relative :

MOYENNES DES OSCILLATIONS MENSUELLES DE L'HUMIDITÉ RELATIVE
EN 1875

	A Brest.	A Paris (Parc de St-Maur.)
Hiver.....	41 cent.	48 cent.
Printemps	60 —	77 —
Été	48 —	65 —
Automne.....	43 —	49 —
Année.....	48 cent.	60 cent.

La constance du climat de Brest, relativement à ce phénomène météorologique, est aussi marquée que pour la température. Les oscillations sont en moyenne beaucoup moins fortes à Brest qu'à Paris. Dans les deux villes, les oscillations ont été en 1875, comme dans l'année moyenne, beaucoup plus faibles en hiver et plus fortes au printemps que dans les autres saisons. Ainsi, les phénomènes marchent dans le même sens dans les deux villes, et il n'y a à signaler que la faiblesse des oscillations à Brest, comparativement à celles de Paris. Ces dernières sont conclues des observations de l'humidité relative, faites

à 4 et 10 heures du matin , 4 et 10 heures du soir. La saturation complète ayant été observée tous les mois , excepté un , nous avons obtenu les oscillations en cherchant le complément à 100 des plus faibles chiffres exprimant l'humidité relative de chaque mois, c'est-à-dire que nous avons calculé les oscillations de la même manière que pour Brest.

4° Oscillations diurnes de l'état hygrométrique.

— En faisant, pour chaque saison, la différence entre les moyennes de sept heures du matin et de midi, nous obtiendrons, sinon la moyenne de l'oscillation nyctémérale, du moins une moyenne qui donnera une idée de l'étendue du mouvement auquel l'atmosphère est soumise chaque jour, sous le rapport de son état hygrométrique.

MOYENNES DES OSCILLATIONS DE L'ÉTAT HYGROMÉTRIQUE, DE 7 H.
A MIDI, A BREST, D'APRÈS DIX ANNÉES

	Oscillations de l'humidité absolue.	Oscillations de l'humidité relative.
Hiver.....	0 ^{mm} 50	7 centièmes.
Printemps.....	0 . 57	17 —
Eté.....	0 . 73	14 —
Automne.....	0 . 84	11 —
Année.....	0 ^{mm} 66	12 centièmes.

Comparant Brest à Paris, nous trouvons que, dans l'année 1875, les oscillations moyennes de 7 heures à midi ont été :

A Brest, 0^{mm}62 pour l'humidité absolue; et 13 centièmes pour l'humidité relative.

A Paris, 0^{mm}64 pour l'humidité absolue; et 29 centièmes pour l'humidité relative.

Ces oscillations sont donc à peu près les mêmes dans les villes pour la quantité absolue d'eau contenue dans l'atmosphère, tandis qu'elles sont doubles, à Paris, de celles de Brest pour l'humidité relative.

Pour obtenir des renseignements plus précis sur l'étendue des variations hygrométriques, nous avons cherché dans le journal de l'année météorologique 1875 les différences entre la plus faible et la plus forte tension de chaque jour, c'est-à-dire les différences des tensions extrêmes observées dans les dix observations faites chaque jour de sept heures du matin à huit heures du soir ; puis nous avons fait les moyennes de toutes ces différences pour chaque mois. Nous avons agi de même pour les oscillations diurnes de l'humidité relative. Ces recherches sont résumées dans le tableau suivant qui donne, en outre, les plus grandes et les plus petites oscillations diurnes observées chaque mois.

OSCILLATIONS DIURNES DE L'ÉTAT HYGROMÉTRIQUE

D'APRÈS DIX OBSERVATIONS QUOTIDIENNES

BREST

ANNÉE 1875

MOIS.	HUMIDITÉ ABSOLUE.					HUMIDITÉ RELATIVE.				
	Oscillat.	Oscillat.	Dates	Oscillat.	Dates	Oscillat.	O-cillat.	Dates	Oscillat.	Dates
	moyenn.	minima.		maxima.		moyenn.	minima.		maxima.	
	mm	mm	le	mm	le			le		le
Décembre	1.45	0.44	17	3.02	25	13	3	31	36	2
Janvier. .	1.07	0.24	17	2.34	26	9	3	2	23	22
Février. .	1.27	0.28	8	3.16	1	13	1	12	23	1
Mars ...	1.37	0.42	11	3.19	19	18	3	14	33	31
Avril	2.01	0.51	10	3.82	19	23	9	9	43	2
Mai.	2.44	0.61	2	5.72	12	21	6	29	39	13
Juin.	1.91	0.69	6	5.35	2	21	8	3	33	8
Juillet ...	2.04	0.42	16	4.97	30	20	4	14	37	22
Août.	2.06	0.46	19	3.77	16	22	8	19	36	5
Septembr.	2.55	0.91	28	5.95	1	21	8	22	35	1
Octobre. .	1.79	0.86	9	3.31	7	16	4	26	32	2
Novembre	1.35	0.23	30	2.52	20	12	0	1	26	15
Année. .	1.77	0.23	30 nov.	5.95	1 ^{er} sept	17	0	1 ^{er} nov.	43	2 avr.

A l'aide de ce tableau, il sera facile de comparer ce qui se passe dans l'atmosphère de Brest à ce qui a été observé, la même année, dans les autres villes.

L'oscillation diurne ainsi calculée n'est que très-légèrement inférieure à l'oscillation véritable que nous n'avons aucun moyen de connaître. Elle est supérieure au mouvement qui se fait en moyenne de sept heures du matin à midi, et que nous donne la différence des moyennes hygrométriques de ces heures.

On peut résumer ce que nous avons constaté relativement aux diverses oscillations de l'état hygrométrique, suivant les époques, de la manière suivante :

En hiver, l'humidité absolue est faible, l'humidité relative est très-forte, et les variations accidentelles de ces deux quantités sont faibles.

En été, l'humidité absolue est très-forte, l'humidité relative moins forte qu'en tout autre saison, et les oscillations de ces deux quantités sont très-fortes.

Au printemps, l'humidité absolue et l'humidité relative sont toutes deux au-dessous de la moyenne, et les oscillations de ces quantités sont aussi fortes que dans l'été.

En automne, l'humidité absolue est forte, l'humidité relative forte ; et les oscillations de ces quantités sont presque aussi faibles qu'en hiver.

A. BORJUS.

N.-B. — Ces divers chapitres sur le CLIMAT DE BREST font suite à ceux qui ont été publiés dans le *Bulletin de la Société Académique* de 1876, page 249 à 352. Ils forment, avec eux, la première partie d'une Etude de Climatologie médicale qui paraîtra prochainement et contiendra l'étude complète du *Climat de Brest et de ses rapports avec l'état sanitaire*. — Paris, chez J.-B. Baillière.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE
SUR
LE BRETON HOËL
Évêque du Mans

Notre vieille et religieuse Bretagne compte parmi ses pieux enfants un certain nombre de personnages illustres, qui, quoique nés dans cette province, ont échappé aux investigations historiques des biographes bretons. Comme ils ont occupé d'ailleurs des fonctions importantes et dont ils se sont acquittés avec autant d'habileté que de conscience, il serait injuste de ne pas en faire la constatation historique.

Parmi eux, nous devons citer Hoël ou Ouwel, puisqu'il occupa le siège épiscopal du Mans de 1085 à 1097, et que son administration jeta un grand éclat sur le diocèse confié à ses soins, et qu'elle fut marquée par des événements qui ne manquent point de valeur aux yeux de l'art architectural, de la religion et de l'histoire.

Nulle contestation n'est permise sur la nationalité de l'homme dont nous allons esquisser la vie. Les écrivains qui font mention de lui s'accordent à dire qu'il est Breton de naissance. D'ailleurs, Hoël est un nom de famille fort commun en notre vieille Armorique : Hoël, fils de Budic, roi des Bretons, dit Hoël I^{er}, Hoël II, roi de Bretagne, Hoël III, également roi de Bretagne, Hoël comte de Nantes, fils d'Alain Barbe-Torte, Hoël comte de Cornouaille et duc de Bretagne, etc., etc. *Hoël* signifie clou en breton, et coin en gallois. *Hoel*, *houel* ; d'autres écrivent *hoeloch*, *hailoch*, *hael*, *hail*, d'après Bullet.

Hoël, dont nous nous occupons, descendait-il de cette famille royale ou princière ? Nous ne pouvons, d'après les documents que nous avons consultés, répondre catégoriquement à cette question, mais nous pouvons affirmer qu'il était de noble extraction et que l'éducation qu'il avait reçue l'avait préparé à remplir dignement les hautes fonctions auxquelles l'humilité et la modestie lui défendaient d'aspirer.

Arnauld, trente-quatrième évêque du Mans, venait à peine de mourir (en 1081) que Guillaume, duc de Normandie, qui s'était emparé du comté du Maine et avait emporté de haute lutte son glorieux surnom de Conquérant, en subjuguant l'Angleterre, mit le comble à ses exploits en domptant la révolte des Manceaux sous sa main de fer. Comme l'évêque Arnauld avait mis son influence au service de Guillaume et que celui-ci songeait à se conserver toujours un puissant appui dans le chef du clergé du Mans, son unique préoccupation fut de lui choisir un successeur parmi les serviteurs dévoués à ses intérêts et capable de le seconder dans ses vues politiques. Il jeta donc les

yeux sur un nommé Samson, un de ses chapelains à Bayeux, et lui offrit l'Evêché du Mans. Pour un motif inconnu, Samson décline cette offre brillante et dit au Roi : « Il y a un clerc dans votre chapelle, nommé « Hoël, qui est pauvre, mais noble et de bonnes « mœurs ; c'est un Breton qui, laid, est fort honnête « homme. »

Guillaume fait comparaître le candidat devant lui ; l'entrevue ne fut pas à l'avantage du pauvre Breton. Le Conquérant, habitué à la physionomie des hommes d'armes, bien nourris, aux belliqueuses attitudes et aux accoutrements splendides, le voyant maigre, laid et mal vêtu, le prit d'abord en dégoût. Mais ensuite, réfléchissant comme un profond politique à tout ce que lui avait dit son chapelain, qui s'y connaissait en hommes, il donne l'Evêché du Mans à Hoël et le fait conduire, avec tous les honneurs dus à sa position nouvelle, dans la ville épiscopale où le décret royal ayant été insinué au clergé, le modeste clerc voit sa nomination confirmée par l'élection.

Suivant les actes des évêques du Mans, une dispute s'élève entre Foulques Rechin, comte d'Anjou, et le roi Guillaume, au sujet de la nomination à l'évêché du Mans. Foulques, usant de l'ascendant que lui donnait la possession du comté de Touraine, empêche l'archevêque de Tours, Raoul, de consacrer Hoël ; mais Raoul consentit, avec ses autres suffragants, qu'il reçut sa consécration des mains de l'archevêque de Rouen, Guillaume. Cette cérémonie eut lieu le 11 des Calendes de mai 1085. Si nous nous en rapportons aux *Analectes* de Dom Mabillon, l'élection de Hoël aurait été accompagnée de circonstances bien différentes de celles que nous venons de rappeler. (Voy. 3^e tom. des *Anal.*, page 288.)

Quoi qu'il en soit, les débuts de l'évêque dans sa nouvelle carrière furent marqués du véritable sceau évangélique, et il se montra immédiatement au niveau de ses attachantes fonctions pastorales. Dans cette année 1085, date de sa promotion à l'épiscopat, la disette fut si grande dans la province du Maine que le setier de blé valait sept sols d'or (selon quelques-uns, un sol d'or valait six livres, monnaie de Tours); l'évêque distribua aux pauvres une table d'or et d'argent qui servait à l'autel des Saints Martyrs Gervais et Protas. Notons en passant qu'il légua, en mourant, vingt marcs d'argent pour en refaire une autre.

Nous avons signalé l'opposition faite par Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou et de Touraine, à la nomination de Hoël : cependant un auteur contemporain nous apprend que l'évêché de Tours, après la mort de Raoul, ayant été longtemps vacant, ce fut Hoël qui, en qualité de premier suffragant, exerça les fonctions de métropolitain, et même assembla un petit concile, à Tours, pour donner ordre aux affaires ecclésiastiques.

Hoël se montra toujours reconnaissant à l'égard de son bienfaiteur, le roi d'Angleterre, Guillaume-le-Conquérant, et resta fidèle au parti de son fils, le duc Robert. En 1089, les Manceaux, profitant de la maladie qui retenait leur souverain en Angleterre, essaient de briser le joug des Normands. Rechin, comte d'Anjou, à la prière de son allié Robert, a recours à la douceur pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Mais, l'année suivante, la révolte recommence avec de plus grandes proportions. A l'instigation des Manceaux, Hugues, fils cadet d'Azon,

marquis de Ligurie, arrive au Mans, les armes à la main, pour revendiquer ses droits au comté du Maine. Il est très-bien accueilli au Mans par Geoffroy de Mayenne, Hélié de la Flèche et plusieurs autres seigneurs qui embrassent ardemment son parti.

Hélié de la Flèche se saisit de la personne de Hoël et le retient prisonnier au château de la Flèche, où il ne lui laisse pour unique compagnie que celle d'un prêtre idiot, jusqu'à ce que Hugues soit reçu dans la ville du Mans. Ce qui montra l'affection profonde que le clergé portait à son évêque, et en même temps l'amère affliction que lui causait la détention de son pasteur, c'est qu'il déposa par terre les croix, les images des saints et les reliquaires, boucha avec des épines les portes de l'église, et interrompit le service divin. En présence de cette démonstration, Hélié demande pardon à son évêque et le rend à son église.

Le comte Hugues poursuit l'œuvre de la persécution contre Hoël, et pour se venger de l'attachement qu'il porte au parti du duc Robert, il livre à un pillage et à un ravage systématiques les maisons de l'évêque. Celui-ci, pour déjouer le dessein sacrilège que le comte Hugues avait conçu de s'emparer du trésor de l'église du Mans, dans le but de subvenir aux frais des hostilités contre les Normands, s'empressa de faire secrètement transporter, dans le château de Sablé, qu'il avait mis en état de défense, la partie la plus riche et la plus précieuse de ce trésor, et lui-même va chercher un asile en Angleterre, où il reste environ quatre mois. De retour en France, il établit son séjour momentané dans le fameux monastère de Solesmes, près de Sablé, où les religieux

l'accueillirent, lui et sa suite, en lui prodiguant tous les témoignages de cette respectueuse affection qu'il avait su conquérir par la pratique des plus hautes vertus, dont la persécution supportée avec courage relevait encore l'éclat.

C'est à Solesmes qu'il fit la consécration des Saintes-Huiles, conféra les ordres sacrés, solennisa la fête de Pâques, et rassembla un synode, le jour de la fête de la Pentecôte.

Cependant le comte Hugues finit par se réconcilier avec Hoël, reçoit le pasteur dans la ville du Mans, et même lui accorde, avant que de retourner en Italie, plusieurs privilèges, pour réparer les torts qu'il avait commis et contre l'évêque et contre l'Eglise. Ainsi il exempta de tous péages et coutumes le palais épiscopal avec toutes ses issues et dépendances, le cloître des chanoines, le bourg de Coullines, une terre appartenant aux chanoines, nommée *Mentula*, la *Mue*, et la chapelle *Saint-Aubin*.

Les comtes percevaient un certain droit nommé *Diablagium* (1), Hugues s'en démit. Pour confirmer cette concession, on fit une procession publique autour de l'église cathédrale et du cloître. Dans cette cérémonie figurent le comte et l'évêque. Lorsque la procession est terminée, on rentre dans l'église, où l'évêque proclame les privilèges que l'on doit à la munificence du comte, et cela en présence du clergé, des moines de la Coulture et de tout le peuple qui

(1) *Diablagium*. Jus percipiendi *Campi partem ex bladis* demessis. — Gallicè *Champart*. (Voyez Ducange au mot *Diablagium* et *Deablagium*.) *Champart*. Terme de jurisprudence féodale. Droit que des seigneurs de fief avaient de lever une quantité de gerbes sur les terres qui étaient en leur censive.

s'était porté en foule à cette espèce de fête religieuse dont la célébration rompait la monotonie de l'existence au moyen âge. Cette concession, ajoute l'historien auquel nous empruntons ces curieux détails, fut faite en présence de Johel, abbé de la Coulture, de Gervais, conseiller du comte, de Hubert de la Suze, de Albéric de Milesse, etc.

Le prédécesseur de Hoël, Arnould, s'était déjà occupé de la construction de l'église cathédrale, dédiée à saint Julien ; l'évêque Vulgrin avait déjà (de 1055 à 1064) jeté les premiers fondements de ce nouvel édifice, parce que l'ancien menaçait ruine. Mais ce qu'il avait commencé de bâtir, à cause du peu de solidité des fondations, s'écroula une nuit, peu de temps après l'élection d'Arnould, qui s'empressa de leur en substituer de plus solides, fit couvrir le chœur d'un toit, et posa les fondements des croisées et de tours. Aussitôt que l'évêque Hoël se sentit un peu à l'abri du vent de la persécution, il reprit avec une ardeur nouvelle la reconstruction de la cathédrale commencée par ses deux prédécesseurs et qu'il avait été lui-même contraint d'interrompre, au milieu des contestations soulevées par son persécuteur, le comte Hugues. Le jour où il eut enfin la consolation de contempler l'achèvement de son œuvre, fut bien doux à son cœur, et il put enfin donner un démenti à un vieux proverbe du pays qui, faisant allusion aux ^{x^e}, ^{xii^e}, ^{xiii^e} et ^{xiv^e} siècles pendant lesquels se sont prolongés les travaux de l'église cathédrale du Mans, dit : « C'est l'œuvre de saint Julien qui ne finit point. » Il invite son métropolitain, l'archevêque de Tours, et le 16 des Calendes de novembre 1093, il fit solennellement transporter dans le nouvel édifice le corps

de saint Julien et les reliques des autres saints. Nous constatons la présence à cette auguste cérémonie d'Hélie de la Flèche, accompagné de ses barons, de Foulques, comte d'Anjou, de Raoul, vicomte de Beaumont, de Rotrou de Montfort et de plusieurs autres seigneurs.

Hélie de la Flèche déposa sur la châsse de Saint-Julien une déclaration signée de sa main, par laquelle il exemptait toutes les terres possédées par l'évêque et les chanoines au-dedans de la quinte, de toutes les exactions et coutumes que les comtes, ses prédécesseurs, étaient en droit d'y prélever.

Les chanoines de la cathédrale reçurent d'importants bienfaits de la part du généreux évêque : il leur donna les paroisses d'Epineu-le-Chevreul et d'Allonnes (1) et une métairie, Masuram, qu'il possédait dans la paroisse de Neuville. On lui doit encore la reconstruction de l'église de Coulaines, l'augmentation de ce bourg, la réparation du palais épiscopal situé sur le ruisseau de Gironde et la construction sur la Sarthe des moulins qui, au XVIII^e siècle, portaient encore le nom de *Moulins-l'Evêque*.

On voit, par cette simple nomenclature, que les travaux matériels occupaient une assez large part dans la vie de l'évêque. Transportons-nous maintenant avec lui sur un autre théâtre où il déploie ses qualités intellectuelles. Hugues, archevêque de Lyon, assemble, en qualité de légat, un Concile à Autun

(1) Près de la Sarthe et à 6 kilomètres du Mans. On aperçoit dans le voisinage, sur une éminence dominant la rive droite de la rivière, les ruines d'un antique château appelé la Tour aux Fées, dont la construction paraît remonter jusqu'aux Romains. Y ont été trouvées plus de 400 médailles romaines, dont l'annuaire du département de la Sarthe de l'an X fait mention.

(16 octobre 1094), où l'on voit figurer trente-deux évêques et plusieurs abbés. On y remarque entre autres Raoul, archevêque de Tours, et Hoël, évêque du Mans, nous dit le judicieux Fleury dans son *Histoire Ecclésiastique*, tom. 13^e, page 552. C'est dans ces assises solennelles, tenues par les princes de l'Eglise, qu'on lança de nouveau l'excommunication contre l'empereur Henri et l'anti-pape Guilbert, et, pour la première fois, contre le roi de France, Philippe, pour avoir épousé du vivant même de sa femme légitime Berthe, la trop séduisante Bertrade, déjà mariée au comte d'Anjou.

En 1095, Hoël fait le voyage de Rome où il est honorablement reçu du pape Urbain II. Il l'accompagne au Concile général de Plaisance qui commence le premier jour de mars, le jeudi de la mi-carême, et dura sept jours. Il s'y trouva 200 évêques avec près de 4,000 clercs et plus de 30,000 laïques. Les assemblées se tinrent en pleine campagne, aucune église ne pouvant contenir une si grande multitude. Ce Concile renouvelle la condamnation de l'hérésie du fameux Bérenger et déclare que le pain et le vin, quand le prêtre les consacre sur l'autel, sont changés non-seulement en figure, mais véritablement et essentiellement au corps et au sang de Notre-Seigneur, etc., etc.

Etant de retour de son voyage, Hoël, aussitôt qu'il apprend que ce même Souverain-Pontife doit venir en France, va, en compagnie d'autres évêques, au-devant de lui et assiste au Concile de Clermont qui commence le 18^e de novembre, jour de l'octave de la St-Martin. Rappelons en passant que de tous les actes du Concile de Clermont, le plus fameux et

celui dont les suites furent les plus importantes, est la publication de la Croisade qui souleva le vieux monde chrétien de ses fondements et précipita l'Europe sur l'Asie et l'Afrique. L'évêque Hoël entonna, comme les autres, avec un pieux enthousiasme, le refrain de cette Marseillaise du moyen-âge qui se répercuta d'échos en échos : Dieu le veut ! Dieu le veut !

En 1096, nous retrouvons le même Urbain II à Sablé où il était venu pour engager Robert-le-Bourguignon à se croiser contre les Infidèles. Cette exhortation obtient un plein succès. Le pape vint de Sablé au prieuré de Solesmes, d'où il se rend au Mans pour visiter l'évêque Hoël, qui lui fait les honneurs de son palais épiscopal et le régale, dit un vieil historien, avec tout son cortège pendant trois jours quoique, dans cette année, les vivres fussent extrêmement chers.

Dieu rappelle à lui cette âme d'élite le 4 des Calendes d'août 1097 (29 juillet). Ses dépouilles mortelles furent inhumées dans le chapitre de l'abbaye de Saint-Vincent, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur, fondée dans un faubourg du Mans par Saint-Domhole qui siégea au Mans de 560 à 581.

Hoël légua 20 marcs d'argent — comme nous l'avons déjà constaté — à son église pour la table d'autel des saints Gervais et Protais qui était d'or et d'argent. Il l'avait convertie en monnaie, du consentement du peuple et du clergé, pour le soulagement des pauvres, alors que la famine sévissait dans son diocèse. On lui doit la fondation d'une messe pour les trépassés, qui se célèbre à l'issue de primes,

et il tint à grand honneur d'être le premier à la dire. Il fit don à son église de deux grosses cloches, de livres, de chandeliers et d'ornements, à la charge de prier Dieu pour le repos de son âme.

Il résulte des faits constatés par cet essai biographique que l'évêque Hoël, oublié par les écrivains bretons, a beaucoup plus de droits à l'immortalité qu'un certain nombre d'hommes que l'on a tirés des limbes de l'histoire et dont vainement on cherche les titres à la célébrité. D'ailleurs, un seul trait qui nous révèle l'âme tout entière de ce vénérable pasteur suffirait pour prouver que nous avons eu raison, sinon de tirer de l'oubli ce pieux personnage, car il n'est point inconnu dans l'histoire ecclésiastique, mais de le faire connaître aux Bretons. Ce trait, nous l'empruntons textuellement à l'un de ses historiens : « Hoël distribua avant de mourir tout ce qu'il avait, jusqu'à sa chemise. »

Le Bibliothécaire de la ville de Brest,
Bibliothécaire-Archiviste de la Société Académique de Brest,
P. MAURIÈS.

Mars 1878.

L'AGE DU BRONZE
ET
LES GALLO-ROMAINS
A SAINT-NAZAIRE-SUR-LOIRE
Par René KERVILER

COMPTE-RENDU

M. René Kerviler a adressé à notre Société Académique, dont il est membre correspondant, un travail intitulé : *L'Age du bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire-sur-Loire*. Nous allons dire un mot de ce travail qui, en raison de l'intérêt qu'il présente, a trouvé place dans la *Revue archéologique*.

En sa qualité d'ingénieur du port de Saint-Nazaire, M. Kerviler dirige les travaux du bassin de Penhouët, de ce vaste bassin à flot qui doit suppléer à l'insuffisance de celui qui fut ouvert à la navigation en 1857. Ces travaux ont mis au jour des débris de l'âge de bronze et de l'époque gallo-romaine. M. Kerviler ne s'est pas contenté de décrire ces débris et d'en déterminer les caractères, il en a fixé la date ; il a

surtout établi, avec un degré de précision qui n'a pas été atteint jusqu'ici, la chronologie des couches d'argile vaseuse dans lesquelles ces découvertes ont été faites. Enfin, l'auteur de ce mémoire croit avoir trouvé la situation exacte du *Brivates portus* de Ptolémée. On se souvient sans doute que notre savant Président a discuté cette question de géographie ancienne dans l'Introduction de son *Histoire de la ville et du port de Brest*.

« Au commencement de ce siècle, dit M. Kerviler, la rive droite de la Loire, en amont et en aval de Saint-Nazaire, se composait d'une série de promontoires rocheux éloignés d'environ un kilomètre les uns des autres, et réunis par des anses vaseuses dont la partie supérieure était couronnée d'une petite dune de sable. » Il y a quelques milliers de siècles, la partie située en amont avait un relief tout autrement accusé ; entre les promontoires rocheux dont il vient d'être question, se creusaient des dépressions que les alluvions de la Loire ont comblées à la longue. Un vaste réseau de sondages a permis, comme nous allons le voir, de rendre à cette rive son ancienne physionomie.

Le bassin à flot actuel de Saint-Nazaire a été construit dans l'anse dite de la Ville-Halluard, entre la pointe de Saint-Nazaire proprement dite et la pointe de Ville-Halluard. Dans cette anse, l'épaisseur de vase n'était pas très-considérable, en sorte que les murs du quai ont pu être construits presque tous sur le roc entaillé directement. Les fonds de roche ne se présentèrent pas dans des conditions aussi favorables à l'établissement du bassin de Penhouët. Ce bassin, qui fait suite au premier, s'étend de la pointe rocheuse de la Ville-Halluard à celle de Pen-

houët. Des sondages précis et l'étude des reliefs environnants ne tardèrent pas, en effet, à révéler, dans l'intervalle de ces deux points, l'existence d'une ancienne vallée, très-profonde, comblée et pour ainsi dire effacée par les alluvions de la Loire.

En 1874, les fouilles avaient été conduites jusqu'à 1 mètre environ au-dessous des basses mers, et déjà les deux coupes des versants rocheux de la vallée se dessinaient très-nettement sur le grand talus de ces fouilles.

En étudiant attentivement la direction générale de ces versants, M. Kerviler fut frappé de voir qu'elle correspondait à peu près exactement à celle de la petite rivière du Brivet, qui amène à la Loire toutes les eaux du grand bassin tourbier de la Brière motière, et qui, par un caprice bizarre, se détourne brusquement à quelques kilomètres de Saint-Nazaire, pour revenir sur ses pas et se jeter en Loire, près du village de Méan. Il pensa que cette brusque déviation du Brivet ne devait être qu'un accident, et que, à une époque éloignée, la rivière avait dû déboucher entre les rochers de la Ville-Halluard et ceux de Penhouët. Les sondages prouvèrent, en effet, que les deux versants rocheux qu'on voyait se dessiner sur le talus des fouilles du bassin ne se rencontraient qu'à un niveau inférieur de 30 mètres à celui des basses mers. Il en résultait d'une manière absolument certaine qu'à l'époque où les alluvions vaseuses n'atteignaient pas encore le niveau des basses mers, aussi bien dans la Brière que dans l'anse de Penhouët, la rivière de déversement devait, à mer basse, avoir son écoulement dans l'anse de Penhouët, puisque les rochers de Méan lui auraient barré le passage.

Le fait vient donner raison à M. Kerviler : une colonne artésienne, forée dans le plan présumé du talweg de la vallée rocheuse, amena la découverte de la rivière primitive. (Cette opération avait pour but de se procurer de l'eau douce pour l'alimentation des machines à vapeur.) Après 30 mètres de forage dans une vase compacte imperméable, l'eau jaillit à la surface du sol ; et la pression hydraulique nécessaire pour opérer ce phénomène prouvait que l'eau ne pouvait provenir que des sources du Brivet. En effet, la pression était supérieure à celle que la Loire exerce en aval, puisque le niveau d'eau dans le puits restait supérieur à celui des hautes mers.

Voici maintenant une théorie qui, d'après l'auteur de ce mémoire, peut rendre compte de la succession des phénomènes dont la vallée de Penhouët a été le théâtre. Nous citons presque textuellement :

« A l'origine, le golfe de la Brière déversait ses eaux dans la vallée rocheuse de la Loire entre les pointes de la Ville-Halluard et de Penhouët. Les intempéries des saisons occasionnèrent des désagré- gations des flancs des vallées et formèrent au fond du talweg des dépôts de sable, de roche et de gra- vier, au milieu desquels l'eau continua de couler. Plus tard, les terres formées dans les régions supé- rieures des montagnes de l'Auvergne et du Bour- bonnais chargèrent les eaux de la Loire de matières argileuses, et les vases commencèrent à se déposer dans les golfes latéraux, où le courant n'était pas aussi fort que dans le milieu du fleuve. Ces aluviens s'étant accumulées successivement pendant la longue série des siècles, formèrent au-dessus du dépôt de gravier perméable, qui remplissait le fond du Brivet,

une couche imperméable qui permit aux pressions hydrauliques de s'exercer par dessous, en sorte qu'il y eut toujours un Brivet inférieur, qui est celui que le puits artésien de Penhouët nous a fait retrouver. Tant que les dépôts d'alluvions vaseuses, s'élevant graduellement et insensiblement, n'atteignirent pas le niveau des basses mers, il n'y eut pas de Brivet supérieur, mais lorsque ce niveau fut atteint, un Brivet supérieur se dessina dans les couches supérieures de la vase. Un obstacle quelconque s'étant un jour trouvé sur son cours, le Brivet supérieur se détourna vers la direction où la vase plus molle lui permettait plus facilement de couler, et il s'échappa par dessus le seuil de Méan qui ne dépassait plus le niveau de la vasière. Les vases continuant de s'accumuler dans l'anse de Penhouët, la barrière ne fit que s'accroître de ce côté. L'anse fut bientôt barrée complètement, et elle se couronna d'une petite dune comme toutes ses voisines. •

Les débris trouvés dans la vase de Penhouët sont des documents à l'aide desquels il est possible d'assigner une date à ces divers phénomènes. Les premières découvertes datent de la fin de l'année 1874 ; elles se composaient d'une dizaine de crânes mêlés à d'autres ossements humains, trouvés à 4 mètres environ en contre-bas des basses mers. Comme aucune mesure n'avait été prise en prévision des documents que ce terrain d'alluvion pourrait fournir à l'archéologie et à la paléontologie, un seul de ces crânes fut conservé, et il le dut à une circonstance toute particulière ; le voisinage d'une source ferrugineuse lui avait communiqué une teinte métallique qui en faisait en quelque sorte un objet de curiosité. C'est

même à ce titre qu'il fut mis de côté. Son caractère dolichocéphale, c'est-à-dire sa forme très-allongée d'avant en arrière, le grand volume de l'écaille occipitale, la forme particulière de la courbe frontale, l'ensemble de ces caractères porta M. le docteur Broca, à l'examen de qui il fut soumis, à lui attribuer une haute antiquité. On trouve dans les dolmens de la Grande-Bretagne et du nord de la France un grand nombre de crânes présentant des caractères analogues, quoique déjà atténués. Tout permet donc de penser que ce crâne date *au moins de l'époque néolithique*. Telle est la conclusion de M. Broca.

Ce crâne n'était pas alors daté archéologiquement, mais il le fut plus tard, et le diagnostic de M. Broca ne se trouva pas confirmé : le crâne de Penhouët, qu'il regardait comme un spécimen très-accusé de l'époque néolithique, appartient à l'âge de bronze. Il faut ajouter que l'âge de bronze à St-Nazaire ne remonte qu'au *v^e* siècle avant notre ère, 500 ans avant notre ère, c'est la date de l'établissement de la République à Rome.

Nous ne voulons pas quitter la question d'anthropologie sans faire remarquer que Charles Lyell, qui s'est occupé de l'antiquité de l'homme, a figuré dans un de ses ouvrages un crâne de l'âge de pierre de la période récente, en Danemark, c'est-à-dire de l'époque néolithique. Or, ce crâne ne présente pas le type dolichocéphale, comme celui dont il vient d'être question, mais le type brachycéphale. En d'autres termes, la tête est remarquablement petite et arrondie dans tous les sens, au lieu d'offrir une prédominance marquée du diamètre antéro-postérieur. Selon le célèbre géologue anglais, le type

brachycéphale, — la tête petite et arrondie, — serait le caractère de la race ancienne.

Le squelette découvert par M. Morlot dans la couche de l'âge de pierre du delta de la Tinière, sur les bords du Léman, avait un crâne petit, arrondi et très-épais du type brachycéphale. Le type dolichocéphale ne s'est montré que plus tard, et seulement au commencement de l'âge de fer. Cette forme de crâne, allongé d'avant en arrière avec un front tant soit peu fuyant, est aujourd'hui très-commune en Europe.

Les ethnologues scandinaves, dit Lyell, ont extrait de sépultures assez semblables à nos dolmens plusieurs crânes qui montrent que la race ancienne avait de petites têtes arrondies dans tous les sens avec un angle facial assez ouvert et un front bien développé. On a découvert des crânes semblables en France, en Irlande et en Ecosse, et ils ont des points de ressemblance si frappants avec ceux des Lapons modernes qu'on a pu en déduire que ces populations ont été les derniers survivants de l'âge de pierre dans le nord de l'Europe. De son côté, M. Gaston Tissandier se demande si les lacustres de la Suisse et les premiers habitants du Danemark n'auraient pas été refoulés dans le Nord par des envahisseurs moins arriérés.

Quoi qu'il en soit, le crâne de Penhouët fut, pendant une année, la seule pièce archéologique mise au jour par les fouilles du bassin. Mais bientôt ces fouilles atteignirent sur une grande surface le niveau général de la couche où avaient été trouvés les crânes. Dès la fin de 1875, les découvertes reprirent et se continuèrent durant l'année suivante. Tous ces objets,

armes de bronze, cornes de cerfs, poteries, etc., occupaient une seule couche de sable et de gravier absolument plane et horizontale, d'une épaisseur variant de 5 à 20 centimètres, située à un niveau moyen de 4 mètres en contre-bas des basses mers actuelles. Cette couche de gravier représentait, selon toutes probabilités, le fond de la baie au moment où elle était habitée par la population de l'âge de bronze. Passons une revue rapide de ces divers objets :

1^o Deux épées en bronze d'une belle conservation et de forme élégante. Ce type d'épée se rapproche beaucoup des types rencontrés dans les cités lacustres de la Suisse, dans le lit de certaines rivières de la Gaule, et dans quelques tumulus.

2^o Un poignard en bronze dont la base très-élargie présente, comme les armes précédentes, des trous destinés à y fixer un manche de bois ou de corne. Des poignards semblables ont été trouvés dans les vases ou tourbières des environs.

3^o Une aiguille en os, effilée comme une aiguille métallique, à base aplatie, mais sans trou.

4^o Une douille de hache en corne de cerf, privée de sa hachette, mais encore munie de son manche en bois, complètement ramolli du reste.

5^o Un grand nombre d'andouillers de bois de cerf, tous détachés de la même façon du tronc principal, c'est-à-dire par une incision représentant deux troncs de cône se touchant par leur petite base. Les uns, très-usés et presque polis par la pointe, semblent avoir servi d'instruments aratoires ; les autres, dont la pointe est très-effilée et sans trace sensible d'usure, offrent à la base une entaille triangulaire s'avancant

vers la pointe, et à la base de cette entaille, de petites rainures transversales. Ces particularités s'expliquent en supposant un emmanchement avec ligature sur une tige en bois, de manière à former des bouts de lances. Les cités lacustres de la Suisse offrent des exemples de ce mode d'emmanchement.

6° Un grand nombre de fragments de poterie d'une pâte grossière et d'un travail non moins grossier. Un seul vase est intact, c'est une écuelle de galbe vulgaire. Parmi ces débris sont des fonds de vases où se voit très distinctement l'empreinte du pouce du potier. A côté de cette poterie primitive ont été trouvés quelques spécimens d'une poterie plus fine à pâte noire et à vernissage de même couleur.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de comparer la céramique des sauvages de l'Afrique centrale à celle des peuplades de l'âge de bronze; le récent voyage de Cameron nous permet d'établir ce parallèle :

« C'est à Kisanngé (sur les bords du lac Tanganika), dit Cameron, que, pour la première fois, je vis une potière à l'œuvre; son travail m'intéressa vivement. Elle commença par battre avec un pilon assez de terre et d'eau pour fabriquer son vase, et gâcha sa pâte jusqu'à ce que la masse fut parfaitement homogène. Quand ce résultat fut obtenu, elle plaça le bloc d'argile sur une pierre plate, en creusa le centre d'un coup de poing et modela sa terre. Le vase ébauché, elle effaça la marque de ses doigts à l'aide d'une rafle d'épi, acheva de polir avec de petits morceaux de bois et des fragments de calebasse, qui donnèrent les courbes voulues, puis décora l'extérieur avec la pointe d'une baguette finement taillée. Je me demandais comment ferait l'ouvrière pour enlever son pot

de la pierre où il se trouvait et pour y mettre un fond. Elle avait déjà porté à l'ombre la pierre et le vase, et quatre ou cinq heures après, celui-ci étant assez ferme pour être manié avec soin, le fond y fut placé intérieurement. D'une régularité parfaite, ces vases ont toujours des lignes très-gracieuses; beaucoup d'entre eux sont pareils à l'amphore de la villa Diomède à Pompéi. »

7° (Nous continuons notre revue). *Des pierres de mouillage*, engins qui révèlent la présence d'un port maritime. Ce sont de grosses pierres de deux types distincts. Les unes, sortes de pendeloques triangulaires percées d'un trou pour passer l'amarre, ont un poids d'environ quatre-vingts kilogrammes. Les autres, de forme cylindrique, avec une gorge pratiquée au milieu de la longueur et servant à fixer l'amarre, ont un poids beaucoup moindre. Ces dernières sont en granit du pays, les autres en pierres étrangères, micaschiste, diorite, etc. Faut-il en conclure que les bateaux étaient seuls indigènes? Des pierres de ces deux types figurent parmi les objets recueillis dans les lacs de la Suisse; leur poids n'est que de quelques kilogrammes, et l'on suppose qu'ils servaient de poids pour les filets de pêche.

8° Les ossements d'animaux, en grand nombre, ont été déterminés par M. Paul Gervais, professeur du Muséum. Les plus nombreux appartiennent au *bos primigenius brachyceros*, c'est-à-dire à cornes courtes, animal caractéristique de l'âge de bronze. La grande race du même bœuf, l'auroch, est représentée par une corne gigantesque et une moitié de l'os frontal. Les autres ossements sont ceux du *cerf*, du *chevreuil*, du *mouton*, enfin du *cochon* ou *sanglier*. — Parmi les

poissons, se trouvent deux rostres d'espadon. Les mollusques sont représentés par l'huître commune et surtout par des mactres. Ces mactres sont des coquilles bivalves qui vivent enfoncées dans le sable, à l'embouchure des rivières. Les mactres fossiles se rencontrent dans les couches postérieures à la craie ; celles dont il est ici question ne se distinguent en aucune façon des espèces vivantes.

La partie de ce Mémoire qui a trait à la chronologie des couches vaseuses, est particulièrement intéressante. Le caractère de la vase d'inondation et du limon fluvialile est de former des dépôts de vase homogène, partout la même et sans traces apparentes de stratification. Dans certaines parties de la vallée du Rhin, l'accumulation du limon s'est produite sur une grande échelle. C'est un sable très-homogène et d'une couleur gris-jaunâtre. La masse ne présente le plus souvent aucune trace de stratification. Cette absence de plans de divisions, de traces de dépôts successifs provient, selon Lyell, non du manque d'action intermittente, mais de ce que la quantité de limon annuellement déposée est très-faible. Les dépôts annuels du Nil, par exemple, forment des couches si minces, que leur accumulation pendant un siècle dépasse rarement une épaisseur de 12 centimètres.

Tel est le cas du dépôt d'argile vaseuse de la vallée du Penhouët. Cependant, quand cette masse argileuse d'apparence homogène est coupée sur de grandes surfaces verticales ou en talus, on y reconnaît des séries de stratifications horizontales. Des files de coquilles blanchissent au soleil, et de petites couches sableuses divisent horizontalement la masse de distance en distance.

C'est dans une de ces couches sableuses, plus épaisses que les autres, que les ouvriers trouvèrent, au mois d'août dernier, « de la poterie rouge présentant les caractères incontestables de l'industrie gallo-romaine, puis des anses d'amphores et de la poterie brune à filets creux réguliers. » Cette couche est située à 2^m50 de hauteur maxima au-dessus de la couche de bronze, et par conséquent à 1^m50 au-dessous des basses mers. Mais une découverte précieuse entre toutes fut celle d'un petit bronze de l'empereur Tétricus, assez fruste, mais encore très-lisible. Ce Tétricus était un préfet d'Aquitaine qui prit la pourpre à Bordeaux en 268, régna quelques années sur les Gaules, l'Espagne, la Bretagne, et se remit lui-même entre les mains d'Aurélien, en 275. La couche gallo-romaine se trouvait donc datée, et l'on pouvait en conclure :

1^o Qu'au milieu du III^e siècle de notre ère, le fond de la baie de Penhouët était situé au moins à 1 mètre en contre-bas des basses mers, et que par conséquent le Brivet avait encore là son embouchure, puisque le seuil du rocher de Méan, où il coule aujourd'hui, même usé par le cours de l'eau, est environ d'un mètre plus élevé;

2^o Que le *Brivates portus* de Ptolémée devait se trouver, sous les Romains, dans l'anse de Penhouët. Rappelons d'abord que, dans l'Introduction à son *Histoire de la ville et du port de Brest*, M. P. Levot a élucidé une question de géographie qu'on semble avoir pris plaisir à embrouiller. Notre Président paraît disposé à trouver l'emplacement du port de Ptolémée dans l'anse de *Mesker*, située entre le Croisic et l'embouchure de la Vilaine. Toutefois, après avoir exposé l'opinion de M. Athénas, lequel place *Brivates portus*

à Méan, c'est-à-dire à l'embouchure du Brivet actuel (800 mètres en amont de Saint-Nazaire), il termine en disant que la question de géographie est résolue, et que la question de topographie est bien près de l'être. M. Kerviler se fonde sur la synonymie que présente ce nom latin de *Brivates portus* et celui de la petite rivière de Brivet (désignée sous le nom de *Brivata flumen* dans une charte du *Cartulaire de Redon*.) Mais il n'existe pas de débris romains à Méan, où le Brivet se jette aujourd'hui dans la Loire. Il en est autrement dans l'anse de Penhouët : Qu'on rapproche les vestiges que nous venons de signaler de la découverte de nombreuses médailles romaines, au commencement de ce siècle, au pied du dolmen qui couronne le coteau de la Ville-Halluard ; qu'on consulte les belles cartes dont M. Kerviler a enrichi son travail, et où l'on voit, à l'abri de la projection du rocher de la Ville-Halluard, se dessiner un port que les fouilles ont mis à découvert ; qu'on cherche enfin où l'on pourrait trouver dans les environs une meilleure situation pour placer un port à l'embouchure de la Loire, et l'on se rangera sans peine à l'opinion de l'auteur.

Mais telles ne sont pas les conséquences les plus importantes de la découverte du bronze de Tétricus : ce bronze est un point de repère, une base certaine pour l'établissement de la chronologie des couches vaseuses. Ainsi, nous pouvons affirmer que les six mètres de vase qui existent au-dessus de la couche gallo-romaine, ont mis 1,600 ans à se former. Cela donne, par siècle, une couche d'alluvion de 0^m37 de hauteur.

Faut-il admettre que l'épaisseur de la couche va-

seuse est proportionnelle au temps nécessaire à la former, ou faut-il supposer que les couches inférieures ayant été comprimées par les supérieures, leur épaisseur par siècle doit diminuer à mesure qu'on les examine plus profondément? La question est très-importante, car, si la proportionnalité est admise, nous possédons le moyen d'assigner une date certaine à la couche de bronze. En effet, les 2^m50 de vase qui séparent cette couche de la couche gallo-romaine représenteraient une période de sept siècles. La couche de bronze serait donc datée du v^e siècle avant notre ère. L'âge de bronze à Saint-Nazaire aurait donc une antiquité de 2,400 ans. Ce chiffre est beaucoup plus précis que celui que M. Morlot a déduit de ses travaux estimés sur le delta de la Tinière, lesquels donnent à l'âge de bronze une antiquité de 3,000 à 4,000 ans.

Voyons jusqu'à quel point la théorie de la proportionnalité peut être l'expression de la vérité. La principale objection est la suivante : au-dessous des basses mers, on peut admettre à la rigueur que les vases se soient déposées d'une façon permanente et proportionnelle à la durée, en supposant que les eaux fussent chargées de la même quantité annuelle de matières argileuses ; mais au-dessus du niveau des basses mers, les eaux chargées de vase n'ont plus été en permanence à la même élévation ; la quantité de matières a donc varié avec les hauteurs d'eau, avec le flux et le reflux. Cette objection tombe en partie devant un examen attentif du phénomène ordinaire des envasements dans les petits golfes échelonnés le long de nos rivières ; et c'est ici le cas. Le dépôt alluvial se produit à très-peu près aussi rapidement au-dessus qu'en dessous des basses mers. Il est vrai que plus l'alluvion augmente

de hauteur, moins longtemps elle reste soumise à l'action des eaux vaseuses qui lui fournissent les éléments de sa croissance ; mais aussi la compression par tassement des couches déposées devient évidemment moindre. Ainsi, d'une part, il y a moins de vase déposée dans les parties supérieures, mais en revanche la couche annuelle de vase doit être plus épaisse à égale quantité de matière. Il y a donc une sorte de compensation dans ces deux phénomènes contraires.

Mais l'observation lui paraissant insuffisante pour résoudre cette question d'équilibre, M. Kerviler croit devoir appeler le calcul à son aide. Il faut d'abord se rendre compte de la diminution de vase due au flux et au reflux, puis de la compression possible des couches inférieures par les supérieures. Pour le moment, il s'agit de déterminer le temps nécessaire pour obtenir un dépôt d'un mètre au-dessous de la basse mer. Le calcul, ingénieusement conçu, s'appuie sur la base fournie par le bronze impérial et embrasse toute la partie du dépôt situé au-dessus de la couche gallo-romaine, couche dont le bronze a fixé la date. L'étude des courbes des marées observées à Saint-Nazaire, en nous apprenant combien d'heures sur douze l'eau séjourne aux différents niveaux ou cotes, permet de trouver une formule exprimant le temps nécessaire pour former chaque mètre de vase de la partie située au-dessus du niveau des basses mers. Quant au dépôt compris entre ce niveau et la couche gallo-romaine, dépôt de 1^m50 d'épaisseur, il est exprimé par $1,5 a$, a représentant le temps nécessaire pour former un dépôt d'un mètre au-dessous de la basse mer. Ces données, ajoutées les unes aux autres et réduites par le calcul à leur expression la plus simple, donnent pour résultat $7,3 a$. Or, nous avons

vu que le dépôt supérieur à la couche gallo-romaine représente une période de 1,600 ans. Donc $7,3 a = 1600$; d'où $a = \frac{1600}{7,3} = 220$.

Ainsi, en tenant compte du flux et du reflux, il a fallu 220 ans pour former 1 mètre d'alluvion au-dessous de la basse mer, ce qui donne 0^m45 par siècle, au lieu de 0^m37 que nous avait donnés la proportionnalité.

Passons maintenant à la compression des couches inférieures par les supérieures. M. Kerviler, procédant à une expérience directe, a coupé deux cubes de vase de 0^m20 de côté, choisis l'un à la partie supérieure de la vasière, l'autre à 9 mètres au-dessous, et il a constaté que le poids et la densité du second cube sont supérieurs à ceux du premier. La compression est donc manifeste. Les poids d'un mètre cube de vase supérieure et d'un mètre cube de vase inférieure étant connus, il est possible d'en déduire la proportion de vase primitive et celle que la compression a ajoutée, et d'évaluer cette compression. Ainsi, le calcul donne pour 9 mètres de hauteur de vase une compression de 0^m08 à la base. Et comme il y a déjà un commencement de compression à la partie supérieure, par suite des 2 ou 3 mètres de dunes qui recouvrent la vasière, on peut admettre, sans erreur sensible, que du haut en bas des alluvions vaseuses il y a une compression correspondante de 0^m01 par mètre de hauteur.

Or, le niveau des basses mers se trouve à 7 mètres environ au dessous du haut de la dune : il y a donc à son niveau une compression de 0^m07 ; et les 45 centimètres que nous avons trouvés plus haut pour l'épaisseur de la couche séculaire, en ce point, doivent se réduire à $45 - 7 = 38$. La proportion par moyenne nous avait donné 37. Mais à mesure qu'on descend

sous les basses mers, il faudra, jusqu'à une certaine profondeur qui correspond à la limite de la compression de la vase, limite encore indéterminée, diminuer l'épaisseur de 0^m01 par mètre, en sorte qu'à la cote de l'âge de bronze, située à 4 mètres en contre-bas, nous ne devons plus en avoir que 0^m34. Tout cela ne modifie pas sensiblement la date de 500 ans avant notre ère, attribuée plus haut à la couche de bronze.

M. Kerviler en était là de ses recherches, lorsque, parcourant le périmètre du chantier en compagnie d'un archéologue que nous connaissons tous, au moins de réputation, M. du Châtellier, M. Kerviler, disons-nous, fut frappé de l'aspect d'une coupure verticale de la vasière qui, au lieu d'être lisse et homogène, présentait des traces évidentes de stratifications régulières et très-rapprochées. Les strates étaient horizontales et paraissaient avoir 0^m003 d'épaisseur. Entre elles se voyaient très-nettement de minces couches noires qui se décomposaient au toucher en débris végétaux très-aplatis. Cette coupure étant exposée à l'ouest, il pensa que la pluie qui l'avait frappée avec persistance depuis plusieurs mois avait dû désagréger les parties interposées aux couches vaseuses annuelles, et que la stratification ainsi obtenue donnait une image représentant la marche progressive des alluvions. Cette coupure réalisait en quelque sorte ce *chronomètre préhistorique* que les géologues, et en particulier M. de Quatrefages, appelaient de tous leurs vœux.

Convenablement interrogée, cette surface d'apparence schisteuse, comme toutes celles que la pluie avait modifiées de la même façon, devait livrer le secret de la constitution intime de la vase de Penhouët et de la marche des alluvions. En effet, une

étude attentive, nous pourrions dire un examen minutieux, montra à M. Kerviler que chaque strate se composait de trois feuillets ou éléments se succédant toujours dans le même ordre : sable, argile, débris végétaux, et ainsi de suite. Les couches de sable sont celles dont l'épaisseur varie le plus. Les petites couches végétales, qui présentent des feuilles et surtout des débris herbacés, indiquent le dépôt annuel de l'automne. Le sable s'est sans doute déposé pendant l'hiver ; l'argile l'a été pendant les eaux plus tranquilles de l'été. Ainsi, l'épaisseur de l'ensemble de ces trois couches, qui varie (aux profondeurs de 6 à 7 mètres) entre 0^m001 et 0^m005 (sauf les cas extraordinaires de dépôts graveleux), représente un dépôt annuel et régulier. On peut donc assigner, sans crainte d'erreurs, une épaisseur séculaire moyenne d'environ 0^m35 aux alluvions qui ont rempli l'anse de Penhouët.

Les sondages ont constaté que les alluvions ne dépassent guère une profondeur d'environ 16 mètres au-dessous de la couche de bronze. En tenant compte d'une compression inférieure qui donnerait une épaisseur séculaire de 0^m30 par siècle, on est conduit à fixer à un maximum de 6,000 ans avant notre ère le commencement des alluvions modernes de la Loire et par conséquent de la période géologique actuelle. Cette limite de date, dit M. Kerviler, se rapproche beaucoup de la supputation biblique, des chiffres de Manéthon et du minimum indiqué par M. Arcelin d'après les alluvions de la Saône.

Nous ferons remarquer que ce chiffre de 6,000 ans avant notre ère est bien modeste auprès de ceux qui ont été mis en avant par les partisans de la théorie des *Causes actuelles*, théorie qui tend à faire attribuer

à l'homme une antiquité fabuleuse. Ainsi, certaines briques égyptiennes, d'après Ch. Lyell, auraient 12,000 et même 30,000 ans ; quelques débris humains des alluvions du Mississipi lui paraissent âgés de 50,000 ans ; d'autres débris, trouvés par Agassiz dans les massifs coralliens de la Floride, ont peut-être 400,000 ans !

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer nous dispensent de caractériser longuement le mémoire de notre correspondant. Ce mémoire est riche de faits et d'observations ; il a surtout le mérite d'établir avec un degré de précision, peu commun dans ce genre de travaux, la chronologie des couches vaseuses et, par suite, de dater avec une précision non moins grande les faits, quelque reculés qu'ils soient, qui résultent de l'observation pure ou de l'induction. Enfin, M. Kerviler nous a fait connaître la composition intime des alluvions de Penhouët. Cette analyse du limon fluviatile est un fait nouveau qui ne sera pas perdu pour la science ; il pourra contrôler les assertions des partisans de la théorie des *Causes actuelles*, assertions qui, à notre avis, reculent démesurément l'origine de la dernière période géologique, dite quaternaire, ainsi que la date de l'apparition de l'homme.

A. RIOU.

18 novembre 1877.

L'OLIVIER

Par A. COUTANCE

COMPTE-RENDU

Première Partie

A notre avant-dernière séance (5 février 1877), M. Coutance a déposé sur le bureau de la Société Académique un splendide volume édité par la maison Rothschild, volume dont nous avons admiré la typographie et l'illustration. Ce livre, c'est l'*Olivier*.

L'*Histoire du Chêne*, dont notre savant confrère a fait également hommage à la Société, a précédé l'*Olivier*. Nous n'avons pas à nous prononcer sur les mérites respectifs de ces deux arbres célèbres à tant de titres. Le Chêne qui, suivant l'expression d'un poète, recouvre notre terre de granit, a naturellement nos sympathies ; mais l'Olivier, dont l'histoire se mêle si intimement à celle des civilisations mères de la nôtre, ne saurait nous trouver indifférents. Pour notre part, nous avons fait allusion à l'influence

jours ; il est aujourd'hui ce qu'il était il y a soixante siècles. C'est cette immutabilité, c'est ce grand fait de la permanence de l'espèce qui fait de l'Olivier une personnalité si vigoureuse.

« L'Olivier, dit M. Coutance, apparaît au seuil des temps historiques. Les plateaux désolés de l'Arménie, les rivages sonores et découpés de l'Attique, tels sont les lieux où les traditions les plus reculées nous le montrent pour la première fois. »

C'est d'abord le réveil de la terre après le déluge, le retour dans l'arche de la colombe, portant dans son bec un rameau d'olivier aux feuilles vertes. L'Olivier renaissait donc, et les eaux diluviennes n'avaient pas tari sa sève généreuse. Les artistes chrétiens ont retracé cette scène dans des compositions naïves et d'une simplicité touchante. Dans l'Eglise primitive, la Colombe au rameau vert symbolisa le Saint-Esprit, comme l'Agneau fut l'emblème du Fils. Cette Colombe planait sur la tête des martyrs et sur celle du néophyte sortant des eaux baptismales. Elle est représentée dans les mosaïques de Saint-Jean-de-Latran et de Saint-Pierre, et figure, comme motif décoratif, sur un grand nombre de monuments religieux.

Avec la vigne, le figuier et le « pur froment » de la Bible, l'Olivier faisait la richesse des populations de la Judée. C'est bien l'arbre par excellence des temps bibliques, le témoin des scènes de l'Evangile. Est-il besoin de rappeler que la montagne des Oliviers fut le théâtre des dernières scènes de l'épopée divine ?

Comme arbre religieux, l'Olivier est chanté dans les poésies populaires, célébré dans les légendes.

Enfin il entre dans la composition des blasons de la chevalerie.

Si des légendes sacrées nous passons aux légendes païennes, nous assistons à la fondation de la ville de Cécrops, c'est-à-dire à l'aurore d'une civilisation qui a laissé des souvenirs impérissables. Ici se place un fait extraordinaire, un fait primordial, c'est la naissance de l'Olivier, inestimable présent d'une déesse. Neptune et Minerve se disputaient l'honneur de présider aux destinées de la ville nouvelle. Le premier, frappant de son trident le roc qui fut plus tard l'Acropole, en fit sortir un coursier ; la seconde y fit naître l'Olivier. « Cécrops, dit M. Beulé, réunit alors les hommes et les femmes. Les hommes se prononcèrent pour Neptune, les femmes pour Minerve, et, comme il s'en trouva une de plus, la déesse l'emporta. » Ainsi, de par le suffrage le plus universel qui se soit vu, fut établie la prééminence de Minerve sur le sol de l'Attique. La déesse devint la protectrice d'Athènes, et le culte de l'olivier s'étendit bientôt de l'Attique à toute la Grèce. Le marbre, la peinture, l'empreinte des monnaies éternisèrent le souvenir de cette lutte féconde. Les admirables sculptures du fronton occidental du Parthénon lui étaient spécialement consacrées. La frise de ce temple, sur laquelle se déroulait la grande pompe des Panathénées, était, comme le dit très-bien M. Coutance, toute une épopée à la gloire de Minerve et de l'Olivier.

Les premières statues de la déesse furent taillées dans le bois de l'Olivier ; la plus célèbre de ces statues était celle qu'on croyait tombée du ciel et qu'on conservait dans l'Erechthéion. Si l'on compare ces

informes ébauches à la statue de Minerve , chef-d'œuvre de Phidias , on se fera une idée de la distance qui sépare l'Athènes de Cécrops de l'Athènes de Périclès. — L'invasion des Perses , conduits par Xercès , avait fait de l'Acropole un monceau de cendres. Tout était détruit. « La fortune, dit M. Beulé, semblait avoir rasé une ville entière, œuvre inégale de temps encore grossiers , pour qu'elle se relevât brillante, une et immortelle, au plus beau siècle de l'art. » Quant à l'Olivier sacré, il avait miraculeusement échappé à cette catastrophe. « Jupiter Morios et Minerve aux yeux bleus veillaient sur leur arbre chéri. » (Sophocle).

Grâce à son beau ciel , l'Attique vit renaître ses Oliviers. L'abondance revint, et le peuple de Minerve s'avança à grands pas vers ses brillantes destinées.

Seul ou associé à d'autres essences , l'arbre de Pallas formait les bois sacrés. Chez les peuples de l'antiquité, le rameau d'Olivier était l'emblème de la paix , et cette tradition , admise d'âge en âge , est arrivée jusqu'à nous. Il figure comme tel dans les chefs d'œuvre du Moyen-Age et de la Renaissance. Dans une salle du palais ducal de Venise, consacrée au triomphe de Lépante et décorée par Paul Véronèse, l'auteur a vu l'emblème pacifique rayonner de toutes parts, aux lambris et aux voûtes. — Le rameau d'Olivier était encore la sauvegarde des ambassadeurs et le symbole des suppliants ; ces derniers y ajoutaient des bandelettes. La branche de l'Olivier pacifique (*Oliva pacata, pacifera, imbellis*) avait des usages si nombreux chez les anciens qu'il était indispensable d'en avoir toujours une sous la main. Aristophane nous apprend qu'elle faisait en quelque sorte partie

du mobilier. Le bois en était tellement sec qu'il prenait feu au contact de la moindre étincelle.

Le chapitre deuxième traite de l'*Histoire naturelle de l'Olivier* ; nous le résumerons le plus rapidement possible, sans toutefois rien omettre d'essentiel.

L'Olivier appartient à la famille des Oléacées. Cette famille n'occupe pas un rang très-élevé dans la hiérarchie des plantes ; l'Olivier, qui lui donne son nom, la remplit de sa personnalité.

L'Olivier a d'étroites relations de famille avec le frêne et le phyllirea ; il est moins proche parent du lilas.

Considérant que parmi les Oléacées, les unes avaient un fruit sec, les autres un fruit charnu, Adrien de Jussieu fit deux parts de la famille, les *Fraxinées* et les *Oléinées*.

De Candolle a poussé plus loin la division. Remarquant que, dans le groupe des frênes, le fruit est tantôt une samare indéhiscente, tantôt une capsule déhiscente, il a fait de cette part des Oléacées : les *Fraxinées* et les *Syringées*.

Considérant encore que dans le groupe des Oléinées d'Adrien de Jussieu, la semence est tantôt pourvue d'un albumen comme dans l'Olivier, tantôt dépourvue d'albumen comme dans le Chionanthus, de Candolle a fait de cette part des Oléacées deux sections dont l'Olivier et le Chionanthus sont les types.

Ainsi, nous avons dans les Oléacées un fruit sec et un fruit charnu. Le fruit sec est une samare indéhiscente ou une capsule déhiscente. La première caractérise la tribu des *Fraxinées*, la seconde celle des *Syringées*.

Le fruit charnu est avec ou sous albumen. Dans le

premier cas, nous avons la tribu des *Oléinées*; dans le second, celle des *Chionanthées* : en tout quatre tribus dont le Frêne, le Lilas, l'Olivier et le Chionanthus sont les types.

Près du groupe des Oliviers viennent se placer de grands arbres qui habitent les contrées chaudes du globe. Ce sont les genres qui, avec l'Olivier, forment la tribu des *Oléinées*.

L'Olivier fait partie d'un groupe dont les nombreuses espèces ont entre elles les plus grandes analogies : c'est le genre *Olea*. Ce genre se compose d'arbres ou d'arbustes à feuilles opposées, très-entières, coriaces, à fleurs souvent odorantes, blanches, en grappes ou en panicules.

Dans le *Prodrome*, de Candolle a réparti les espèces du genre *Olea* en deux sections. L'une, à corolle nulle et à étamines hypogynes, est représentée par une seule espèce : l'*Olea apetala* de la Nouvelle-Zélande ; l'autre, caractérisée par une corolle à quatre divisions et l'insertion des étamines à la base de cette corolle, renferme toutes les autres espèces, et par conséquent celle dont notre confrère a fait l'histoire, l'*Olea Europæa*.

Il importe de connaître la distribution géographique du genre *Olea* afin de pouvoir la comparer à celle de l'espèce *Olea Europæa*. Dans la carte de l'hémisphère Nord où est figurée cette répartition, nous voyons la partie teintée entourer comme d'une ceinture la Méditerranée et la mer Rouge, couvrir la Syrie, l'Asie Mineure et une partie de la Perse ; passer en s'amincissant entre la mer Caspienne et le golfe Persique ; suivre le massif montagneux qui borde l'Inde au Nord, franchir les bouches du Gange,

s'étendre sur une partie de la presqu'île de l'Indo-Chine et se prolonger sur la presqu'île de Malacca. Le genre *Olea* suit donc à peu près une ligne qui des Moluques se dirigerait vers l'Irlande. Enfin la partie teintée plaque encore la Floride, dans l'Amérique du Nord.

Deux centres de production des Oliviers, le Nord de l'Inde et le Cap, sont séparés par des espaces considérables, sans qu'il existe entre eux d'intermédiaires. Cette dissociation dérange singulièrement le système de l'évolution de Darwin.

Si de la Perse on se dirige vers les parties les plus occidentales de l'Asie, on voit les espèces du genre devenir de plus en plus rares, et celui-ci finir par n'être plus représenté que par l'*Olea Europæa*.

L'Olivier n'a pas, comme le chêne, de représentants dans la flore de l'époque tertiaire. Dans une île du groupe de Santorin, on a découvert des troncs d'oliviers mêlés à des vestiges de l'âge de pierre. L'Olivier est sans doute contemporain de l'homme.

Le tableau des espèces du genre *Olea*, que nous trouvons dans ce livre, assigne pour région à l'*Olea Europæa* les contrées qui font une ceinture à la Méditerranée; il y mêle son feuillage bleu à une végétation de teintes plus éclatantes.

Après l'étude du genre, celle de l'espèce. Voici les caractères de l'*Olea Europæa*: « Arbre de cinq mètres environ. Feuilles lancéolées, entières, mucronées, glabres à la surface supérieure, poudreuses et blanchâtres au-dessous; fleurit en juin et juillet; fleurs hermaphrodites, dressées et en grappes axillaires. Fruits pendants et ovoïdes. »

Tous les botanistes lui reconnaissent deux formes

distinctes : *Oleaster* ou Olivier sauvage ; *Sativa* ou Olivier cultivé. Quelle est la forme primitive ? L'Olivier cultivé retourne à l'*Oleaster* par semence, et ce dernier jouit seul du caractère de l'espèce telle que Cuvier l'a définie, — succession d'individus semblables qui se reproduisent. Il serait assez naturel de voir la forme première dans l'Olivier sauvage, qui croît et se perpétue indépendamment de nos soins, et de considérer l'*Olea sativa* comme la forme perfectionnée, transformée par la culture ; mais les faits ne confirment point cette théorie. Si la culture améliore l'*Oleaster*, ce qui est incontestable, elle ne le modifie pas au point de lui faire perdre ses caractères distinctifs. Le passage de l'*Oleaster* au *Sativa* n'a jamais été observé. D'autre part, des plantations dont l'origine se perd dans la nuit des temps, nous offrent des *Olea sativa* qui se sont perpétuellement reproduits de leurs souches sans dégénérer sensiblement. — Admettre une double origine serait une manière trop commode de sortir d'embarras. Après tout, l'*Olea sativa* est la seule forme nécessaire ; tous les individus de cette forme ne sont que l'extension par le monde du premier Olivier, un *Olea sativa*. Telle est l'opinion des poètes et des premiers observateurs, les mieux placés pour recueillir le souvenir de la transformation culturelle de l'*Oleaster* en *Sativa*. En somme, une seule espèce et deux formes distinctes : *Oleaster* et *Sativa*, le premier se perpétuant de semences, le second ne le pouvant pas sans perdre ses caractères et ses qualités acquises.

Quelle est la patrie de l'Olivier ? La tradition le fait apporter d'Egypte par Cécrops. « Les livres sacrés le mentionnent si souvent comme spontané et cultivé,

dit M. de Candolle ; son fruit et son huile sont tellement liés aux usages du peuple juif, que l'on ne peut se refuser à voir dans la partie orientale de la région méditerranéenne le pays d'origine de l'espèce. »

La patrie de l'Olivier s'étendait encore à toute la Syrie et à toute l'Asie-Mineure. Cet arbre semble donc avoir le même berceau que l'humanité et la civilisation.

Le point de départ de l'Olivier étant fixé, étudions ses migrations sur les deux bords du bassin méditerranéen. M. de Candolle fait remarquer que les noms vulgaires de l'Olivier dérivent de deux sources uniques, l'une grecque, l'autre hébraïque, *ελαια* et *sait* ou *zait*. Les deux noms grec et hébreu, propagés sur les deux côtés, sont venus se réunir dans la péninsule ibérique. Il en conclut que l'Olivier existait primitivement en Syrie et en Grèce ; que les Hébreux, les Tyriens et ensuite les Arabes, ont porté l'Olivier sur la côte méridionale de la Méditerranée, comme les Grecs et les Romains sur le côté opposé ; qu'enfin les deux importations se sont confondues dans la péninsule ibérique, où se trouve un mélange des noms grecs et hébreux.

Le bassin de la Méditerranée est, à quelques exceptions près, la région de l'Olivier. Le nom d'*O. Mediterranea* lui conviendrait donc mieux que celui d'*O. Europæa*. Il se rapproche de la mer pour fuir le chaud et le froid ; ce voisinage réalise seul les conditions climatériques qui lui sont nécessaires pour vivre et prospérer.

L'Olivier teinte de son feuillage bleu pâle, à la surface du globe, la plus tempérée de toutes les lignes isothermes. C'est la ligne de 15 degrés de tempéra-

ture moyenne annuelle. Cette ligne traverse les contrées les plus poétiques du globe.

Le type primitif de l'Olivier s'est modifié, et ces modifications ont donné naissance à de nombreuses variétés. Chaque pays a les siennes, et les nuances qui les séparent ne sont pas toujours faciles à saisir. De là la difficulté des nomenclatures locales et l'impossibilité d'établir une table générale comprenant toutes les variétés cultivées dans les régions oléifères. Les caractères botaniques sur lesquels sont établies les variétés de l'*O. Europæa*, n'ont pas généralement la valeur nécessaire pour en rendre la détermination facile. Le meilleur est la forme de l'Olive. Puis viennent la grosseur et la couleur du fruit, puis enfin le poids de l'Olive et les poids comparés de la pulpe et du noyau. — Désireux de répandre un peu de lumière sur un sujet aussi obscur, l'auteur de ce livre a tenté d'établir une synonymie des variétés les plus importantes. Il a pris pour point de départ douze types définis par Gouan, et quatre par Rozier. C'est à ces seize formes qu'il a essayé de rapporter la plupart de celles qui figurent sous les noms les plus divers dans différents ouvrages. Ce travail est un véritable service rendu à la science.

Il est difficile de préciser la durée de l'Olivier ; ce qui est certain, c'est que la vie de cet arbre se compte par siècles. L'Olivier est presque immortel, parce qu'il renaît de sa souche. « Chaque Olivier, dit très-bien M. Enault, est moins un arbre qu'un amas d'arbres. On dirait un faisceau de colonnes tordues et violemment réunies : les tiges nombreuses s'agglomèrent sous la même écorce et s'incorporent à la tige maternelle, pour assurer l'éternité de l'individu avec la

perpétuité renaissante de ses membres. » Les vieux oliviers représentés dans l'ouvrage qui nous occupe, et dessinés d'après des photographies, reproduisent les principaux traits de cette description.

Les Anciens ont certainement utilisé le bois de l'Olivier. M. E. Lambert, qui a traité avec tant d'autorité des essences de l'Algérie, le caractérise dans les lignes suivantes : « Le bois d'olivier a la fibre coriace et de la plus grande ténacité ; le grain serré et susceptible d'un beau poli ; la veine richement nuancée, toutes les rares qualités enfin que recherchent l'ébénisterie, le charronnage et tant d'autres emplois. » Ajoutons, avec M. Coutance, que le bois des racines présente parfois des effets qui peuvent rivaliser avec ceux des bois les plus précieux.

L'auteur a donné de grands développements à l'étude des *Régions de l'Olivier* ; nous le suivrons difficilement sur ce terrain. Si intéressante que soit cette partie du livre, nous n'en retiendrons que les traits principaux.

La Judée se place sans conteste au premier rang ; « l'huile, d'après un proverbe, y coulait de la pierre la plus dure. » Ce qui signifie que l'Olivier y croissait sur les sommets les plus arides. — Moïse ne vit que de loin la terre promise, mais sa législation était prête et parfaitement adaptée à la nature d'une contrée dont il connaissait la merveilleuse fécondité. Faire des Hébreux un peuple d'agriculteurs, l'attacher à sa nouvelle patrie par l'excellence et l'abondance de ses produits, éviter toute velléité de retour en Egypte, élever une barrière infranchissable entre le peuple de Dieu et les autres peuples : voilà ce que voulait Moïse. Ce vœu se réalisa. La Judée se couvrit

d'oliviers, et la sève blonde de l'arbre providentiel coula à flots abondants. Cette prospérité, interrompue par la captivité de Babylone, se maintint jusqu'à l'expédition d'Adrien. La prise de Jérusalem par Omar, en 636, fut le signal de la décadence. Les invasions et le régime musulman ont fait le reste.

L'Olivier, présent de Minerve, fut pour la Grèce un élément de richesse et de prospérité. De l'Acropole, l'arbre sacré rayonna sur l'Attique, sur la Grèce, sur les colonies les plus lointaines. L'huile d'olive fut bientôt un des produits principaux de l'agriculture. Partout la vigne se mêlait à l'olivier, partout apparaissaient les oliviers chargés de leurs fruits : *Baccaque cum ramis semper frondentis olivæ*.

De la Grèce continentale l'Olivier passe dans les îles voisines, puis dans l'Asie-Mineure. Cette contrée, selon les circonstances du sol, de l'exposition et du climat, fut aussi favorisée que la Grèce. L'Olivier existe encore dans ces contrées ; mais les bois, et même les forêts qu'on y rencontre ne sont que les vestiges des magnifiques cultures d'autrefois.

Les colonies grecques qui ont successivement peuplé la grande Grèce, ont dû y apporter l'Olivier. L'auteur pense même, avec Presta, qu'il fut introduit dans le pays de Tarente par les Phéniciens, bien avant l'arrivée de ces colonies. Ce qui est certain, c'est que l'ancienne Italie était une des régions privilégiées de l'arbre de Pallas. L'Olivier tenait donc une place importante dans la civilisation romaine.

L'Italie est restée une des régions préférées de l'Olivier. Il caractérise surtout la végétation de la partie péninsulaire. La Toscane et les provinces méridionales sont les plus favorisées. Mais la partie

continentale a ses oasis : témoin la Ligurie que protège la muraille de l'Apennin. « De Ventimiglia jusqu'à Massa, dit M. Coutance, c'est une bande verdoyante ininterrompue d'oliviers qui suit tous les caprices de ces beaux rivages, de même que l'écume blanche de la Méditerranée en dessine parallèlement les contours. »

La France a, elle aussi, sa région des Oliviers. « Dieu n'a pas voulu, dit l'auteur, que ce fleuron manquât à sa couronne. Il a relevé vers elle et fait passer à ses pieds un bout de cette verdoyante ceinture qui pare le sol des nations méditerranéennes. » Une version classique fait apparaître l'Olivier en France 600 ans avant notre ère, époque à laquelle une colonie phocéenne fonda Marseille.

Outre la Corse, l'Olivier croît dans un certain nombre de départements français de la partie méridionale. Cette *Région de l'Olivier* comprend onze départements : Pyrénées-Orientales, Aude, Hérault, Gard, Ardèche, Drôme, Vaucluse, Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Alpes-Maritimes. L'auteur passe en revue chacun de ces départements, au point de vue de la culture de l'Olivier ; il emprunte les éléments de son travail aux procès-verbaux de la grande enquête agricole de 1868. Une carte teintée indique, d'après M. G. Heuzé, l'intensité de cette culture dans nos douze départements oléifères.

L'Olivier pénétra de bonne heure en Espagne et y prospéra. On sait combien la Bétique était renommée pour ses oliviers et son huile. La topographie tourmentée de la péninsule, la hauteur de ses plateaux et la direction de ses sierras produisent des expositions très-diverses, des contrastes presque violents,

et par suite une distribution irrégulière, éparpillée des cultures. Dans un tel pays, l'altitude a une grande importance. D'après M. de Candolle, sous la latitude de 40° Nord, l'Olivier ne peut être cultivé au-dessus de 400 mètres. Ces 400 mètres équivalent à deux degrés de latitude. C'est ainsi que l'Olivier est cultivé à 1,000 mètres dans la province de Grenade, cette altitude ne donnant qu'une latitude réelle de 42°.

Nous avons dit que, selon la tradition, l'Olivier avait été apporté d'Egypte par Cécrops. Il est certain que, dès la plus haute antiquité, cet arbre a été signalé en Egypte, aux environs de la ville de Saïde, dont le nom ressemble beaucoup au nom arabe de l'Olivier. L'Olivier y est venu soit de Syrie par l'isthme, soit des bords de la mer Rouge. De Candolle penche pour la première version, mais la seconde s'appuie sur des faits qui sont loin d'être sans valeur. La vigueur de l'Olivier sur les rivages méditerranéens de l'Afrique a fait penser qu'il y avait toujours existé. « Il y vient spontanément, dit M. E. Lambert, s'y développe dans toute son expansion et sa rusticité, résiste aux causes les plus énergiques de destruction, et compte par siècles la durée de son existence. » Enfin, le docteur Schweinfurth a signalé sur les bords de la mer Rouge la forme basse et buissonnante de l'Olivier.

Disons un mot de l'Afrique française. En Algérie, l'Olivier peut être cultivé dans la région méditerranéenne et dans celle des hauts plateaux, mais il réussit surtout dans la région montagneuse sur les pentes de laquelle il s'élève jusqu'à 1,000 mètres. Il disparaît au delà de 1,600 mètres. — La Kabylie est riche en plantations d'oliviers. M. E. Lambert a vivement

éclairé l'importante question de l'exploitation des massifs naturels qui abondent en Algérie. En 1874, les colons possédaient 500,000 oliviers greffés.

Le chapitre consacré à la culture de l'Olivier est remarquable de concision et de clarté. Nous ne pouvons qu'effleurer ce sujet. — Une question se présente d'abord : l'olivier a-t-il besoin d'être cultivé ? Il peut à la rigueur se passer de culture, mais la fertilité de l'arbre, la quantité et la qualité de ses produits sont, dans une certaine mesure, le fruit du travail de l'homme.

Quant au sol qui lui convient, écoutons Virgile : « Les terres ingrates et les collines pierreuses, entremêlées d'argile et de cailloux et hérissées de buissons, aiment à se couvrir des plants vivaces de l'Olivier du Pallas. » Les terrains sableux-argileux, calcaires, rocheux et caillouteux sont aussi ceux qu'indiquent les modernes comme favorables à l'Olivier.

L'*Exposition* est une question de température qu'on peut formuler de la manière suivante : donner à l'arbre le maximum de température qui lui convient, le soustraire aux excès du grand froid et des chaleurs brûlantes. Ce sont les accidents de la surface terrestre qui ont fait les pays oléifères, en créant des expositions favorables. C'est ce qu'on voit surtout en Italie. Ainsi l'Apennin fait à la Ligurie un abri qui compense la latitude. En descendant vers le Sud, les montagnes se rapprochent du rivage occidental et créent alors des expositions N.E. qui conviennent merveilleusement à l'Olivier, dans ces parties méridionales où la température est très-élevée. C'est sur ces pentes inclinées vers l'Adriatique que sont situées les provinces oléifères les plus fertiles. Dieu semble avoir modelé, ou plutôt pétri l'Italie pour en faire la terre de l'Olivier,

Les *moyens de multiplication* de l'Olivier sont nombreux; le plus naturel semble être le *semis*. Mais les Anciens étaient persuadés que les noyaux ne pouvaient germer. Ce qui est vrai, c'est que, garantis par une pulpe huileuse, ces noyaux échappent aux conditions ordinaires de la germination. Les autres moyens sont les *protubérances gemmifères*, les *boutures*, les *rejets* et les *greffes*.

La *Pépinière* est le lieu où l'on place, pour les élever, les jeunes plants venus de semis ou obtenus par les moyens que nous venons d'indiquer. — L'Olivier est un arbre que l'agriculteur façonne au point de vue de la production; par une série de procédés ingénieux, il en détermine la direction, la hauteur et la forme générale.

A sa douzième année, le plant est propre à la *transplantation*.

Les *causes de dépérissement* des oliviers sont les gelées, les froids anormaux, des végétaux et des animaux parasites, diverses altérations dont les causes sont mal connues ou tout à fait obscures.

L'arbre de la paix a beaucoup d'ennemis; il n'aurait même que des ennemis, au dire des auteurs qui se sont occupés des insectes qui vivent à ses dépens. Il n'en est pas tout à fait ainsi, puisque la fourmi sait extraire de l'olive l'œuf qu'y a déposé la femelle du *Dacus obæ*. Les autres insectes nuisibles sont le kermès, la psylle et la teigne de l'Olivier. — Les principales maladies sont la carie et l'affection désignée sous le nom de *noir de l'Olivier*. Parmi les parasites végétaux qui couvrent les troncs des oliviers, des vieux surtout, nous nous contenterons de nommer un champignon très-vénéneux, l'*Agaricus olearius*.

Ici se termine notre analyse de l'Histoire de l'Olivier. Notre tâche n'étant pas terminée, nous n'avons peut-être pas le droit de conclure. Il nous sera toutefois permis de rendre hommage à l'érudition et au mérite littéraire qui distinguent l'étude de notre savant confrère ; la science et la poésie s'y trouvent côte à côte, sans se nuire en aucune façon. Les contrées qu'habite l'Olivier sont les plus séduisantes du monde ; sans cesse visitées et étudiées, elles semblent toujours nouvelles ; comment ne pas évoquer les poètes qui les ont chantées, surtout quand leurs vers sonores apportent une large contribution à l'enquête sur l'Olivier ?

A. RIOU.

Mars 1877.



L'OLIVIER

Par A. COUTANCE

COMPTE-RENDU

Deuxième Partie

Nous avons dit les motifs qui nous ont décidé à scinder ce compte-rendu. La division que nous avons adoptée se présente naturellement à l'esprit : 1^o l'arbre ; 2^o ses produits. Nous avons résumé l'histoire de l'Olivier ; il nous reste à parler de l'*olive* et de l'*huile d'olive* : nous le ferons en quelques pages, c'est-à-dire à grands traits, négligeant à regret les détails qui font en grande partie l'intérêt et le charme du livre de notre confrère.

La deuxième partie de ce livre comprend la physiologie de l'olive, sa récolte, son rendement et son rôle alimentaire chez les anciens. — Prenons l'Olivier à sa floraison, afin d'assister à la naissance de l'olive. Chaque grappe florale peut porter de trois à quarante fleurs non épanouies ; mais ce sont là des promesses qui ne se réalisent qu'en partie. Les fleurs

qui se montrent sur le bois nouveau ne subsistent pas ; celles qui naissent sur les ramuscules de l'année précédente, c'est-à-dire sur le bois de deux ans, sont seules fécondes. Il en tombe beaucoup, et il est rare de voir trois olives sur le même pédoncule.

La petite olive est d'un vert foncé après sa fécondation, de forme ovoïde, plus large que longue. Pendant son développement, qui dure six mois, l'olive passe de la couleur vert foncé à la couleur noire foncée, avec des teintes intermédiaires vert clair, blanchâtre, roussâtre, violacée, noire. Elle grossit jusqu'à sa maturité complète, et n'atteint qu'à cette époque le maximum de suc huileux qu'elle doit contenir. — Les Grecs donnaient aux olives mûres le nom de *δρυπηπεις*, nom qui fut appliqué plus tard à tous les fruits qui contiennent un noyau. L'olive est la drupe par excellence. Cette drupe se compose d'une pellicule lisse, d'une pulpe huileuse, d'un noyau et d'une amande dicotylédonée. L'huile, d'après les observations de Presta, n'apparaît qu'après la solidification du noyau ; mais huit ou dix jours après, on commence à pouvoir constater sa présence. — M. de Luca, professeur de chimie à Naples, a découvert de la mannite dans les feuilles, les fleurs et les fruits de l'olivier. C'est, d'après la remarque de l'auteur de ce livre, un indice de consanguinité bien marqué avec les frênes qui, comme nous l'avons vu, sont de la même famille que l'Olivier. Cette chlorophylle et cette mannite se transforment-elles en huile dans les fruits ? — L'huile est contenue dans la pulpe de l'olive ; la substance ligneuse du noyau n'en renferme point, mais l'amande en possède un peu, et cette huile est légèrement amère.

La récolte des olives se fait de trois manières : elles sont cueillies à la main, gaulées ou simplement ramassées quand elles sont tombées. Le premier mode exige beaucoup de temps et de travail, et il n'est possible que sur les Oliviers qui n'offrent pas une grande élévation. Le gaulage, seul mode praticable dans une foule de circonstances, a le grave inconvénient de briser les ramuscules sur lesquels la fructification devait s'opérer l'année suivante, ce bois de deux ans dont nous avons parlé plus haut. C'est surtout au gaulage qu'il faut attribuer le retour des récoltes de deux ans en deux ans. Le troisième procédé, si tant est qu'il mérite ce nom, consiste à ramasser les olives tombées sur le sol ; il pourrait donner de bons résultats si l'opération était régulièrement faite, si les fruits étaient recueillis chaque jour. Mais il n'en est pas ainsi : après avoir longtemps séjourné sur le sol, les olives sont ramassées dans un état tel qu'il est difficile d'en obtenir de bons produits.

L'époque de la récolte a plus d'importance encore sur les produits que la façon de récolter. Faut-il ou non attendre la maturité de l'olive ? Cela dépend du résultat que l'on a en vue. L'olive verte donne l'*huile acerbe* ; la brune, l'*huile verte* ; la noire, l'*huile blanche*. La première est cette huile fine et de saveur austère que les anciens appelaient *Omphacine*. Quel que soit le procédé mis en usage, les fruits doivent être triés avec soin : de ce triage dépend la bonne qualité de l'huile.

Les agronomes de l'antiquité, comme les plus autorisés parmi les modernes, conseillent la récolte anticipée. Si, comme semble le prouver l'expérience

du professeur Bachi, cette récolte précoce fait perdre peu sur la quantité des produits, tous les avantages sont de son côté. En effet, l'huile est de qualité supérieure, d'un prix élevé, elle peut se présenter sur le marché avec une avance de quelques mois. Enfin les pertes causées par les pluies, la grêle et la gelée sont évitées, et l'arbre lui-même, débarrassé en temps utile de ses fruits, peut utiliser ses sucres nourriciers au bénéfice des récoltes futures. Mais toutes ces raisons sont peu goûtées, et la récolte tardive conserve de nombreux partisans.

Il y a tout avantage à presser l'olive aussitôt après la récolte. Tous les producteurs ne sont pas de cet avis, et il faut ajouter que la chose n'est pas toujours possible. Quand la récolte était abondante, les Romains abritaient leurs olives dans des greniers dont Columelle a décrit les dispositions spéciales. Voici un passage qui résume ce que nous avons à dire sur ce sujet : « Presser les olives au fur et à mesure de leur récolte, tel serait le but à atteindre partout. Les régions qui produisent les meilleures huiles, Aix, Nice, certains points de la Rivière de Gênes, la Toscane, la province de Bari, trouvent là le secret de leur fabrication supérieure. Bien récolter, ne mêler ni les olives de diverses maturités, ni celles de diverses provenances, voilà ce qu'on doit faire, avec une bonne fabrication, pour arriver à produire des huiles très-fines, comme celles dont nous venons de citer les origines. » Quant au rendement, mille circonstances le font varier. M. G. Heuzé, inspecteur général de l'agriculture, a montré que l'ensemble des conditions propres à chaque région oléifère peut modifier le rendement des oliviers en olives, et des olives en huile.

Pour compléter ce qui a trait à l'olive, il nous faut mentionner un intéressant chapitre intitulé : *L'Olive et la Gastronomie*. Fait de poésie et d'érudition, ce chapitre nous apprend en quelle estime les Anciens tenaient l'olive et comment ils la préparaient. Ressource précieuse pour les classes peu aisées, l'olive paraissait sur les tables opulentes à titre de hors-d'œuvre. Les olives se mangeaient avant et après le repas. Arriver au dessert, c'était alors arriver aux olives. Les gourmets, parmi lesquels il faut compter le poète Horace, prisent particulièrement les olives du Picenum ridées par le froid. Les olives sédiciques étaient aussi très-vantées. Ce goût prononcé, cette passion des Romains pour les olives, explique le soin qu'on apportait à leur préparation et à leur conservation. Quelques variétés d'olives peuvent être mangées sans préparation, mais le plus grand nombre ne devient comestible qu'après certaines manipulations. Après avoir été battues et meurtries, les olives subissaient le trempage dans l'eau chaude ou le séjour préliminaire dans la saumure ; puis on les plongeait dans un liquide conservateur, le vinaigre, l'eau miellée, le moût, le vin cuit, mais surtout la saumure. Les semences aromatiques de l'ache, du fenouil, du cumin, de l'anis d'Egypte, la menthe, la rue, la lentisque leur communiquaient les saveurs si appréciées des gourmets. L'art de confire les olives était poussé très-loin : les procédés variaient avec la provenance de l'olive et son degré de maturité. — Tout cela est bien simplifié aujourd'hui, et le sel est presque exclusivement employé comme moyen de conservation. Disons, en terminant, que le commerce des olives a une certaine importance dans quelques-uns

de nos départements, tels que le Gard et le Var. D'après une statistique publiée en 1862, le seul département du Gard vendrait annuellement pour 370,000 francs d'olives confites ou destinées à l'être.

Nous arrivons à la troisième partie du livre. Dans le chapitre consacré à la fabrication de l'huile d'olive, l'auteur passe en revue les procédés antiques et les procédés modernes, le traitement que subissent les résidus après les pressurages, les moyens d'épuration et de conservation de l'huile ; il termine par les caractères et la composition chimique du produit essentiel de l'Olivier.

La fabrication présente deux temps principaux : le détritage des olives et leur expression. Les olives sont écrasées et pressées. Les instruments à l'aide desquels s'accomplissent ces deux opérations sont les moulins et les pressoirs. — Arrêtons-nous un instant à la partie archéologique : Les Hébreux, d'après les indications du livre de Job, devaient faire usage de pressoirs analogues à ceux dont ils se servaient pour le vin. Les auteurs grecs ne disent rien des appareils avec lesquels ils écrasaient et pressaient les olives. Mais les descriptions de Caton et de Columelle donnent une idée plus ou moins précise des instruments usités dans l'ancienne Italie. Des débris et des peintures trouvés sous les cendres volcaniques de Pompéï et d'Herculanum ont permis la restauration de quelques-uns de ces instruments, tels que le *trapetum*, le pressoir à travées mobiles et à coins, et le pressoir à levier de Caton. Ces appareils sont figurés dans le livre qui nous occupe. Le trapète se composait de deux meules représentant des segments de sphère ou, si l'on veut, les deux moitiés d'une lentille bi-

convexe. Ces meules étaient traversées à leur centre par un axe ou levier, qui tournait appuyé sur un pivot de fer fixé lui-même à une colonnette nommée miliaire, s'élevant au milieu du mortier. Ce dernier, fait en pierre volcanique du Vésuve, affectait à l'intérieur les mêmes courbes que les meules. Selon le degré d'écartement de ces deux parties, la pulpe seule, ou la pulpe et les noyaux étaient broyés. Si nous avons donné une description sommaire du trapète, c'est que François la Vega, qui en donna le premier la description exacte, en fit construire de semblables pour presser les olives en Italie. Mais cette restauration n'eut pas de succès : l'instrument fonctionnait si mal qu'il fallut y renoncer.

Les moulins dont les modernes ont fait usage ne diffèrent que par la variété des moteurs. Des esclaves s'attelaient aux meules antiques et aux trapètes. Des hommes, et surtout des femmes, remplissent encore cet office dans les régions oléifères du nord de l'Afrique. En Europe, on a recours à d'autres forces, celles des animaux, de l'eau, de la vapeur. Quant au broyeur lui-même, c'est toujours une meule verticale fixée à un arbre vertical. Cette meule tourne dans une auge de pierre, où elle écrase les olives. Les moulins mis en mouvement par les animaux sont encore nombreux en Provence, où on les désigne sous le nom de moulins à sang. Il est avantageux de leur substituer des moulins à eau partout où cela est possible. Quand les moteurs à eau ne peuvent pas être établis, on a recours à la vapeur. C'est le parti que prennent les grandes usines dans les contrées qui produisent beaucoup d'olives.

Après l'écrasement, la pression. Les pressoirs dont

se sert l'industrie moderne sont des pressoirs à vis perfectionnés. La pâte résultant de l'écrasement des olives était placée par les Anciens dans des cabas ou *fiscines* . La pâte d'olive était disposée en une seule colonne. De nos jours, on a substitué aux anciennes fiscines de jonc des sacs de laine, de coton ou de sparte.

Au premier effort du pressoir, au premier tour de vis, l'huile commence à couler. C'est la meilleure, c'est l'huile vierge. On presse avec mesure et on laisse la pâte en repos après trois ou quatre tours de vis. Enfin on presse à toute force. Une troisième sorte d'huile est obtenue en arrosant d'eau bouillante la colonne des sacs. Toutes ces huiles sont comestibles et de bonne qualité. Les tourteaux, après ce premier pressurage, ne sont pas généralement épuisés ; remaniés et traités par l'eau bouillante, ils donnent une nouvelle quantité d'huile comestible, mais de qualité inférieure.

Nous ne ferons qu'indiquer le *traitement des résidus* . Quand on veut pousser la fabrication à ses dernières limites, les marcs d'olive non épuisés sont traités dans des appareils spéciaux, dits moulins à recense. Il en résulte une huile de qualité très-inférieure, dite huile recense, huile lavée. Les divers résidus de l'olive retiennent l'huile avec une telle force, comme l'a démontré M. Décugis, que les résidus des huiles de recense n'en sont pas encore dépourvus. Dans ces derniers temps, on a poursuivi la matière grasse dans ses déchets les plus ultimes, à l'aide d'un dissolvant des corps gras, le sulfure de carbone. — Les résidus de toutes sortes sont utilisés comme combustible et comme engrais.

Disons un mot des moyens d'*épuration* et de *conservation* de l'huile d'olive. L'huile nouvellement obtenue est laissée dans un repos absolu pour que les matières étrangères se déposent. Il devient ensuite nécessaire de la transvaser un certain nombre de fois pour l'avoir tout-à-fait pure. Mais ces moyens ne suffisent pas toujours ; plusieurs qualités d'huile ont besoin d'un mode spécial de clarification et d'épuration. Les appareils usités dans ce but varient suivant les localités, mais sont toujours des filtres dans la composition desquels entrent le coton cardé, les tissus de coton, le charbon, le sable, le plâtre, etc.

Quels que soient les moyens employés pour la conserver, l'huile d'olive rancit avec le temps. Théodore de Saussure a montré que ce goût désagréable coïncidait avec un épaissement de l'huile et provenait de l'absorption de l'oxygène. La préparation et la conservation des huiles comestibles ne sauraient être entourées de trop de soins. Dans les pays oléifères, on conserve l'huile dans de grandes jarres de terre, vernissées à l'intérieur, rétrécies à la partie supérieure, ce qui en rend la fermeture plus facile et plus hermétique. On fait encore usage de citernes à parois d'ardoises et bien cimentées, et dont on ferme exactement l'ouverture.

L'huile d'olive de bonne qualité se présente sous l'aspect d'un liquide translucide, de couleur ambrée ou vert-clair, de saveur douce et agréable, d'une odeur qui rappelle celle de l'olive, mais très-légèrement ; onctueuse au toucher, laissant sur le papier une tâche qui ne disparaît pas par la chaleur. Pour les autres caractères, densité, poids, point de congélation, coefficient de dilatation, indice de réfraction,

degré de solubilité dans l'alcool et dans l'éther, caractères chimiques, etc., nous renvoyons au travail de M. Coutance.

Le chapitre qui traite des falsifications de l'huile d'olive est composé avec le plus grand soin ; c'est un résumé consciencieux et concis qui échappe nécessairement à notre analyse. Toutes les propriétés, tant physiques que chimiques, propres à déceler les mélanges, ont été mises à contribution par les inventeurs. Les moyens sont nombreux, quelques-uns très-ingénieux. Les moyens basés sur les différences de densité des huiles sont peut-être les meilleurs, ou du moins les plus pratiques. M. Bouis déclare qu'« il n'existe aucun moyen rigoureux et rapide pour résoudre cette question de la falsification de l'huile d'olive. » L'auteur ne nous croit pas aussi désarmés que le pense M. Bouis. Toutefois il compte beaucoup plus sur les saines idées qui animent les grandes maisons du Midi, jalouses de conserver à nos produits le renom dont ils jouissent sur les marchés étrangers, que sur les progrès de l'art de déceler les falsifications.

L'huile d'olive, considérée comme symbole religieux, voilà sans contredit un des côtés les plus intéressants de l'histoire de l'Olivier. L'huile est ce qu'il y a de meilleur dans l'Olivier, c'est son essence, sa raison d'être, le but de son organisation. C'est à ce titre qu'elle a été offerte à la divinité, qu'elle a pris rang parmi les choses consacrées et parmi les substances affectées au culte.

Dans la plupart des plantes, l'embryon est le but de la végétation. Dans l'Olivier, dont l'embryon est généralement destiné à périr, mais qui, comme nous

l'avons vu, possède d'autres moyens de reproduction, toutes les forces vives convergent vers un seul résultat, la production d'un fruit dans lequel, autour d'un inutile embryon, s'accumule une huile limpide et douce.

Le produit essentiel de l'arbre sacré nous apparaît ici sous l'aspect d'un « substratum mystique capable de cacher sous des voiles matériels un caractère sacré, un influx divin pouvant se communiquer par le contact. » Chose sainte, précieuse entre toutes, substance nécessaire au culte chez le peuple de Dieu et chez les nations chrétiennes, nous le voyons intervenir dans les circonstances les plus solennelles de l'existence de ces peuples.

S'appuyant sur les textes sacrés et sur la liturgie catholique, l'auteur retrace le rôle de l'huile d'olive comme symbole religieux, sous la loi mosaïque et sous la loi nouvelle; il entre dans des développements que le sujet comporte sans doute, mais qu'une analyse aussi rapide que la nôtre doit forcément négliger.

L'onction de la pierre de Béthel est une date mémorable. Le sommeil de Jacob en pleine solitude, sous le ciel étoilé; le rêve de l'échelle que les anges montaient et descendaient, et du haut de laquelle Dieu parlait à son serviteur; la sainte terreur qui remplit l'âme de Jacob à son réveil; les paroles qui sortent de sa bouche: « Que ce lieu est terrible! C'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel; » — l'acte étrange qu'il accomplit, au moment où l'aube blanchissait les grands horizons de Syrie, en érigeant la pierre qui lui a servi d'oreiller et en y répandant de l'huile: tout cela constitue une scène

simple et grande à la fois ; ajoutons qu'elle est présentée avec un grand charme de style.

La dédicace des temples catholiques n'est que le souvenir de la consécration de la pierre de Béthel, et à cette occasion les paroles de Jacob se font entendre comme un écho des siècles écoulés, — celles-là même qu'il prononça dans la solitude : « Que ce lieu est terrible ! C'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel. »

Deux siècles plus tard , c'est-à-dire quinze siècles avant notre ère, la postérité de Jacob, devenue un grand peuple , sortait d'Égypte sous la conduite de Moïse. Le culte qui pouvait suffire à une famille patriarcale ne convenait plus à une nation. Tout change en effet par l'ordre de Dieu ; « une seule chose restera comme un lien mystique entre les splendeurs du nouveau culte et la simplicité de l'ancien ; ce sera l'onction qui consacre, par l'huile sortie du fruit de l'olivier. » — Dieu lui-même dicte à Moïse la composition du parfum d'onction. Bientôt l'huile sacrée imprime à Aaron et à ses fils un caractère indélébile et en fait une famille sacerdotale. Cette grande scène se passe au pied du Sinaï , à l'entrée du désert.

Continuant à citer les textes bibliques, l'auteur rappelle le rôle de l'huile d'olive dans les cérémonies du culte. Lorsque le pouvoir prit la forme monarchique chez les Hébreux, l'huile parfumée coula sur la tête des chefs de Juda et d'Israël. La royauté fut un sacerdoce. Tout pouvoir venant de Dieu, — vérité à peu près oubliée aujourd'hui, — les personnes qui l'exercent en son nom doivent être revêtues d'un caractère sacré : l'onction huileuse, forme matérielle

de la grâce, leur communique l'esprit de force et de sagesse. C'est au même titre que trente-quatre de nos rois ont été sacrés à Reims. La tradition est à peu près ininterrompue de Saül à Charles X.

Passant à la loi nouvelle, l'auteur constate que rien d'essentiel n'a été changé au rite ancien et que l'usage de l'huile est aussi ancienne que l'Eglise elle-même. Puis il passe en revue la consécration des huiles, leur usage dans le sacre des rois, les ordinations, les dédicaces et les sacrements. Nous dirons seulement quelques mots des lampes sacrées. L'huile d'olive y brûle comme au temps de Moïse, et « la clarté dont elle est l'aliment mystique, resplendit sans interruption depuis les temps bibliques. » Celle qui brûlait sur les tombeaux des martyrs était chose sacrée et très-recherchée pour les vertus qu'on lui attribuait. Aux premiers temps de l'Eglise, le nombre des lampes allumées dans les sanctuaires était bien plus considérable qu'aujourd'hui. Il en est encore ainsi en Orient et dans les pays méridionaux. Près de 1,200 lampes brûlaient dans la mosquée de Cordoue, même sous la domination arabe, et la consommation d'huile s'élevait à 250 quintaux par an.

Disons, en terminant, que chez les Hébreux, se parfumer d'huile, c'était se réjouir, être en fête ; parfumer quelqu'un, c'était l'honorer. C'est dans cette intention que Magdeleine, la pécheresse, répandit un vase d'huile odoriférante sur les pieds du Sauveur.

Voici maintenant *une page d'hygiène dans l'antiquité*. Ce chapitre est plein d'érudition ; c'est de l'archéologie, parfois même de l'exégèse. C'est la reconstruction à l'aide des textes, dans leurs détails les plus intimes, d'une coutume depuis longtemps disparue,

celle des onctions huileuses, si généralement répandue chez les Anciens.

Ces onctions étaient avant tout une pratique d'hygiène. Miel au dedans, huile au dehors, *intus mulso, foris oleo* : ces mots résument en quelque sorte l'hygiène chez les Romains. Comment une coutume tenue en si haute estime et pratiquée par les peuples méditerranéens sans distinction de génie ou d'origine, a-t-elle si complètement disparu ? L'auteur répond que l'usage des onctions huileuses commença à décroître quand la force physique cessa d'être en faveur, et que le christianisme y contribua beaucoup en apportant une notion plus délicate de la pudeur. L'usage du linge rendit l'onction moins nécessaire. L'onction huileuse des athlètes et des gladiateurs avait cet avantage que « sans voiler cette beauté plastique dont ils ont fixé les plus rares modèles dans d'impérissables chefs-d'œuvre, elle empêchait le refroidissement du corps en modérant la transpiration. »

L'onction huileuse préludait à tous les exercices du corps, la lutte, la course, la natation. Disons un mot de la lutte. Les gymnases étaient nombreux à Rome. La jeunesse y cultivait ses muscles beaucoup plus que son esprit ; elle y perdait son temps et son argent, au dire de Martial. — L'huile coule à flots sur ces beaux athlètes dont les saillies musculaires bleussent légèrement la peau transparente. Mais quel changement après la lutte ! La sueur, mêlée à l'huile et à la poussière de l'arène, couvre la peau d'un enduit sordide. Arrivent les *αλειπτης*, armés de ces sortes d'étrilles qu'on a retrouvées en si grand nombre dans les fouilles de Pompéï. L'athlète sera râclé avec le plus grand soin, étrillé sans pitié, « car ces ordures,

ces *strigmenta*, ont une grande valeur comme médicament, et tel gymnasiarque en tire, bon an mal an, jusqu'à huit mille sesterces. »

Après les grandes fatigues, après la course et la natation, l'onction huileuse était le meilleur moyen de dissiper la lassitude. Les soldats se oignaient avant la bataille. C'est pour avoir manqué d'huile que l'armée romaine fut battue sur les bords de la Trébie par Annibal. Le malade qui prenait de l'ellébore devait être fortifié par des frictions huileuses avant l'ingestion du médicament. En somme, les Anciens usaient et abusaient des onctions. Chez les Romains, c'était une habitude régulière. Les affaires, les repas, la promenade, la sieste, les bains et les onctions remplissaient la journée.

A l'aide de certains raffinements, cette habitude se transformait en une jouissance exquise. Le passage suivant, textuellement reproduit, montrera jusqu'où allait le sybaritisme sous ce rapport. « Dans une de ces admirables maisons de campagne de l'antique Italie, où les Romains somptueux réunissaient un luxe et un confortable dont nous n'avons pas idée, Pline le Jeune nous décrit une des plus grandes sensualités qu'on puisse concevoir. Aux heures tièdes du jour, se dépouillant des vêtements incommodes, il arpentait une plage de sable fin au bord des flots sonores. Un soleil sans ardeurs, des brises embaumées, une atmosphère marine d'une rare pureté, quels éléments incomparables pour faire de ce bain d'air une volupté suprême ! Et après, quand la fatigue était venue, l'huile la plus suave versée, étendue par la main légère d'un bel esclave, détendait délicieusement les muscles amollis, et préparait au repos précurseur du repas. »

L'auteur s'étend assez longuement sur les bains associés aux onctions. Il fait remarquer que l'usage si fréquent du bain chez les Anciens peut être considéré comme une conséquence de l'onction huileuse. Le vernis qui recouvrait la peau, ramolli par la vapeur d'eau des Thermes, pouvait être enlevé par le strygile. — Quelques pages sur les *huiles parfumées* terminent ce chapitre. C'est une restauration de la parfumerie antique.

Pline et Oribase ont fait l'éloge de l'Olivier au point de vue médical. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, toutes les parties de l'arbre possèdent des vertus propres à guérir les maladies. De cette médecine, sur laquelle dix-neuf siècles ont passé, se dégage l'utilisation des propriétés astringentes des diverses parties de l'arbre. Le tannin y abonde et fixe ainsi la place que peut occuper l'Olivier dans la matière médicale. Nous avons déjà vu que M. de Luca, professeur de chimie à Naples, a découvert de la mannite en abondance dans les feuilles et les fleurs de l'Olivier. Ces feuilles ont des propriétés fébrifuges qui sont utilisées par les médecins espagnols, et sur lesquelles quelques médecins français ont appelé l'attention.

Arrivons sans plus tarder aux usages médicaux de l'huile d'olive. Il ne s'agit pas ici d'apprécier la valeur réelle de cette huile comme médicament, mais d'étudier la multiplicité de ses usages dans la médecine des Anciens. C'est une page d'histoire, nous dirions volontiers d'archéologie, que l'auteur veut écrire. En un mot, c'est une étude de l'emploi médical de l'huile d'olive en Grèce et en Italie, pays dont les histoires et les doctrines médicales se confondent. Cette manière d'envisager la question justifie le titre de ce chapitre : *L'Olivier dans la médecine des peuples méditerranéens*.

L'huile d'olive était employée telle quelle, ou bien chargée de principes volatils ou colorants, ou bien encore comme partie intégrante de compositions plus ou moins complexes. L'huile ordinaire, la vieille huile et l'amurque ou lie d'huile répondaient à des indications spéciales. Les *huiles artificielles* de Pline n'étaient autre chose que l'huile d'olive chargée de différents principes de substances que l'on faisait digérer avec elle. Telles étaient les huiles de myrte ordinaire et de myrte sauvage, l'huile rosat, la gleucine. Associée à des substances alcalines, comme la chaux, les cendres végétales ou animales, l'huile d'olive formait des savons usités à l'extérieur. Les produits de l'action des composés plombiques sur l'huile d'olive, dont la thérapeutique moderne a tiré un si grand parti, ne sont encore qu'à l'état d'ébauches, d'emplâtres imparfaits. L'huile d'olive entrait dans la composition du cérat simple et de cérats plus ou moins compliqués. Il faut aussi mentionner la crasse des palestres et la raclure des athlètes, ce mélange d'huile, de sueur et de poussière dont nous avons parlé plus haut. Toute l'antiquité, dit l'auteur, a préconisé les vertus émollientes, résolutes et fortifiantes de ces impuretés.

Pour mieux faire comprendre le rôle important de l'huile d'olive dans la médecine des Anciens, l'auteur a eu l'idée de nous conduire chez une célébrité médicale de Rome. Idée heureuse puisqu'elle nous a valu un tableau très-réussi, et aussi curieux qu'instructif. — Nous sommes donc chez Hylas, la célébrité en question ; nous assistons aux travaux de l'officine, au mouvement du magasin et aux consultations du docteur. Jetons un coup-d'œil sur les drogues au moins singulières que la thérapeutique d'alors pro-

diguait si libéralement : nous y trouvons des cendres de serpent , de tête de chien mort de la rage , de crottes de chien, de vers de terre, de belettes brûlées vives ; des fientes desséchées de poules, de pigeons, de veau, de porc, d'âne, etc. La cour est une ménagerie où l'on voit des grenouilles, des escargots, des rats d'Afrique, des souris grises, des vipères et des renards. Écoutons les clients de Hylas, et Hylas lui-même ; leur conversation est de nature à nous édifier sur la valeur de la médecine romaine. Elle nous apprendra par quels spécifiques on se préserve des morsures des reptiles dangereux et des piqures d'abeilles ; comment une araignée prise dans la main gauche , pilée dans l'huile rosat et introduite dans l'oreille, guérit le mal de dents (PLINE, livre 30) ; à l'aide de quelles recettes , de quels liniments une courtisane refait sa beauté ; comment un peu de foie de souris donnée dans une figue fixe un amant voyage (PLINE, livre 29) ; comment une pincée de cendre de poils d'anus d'hyène incorporée dans le suc de l'olive, glace les transports d'un galant (PLINE, livre 28) ; comment encore trois grenouilles étouffées dans l'huile et attachées sous le peplum d'une femme, la débarrassent d'une fièvre quarte ; et autres recettes non moins étranges. Il faut lire ce curieux morceau de littérature médicale dont nous ne pouvons donner ici qu'une idée imparfaite.

Voici un passage qui résume avec beaucoup de netteté le sujet qui nous occupe en ce moment : « Ce qui précède, dit l'auteur, suffit pour prouver que les Anciens ont tiré de l'huile d'olive les mêmes services que nous lui demandons aujourd'hui. Ils l'ont employée surtout à l'extérieur, comme dissolvant des huiles essentielles de rose, de myrte, d'anis, d'ail,

et de principes très-variés appartenant à la scille, à la rue, au laurier, au genêt, à la mercuriale, aux arums, aux escargots sans coquille, etc. ; en l'unissant aux cendres, à la chaux, ils en faisaient des savons liquides, qu'ils administraient surtout dans les brûlures. Ils ont connu l'usage des cérats dans le pansement des plaies ; enfin, en introduisant l'huile dans des bouillies de substances végétales, mauve, oignons de lis, gruau, orge, farine de froment, etc., ils constituaient d'excellents cataplasmes émollients. Ils l'ont enfin employée comme contre-poison de substances dont elle peut, en effet, en les enveloppant, paralyser l'action. »

Pour terminer notre analyse, il nous reste à dire un mot de *l'usage économique et industriel de l'huile d'olive*. Sous ce chef se rangent le rôle alimentaire, l'emploi comme combustible et diverses applications du produit essentiel de l'olivier.

Les corps gras représentent un des principes nécessaires de la nutrition. Ils sont digérés par un appareil spécial ; le produit est versé dans le sang et brûlé dans le poumon. Ce sont des aliments respiratoires. Cette combustion du carbone des corps gras dans le poumon a trait à la calorification. La quantité de corps gras nécessaire à la vie décroît avec l'élévation de température des climats. L'Olivier, producteur de matière grasse, est un arbre des régions relativement chaudes du globe. Cette anomalie n'est qu'apparente. Le régime des pays méridionaux est en grande partie composé de substances végétales ; le lait et le beurre y sont plus rares et d'un prix plus élevé que dans les régions moyennes de l'Europe. L'huile est donc d'une nécessité première pour les méridionaux.

Les nombreux passages de la Bible, recueillis et cités par l'auteur, témoignent du rôle important de l'huile d'olive dans l'alimentation des Juifs. Avec la farine et le vin, elle faisait la richesse du pays. Une maison largement approvisionnée d'huile était une maison bénie du Seigneur. Rien n'était désespéré quand il restait de la farine et de l'huile, ces deux choses indispensables à la vie. L'huile d'olive était principalement consommée, associée avec de la farine ; on en faisait des espèces de gâteaux cuits au four.

C'est encore à l'aide des textes que l'auteur établit l'importance alimentaire de l'huile d'olive chez les Grecs et les Romains. Comment consommaient-ils leur huile ? Quelles étaient leurs préparations culinaires ? M. Coutance entre à ce sujet dans des détails qui sont de nature à donner satisfaction complète aux curieux, voire même aux épicuriens. — L'Italie était un riche pays oléifère. Les crus étaient nombreux. Le commerce de l'huile d'olive se faisait sur une grande échelle. Le quai du Vélabre, au pied de l'Aventin, était un des marchés les plus célèbres de cette denrée alimentaire. Les riches Romains faisaient de grandes provisions d'huile, récoltée sur leurs terres. L'huile d'olive faisait partie des largesses des triomphateurs ; après la prise d'Utique, César en fit distribuer au peuple 20,000 hectolitres, c'est-à-dire le double de ce que Paris consomme par an.

Les bonnes qualités d'huile disparurent à la décadence de l'Empire. L'abandon des mœurs antiques, du culte, des onctions, amena la dépréciation des sortes les plus estimées. La barbarie n'eut plus souci que de la quantité.

Les huiles qu'on consomme aujourd'hui en Italie, surtout dans la cuisine populaire, sont de qualité

inférieure. « Quand on a parcouru la péninsule, dit l'auteur, fréquenté les marchés et les trattorias, on peut se faire une idée de la consommation et de la qualité des huiles. C'est en plein vent que se font les fritures dans certaines rues, et l'odorat peut percevoir les âcres parfums qui s'en dégagent. » Détachons un souvenir de voyage ; c'est, comme on va le voir, un tableau qui ne manque ni d'animation ni de couleur : « Un soir de septembre, dit M. Coutance, je flânais dans le grand marché de Florence. Les marchands de pêches et de raisins, les vendeurs de pastèques criaient à tue-tête les vertus et le prix de leurs denrées. Là, les figues, les aubergines, les tomates débordaient des paniers de sparte ; plus loin, la friture affriandait les passants. Je m'arrêtai devant une jeune et alerte *friturière* qui semblait être une des plus considérables de sa corporation. Devant elle, dans un vase profond, l'huile d'olive bouillante faisait entendre son grésillement particulier. A côté, sur un large plat en fer blanc, rampaient, se nouaient et se dénouaient dans la farine des centaines d'anguilles écorchées. De temps en temps la *cuoca*, étendant son bras vers le plat et saisissant une poignée d'anguilles, les agitant au-dessus de sa tête en poussant un cri strident.

« Cette femme, enluminée par l'ardeur de son fourneau, éclairée par les lueurs fumeuses de sa friture, m'apparut comme une Euménide brandissant les serpents de la discorde. Son visage prenait surtout une étrange expression, quand elle cinglait comme avec un fouet les misérables bêtes sur les bords de son chaudron, avant de les plonger dans l'huile brûlante, à la surface de laquelle on les voyait quelque temps se tordre en relevant la tête. »

Ne quittons pas ce sujet sans donner une mention spéciale aux fritures de sardines dont les fabriques sont en pleine activité du mois de mai à la fin de novembre, sur la partie de la côte de Bretagne comprise entre Nantes et Brest. « L'industrie est arrivée à ce résultat en opérant, dans les bourgades maritimes de l'Armorique, la rencontre de deux produits bien dissemblables et partis de points différents : celle d'une espèce arrivant on ne sait de quels coins mystérieux de l'Océan sur nos côtes attiédies, avec le suc huileux de l'arbre de Pallas, l'hôte des rivages ensoleillés de la Grèce, de l'Italie et de la Provence. »

Comme applications industrielles, nous nous bornerons à citer l'emploi de l'huile d'olive dans la préparation des cuirs, dans l'art de la teinture, et surtout dans la fabrication des savons.

Ne extra Oleas, tel est l'adage que M. Coutance écrit à la fin de son œuvre. Ces mots, empruntés à la marque de librairie de Daniel Elzévir, font allusion à la rangée d'oliviers qui limitait le Stade, à Athènes. *Ne dépassez pas les Oliviers*, cela signifie : C'est assez d'atteindre le but, ne le dépassons pas. — Voilà un reproche qu'on se gardera de nous adresser : loin d'être allé au delà, nous sommes resté en deçà de la tâche qui nous a été confiée.

Mais la partie la plus délicate de cette tâche nous reste à remplir : il nous faut émettre une opinion sur le livre de notre savant confrère. Un plan sagement conçu, de l'érudition, de la littérature, l'élégance de la forme, voilà ce qui frappe tout d'abord. La composition est bien ordonnée et les divisions bien faites ; l'air circule dans toutes les parties du livre et en facilite singulièrement l'intelligence et la lecture. La science et la poésie s'y donnent la main. La première

s'est faite aimable, la seconde sérieuse, si l'on considère le large contingent qu'elle apporte à l'enquête sur l'Olivier. Certes, la science n'a rien ici qui doive nous surprendre ; mais il en est peut-être autrement de la connaissance et du sentiment de l'antiquité que révèle chaque page du livre. N'est-ce pas à cette profonde connaissance de la littérature ancienne que nous devons la remarquable ampleur de l'histoire littéraire de l'Olivier, et ces intéressants chapitres pour lesquels l'auteur a trouvé des titres heureux : *L'Olivier et la Gastronomie*, — *Une page d'hygiène dans l'antiquité* ? Faut-il rappeler qu'il a visité les contrées oléifères et qu'il en a rapporté des observations scientifiques et des impressions d'artiste, acquisitions dont son œuvre a bénéficié ? Nous voulons encore signaler une tendance marquée à saisir et à mettre en lumière le côté poétique ou pittoresque des choses, et parfois même leur côté piquant.

En somme, l'*Olivier* est un beau livre, purement et élégamment écrit, que sauront également apprécier les savants et les gens du monde. Pour nous, il a un mérite de plus : c'est l'œuvre d'un confrère, d'un Membre de notre Société Académique, circonstance dont nous ne saurions trop nous féliciter.

A. RIOU.

Mai 1877.

COLBERT⁽¹⁾

On a reproché souvent à nos anciens annalistes d'avoir écrit l'histoire des rois plutôt que l'histoire des peuples. Ce reproche est trop souvent mérité ; mais, pour excuser nos vieux auteurs, on peut dire qu'ils ne faisaient en cela qu'obéir au sentiment général qui entraînait tout leur temps. Au siècle de Louis XIV, pour la nation comme pour le roi, *l'Etat, c'était lui*, suivant sa propre parole, et la vie du pays tout entier, ses souffrances, ses labeurs et ses triomphes, se confondaient dans cette resplendissante unité. Le sort de tout un peuple étant ainsi lié à une vie humaine, les moindres événements de cette vie prenaient une importance capitale : les naissances des princes, leurs mariages, leurs maladies et leurs morts amenaient autant de petites révolutions. Telle est la véritable cause, la cause logique de la minutie extrême des détails que les chroniques anciennes nous fournissent sur les rois, tandis que quelques lignes leur suffisent parfois pour rendre compte d'une bataille, d'une peste, d'une famine. L'écrivain ne s'est occupé que des grands du jour, parce que le reste

(1) *Colbert et son temps*, par Alfred Neymarck. — Chez Dentu.

des hommes ne vivait alors que par eux ; et si le grain de sable de Cromwell a obtenu les honneurs de l'histoire, c'est que lui seul a pu arrêter le Protecteur dans l'accomplissement de ses grands desseins.

Cependant des historiens consciencieux eussent pu éviter de se voir appliquer l'épithète de panégyristes, si, en relatant les actes des princes, ils s'étaient aussi un peu occupé de leurs ministres, c'est-à-dire de leurs premiers collaborateurs. Dans les derniers temps de la monarchie française, le rôle des ministres est devenu, en effet, prépondérant. De simples secrétaires du Maître, ils sont parvenus d'abord au rang de conseillers, puis ont assumé eux-mêmes la direction des affaires, dont une centralisation excessive rendait la division indispensable. Aussi est-ce plutôt chez les ministres que chez les rois qu'il faut aller chercher les secrets de l'histoire. La vérité de cette assertion n'est que plus sensible, lorsqu'il s'agit d'un de ces grands travailleurs qui ont tant fait pour la monarchie et la centralisation : *Colbert et son temps*, ce sera l'histoire de Louis XIV, de ses créations, de ses guerres, de son influence : ce sera un tableau complet de l'administration monarchique au xvii^e siècle, ou plutôt du xvii^e siècle tout entier.

De nos jours, où les études consciencieuses sont en faveur, ce n'est pas la première fois qu'on nous parle de Colbert. Déjà, depuis plusieurs années, l'érudition moderne a élevé un monument à la mémoire du grand ministre. La publication de la *Correspondance administrative* sous le règne de Louis XIV, par M. Depping, a ouvert la voie, et les savants travaux de M. Pierre Clément, *l'Histoire de Colbert et de son administration*, la publication de ses lettres nous ont

•

fait connaître l'homme d'Etat et l'homme privé. Cependant voici un nouveau travail sur le même sujet; et certes nous ne nous en plaindrons pas. Le champ de la science peut être sans cesse retourné : il n'en devient que plus fertile, et les fruits qu'il porte sont de ceux qu'on ne se lasse jamais de goûter.

La première question qui se présente à l'esprit quand on étudie Colbert, est celle de savoir comment ce fils de marchand a pu, en un temps où la bourgeoisie avait si peu d'importance, parvenir aux premières charges de l'Etat. Sur ce point, il nous faut renoncer à une espèce de légende. Les historiens, jusqu'à nos jours, avaient peu parlé des commencements de Colbert, et notre imagination, qui aime à rapprocher les extrêmes, se représentait volontiers le futur ministre comme le fils du plus humble et du plus pauvre des drapiers de Reims. La vérité, c'est que la maison de draps de Colbert, fondée depuis un siècle, était parvenue, au xvii^e, à un très-grand degré de prospérité, puisque Nicolas Colbert, enrichi, put se retirer à Paris et y acheter une charge de finances; Jean-Baptiste Colbert était alors chez son oncle Odart, qui, établi à Troyes, avait alors des succursales à Anvers, à Francfort, à Lyon, à Venise, à Florence (1). Le jeune commis appartenait donc en réalité à une riche famille bourgeoise. Il était au-dessus de la gêne et même du travail, et son ambition seule le poussait à chercher dans le maniement des affaires publiques une place que le commerce ne pouvait plus lui donner. Une circonstance, qu'il est permis de ne pas croire fortuite, le mit bientôt à même de réaliser ses projets.

(1) Alfred Neymarck, chap. 1^{er}.

En 1648, Colbert, alors âgé de vingt-neuf ans, était employé à Paris chez le banquier Lamagna, ami du cardinal Mazarin. Il eut l'occasion de voir le premier ministre, et, nous ne lui en faisons pas un reproche, il chercha à s'en faire bien venir. Mazarin, de son côté, apprécia les aptitudes laborieuses du jeune homme : aussi les effets de sa haute protection ne tardèrent-ils pas à se faire sentir. En quelques mois, Colbert entra dans les bureaux des finances, fut nommé *conseiller du roi en ses conseils*, et épousa la fille de M. Charon, également conseiller du roi. La dot de l'épouse était de 100,000 livres ; le revenu des parents de Colbert était évalué à 60,000 livres. Nous sommes loin du petit commis du *long-vêtu*.

On s'étonnera peut-être de nous voir ainsi, dès l'abord, rechercher en Colbert plutôt l'ambitieux que le ministre consciencieux et honnête. Mais nous marchons à la suite de M. Neymarck, qui a fouillé toute la vie de son héros avec l'inflexibilité de l'historien, et nous a réservé bien d'autres étonnements. L'*homme de marbre* de Saint-Simon n'existe pas pour lui. Il a vu dans Colbert, non un type de perfection absolue, mais un homme avec ses grandeurs et ses faiblesses, et il nous montre successivement Colbert propriétaire, Colbert chasseur, Colbert homme du monde, Colbert homme d'esprit, Colbert danseur (1) !

Il est vrai que ce sont là les délassements de sa gloire, alors qu'il concentre en ses mains toutes les administrations du royaume, que rien ne résiste à sa volonté toute-puissante, alors qu'on dit que pour pénétrer jusqu'à lui il faut la protection du roi ! Mais pour arriver là, que de persévérance et de travail !

(1) V. Alfred Neymarck, 2^e partie, chap. IV, *Colbert chez lui*.

Quelles luttres longues et patientes, quel renoncement à tout plaisir ! Certes, Colbert ne chassait pas, ne dansait pas du temps du cardinal Mazarin, dont il était devenu si vite le confident et l'élève ; pourvu très-jeune encore de charges qui eussent satisfait tout autre bourgeois que lui, il ne songeait qu'à pousser toujours plus avant sa fortune naissante. Le 10 janvier 1656, il est nommé conseiller d'Etat ; l'année précédente, il s'était fait donner le titre de secrétaire des commandements de la future reine, mais il se démit de cette charge le 3 février 1661, sans doute pour occuper un emploi d'intendant des finances, qui lui fut donné le 8 mars suivant, aux appointements de 12,000 livres. L'administration des finances, voilà en effet ce qui attire Colbert, et la part qu'il y prendra sera son œuvre et sa gloire.

Nous n'entreprendrons pas de raconter une fois de plus les faits les plus connus de la vie du grand ministre. On sait, d'après toutes les histoires, la recommandation de Mazarin *donnant* Colbert à Louis XIV, l'intimité qui s'établit bientôt entre le roi et son nouveau conseiller, la ligue formée par eux aussitôt après la mort du cardinal pour préparer la chute de Fouquet. Que Colbert se soit montré bien âpre dans cette première campagne, que sa rigueur contre le surintendant soit allée jusqu'à la haine la plus violente, il nous paraît impossible de le nier ; mais il ne faut pas oublier non plus qu'il combattait au nom de la justice, au nom de la France indignement pillée, et qu'un dilapidateur comme Fouquet n'était pour lui qu'un monstre, qu'une bête malfaisante qu'il fallait écraser. Tout l'avenir de Colbert dépendait de cette guerre de la bonne foi contre la mauvaise, de l'honnêteté contre le vol, mais le jeune intendant avait le

roi pour lui, il fut vainqueur. Et le 12 décembre 1665, il recevait enfin le prix de ses services, le titre de contrôleur-général des finances, Louis XIV n'ayant pas voulu rétablir l'emploi de surintendant.

Quel que fût le titre, Colbert était bien arrivé au sommet de la hiérarchie administrative : il avait entre les mains les finances de la France, c'est-à-dire le pouvoir qu'il avait si longtemps désiré et dont il était si digne. Nous ne suivrons pas M. Neymarck dans la longue et savante étude qu'il nous a donnée de l'œuvre de Colbert. C'est une organisation complète de la monarchie française, organisation bien nécessaire, car cette monarchie était jeune alors, sinon par la date de sa fondation, au moins par son unité et la forme absolue de son gouvernement : travail immense qui eût rebuté ou convaincu d'impuissance bien des hommes d'Etat, mais qui, pour le bonheur de la France, n'étonna et n'abattit à ce moment ni le roi ni le ministre.

Les finances même ne suffirent bientôt plus à l'activité de Colbert : pour occuper son génie créateur, il lui fallut encore la marine, la surintendance des bâtiments, la gestion des intérêts du commerce et de l'industrie : il fit tout et suffit à tout. Sa protection s'étendit jusque sur les œuvres de l'esprit. Par lui est fondée, d'abord pour les devises du roi, l'*Académie des inscriptions et médailles* (1663) ; à sa requête l'Académie française est admise à siéger au Louvre ; lui-même reçoit un fauteuil de la reconnaissance des Quarante (1667). Colbert grandit avec le roi, avec la France. Sa baronnie de Seignelay est érigée en marquisat ; deux de ses filles épousent les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. En même temps, le royaume goûte la paix, et ces années où se fait sentir l'in-

fluence de Colbert sont les plus heureuses du règne. Survient la guerre de Hollande, et toute l'œuvre du ministre est compromise, sinon renversée.

Ah ! qu'elle retombe sur Louis seul, la responsabilité de cette guerre impolitique déclarée par le grand roi aux marins et aux commerçants d'Amsterdam ! Elle s'ouvre au milieu des fêtes, mais les larmes suivront bientôt ; elle présente à son début une flagrante inégalité en faveur des forces françaises, mais la faiblesse même de la Hollande lui donnera des défenseurs, et Louis XIV aura à soutenir l'effort effrayant de toute l'Europe indignée ! Qui eût pu prévoir ces revers au début de la première campagne, au *camp devant Orsoi*, au passage du Rhin ? Colbert lui-même avait eu d'abord à se louer de sa marine, si laborieusement créée malgré l'opposition du roi. En 1676, le célèbre Duquesne avait battu deux fois Ruyter dans les eaux de la Sicile ; l'amiral hollandais était mort de blessures reçues devant Syracuse, et la France avait recueilli l'empire de la Méditerranée. Mais les succès n'étaient pas les mêmes sur terre : Turenne expirait à Salzbach, Créqui échouait devant Consarbruck ; il fallait relever l'honneur des armes françaises, et les finances de l'Etat s'épuisaient dans cette interminable lutte. Des impôts devenus insuffisants on passa aux emprunts, que Colbert avait toujours combattus. A la suite d'une conférence où Lamoignon avait conseillé au roi de faire des emprunts, Colbert le prit à part et lui dit : « Vous triomphez, vous pensez avoir fait l'action d'un homme de bien ? Eh ! ne savais-je pas, comme vous, que le roi trouverait de l'argent à emprunter ? Mais je me gardais bien de le dire. Voilà donc la voie des emprunts ouverte ! Quel moyen restera-t-il désormais

d'arrêter le roi dans ses dépenses ? Après les emprunts, il faudra des impôts pour les payer ; et si les emprunts n'ont pas de bornes, les impôts n'en auront pas davantage (1). »

C'en était fait, l'influence du sage ministre était perdue : la conclusion même de la paix ne put la lui faire recouvrer. Son rival Louvois, ministre de la guerre, gagnait par sa courtoisie le cœur et l'esprit du maître. Il soutenait la création de Versailles contre Colbert, qui trouvait plus digne du roi l'achèvement du Louvre. Devant la volonté de Louis XIV, Colbert dut s'incliner, et même, comme intendant des bâtiments, abandonner les travaux du Louvre pour s'occuper exclusivement de ceux de Versailles. Les soins qu'il donna à la construction du nouveau château allaient lui valoir une dernière défaite et une dernière blessure.

Un jour, dit-on, le roi trouva exorbitant le prix de la grande grille qui ferme la cour du palais de Versailles. Indisposé comme il l'était, poussé par Louvois, il songea peut-être à reprocher à Colbert ce que Colbert avait jadis reproché à Fouquet, et s'écria : « Il y a là de la friponnerie. — Je pense, répliqua fièrement Colbert, que ce mot ne saurait s'étendre jusqu'à moi. — Non, mais il fallait y faire plus d'attention. » Le ministre se retira la mort dans l'âme.

Il en mourut, en effet, que le mot ait ou n'ait pas été prononcé par Louis XIV ; le grand roi ne justifiait que trop l'emblème du soleil qu'on lui avait donné. Une faveur de lui était la vie, une vie de bonheur ; sa disgrâce était la mort, une mort douloureuse et désespérée. Colbert mourut frappé de la

(1) V. Alfred Neymarck, t. I^{er}, chap. VI, § II, *Les Emprunts*.

même main qui devait frapper Racine, mais le calculateur et le poète apportèrent dans cet acte suprême la différence de leurs caractères : il y eut plus de tristesse dans la fin de Racine ; il y eut plus de colère dans la fin de Colbert. Le grand homme dédaigné se redressa sur son lit de souffrance , et , quand on lui apporta une lettre tardive de l'ingrat , le moribond, sentant qu'il allait échapper au roi terrestre, lui manqua de respect pour la première fois : « Je ne veux plus entendre parler du roi , dit-il : qu'au moins à présent il me laisse tranquille. » Quelques jours après, Colbert n'était plus.

Il faut bien le dire , cette mort fut accueillie avec joie par le peuple ; le pauvre Jacques Bonhomme, las du poids sous lequel il gémissait depuis des siècles, s'en prenait sans distinction à tous ceux qui le gouvernaient , et faisait partager à Colbert la responsabilité des fautes de Louvois et de Louis XIV. Il faut le dire aussi , Colbert n'était pas tout-à-fait pur. On lui reprochait ses complaisances souvent peu dignes pour ses parents, qu'il avait tous mis dans de hauts emplois, sans grand souci de leurs aptitudes ; on ne pouvait oublier, et après deux cents ans nous ne l'avons pas oublié encore, qu'il invitait les magistrats à condamner autant que possible les accusés aux galères , parce qu'il avait besoin de rameurs , et qu'il retenait toute leur vie sur les mêmes galères des condamnés à temps, renvoyant seulement les invalides devenus inutiles (1). De nos jours, de pareilles iniquités amèneraient un ministre devant les tribunaux, et flétriraient à jamais sa réputation ; nous pouvons être plus indulgents pour Colbert. Des actes

(1) V. Alfred Neymarck, 3^e partie, chap. IV, *Colbert chez lui*.

comme ceux que nous venons de citer n'étaient malheureusement pas rares sous le règne de Louis XIV, et certes, parmi ceux qui les commettaient sans scrupule, Colbert était encore un des meilleurs.

Pour juger en effet sainement Colbert, il ne faut s'en rapporter ni à Saint-Simon ni à madame de Sévigné, représentants d'une noblesse toujours dédaigneuse pour le parvenu qui l'écrase de son génie ; il ne faut pas non plus écouter les cris populaires, car le peuple souffre trop alors pour avoir le sentiment juste des choses, et il répète avec le fabuliste : *notre ennemi, c'est notre maître* ; il faut consulter la bourgeoisie, à laquelle appartenait le grand ministre, lui demander ce qu'il a fait pour elle, et le souvenir qu'elle en a gardé. Or, dès l'époque de Colbert la bourgeoisie était avec lui, et depuis elle est restée fidèle à sa mémoire : cette préoccupation constante des intérêts nationaux, la protection accordée au commerce, la création de la marine, l'abaissement des impôts, tout ce système économique, loyal, honnête, la classe moyenne l'a toujours compris et applaudi. Aujourd'hui les passions se sont tues, et il n'y a qu'une voix en France sur le compte de Jean-Baptiste Colbert. On reconnaît en lui l'un des esprits les plus justes et les plus droits qui aient jamais existé, un ministre à la fois politique et patriote, et dont l'œuvre durerait encore, tant il lui avait donné de force, si elle n'avait pas été emportée avec tout un monde par la plus irrésistible des révolutions.

JULES D'AURIAC.

CAUSERIE

SUR

LE PREMIER JOUR DE L'AN

Par O. PRADÈRE

Je viens de recevoir pour mes étrennes un cadeau qui m'a fait un sensible plaisir.

C'est un magnifique *Almanach*.

Sans m'arrêter à rechercher si ce dernier mot vient du grec, de l'arabe ou du vieil allemand, comme quelques grammairiens le prétendent, je veux rappeler seulement, en passant, une opinion qui en attribue l'origine au travail d'un moine nommé Gwenc'hlan, un de nos compatriotes bretons, qui vivait au troisième siècle au pays de Tréguier, et dont j'ai parlé déjà très-longuement dans mon ouvrage intitulé : *La Bretagne poétique*. Ce moine composait tous les ans un petit ouvrage sur le cours du soleil et de la lune, et en faisait prendre de nombreuses copies. Cet opuscule avait pour titre, nous apprend le Père

Grégoire de Rostrenen : *Diouganou al manac'h Gwenc'hlan*, autrement dit, pour l'intelligence de tout le monde : *Prophéties du moine Gwenc'hlan*.

Dans la suite, on nomma, par abréviation, ce livre *l'œuvre du moine*, puis tout simplement *Le Moine*, *Al Manac'h*, sous lequel nous désignons aujourd'hui les calendriers.

Ces petits recueils, qui nous arrivent sous toutes les formes et de toutes les librairies parisiennes, ne doivent pas être méprisés : ils sont parfois remplis de choses intéressantes, et ils se recommandent souvent par la précision avec laquelle sont gravés les ornements et les figures qui les entourent.

Déjà, sous Louis XIII, des figures allégoriques ou des attributs disposés suivant l'ordre des saisons encadraient les almanachs imprimés sur une seule feuille de papier. C'est sous Louis XIV que l'on commença à les faire paraître en plusieurs feuilles, et que le libraire de Paris, Laurent Houry, eut l'idée d'y joindre des notices reproduisant les événements les plus importants de l'année qui venait de s'écouler, tels que la bataille de Spire, par exemple ; un pas de menuet dansé par le roi à Versailles, et il n'était pas rare de rencontrer au bas de plusieurs de ces gravures les noms des Le Pautre, des Nanteuil, des Audran, des Dorigny et des Duchange, artistes célèbres de l'époque.

L'almanach qui vient de m'être offert est remarquable, non-seulement par l'encadrement dont il est orné, par ses vignettes, ses caractères enguirlandés, ses dorures, mais encore et surtout, par la marque de son esprit encyclopédique et par ses éphémérides qui indiquent sommairement, chaque jour de la se-

maine, indépendamment du saint fêté par l'Eglise, des phases de la lune, des saisons et des autres détails que donne généralement tout bon calendrier, un ou plusieurs des événements remarquables qui se sont produits dans le courant des siècles passés.

Comme on le suppose bien, les indications de ces éphémérides ne peuvent être que très-succinctes, dans le genre de celles-ci prises au hasard :

1814 — 29 novembre. Le premier numéro du *Times* est imprimé à la vapeur.

1790 — 21 mars. Les jeux de hasard sont abolis en France.

1642. — 8 janvier. Mort de Galilée.

Vous connaissez parfaitement, j'en suis intimement convaincu, tout ce qui concerne ce mathématicien profond ; ses découvertes astronomiques ne vous sont pas étrangères ; vous n'ignorez pas les péripéties de sa vie agitée ; vous possédez à fond toutes ses œuvres. Mais moi qui ai le malheur d'avoir à ma disposition une mémoire beaucoup trop fugitive pour qu'il en soit ainsi, qui ne saurais d'ailleurs me flatter de posséder des connaissances aussi étendues et aussi variées, j'ai formé le projet de contier au papier, pour me les remémorer au besoin, quelques-uns des faits importants, quelques anecdotes intéressantes concernant les éphémérides de mon nouvel almanach. Tout le monde n'a pas la prodigieuse mémoire de Joseph de Maistre, dont Sainte-Beuve a raconté le fait suivant : Un jour, un écolier l'ayant défilé sur sa mémoire qu'il avait extraordinaire, il releva le gant

et tint le pari : il s'agissait de réciter tout un livre de l'*Enéide*, le lendemain en face du collège assemblé. M. de Maistre ne fit pas une faute. En 1818, plus de cinquante après, un vieil ecclésiastique rappelait à Joseph cet exploit de collège. « — Eh bien, curé, lui répondit-il, croiriez-vous que je serais homme à vous réciter sur l'heure ce même livre de l'*Enéide* aussi couramment qu'alors ? »

Pour arriver au résultat que je me propose, j'aurai à n'en point douter, à faire de fréquents emprunts aux œuvres de devanciers plus érudits que moi ; mais est-ce que La Fontaine ne doit rien à Esopé ; Molière à Térence ; Boileau à Horace ? Et Alfred de Musset, dans les vers spirituels suivants, ne nous le dit-il pas lui-même :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous,
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Qui pourrait se flatter d'ailleurs d'avoir présents à la mémoire tous les événements passés ?

Cette faculté merveilleuse, — la mémoire, — est malheureusement parfois sujette, on le sait, au crime de trahison. Elle est, a dit Sénèque, comme les livres qui restent longtemps renfermés dans la poussière, elle demande à être déroulée de temps en temps ; il faut pour ainsi dire en secouer les feuillets, si l'on veut les retrouver en état au besoin.

L'almanach que j'ai reçu pour mes étrennes possède encore un avantage que j'allais oublier de vous signaler : il est prophétique. Ainsi pour l'été, il prédit

les fortes chaleurs, les orages, etc. ; pour l'hiver, il prédit la pluie, le vent, la neige, les brouillards, tout le cortège obligé de cette saison.

Pour aujourd'hui, il a prédit la pluie ; il faut avouer qu'il est tombé juste. Il y a d'ailleurs dix chances contre une qu'il se trompera rarement s'il suit les traditions du fameux *Almanach de Liège*.

Les prédictions de cet almanach étaient regardées comme des oracles, non-seulement par les gens des campagnes et les citoyens crédules, mais encore par les hauts personnages qui habitaient les cours ; c'est ainsi que Madame Dubarry, obligée de quitter Versailles, lors de la maladie de Louis XV, se rappelant l'*Almanach de Liège*, qui l'avait si fort intriguée, et dont elle avait fait supprimer autant qu'elle l'avait pu tous les exemplaires, parce qu'il contenait dans les prédictions du mois d'avril, cette phrase : « *Une dame des plus favorisées jouera son dernier rôle*, » se répétait souvent : « Je voudrais bien voir ce vilain mois d'avril passé. » Elle jouait effectivement son dernier rôle, car Louis XV mourut le mois suivant.

Napoléon lui-même faisait examiner sévèrement l'almanach liégeois, de peur qu'il ne répandît des idées, des craintes ou des espérances contraires à ses desseins.

Cet *Almanach de Liège*, dont Matthieu Lænsberg fut l'auteur, paraît avoir été publié, pour la première fois, vers 1636.

Les gens qui portent le nom de Matthieu semblent avoir une prédilection marquée pour prédire ainsi dans les almanachs les variations de la température.

Un autre Matthieu, un pape celui-là, Barberini, élu sous le nom de Urbain VIII, se mêlait aussi

d'astrologie et faisait des almanachs. Il avait un ancien domestique qui prenait avec lui beaucoup de liberté. Une nuit, le pape l'appela et lui demanda quel temps il faisait. Onoufrio, — c'est le nom du domestique, — pour en être plus tôt débarrassé et sans se donner la peine d'aller voir, répondit qu'il faisait beau temps.

— *Sapiamo*, dit le pape, se frottant les mains et donnant à entendre qu'il l'avait prédit dans son almanach. Onoufrio qui entendait pleuvoir à verse, perdit patience, il ouvrit les rideaux du lit du pape, et les fenêtres de sa chambre en disant : *Vede !* Regarde ! faisant suivre ce mot d'une épithète peu respectueuse que je ne redirai pas ici.

Le pape, habitué aux libertés de son serviteur, en riait encore le matin et ne put s'empêcher de le raconter à ses confidents.

J'ai intitulé cet article : *Causerie sur le premier jour de l'an*, et je m'aperçois que, jusqu'à présent, j'ai plutôt parlé des calendriers en général et des almanachs en particulier que du premier jour de janvier.

Examinons enfin ce que c'est.

Pour nous, c'est le commencement de l'année, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Formé du mot latin *Januarius*, qui a la même signification que Janus, à qui ce mois était consacré, janvier n'existait pas chez les anciens ; ce fut Numa Pompilius qui ajouta janvier et février à l'année qui, sous Romulus, commençait par le mois de mars. Sosigène, chargé de réformer le calendrier des Romains, avait supposé que l'année est exactement de 365 jours 6 heures, tandis qu'elle n'est que de 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 52 secondes, ce qui fait une différence en moins de 11 minutes et 8 secondes.

Cette différence de onze minutes et huit secondes, à partir du concile de Nicée, en 325, jusqu'au pape Grégoire XIII, en 1582, c'est-à-dire l'espace de 1257 ans, avait produit une erreur de 9 jours, 17 heures, 10 minutes à retrancher au 21 mars, de sorte qu'en 1582 l'équinoxe du printemps arrivait le 11 mars au lieu du 21.

Grégoire XIII fit donc retrancher 10 jours de l'année 1582 qui ne fut que de 355 jours. Par ce moyen, l'équinoxe de 1583 fut ramené au 21 mars ; et pour qu'à l'avenir l'équinoxe fut invariablement fixé à cette date, il fut réglé qu'on intercalerait une bissextile tous les quatre ans, qu'on la supprimerait à la fin de chaque siècle, mais qu'elle serait rétablie à la fin du quatrième à perpétuité.

En France, l'année commençait autrefois à Pâques ou à Noël ; ce fut Charles IX qui, par un édit de 1564 ordonna qu'on la commençât au 1^{er} janvier. Cette ordonnance de Charles IX ne fut enregistrée au Parlement que le 19 décembre de la même année. Le premier janvier qui suivit cet enregistrement, le roi et la grande chancellerie comptèrent 1565 ; il en fut de même le 1^{er} janvier suivant, l'on compta 1566, mais au Parlement et dans tout le ressort qui s'étendait alors jusqu'en Saintonge et qui comprenait même Lyon, on ne commença à compter 1566 qu'au 14 avril, jour de Pâques. Enfin, le 1^{er} janvier suivant on compta 1567 dans toute la France et l'on a toujours continué depuis. C'est à l'occasion de ce jour, qui ouvre l'année, qu'un de nos vieux poètes a dit :

De trois cent soixante-cinq jours
Qui de l'an composent le cours,

C'est le premier de tous où l'on ment davantage,
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.
Combien dans ce jour si fêté,
Voit-on, par un fatal usage,
De faux baisers et donnés et rendus ?
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudraient voir périr ceux qu'ils flattent le plus !
De là, certainement, vient le double visage
Que la fable donne à Janus.

Sans affirmer, comme le poète, que ce sont des baisers de Judas, il est une chose certaine, c'est qu'il y en a bon nombre qui ne sont donnés que du bout des lèvres ; mais, néanmoins, le premier janvier est, pour bien des gens, qui s'étaient brouillés la plupart du temps sans savoir pourquoi, l'occasion, le prétexte de se réconcilier ou du moins de le laisser supposer et de s'embrasser.

Dans tous les cas, c'est le jour des souhaits et des étrennes. C'est le jour impatientement attendu par les garçons de bureaux, de café, de restaurants, par les artistes coiffeurs, les facteurs de la poste, les concierges, que sais-je ? Je n'en finirais, si je citais tous ceux qui attendent leurs étrennes ; par tous ces gens enfin qui, pendant les huit ou dix jours qui précèdent le premier janvier, se montrent envers vous d'une obséquieuse politesse. C'est le jour impatientement attendu par les enfants : ils se montrent plus dociles, plus caressants ; par les jeunes femmes : elles se montrent plus câlines.

En général, tous les gens qui sont à votre service, femmes de chambre, valets, cuisiniers, en sont là. Nous sommes loin d'ignorer pourtant que ces derniers, surtout, ne sont pas sans se faire dans le cours de

l'année quelques bénéfices à notre détriment, ils appellent cela faire danser l'anse du panier ; et cependant nous leur donnons des étrennes, à eux aussi. Nous n'avons pas le courage de leur jeter au visage la phrase que le cardinal Dubois dit à son intendant dont la friponnerie lui était connue, et qui venait au jour de l'an lui présenter ses devoirs : « Monsieur, pour vos étrennes, je vous donne ce que vous m'avez volé. »

Les cadeaux qui se font au premier jour de l'an se présentent sous les formes les plus variées, et ce n'est pas moi qui essaierai de vous en donner la nomenclature.

Les dragées, les bonbons, qu'ils soient offerts dans le simple cornet de carton blanc ou qu'ils soient rentermés dans de magnifiques boîtes pointes, taillées, ciselées, découpées de la façon la plus gracieuse, voilà cependant ce qui, depuis de bien longues années, en fait le plus généralement les frais.

En se reportant aux temps les plus reculés, le commencement de l'année a toujours été destiné aux étrennes.

D'après quelques étymologistes, ce dernier mot viendrait du latin *strenæ*, dérivant de *strenna*, déesse de la force, qui avait aux portes de Rome un bois qui lui était consacré, et où l'on coupait, le premier jour de l'année, les branches d'arbres qu'on présentait à Tatiüs, roi des Sabins ; suivant d'autres, ce mot vient de *strennæ*, faibles, légères, pour indiquer la modicité des offrandes qu'on se faisait dans ces temps reculés. En effet, elles ne consistaient qu'en présents de figues, de dattes, d'olives ou de miel. C'étaient des dons allégoriques qui indiquaient qu'on se souhaitait mutuellement une année douce et agréable.

Heureux temps où l'on se contentait de quelques dattes ou de quelques figues !

Ils seraient bien reçus aujourd'hui les cadeaux de cette nature ; mieux vaudrait se dispenser d'en faire, et c'est chose difficile, allez !... car vous ne manqueriez pas alors d'être en butte à quelque épigramme dans le genre de celle que l'on fit sur cet ancien bourgeois de Rennes :

Cy gît, dessous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui trépassa le dernier jour de l'an
De peur de donner des étrennes.

Mais que diraient aujourd'hui les charmantes jeunes filles et les élégantes jeunes femmes si au lieu d'un bracelet, d'un vase de Gien, d'une coupe de Sèvres, d'un album, d'un écran, d'un de ces mille riens délicieux, objets d'art ou de fantaisie qui s'étaient luxueusement aux vitrines de nos riches magasins, on s'avisait de leur offrir une douzaine de paires de bas ?

Des bas ! s'écrieraient-elles indignées, des bas ! . . Ce fut pourtant ce que le premier jour de l'an de grâces 1610, le ministre d'Etat de Henri IV, Sully, offrit en étrennes à Marie de Médicis, en accompagnant ce présent de dragées au marasquin et au persicot qu'affectionnait la reine.

Jugez de la joie de l'altière souveraine, non pas de recevoir les bonbons, c'était chose ordinaire, mais de voir des bas d'un tissu souple, brillant et doux, elle qui jusqu'alors n'avait porté que des bas grossièrement tricotés. Les dames d'atour furent appelées sur-le-champ, et invitées à chausser la reine à son lever, car, ainsi que le racontent les Mémoires de Sully, la reine recevait au lit le premier jour de l'an,

les visites officielles des ministres et des grands seigneurs de la Cour.

Le cadeau du ministre d'Etat devait, en effet, causer l'admiration de la coquette Marie, car ces bas de soie étaient le résultat d'une invention nouvelle, d'un métier à fabriquer, dû, m'apprend les savantes recherches de M. Fergusson, à un jeune ministre protestant du comté de Nottingham, nommé William Lee.

Remarquez comme de fil en aiguilles les récits s'enchaînent : à propos d'étrennes et de premier jour de l'an, me voici amené, sans m'en apercevoir, à vous entretenir de bas, et qui mieux est, du métier à les fabriquer.

Je pourrais, à la rigueur, en rester là ; mais, comme les circonstances dans lesquelles se sont produites les découvertes de ce métier ne manquent pas, à mon avis, d'un certain intérêt, je me laisse aller à vous les raconter brièvement.

William Lee était amoureux d'une jeune et charmante fille de Woodbought, petit village situé non loin de Calverton, ville qu'il habitait, et dans le même comté.

Voilà un commencement de récit qui, j'en suis sûr, ferait ouvrir les oreilles à plus d'une jeune fille, si, près des sérieux académiciens qui m'écoutent, j'avais le bonheur d'en posséder quelques-unes comme auditeurs dans cette enceinte.

Celle qui avait su faire parler le cœur du ministre protestant s'appelait Marie Patson. Lee, comme tous les vrais amoureux, se rendait le plus souvent possible à Woodbought, et faisait de longues et fréquentes visites à sa fiancée. Mais une chose le désespérait : le plus souvent, au moment où il exprimait

à la jeune fille, avec toute l'ardeur de l'amour, ses sentiments les plus tendres, ses déclarations les plus passionnées, il se trouvait que celle-ci, qui employait sa journée à tricoter des bas, était précisément dans un de ces moments où ceux qui se livrent à ce genre de travail sont le plus absorbés par les mailles qu'ils ont à relever, ou par le compte des points qu'ils ont à faire pour rétrécir la jambe ou le talon.

Souvent Lee se plaignait de cette inattention ; mais Mary, en souriant, lui démontrait la nécessité de ne pas interrompre sa tâche, de terminer son travail, et si le jeune homme paraissait se rendre à ses raisons, il ne continuait pas moins à envoyer, intérieurement, les bas et les aiguilles à tous les diables.

Un soir que Lee s'en retournait silencieux et pensif de Woodborough à Calverton, le désir vint tout à coup à éclore dans son cerveau, de faire disparaître à tout jamais le tricot et les accessoires.

Rentré chez lui, William se mit immédiatement et résolument à l'œuvre ; il combina, agença les diverses pièces d'un appareil qu'il destinait à remplacer le travail des doigts de sa bien aimée.

Peu de jours après, sans rien en dire à Mary, il arriva dans la cour de la jeune fille, suivi d'une voiture chargée de plusieurs pièces.

Etonnée, ne pouvant en deviner l'utilité, Mary se demandait ce que cela pouvait être. Tombant de surprise en surprise, elle vit son fiancé assembler successivement toutes les pièces, puis, sans lui en expliquer l'usage, pour mieux jouir de son étonnement, il se mit à tisser, mais avec une promptitude telle, qu'il fit, en quelques minutes, plus de besogne que Mary n'eût pu en faire dans toute la semaine, en travaillant assidûment.

Le métier à tisser les bas était inventé.

Dès que la nouvelle s'en répandit, William faillit être lapidé par les tricoteuses exaspérées du comté de Nottingham, qui prétendaient que cette invention, en les privant de leur travail manuel, allait les réduire à mourir de misère sur la paille.

Repoussé de tout le monde, Lee rencontra une si vive opposition que, découragé, il prit la résolution de passer en France.

Il s'adressa au grand Sully. Celui-ci, comprenant tout le parti avantageux qu'il y avait à tirer de l'invention, chargea l'anglais Lee de monter un certain nombre de métiers, et voilà comment la reine Marie de Médicis reçut de son Ministre, le 1^{er} janvier 1610, la douzaine de paires de bas qui lui causa une si vive satisfaction.

Quatre mois et demi après, le 14 mars, Henri IV tombait sous le couteau de Ravailhac ; Sully abandonnait le pouvoir, et la reine, au milieu des embarras de sa régence, n'eut ni le temps ni le loisir de s'occuper du pauvre William Lee qui retourna en Angleterre, où son invention eut, cette fois, plus de succès.

Le métier à tisser les bas paraissait entièrement oublié en France, lorsqu'en 1656, on y vit paraître la première manufacture au château dit de Madrid, près de Paris, au bois de Boulogne, sous la direction de Jean Hindres, dont le père avait été, dit-on, un des apprentis de William Lee, et qui importa d'Angleterre un métier qui servit de modèle.

Je me suis laissé aller à vous raconter une anecdote plus longue que je ne le voulais ; j'ai même un peu perdu de vue le sujet de ma causerie — le premier jour de l'an — j'y reviens.

J'y reviens d'autant mieux que je n'ai pas oublié que c'était hier, et que j'ai encore présent sous les yeux le tableau animé que présentait ce jour de fête. Il est toujours le même ce tableau, il n'a point varié depuis bien des années, et que ce soit à Paris ou en Province, il est toujours tel que nous l'a dépeint notre chansonnier populaire Desaugier, avec sa verve ordinaire ; jugez-en plutôt :

Le soleil à peine a brillé,
Que tout Paris est éveillé ;
A chaque instant on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sonne, on ressonne,
Chacun va, vient, monte et descend...
V'la c'que c'est que l'jour de l'an.

J'ai fait un peu comme tout ce monde-là ; j'ai sonné, j'ai ressonné, je suis monté, je suis descendu, j'ai fait bien des visites, mais avec la meilleure volonté, on ne saurait arriver à tout ; donc, si quelques-uns de mes honorables collègues, présents à cette réunion, n'ont pas reçu ma visite, je les prie de m'en excuser et de ne s'en prendre qu'au temps qui m'a manqué ; j'espérais bien d'ailleurs avoir la satisfaction de les rencontrer ici aujourd'hui et de les prier d'accepter les souhaits de bonheur que je leur adresse et que j'unis à ceux que je forme pour la prospérité de notre Société Académique brestoise.

O. PRADÈRE.

ANALOGIES

DU

CLIMAT DE BREST

AVEC CELUI

de l'Époque Tertiaire

Les intéressantes communications de notre collègue, M. Borius, sur le climat de Brest, m'ont donné la pensée de remonter dans le passé, et d'exposer ici brièvement ce qu'était ce même climat il y a quelques centaines de siècles, vers la fin de l'époque tertiaire. Vous trouverez sans doute mon entreprise bien téméraire. Jusqu'ici la prédiction du temps semblait seule permise, et le vulgaire, surpris de ce qu'il considérait comme une intuition merveilleuse non dépourvue de toute attache avec la sorcellerie, avait grandi et popularisé les figures de Nostradamus, Mathieu Laensberg, etc. Et voici que, Nostradamus à rebours, au lieu de venir vous annoncer s'il fera beau temps à la Saint-Jean prochaine, ce qui serait

plus intéressant, je me retourne vers les âges écoulés pour rechercher quelles étaient, ici même, les conditions climatiques il y a bien des milliers d'années.

Cette tâche, si difficile qu'elle paraisse au premier abord, n'a rien de mystérieux, et je me hâte de vous dire qu'elle est plus accessible et plus sûre que la prédiction du temps. Celle-ci exige, pour avoir une certaine valeur, une expérience basée sur des comparaisons nombreuses et des raisonnements très-serrés. La seconde face du Janus météorologique, celle qui regarde le passé, a moins d'embarras : il lui suffit de lire et d'interpréter, c'est-à-dire de traduire dans nos idées ce que les temps passés ont gravé sur d'impérissables monuments.

Les constatations météorologiques étaient en effet alors d'un autre ordre qu'elles le sont aujourd'hui. Nul être intelligent ne notait la température, la hauteur barométrique, l'humidité et l'aspect du ciel ; les météorographes n'étaient pas inventés : mais la vie peuplait la terre d'organismes d'une extrême sensibilité, admirablement adaptés au climat d'alors, en suivant les oscillations ou les accidents.

Ce sont ces organismes, animaux ou plantes, dont les vestiges nous apprennent aujourd'hui les conditions météorologiques du temps où ils vécurent. Les couches terrestres constituent, en effet, tantôt un prodigieux ossuaire, tantôt un gigantesque herbier dont les immenses feuillets conservent l'empreinte des plantes qui ont décoré la terre. C'est en compulsant ces documents que les paléontologistes ont pu reconstituer un passé depuis longtemps disparu. Ces épaves d'un autre âge ont été pour eux ce que les

débris de plantes, les troncs d'arbres charriés par les courants, furent pour Christophe Colomb, les indices de terres et de climats inconnus.

Ce n'est pas dans notre pays que nous pouvons retrouver les vestiges de l'époque tertiaire. Bien avant ce temps, le sol de la Bretagne était constitué. Ce sol antique et les plateaux granitiques du centre et de l'est ont vu se succéder toutes les flores, toutes les faunes, tous les climats, depuis les temps primitifs, sans avoir pu en conserver les traces, parce que depuis lors ils sont au-dessus des eaux et que ce n'est que dans les sédiments de ces dernières que les empreintes se gravent. Mais si jamais un cataclysme nouveau bouleversait le globe, si les fonds de la rade de Brest et ceux des rivages de l'Océan étaient soulevés, c'est dans leurs feuillets sédimentaires que l'on retrouverait les spécimens de la faune et de la flore qui peuplaient ou décoraient alors les terres de Brest, de Plougastel, de Crozon, etc. ; c'est la mine féconde que les géologues de l'avenir pourront exploiter peut être.

En attendant, il existe non loin de nous, sous la même latitude et même plus haut, des lambeaux de terrains tertiaires ; ils ont suffi pour établir la nature des productions et, par suite, celle du climat. La plus grande analogie a été constatée, sous ce rapport, entre les formations tertiaires du Groënland, celles de l'Angleterre, de la France et du reste de l'Europe pour ne citer que ces régions. Nous ne pouvons pas prétendre que le climat de ce pays fût différent à cette époque de celui des formations tertiaires : la pointe qui devait former le Finistère ne pouvait posséder un climat essentiellement distinct

de celui des contrées qui la touchaient presque ; et si l'Islande offrait alors les mêmes plantes et le même climat que les rivages de la Méditerranée, il serait déraisonnable de penser que la Bretagne offrit une exception.

Ce fait établi, il ne nous reste plus qu'à comparer le climat tertiaire, tel que les observations paléontologiques l'ont révélé avec le climat actuel de Brest. C'est de cette comparaison que doit sortir la preuve de ce fait que je me suis proposé de prouver : « l'analogie du climat de Brest avec celui de l'époque tertiaire. »

S'il est un axiome indiscutable, c'est que la flore d'une contrée est l'expression de son climat et de son sol, mais surtout du climat. Les travaux de Thunmann ont un peu ébranlé l'opinion que l'on se faisait de l'action de la composition chimique des terrains sur la végétation : il a fait voir que leur constitution physique avait une influence bien plus grande, et que deux sols dont les matériaux calcaires ou granitiques, par exemple, offraient le même mode d'agrégation, pouvaient porter les mêmes plantes. Quant à l'influence du climat, rien n'a pu l'ébranler. De l'équateur au pôle, de la plaine au sommet de la montagne, les flores se répartissent avec une précision mathématique. A chaque degré de température moyenne d'une contrée correspondent les limites d'un domaine floral ; chaque altitude est aussi la borne d'un certain groupe de végétaux : la preuve de ce fait que les limites de ces domaines floraux sont bien sous la dépendance de la température, c'est qu'elles ont l'irrégularité des lignes isothermes. Elles se relèvent sur les rivages européens baignés par le Gulf

Stream, elles s'abaissent vers l'orient, où l'étendue des continents déprime les températures.

Chaque contrée présente ces zones, où des végétations spéciales sont en rapport avec le climat. Il y a peu de temps, M. Anderson les a établies pour la Scandinavie, et montré que l'on peut, sur une étendue relativement peu considérable, retrouver en petit l'influence des températures sur les productions du sol. En Suède, le climat s'accuse par trois domaines floraux spéciaux, dont quelques plantes remarquables peuvent être prises pour caractéristique : au sud, la région du froment et du chêne ; au-dessus, la région du hêtre, du seigle et de l'aune glutineux ; plus haut, vers le nord, la région du bouleau, de l'aune grisâtre et de l'orge.

Dans son bel ouvrage sur la France agricole, M. Heuzé a fait de même. Voici la ligne au delà de laquelle les fruits du châtaignier ne mûrissent plus ; voici celle qui sert de barrière à la végétation du maïs ; voilà les zones de l'olivier, celles de l'oranger ; enfin, tout à fait au sud, sur quelques points privilégiés, voici des palmiers qui assimilent la Provence au versant nord d'une immense vallée dont la Méditerranée occuperait les profondeurs, et dont l'Algérie serait le versant méridional.

Il est souvent arrivé, sur nos rivages, que la mer ait franchi ses digues, et couvert d'alluvions des étendues plus ou moins considérables : quand l'explorateur rencontre dans ces sols remaniés des troncs de palmiers, il en déduit avec raison les conditions climatiques de la contrée à l'époque du bouleversement. C'est ce que les paléontologistes ont fait pour l'époque tertiaire : ils ont cherché dans le sol les

représentants de la flore de cette époque, représentants dont l'image est demeurée gravée sur les tufs de cette période avec une netteté qui en fait de véritables médailles. Les espèces sont venues prendre rang dans les genres dans les familles actuelles qui ne croissent que dans des conditions climatiques bien déterminées, et, par analogie, on a attribué à l'époque tertiaire un climat identique à celui où croissent aujourd'hui les homologues des végétaux d'alors.

Si les glaces du Groënland recouvrent les empreintes de feuilles de lauriers et de palmiers qui croissent aujourd'hui sur les bords de la Méditerranée, il faut bien admettre que le Groënland a joui de ce climat. Si dans le midi de la France on trouve les vestiges de cannelliers, de camphriers, de flabellaria, d'anacardes, qui ne croissent maintenant que dans les pays les plus chauds, il faut encore admettre que la Provence eut en son temps ce même climat.

Quand, à force de patience et de découvertes, on eut refait ainsi la flore tertiaire, on put, sur l'ensemble de la végétation, déduire le climat des régions où elle florissait. Le climat, ce ne sont pas seulement des moyennes des maxima ou des minima de température : la pluie, les vents, tous ces méléores entrent dans sa constitution. Telle plante nous révèle que la température a dû s'élever à telle moyenne, ou ne pas s'abaisser au-dessous de telle autre ; mais il y a des végétaux qui nous apprennent si l'atmosphère était sèche ou humide ; la présence, par exemple, des aunes et des saules dans les argiles tertiaires de Marseille : d'autres nous donneront des indications sur la nature des vents, leurs directions habituelles,

leur puissance, leur régularité, car ces vents ont entraîné plus ou moins loin, de tel ou tel côté, leurs semences ailées, tandis que leurs fruits et leurs feuilles, plus lourds, tombaient à leurs pieds. Voici des feuilles qui ont laissé leur empreinte sur la même pierre, où des ailes de fourmis ont aussi laissé leurs traces. On en conclut que la plante perdait ses feuilles à l'époque où les fourmis perdaient leurs ailes. Des chatons de saules se sont gravés près de fleurs de cannelliers, de platanes, de dracena; on en a conclu que les cannelliers, les platanes, les dracena et les saules fleurissaient à la même époque; et comme le même phénomène se présente encore de nos jours à Madère, en Sicile, à la Louisiane, on en a conclu qu'à l'époque tertiaire l'Europe jouissait de ces délicieux climats, oscillant entre des moyennes annuelles de 18 à 21° c. Des fleurs et des feuilles de nénuphars, des frondes de grandes fougères, des feuilles et des fruits de peupliers et de bouleaux révèlent en même temps un climat humide, des pluies fréquentes, et réparties, dit Heer, sur une grande partie de l'année. Des cours d'eau peu étendus, mais nombreux; la rencontre, dans certains gîtes, de fruits d'aune sans leurs feuilles, puis de feuilles de ces mêmes arbres sans leurs fruits, indique que les fruits tombaient avant la chute des feuilles, et que celles-ci n'offraient pas, comme maintenant, un effeuillement précipité par la venue de l'hiver. L'automne, à l'époque tertiaire, était une saison longue, possédant une température douce: un hiver peu rigoureux et rapide séparait seul cet automne du printemps, sans suspendre la végétation.

Ainsi, un climat analogue à celui des Canaries, mais plus humide, c'est-à-dire caractérisé principalement

par une saison automnale très-prolongée; un hiver peu rigoureux et très-rapide, un printemps précoce, un été plutôt humide que très-chaud, dit Heer, voilà les lignes principales du climat tertiaire accusées dans les empreintes laissées par la flore disparue.

Je crois pouvoir aborder maintenant les analogies de ce climat avec le nôtre. Assise au bord de l'Océan, baignée par les eaux d'une branche du Gulf Stream, plongée dans les brumes armoricaines, balayée par les vents humides du sud-ouest, notre contrée possède un climat tempéré bien spécial. L'automne, comme au temps dont nous parlions, s'y prolonge beaucoup, et à l'heure où nous vous parlons, il n'est pas encore terminé; la végétation n'a point été suspendue, et si les plantes d'été ont cessé de fleurir, elles végètent cependant encore. Nous attendons l'hiver, et désormais il ne saurait être long. Peut-être consistera-t-il, comme cela arrive si souvent, en quelques nuits étoilées où le thermomètre descend un peu au-dessous de zéro; et à cet hiver rapide et peu rigoureux succédera le printemps. Cette saison se liera insensiblement à un été plutôt humide que chaud, et que l'automne abrégera comme il raccourcit l'hiver. Supprimez nos quelques jours d'hiver, véritables surprises, véritables accidents pour notre végétation, plutôt qu'une phase normale; élevez ensuite les moyennes de l'année de 4 à 7° (c'est l'estimation de Heer), et au lieu d'analogies, nous avons une identité parfaite avec le climat tertiaire moyen.

Lorsque M. de Saporta fit ses remarquables études sur le pays tertiaire de la France, un fait le préoccupa beaucoup, c'était de concilier la présence d'arbres à feuilles caduques comme les chênes, les hêtres,

les aunes, les bouleaux, avec cet hiver court et peu rigoureux, accusé par tant d'autres plantes. Les arbres que nous venons de nommer étaient-ils donc alors représentés par des espèces différentes des nôtres ? Les chênes, les aunes, les peupliers tertiaires étaient-ils des arbres à feuilles persistantes, de même que nous voyons aujourd'hui encore des chênes toujours verts au Mexique, à Java ou ailleurs ? Le spectacle de ce qui se passe à Madère, où nos espèces actuelles à feuilles caduques, au lieu de se dépouiller en quinze jours, perdent très-lentement leurs feuilles, du commencement de l'automne au commencement du printemps, fit penser au savant observateur que les choses devaient se passer ainsi autrefois, et que la présence des arbres à feuilles caduques n'accusait pas forcément l'existence d'hivers rigoureux à l'époque tertiaire. Eh bien, ce qui avait lieu à cette époque lointaine, ce qui se présente aujourd'hui à Madère, nous en avons le spectacle à Brest même, en ce moment. Des arbres à feuilles caduques, des aunes, par exemple, nous offrent à cette heure une image de l'époque tertiaire : dans les squares du Port de Commerce, dans ceux de la Gare, ces aunes n'ont pas encore perdu totalement leurs feuilles, elles sont tombées lentement, successivement, et celles qui restent sur l'arbre assistent à la pleine floraison des chatons élégants qui pendent maintenant à l'extrémité de tous leurs rameaux. Ce fait curieux est encore une preuve de l'analogie de notre climat avec celui de l'époque tertiaire. J'ajouterai même, qu'en ce moment les rencontres étranges qui caractérisent les tufs tertiaires pourraient se produire sous nos yeux, si nous vivions, comme alors, au bord de lacs tranquilles.

Les fleurs du saule peuvent s'en aller tomber pêle-mêle à la surface des eaux avec des fleurs de myrtes, de camélias et de mimosées. Le même souffle emporte les feuilles des aunes et celles des camphriers, des eucalyptus, des bambous et des palmiers.

Vous avouerez que le spectacle antédiluvien qui nous est donné ici même au siècle de la vapeur et de l'électricité, a quelque chose de piquant, et puisque nous y sommes conduits, refaisons si vous le voulez, par l'imagination, le décor complet de nos rivages à une époque où la Société académique ne florissait pas encore sur ces bords. Ce coup de baguette n'a rien que de très-scientifique. Unger, en Allemagne, Oswald Heer, en Suisse, M. de Saporta, en France, ont fréquemment fait assister leurs lecteurs à ce lever de rideau pré-historique.

Rendons d'abord aux lieux que nous habitons leur relief antique et leurs solitudes paisibles et profondes.

Ici, rien n'a beaucoup changé depuis l'époque tertiaire, puisque le sol de la Bretagne est fait dès l'origine. L'Océan remplissait, comme aujourd'hui, l'estuaire qui porte maintenant nos vaisseaux. Parmi les roches siluriennes de l'Ile longue, on retrouve encore des massifs de calcaires pétris de coraux aux formes variées et très-bien conservées. Il y a peu de temps, à Porstrein, j'ai sauvé de la masse d'un casseur de pierres un bel échantillon de ces productions marines reculées. Les falaises étaient moins abruptes et des pentes douces conduisaient partout au bord de la mer, comme on le voit encore, à partir de Saint-Marc jusqu'au fond de la rade. L'uniformité de climat maintenait la masse atmosphérique et les masses aqueuses dans un calme relatif. Cette circonstance

avait permis à une végétation arborescente variée et luxuriante de couvrir le bord même des rivages, et d'y accumuler une terre végétale abondante, et d'autant plus élevée, qu'elle protégeait jusqu'alors les roches granitiques et schisteuses de l'action destructive des agents atmosphériques.

Les petits cours d'eau comme la Penfeld, le ruisseau de Kerhuon, celui de Sainte-Anne, de la Rivière-Blanche, encaissés dans d'étroits vallons, offraient leurs abris et leurs expositions privilégiées à des plantes dont les familles habitent aujourd'hui les climats favorisés du soleil. Des lagunes comme celle de la Villeneuve, de Kerhuon, de Landerneau, offraient à la végétation marécageuse des stations favorables que le flot marin n'allait pas troubler, arrêté qu'il était par des obstacles naturels qui devaient plus tard faire connaissance avec la dynamite.

Dans ces retraites silencieuses, à la place où peut-être quelque mastodonte pacifique promenait ses regards indifférents sur ce paysage enchanteur, la grande grue tourne et grince aujourd'hui. Aux lieux où les canons, les affûts, les torpilles pèsent lourdement sur le sol, d'élégantes fougères arborescentes mariaient leurs frondes mille fois découpées au feuillage sombre des grandes laurinéas, ou à celui des cannelliers. Des figuiers mêlés de palmiers sabals et de flabellarias en éventail, remplissaient les plis secondaires du sol, escaladaient la Grande-Rue, les ravins du Moulin à poudre et de Kerhallet, aux flancs abrupts desquels les lianes pendantes alternaient avec les broméliacées. Plus loin, du côté de la Villeneuve, dans la lagune bordée de peupliers, de bouleaux et d'aunes tertiaires associés à des *Glyptostrobus*

et à des Rhizocaulon aux tiges élancées, de beaux nénuphars étendaient leurs larges feuilles. Les hauteurs couvertes de camphriers, d'anacardes et d'arbres verts, se reflétaient dans ces eaux dormantes peuplées de grandes tortues. « La fraîcheur et la grâce, quelque chose d'ombreux et de luxuriant, » ce sont là les expressions de M. de Saporta, tel était le caractère du beau pays tertiaire. Tout a disparu, le monde s'est refroidi, et d'autres tableaux ont remplacé ces édens. Quand l'homme vint à la fin de l'époque tertiaire, nos rivages étaient déjà moins rians ; cependant, à défaut de la fraîcheur et de la grâce, nos premiers parents y trouvèrent encore une flore ombreuse et luxuriante, en rapport avec le nouveau climat. C'était assez pour nous, puisque nous devions changer tout cela, remplacer la mousse par le pavé, les beaux palmiers par la Consulaire et les becs de gaz ; et de quelque clairière silencieuse et profonde, faire le Champ-de-Bataille bruyant et bavard.

A. COUTANCE.



ÉPISEDE

TIRÉ

du Théâtre de Brest en 1770

Il peut être amusant de savoir ce qui se passait au Théâtre de Brest, il y a plus de cent ans. Nous entendons, chaque fois qu'il se produit quelques manifestations bruyantes dans l'intérieur ou en dehors de la salle, des lamentations sur ces désordres qui ne troublent que superficiellement la paix publique. En remontant un siècle en arrière, et en consultant les annales de notre vieux Théâtre, qui eut ses jours de splendeur et de tempête, où les salves de bravos se mêlaient aux sifflets, il est facile de s'assurer que les scènes du genre de celles qui viennent parfois rompre la monotonie du Théâtre ou en interrompre les représentations, ont eu lieu et sur de vastes proportions. C'est ce que prouve le document suivant, dont la reproduction peut offrir un piquant intérêt au point de vue de la localité. Il jette même un

jour nouveau sur les mœurs du xviii^e siècle , en province , pratiquées par les classes dirigeantes de cette époque corrompue , mœurs qui ne sont que le reflet de Paris et de Versailles.

MAURIÈS.

Avril 1878.

18 JANVIER 1770

Extrait d'une lettre de Brest du 10 Janvier...

Une actrice attachée au Théâtre de cette ville , intéressante par sa figure et par ses talens , et plus encore par un cœur romanesque , dont on ne laisse pas de trouver des exemples parmi ces demoiselles , mais envers des sujets de qui le choix ne fait pas toujours honneur à leur délicatesse , s'étoit épuisée pour secourir un officier dont la fortune ne répondoit pas à la tendresse.

Ce procédé généreux étoit fait pour lui concilier de plus en plus la bienveillance des officiers de terre et de mer...

Pour la dédommager d'un aussi noble sacrifice , les plus ardens avoient imaginé de lui accorder une représentation ; mais dans leur enthousiasme ils s'étoient contentés de comploter la chose entr'eux , et n'avoient pas pris les voies convenables , en s'adressant aux chefs.

Ces jeunes gens, emportés par le feu de l'âge, ont demandé cette faveur pour l'héroïne , par acclamation et en plein spectacle. Un pareil esprit de licence a déplu aux gens graves , et la représentation a été refusée. Les auteurs du projet, piqués, sont convenus

entr'eux de ne plus aller à la Comédie, de se tenir à la porte et de huer tous ceux qui entreroient. Ce qu'ils ont exécuté.

Par suite du désordre, ils ont manqué à M. l'Intendant et à Madame l'Intendante, personnes qui leur en imposent peu d'ordinaire. Les Commandants les ont punis sévèrement.

M. de Clugny, de son côté, s'est piqué de générosité; il s'est élevé au-dessus de ces misères, il a demandé la grâce des coupables, a sollicité leur sortie, et, dans la crainte des suites funestes que pourroit avoir pour eux leur étourderie, a exigé des Chefs qu'ils n'écrivissent point en Cour. Il a poussé l'honnêteté jusqu'à prier à souper les jeunes gens.

On croyoit tout apaisé et terminé, lorsqu'il est arrivé des ordres du Ministre aux Commandants respectifs de se rendre à la Cour. Ils ont été vivement réprimandés de n'avoir point informé de tout ce qui s'était passé, et ont reçu ordre de chasser de Brest la jeune actrice..... Voilà la récompense de son héroïsme.....

*(Mémoires secrets pour servir à l'histoire
de la République des lettres. Tome V,
pag. 46 et suiv.).*



EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DE KÉLORN

En Kerlouan (Finistère)

Rapport à la Société Académique

Les Membres de la Commission nommée par la Société Académique pour l'exploration archéologique de Kélorn, viennent lui rendre un compte sommaire de leurs travaux.

Ce compte-rendu, rédigé à la hâte, sera, s'il y a lieu, suivi d'un rapport plus détaillé.

Partie de Brest , le 27 octobre , la Commission a passé la nuit à Lesneven et s'est transportée le lendemain sur le théâtre de ses opérations.

Pour se rendre de Lesneven à Kélorn, distant de huit kilomètres environ, on suit d'abord la route de Plouénour-Trez , puis on prend à gauche celle de Kerlouan.

A quatre kilomètres de Lesneven, la Commission

s'est arrêtée un instant pour visiter un très-beau tumulus situé près de la route, sur la rive gauche d'un cours d'eau connu sous le nom de Roudous-Hir. Ce tumulus lui a paru très-caractérisé; c'est évidemment une éminence artificielle.

Sur la route de Kerlouan, un peu avant d'arriver à destination, elle a également visité deux dolmens placés l'un près de l'autre; celui de gauche est renversé, celui de droite est au contraire parfaitement conservé.

La journée du 28 a été remplie par des fouilles et par l'étude du terrain. Cette étude a été singulièrement facilitée par le concours de M. Marion, qui a bien voulu se joindre à la Commission. C'est à M. Marion que nous devons les premières notions sur les fouilles exécutées à Kélorn ainsi que la collection qui figure dans une des vitrines du Musée de la Halle.

La colline de Kélorn, largement entamée par l'exploitation d'une carrière, est une éminence rocheuse d'une médiocre étendue, d'une forme allongée dans une direction E. et O. Elle s'élève de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau de la route de Kerlouan, qui la borde au Sud; mais du côté opposé, c'est-à-dire au Nord, elle domine le terrain d'une manière marquée. De ce côté, la pente est rapide et le talus très-incliné; le regard embrasse douze kilomètres de côtes, de la grève de Goulven à l'anse de Guissény. A son extrémité O., la colline est contournée par un chemin creux, étroit, tortueux, d'une pente rapide, au bas duquel se trouve une fontaine. Cette source abreuvait sans doute la population, dont les habitations couronnaient la colline de Kélorn. La partie de cette

colline située au N.-O. et que les travaux de la carrière n'ont pas atteinte, offre une disposition tourmentée, un mélange de reliefs et de dépressions où la Commission a cru reconnaître les traces d'anciennes habitations de forme ovale ou circulaire, conjecture qu'il ne lui a pas été donné de vérifier.

Ajoutons que de petits murs ou fossés, construits en pierres granitiques rongées par l'air et les lichens, très-vieilles par conséquent, semblent dessiner une enceinte à la colline. Au nord, à cause de la déclivité du terrain, ce mur était parfaitement placé pour faciliter la défense.

De larges coupes verticales, taillées par les carriers, permettent d'étudier la constitution de la colline de Kélorn. A la base, et jusqu'à 1^m50 du sol, c'est la roche compacte, la roche normale, en d'autres termes, la charpente de la colline. Plus haut, le granit est plus ou moins divisé ou désagrégé, parfois réduit en poudre kaolinique. Plus haut encore, c'est une sorte de couche diluviale formée de pierres tassées dans les positions les plus diverses. Puis enfin, la terre végétale, les racines des végétaux et le revêtement de gazon.

Ce que ces tranches verticales offrent de remarquable, c'est, à 20 ou 30 centimètres du sommet, une ligne rouge, à peu près sans interruptions, qui indique la présence de briques, ou plutôt de terre à briques, avec des empreintes de claies, le tout sans régularité, en fragments informes et plus ou moins volumineux. Ces briques sont rouges, noircies ou complètement brûlées. Le même fragment présente quelquefois la même couleur sur ses deux faces, et parfois une teinte différente; il y en a sur lesquels

on voit des traces de clayonnage sur toutes les faces. Le Musée en possède de nombreux spécimens déposés par M. Marion. Il faut encore noter, aux mêmes niveaux, la présence de cendres et de charbon. Tels seraient les indices, sinon les preuves, d'un vaste incendie signalé par les premiers explorateurs.

Le 28 était jour de foire à Lesneven, et aucun ouvrier de la ville ne voulut venir travailler à la campagne ; nous dûmes, ce jour-là, nous borner à employer un fermier du voisinage et son fils. On les utilisa pour continuer les fouilles sur le point déjà exploré avec quelque succès par MM. les docteurs Pichon et Marion. C'est une sorte de crevasse située à gauche de la caverne dont l'entrée a été dégagée, il y a plus d'un an, et où l'on trouva une grande quantité de cendres et quelques haches en pierre. Vu le petit nombre de travailleurs dont la Commission disposait, on s'est borné à débarrasser la crevasse des pierres et de la terre qui la remplissaient, et à en explorer les parois.

Les résultats ont été les suivants :

1° Une meule en granit (incomplète), de forme régulière et percée d'un trou d'une régularité parfaite ;

2° Une autre meule (également incomplète), de forme identique à la première, mais plus fruste et de forme moins régulière. Cette meule a été trouvée dans un champ voisin où elle a longtemps subi l'action de l'air ;

3° Une belle molette en pierre granitique, trouvée au même niveau que la meule n° 1 ;

4° Une petite molette en granit très-siliceux, d'un grain très-serré et coloré en rouge sale par l'oxyde de fer. Une molette analogue, sinon identique, figure dans la collection du Musée ;

5° Une pierre bleuâtre, de nature siliceuse, figurant un marteau et présentant, à la jonction de la partie massive et de la partie effilée, une empreinte ou rainure qui a bien pu servir à y adapter un manche ;

6° Des fragments en poterie brune très-grossière.

Il a été recueilli en outre :

De la terre à briques avec impressions de clayonnage ; et des fragments où le clayonnage est divergent, enfin du charbon.

Le lendemain, 29, la Commission a repris le chemin de Kélorn ; elle y a trouvé les quatre ouvriers qu'elle avait engagés ; son intention était d'explorer la partie de la colline où elle avait cru reconnaître les traces d'habitations anciennes. Mais le locataire du terrain s'est opposé à ce qu'on donnât suite à ce projet, ou du moins il a émis des exigences auxquelles la Commission n'a pas cru devoir céder. Elle a donc tourné ses vues d'un autre côté et s'est décidée à fouiller, avec le consentement du propriétaire, le sommet du Ménez-ar-Bodennoc, visité par elle la veille. C'est une éminence de forme conique, située à un kilomètre dans le N.-O. de Kélorn, couverte de landes et faisant partie d'un système de hauteurs dont la direction générale est à peu près E. et O. La colline de Kélorn n'est qu'un contrefort de ce système. Le Ménez-ar-Bodennoc offre des particularités qui sem-

blaient justifier notre tentative : vers le sommet, une énorme table de dolmen presque couchée sur le sol ; à quelque distance, un cercle de peulvans , les uns debout, la plupart couchés ; enfin, à une assez grande distance du sommet, une enceinte formée par un petit mur, construit en pierres rongées par les lichens. Il faut ajouter que ce point a une altitude assez grande et qu'il domine toute la contrée, excepté à l'E., où l'horizon est masqué par un relief du système de hauteurs dont nous parlions, il y a un instant.

Le sommet que nous étions décidés à fouiller présentait un léger relief, de forme à peu près conique, au-dessus du terrain environnant. C'est l'un des points signalés comme des tumulus dans la Notice publiée sur les ruines de Kélorn. Cette butte a été attaquée du côté de l'Ouest. La pioche a mis à découvert un monceau de pierres sous lequel s'est bientôt dessiné un mur circulaire régulièrement construit. Ce qu'on avait pris pour une roche granitique émergeant du sol, s'est trouvé être une belle pierre taillée sur toutes ses faces, excepté sur le point qui d'abord était le seul apparent. La butte attaquée du côté opposé a mis à nu un mur semblable au premier. Une tranchée allant de l'un à l'autre a complété le travail de la journée. Nous étions en présence d'une tour rasée, selon toute apparence. Était-ce une tour d'observation ? Sa situation semble autoriser cette conjecture. De quelle époque ? C'est une question à résoudre. Le diamètre intérieur de la tour est de 3^m.55, et l'épaisseur de la muraille de 85 centimètres, ce qui donne un diamètre total de 5^m.25 à l'extérieur.

Voici les résultats que ces fouilles ont donnés :

1° Une agrafe métallique très-oxydée, probablement

en bronze. Les boutons présentent des anneaux concentriques ;

2° Un anneau en fer très-oxydé ;

3° Une pierre en granit, de forme ronde, creusée au centre, et dont l'usage reste à déterminer ;

4° Du ciment ou mortier offrant peu de consistance ;

5° Deux clous en fer très-oxydé ;

6° Quelques fragments d'ardoise, tous très-petits, ont été jetés, après un examen superficiel. L'un d'eux, taillé en forme de dard, a été recueilli : sur l'une des faces, les arêtes aboutissant à la pointe ont été aplanies et polies avec un soin remarquable ;

7° Il faut ajouter qu'il a été trouvé une grande quantité de cendre noire, près de la paroi intérieure de la muraille, dans la direction du N.-E.

Dans cette dernière journée d'exploration, nous avons essuyé des grains violents et répétés qui, toutefois, n'ont pas ralenti l'ardeur des travailleurs.

Les objets que nos fouilles hâtives ont mis à découvert sont trop peu nombreux et trop peu caractéristiques, pour qu'il nous soit possible d'en tirer des conclusions immédiates. Mais les observations que nous avons faites, et qui se trouvent consignées dans ce rapport, ainsi que les quelques documents que nous soumettons à l'examen de la Société, nous permettent de penser que de nouvelles recherches, auxquelles il serait possible de donner plus de suite dans une saison plus favorable, amèneraient des résultats plus sérieux.

Pour le moment, nous nous bornerons à faire remarquer que l'emplacement de Kélorn se trouve à proximité de la grande voie romaine de Nantes à Gésocribate, telle qu'elle est indiquée dans les *Etudes historiques sur le Finistère*, par M. Le Men.

P. LE GUEN.

A. RIOU.

Brest, le 4 Novembre 1878.



LES ÉCOLES ET LES MÉDECINS

EN BRETAGNE

AU QUINZIÈME SIÈCLE

Il est difficile de se rendre compte avec exactitude du nombre et de la situation des écoles en Europe au moyen âge. L'Etat ne s'occupait point de l'instruction publique, dont il abandonnait le soin aux particuliers et à l'Eglise. Les différentes écoles étaient entièrement indépendantes. Elles avaient des revenus réguliers, que grossissait la rétribution des écoliers, et qui suffisaient largement à l'entretien des maîtres. La Bretagne n'avait pas d'Université. Les jeunes gens qui voulaient compléter leur instruction allaient achever leurs études aux Universités de Paris ou d'Angers. C'est ainsi que le 7 septembre 1487, François II autorise deux clercs, maître Mathurin Baczart, et maître Pierre Ducélier « de aller étudier hors le pays et duché de Bretagne, et avec

eux porter or et argent, vitailles et autres choses pour eux nécessaires (1). »

On voit avec bonheur le duc Jean V, en 1434, accorder une pension de 10 livres à un écolier du pays de Rennes, Jean Eudes, « pour lui aider à se tenir es écoles à Paris, pour le bon rapport fait au duc de son engin (2). » La plupart des jeunes gens qui allaient si loin pour s'instruire, étaient des clercs âgés de vingt à trente ans. C'étaient des étudiants, plutôt que des écoliers. En général, ils se plaçaient comme pensionnaires chez un bourgeois ou chez l'un des docteurs de l'Université dont ils suivaient les cours (3). François II essaya en 1460 de donner à la Bretagne un grand établissement qui manquait à son duché. Il fonda l'Université de Nantes et assura aux professeurs une dotation annuelle de 200 livres (4). Son but était d'assurer ainsi à la jeunesse bretonne ce que nous appellerions de nos jours l'instruction supérieure.

Quant à l'instruction primaire et secondaire, elle était moins répandue au *xv^e* siècle qu'au *xix^e*. Il ne faut pas croire cependant qu'elle fût négligée. Le seigneur, pour administrer ses domaines, le marchand, pour tenir ses comptes, le gentilhomme pauvre et le bourgeois ambitieux, pour exercer quelque fonction lucrative dans le notariat ou la judicature, avaient besoin de s'instruire. Les notables de chaque paroisse

(1) Archives de la Loire-Inférieure. Reg. de la chancell. 1487, folio 261, verso.

(2) Act. de Brest, II, 1259.

(3) Arch. nat. J. J. 219, folio 102, verso.

(4) Arch. de la Loire-Infér. Reg. de la chancellerie 1486, folio 152, verso.

pouvaient devenir fabricateurs et trésoriers. Ils avaient des recettes à noter, des dépenses à enregistrer. Il leur était nécessaire d'apprendre à écrire. Aussi les illettrés sont rares dans la noblesse, la bourgeoisie, et parmi les paysans qui possèdent quelque aisance.

On peut distinguer en Bretagne, au xve siècle, trois sortes d'écoles. Ce sont d'abord les écoles ecclésiastiques. Chaque diocèse a la sienne. A Nantes, l'école épiscopale dépend du sous-chantre de la cathédrale, qui a pour attribution de tenir une école d'enfants, auxquels il enseigne le chant, la musique, l'alphabet, le psautier et les matines. Il a le droit de la faire diriger par les autres chantres, et de prélever sur eux un salaire. Il peut interdire aux autres maîtres de la ville de tenir des écoles semblables à la sienne, et confisquer les livres qui leur permettraient d'empiéter sur ses droits (1). A Dol, la maître-écolerie attachée au chapitre occupe un grand espace de terrain, et d'importants immeubles estimés au prix de 419 livres bretonnes (2).

Nous trouvons ensuite les écoles paroissiales. Il y en avait dans toutes les provinces de France (3). La Bretagne n'en était pas plus dépourvue que les pays voisins. Leur existence est prouvée par un document curieux que nous avons recueilli dans les archives de M. le comte de Goesbriand, au manoir de Kerdaoulas. • Aujourd'huy en jugement comparut et fut

(1) *Rev. de Bret. et de Vend.* juin 1876, *l'Université de Nantes, ses origines*, par M. Maltre, archiviste de la Loire-Inférieure.

(2) Arch. de la Loire-Infér. Reg. de la chanceller., 1480, folio 182, recto.

(3) Arch. nat. J. J.. 218, folio 1, recto.

présant Auffroy de Goazbriand, de nom, et comme tuteur et garde de Jehan, Geffroy et Pierres, enfans de feu Jehan Jagu, lequel dist et signifie à la court de céans, qu'il a la garde des personnes desdicts mineurs, et les tient et gouverne de vivres et de vestemens, et vont à l'escolle chaque jour, et un clerc avecques eulx, dont il a une grand charge et coutage, et supplia à ceste court de luy ordonner somme certaine, pour en faire dessus la levée desdits mineurs, et de ce que luy sera ordonné, lui bailler relacion, pour lui valloir où mestier en aura. Sur quoy, après que la court de céans fut suffisamment informée par plusieurs tesmoings dignes de foy du donné entendre dudict Goazbriand ès noms, luy fut assigné de l'assentiment des assistants en ladicte court, pour ainsi tenir lesdicts mineurs et leur clerc, la somme de quatre tonneaulx de froment dessus la levée d'iceulx mineurs eschue à la Saint-Michel deraine, et ung tonnel de froment dessus la levée précédente, qui font cinq tonneaulx de froment, à les avoir pour cette présente année, sauff à faire raison du plus ou du moins, ainsy que la court verra estre expédient pour ung aultre temps. Et de ce demanda ledict Goazbriand avoir relacion, qui luy feut baillée présentement, pour luy valloir et servir où métier en aura. Faict ès généraux plaids de Guingamp le 21^e jour de novembre, l'an MCCCCXLI. — Henry PASSE. »

Cette pièce nous montre que dans les grandes familles on ne se bornait pas à envoyer les enfants aux écoles, on leur donnait en outre un clerc pour les diriger. Ils avaient ce que nous appellerions un répétiteur. Les grands seigneurs faisaient instruire leurs enfants chez eux, et entretenaient des précepteurs

qui faisaient partie de leur maison. Le vicomte Jean de Rohan, qui joua un si triste rôle dans la guerre de Bretagne, avait eu pour précepteur Bernard Le Guidec, docteur en théologie, auquel il assigna une pension de 100 livres sur la recette de Landerneau. Jean Auchier, maître d'école du seigneur de Léon, fils aîné du vicomte de Rohan, recevait 30 livres de gages, sans compter sa nourriture et son entretien (1).

Les villes de Bretagne ont des écoles régulièrement organisées, et qui semblent avoir été suivies par une jeunesse nombreuse. Les plus florissantes sont celles de Rennes, Nantes et Vannes. Leur régime est l'externat. Les enfants vivent ainsi dans leur famille. En se rendant à l'école, ils se réunissent, dissertent avec leurs camarades, répètent et répandent les nouvelles, commentent les derniers événements politiques, dont ils ont entendu parler chez leurs parents. En un mot, ils s'occupent de politique, comme font quelquefois les écoliers du xix^e siècle (2).

La ville de Tréguier avait un collège véritable, fondé en 1325 par Guillaume Coatmohan, qui avait assuré des bourses aux étudiants pauvres (3). Mais les écoles les mieux tenues et les plus florissantes étaient celles de Rennes. En 1492, l'assemblée municipale résolut de les réunir et de faire construire un vaste édifice pour les y placer. La ville acheta le terrain nécessaire. La construction, suivant l'usage, fut mise en adjudication et adjugée par les miseurs à Michel Maignée, au prix de 719 livres. Les travaux

(1) Arch. de la Loire-Infér., E 490.

(2) Arch. de la Loire-Infér., E 492, déposition de Guill. de Forest et de François Le Saulx.

(3) Actes de Bret., II, 1787.

commencèrent immédiatement. Mais les maîtres d'école se réunirent et déclarèrent à l'assemblée que les bâtiments que l'on allait construire étaient insuffisants pour le nombre de leurs élèves. La ville tint compte de leurs réclamations, et dépensa 1070 livres au lieu de 719. Citons ici la pièce la plus importante de ce remarquable épisode :

« Comme par avant ces heures aït esté par les officiers et habitans de ceste ville de Rennes dellibéré et ordonné estre faict et édifié en ceste ville une maison pour tenir les escolles, et par l'estat de la ville ordonné deniers pour les y employer, le lieu pour faire laquelle maison aït esté advisé au lieu et plasseix des vieilles monnoyes , près la chapelle Saint-Martin, et le devis d'icelle maison faict et ordonné, et sellon iceluy baillé à Michel Maignée, pour faire et édifier à certains termes et prix auquel il soit demouré comme derrain rabattant à la chandelle estaincte, et que depuis tout ce, et en commenczant icelle maison, aït esté trouvé par aucuns des maistres tenant en ceste dicte ville les escolles, que icelle maison ne seroit assez longue, eu esgard au nombre des maistres, queulx chacun jour assistent à monstrier es dictes escolles, et que il seroit requis la faire de plus grand longueur que n'est ledict devis de dix piés, et que de ce ils ayent faict raport à messire Guy Paysnel, seigneur de Vaufleury, lieutenant de monseigneur le cappitaine : En ce jour, sur les édifices se sont compareus ledict seigneur de Vaufleury, Jehan Guéhenneuc , l'un des connestables de ceste dicte ville, Jehan Baud , Guillaume Marie , Gilles Bourgneuf, Pierre Boisguérin , et aultres plusieurs demourans en ladicte ville, maistre Thomas Royer,

dom Guillaume Guillart, maistres desdictes escolles, et chacun, et empuis avoir veu et visité le commencement dudict œupvre, en présence dudict Michel Maignée, et trouvé que de faict il falloit croistre la longueur d'iceluy de dix piés, oultre ledict devis dudict édifice, a esté ordonné et commandé audict Michel Maignée faire ledict édifice de dix piés de longueur plus que ne se montent ledict devis et baillée luy faicte ; par ce que a esté ordonné audict Michel Maignée estre payé par les miseurs de ceste ville, et sur les deniers d'icelle, oultre le pris auquel il a pris les édifices, à l'esquipolent, pié pour pié que il augmentera, oultre les deniers que il avoit de salaire pour ledit édifice, sauf à luy rabattre à esgard de gens en ce congnoessants la creusée et faczon d'une cave que il devoit faire en cedict édifice, que a esté regardé n'y devoir estre faicte. Quelle augmentation du poyement sera, veu ledict édifice, calculée et apurée par quatre des notables gens de ceste ville se congnoessant en édifice, et l'oultre plus du poyement que feront lesdicts miseurs, oultre le pris convenu par la première baillée, quel sera apuré ainsy que dessus, vaudra auxdicts miseurs rapportant cestes présentes. Faict et expédié le vingt et uniesme jour de nôvembre, l'an mccccxcii (1).

Les travaux commencés par Michel Maignée en 1492, furent achevés en 1493. Le 13 janvier 1494, l'assemblée municipale les fit examiner par une commission, qui s'adjoignit des maçons, des charpentiers et des couvreurs, pour tout observer en détail. L'œuvre fut déclarée « renable », et les miseurs reçurent

(1) Archives de Rennes. liasse 46.

ordre de payer à l'entrepreneur une somme de 1070 livres bretonnes, valant près de 40,000 francs en monnaie de nos jours.

La rareté et la cherté des livres étaient un grand obstacle au développement de l'instruction. En 1481, en une seule année, les livres de grammaire achetés pour le seigneur de Léon coûtèrent 16 livres, 2 sous, 6 deniers, qui vaudraient 720 francs de nos jours (1). Le seigneur de Léon avait à peine dix ans. Aussi les bibliothèques constituaient un luxe réservé aux couvents et aux grands seigneurs. Il n'y avait pas, comme de nos jours, des libraires dans toutes les villes. Les livres ne se répandaient que par le colportage. Les libraires, comme les autres marchands, parcouraient les foires et les marchés avec leur cargaison. Quand ils ne partaient pas eux-mêmes en campagne, ils envoyaient leurs commis à leur place. En 1480, au mois de juin, un libraire, maître Guillaume Touzé, expédia une cargaison en Basse-Bretagne. Il la confia à un aventurier de Cornouaille appelé Guillaume Delépine. Ce dernier devait parcourir pendant deux ans les évêchés de Vannes, Cornouaille, Léon, Tréguier et Saint-Brieuc. Il emportait des livres pour une valeur de 500 livres, soit 18,000 francs de nos jours. Il s'engagea à rendre compte de ses opérations tous les six mois et à livrer à Touzé l'argent qu'il aurait reçu. Son patron lui assurait à titre de salaire vingt écus par an. Delépine se mit en campagne, et vendit rapidement un grand nombre de livres. Il encaissa de belles recettes. Mais il négligea d'en rendre compte à Touzé. Il fallut

(1) Archives de la Loire-Inférieure, E 190.

mettre les officiers de justice à ses troussees pour l'arrêter (1).

La Bretagne possédait au xve siècle un grand nombre d'hôpitaux et d'institutions charitables. On comptait deux hôpitaux à Rennes, deux à Nantes. Il n'était pas de ville qui n'eût au moins une maison destinée aux malades. Les maladreries étaient encore plus nombreuses que les hôpitaux. Le savant archiviste de la Loire-Inférieure, M. Léon Maître, en a compté quinze dans le seul évêché de Nantes. Malgré tous les secours que la charité offrait aux malades, les épidémies étaient fréquentes et désastreuses. Il n'y a pas d'année où le gouvernement ne soit forcé d'accorder des dégrèvements de fouages aux paroisses dévastées par la peste. En 1462, il fallut dégrever toutes les paroisses de l'archidiaconé de Porhoët. « Nous avons été et suymes dûment acertenés, disait le duc, que le cours et pestilence de la maladie d'épidémie a tellement regné, et encore regne es mectes et endroits d'icelui archidiaconé, que le peuple y est fort diminué et amoindri (2). » La même année, la population de Rennes est décimée par un fléau qui met en fuite les habitants aisés (3). En 1467, la mortalité est si grande dans la paroisse de Clédén-Cap-Sizun qu'il faut accorder aux habitants un dégrèvement pour dix ans (4). En 1464, une autre épidémie sévit à Rennes, et force les fermiers des revenus

(1) Arch. de la Loire-Infér. Reg. de la cancell., 1480, folio 180, verso.

(2) Idem, 1462, folio 119, verso.

(3) Idem, 1462, 7 novembre,

(4) Idem, 1467, folio 117, verso.

municipaux de demander une réduction sur le prix de leurs fermes (1).

Nous ne poursuivrons pas cette énumération. Il nous serait facile de multiplier les exemples. Ceux que nous venons d'indiquer suffisent pour montrer le déplorable état sanitaire des populations du xv^e siècle. Pour résister aux fléaux qui venaient les atteindre, leurs ressources étaient dérisoires. Les médecins ne faisaient point complètement défaut ; mais ils étaient rares, et souvent fort ignorants. Les grands seigneurs avaient généralement un médecin attaché à leur service. Ils lui assuraient de 40 à 100 livres de gages. Comme il avait en outre « bouche à cour » et le droit de consacrer son temps au service des petites gens du voisinage, le médecin d'un grand personnage avait en somme une situation assez brillante.

Le duc François II, à qui sa mère avait inspiré le goût des sciences et des études libérales, attira plusieurs médecins en Bretagne. Il les établissait dans les villes, en leur assignant une pension sur les revenus municipaux. Ils étaient médecins titulaires du duc. Mais ce n'était là qu'un titre honorifique, analogue à celui que briguent parfois certains négociants, qui s'intitulent volontiers fournisseurs de tel ou tel souverain. Ces médecins n'étaient pas au service du duc, mais de la ville où le duc leur ordonnait de fixer leur résidence. Pour les retenir en Bretagne, François II les comblait de faveurs. En 1468, il assura à maître Mathieu Brigault une prébende de chanoine à Auray pour soigner les malades de l'hôpital de

(1) Arch. de la Loire-Infér. Reg. de la chancellerie, 1464, folio 21, recto.

cette ville (1). En 1488, il autorisa un médecin de la ville de Nantes, maître Nicolas Vépret, à exporter en France par la Loire, soixante muids de sel, sans payer aucun droit de douane (2). Les médecins obtenaient également de lui l'exemption des tailles et des fouages, du guet et de la garde des portes (3). En 1488, effrayé du nombre des pestiférés qui encombraient à Nantes les hôpitaux, voyant que la ville refusait de prendre un médecin à ses gages, il y appela un étranger, Arthur Savaton, et lui assigna d'office une pension annuelle de 50 livres sur les revenus municipaux. L'assemblée de la ville n'accepta qu'avec hésitation ce surcroît de dépense. Elle ratifia le mandement du duc, mais en faisant des réserves. En 1490, elle défendit au miseur de payer dorénavant les gages de Savaton (4).

La ville de Rennes se montra moins économe, ou plutôt plus intelligente que celle de Nantes. Elle tenait d'ailleurs le premier rang à la tête des villes de Bretagne. Plus peuplée et plus riche que Nantes, ainsi que le prouvent les mandements relatifs à la répartition de l'aide qui dans les villes remplaçait les fouages (5), la ville de Rennes avait une industrie active, de grandes fabriques de drap (6), et un commerce étendu avec la France, l'Espagne et les Pays-Bas. Les notables qui composaient l'assemblée municipale

(1) Arch. de la Loire-Inf. Reg. de la chanceller., 1467, f° 2., v°.

(2) Idem, 1488, folio 185, verso.

(3) Idem, 1473, folio 133, recto.

(4) Léon Maitre, *Hist. des Hôpitaux de Nantes*, Ch. xvi.

(5) Entre autres, Arch. de la Loire-Inf. Reg. de la chancellerie, 1466, folio 63, verso.

(6) Archives municipales de Rennes, liasse 63.

étaient de riches négociants, habitués à parcourir les grandes foires de France et des Pays-Bas, pour assurer un débouché aux produits de leurs manufactures. Ils avaient l'esprit cultivé, l'intelligence ouverte aux intérêts moraux de la ville. Nous avons montré tout à l'heure avec quel soin ils s'occupaient des écoles. Ils veillaient de même au bien-être de la population, à l'assainissement des rues. Le service de la voirie était mis chaque année en adjudication par les miseurs. L'adjudicataire s'engageait à parcourir trois fois par semaine les rues avec deux tombereaux pour ramasser les immondices (1). Pour prix de ce service, il recevait de la ville une indemnité qui variait de 25 à 40 livres.

Les bourgeois de Rennes avaient à leurs gages un rebouteur et deux médecins. Le rebouteur était Guillaume Bernier. Les gages n'étaient que de 3 livres par an, comme le montre la pièce suivante :

« En la congrégation et assemblée des officiers, bourgeois et habitants de ceste ville de Rennes, ladicté assemblée faicte ce jour en la maison de Vincent Le Valloys, pour disposer de l'estat et ordonnance des deniers de ladicté ville pour ceste présente année, s'est présenté Guillaume Bernier, adoubous des membres mal mis, quel a remonstré auxdicts officiers et bourgeois certaine promesse de recongnissance d'aucun poyement et salaire pour résider en ceste dicte ville et subvenir aux personnes qui nécessairement ont à besoigner de l'aide et mestier dudict Guillaume, dont il n'a eu, et ne luy a esté fait aucune recongnissance, requérant sur ce le

(1) Arch. de Rennes, v. les reg, des miseurs.

pourveoir à l'esgard de mesdicts seigneurs. Pourquoy a esté ordonné à Vincent Lesage et Thomas Lebreton, à présent miseurs de ceste dicte ville, poyer et bailler présentement audict Guillaume Bernier la somme de soixante solz, en attendant lui faire certaine ordonnance à l'estat des deniers de ladicte ville. Le onzième jour d'april, avant Pasques, l'an 1499 [v. s.] » (1).

Les gages des médecins étaient plus élevés que ceux du rebouteur. En 1472 les deux médecins de la ville sont maître Gilles Touraud et maître André Lefranc. Le premier reçoit 60 livres de pension. Le second, quoique pourvu du titre de docteur, n'a que 40 livres. Le duc ne tarda pas à les prendre nominalement à son service. Il assigna même à deux autres médecins, Thomas Lecomte et Jean Gaillard une pension de 60 livres sur les revenus de la ville. Les miseurs refusèrent de payer cette pension sur un simple mandement du duc. L'assemblée de la ville confirma la décision de François II, et adressa aux miseurs une ordonnance de paiement. Rennes eut ainsi quatre médecins à ses gages. Ils étaient tenus de résider dans la ville. Ils pouvaient pratiquer dans les environs, mais à condition de ne jamais s'absenter tous ensemble. Deux d'entre eux devaient toujours se trouver à la disposition des habitants. Ils ne pouvaient s'éloigner sans l'autorisation des magistrats. Comme ils étaient étrangers, on leur accordait régulièrement deux mois chaque année pour vaquer à leurs affaires et faire un voyage dans leur pays (2).

(1) Arch. de Rennes, liasse 338.

(2) Pour tous ces détails, arch. de Rennes, liasses 337 et 338.

Un de ces médecins, Thomas Lecomte, était normand. Il allait souvent à Rouen. Ses fréquents voyages finirent par inquiéter le gouvernement breton, qui se demanda si ce n'était pas un espion qui trahissait la Bretagne au profit du gouvernement français. Le 20 décembre 1486, François II ordonna aux habitants de Rennes de le casser aux gages et de le remplacer par Jean de la Roche. L'assemblée municipale obéit. Thomas Lecomte fut révoqué. Mais il ne tarda pas à revenir à Rennes. Il se justifia complètement, réfuta toutes les accusations portées contre lui, et recouvra sa pension. Jean de la Roche se trouva à son tour lésé dans ses intérêts. C'était cependant un homme de mérite. A la fois médecin et chirurgien, il avait acquis la confiance des bourgeois. Il s'était créé dans la ville et dans la banlieue une clientèle importante. Il avait montré du dévouement et s'était signalé dans une épidémie. Sa réputation était si bien établie qu'en 1487, quand éclata la guerre civile, il fut désigné pour soigner les malades de l'armée du duc de Bretagne. Nous publions ici une pièce assez curieuse, comprenant la liste des drogues que Jean de la Roche et ses confrères se firent envoyer de Rennes pendant la campagne :

En suyvent les espèces de médecines et drogueries
prinses de Michel Carré pour maistre Guillaume Lebel,
maistre Jehan de la Roche, maistre Guillaume de
St-Lô, pour porter à l'ost :

4 livres bazilicon.	20 sous.
demi-livre dyamoron.	2 sous 6 den.
4 onces mastic.	6 sous 8 den.
2 livres empliment de Jérimys.	10 sous.

2 livres miel.	20 den.
2 livres terbentine.	10 sous.
2 livres miel rosat	5 sous.
2 livres blanc rasi	10 sous.
4 onces ongant fust.	15 deniers.
4 onces alouès	5 sous.
4 onces enssans.	20 deniers.
2 livres cire.	7 sous 6 den.
2 livres gratia dei.	10 sous.
1 livre dyaquillon	5 sous.
3 pintes huile rosat.	10 sous.
5 livres volarienne	8 sous 4 den.
1 livre apostolorum.	5 sous.
demi-livre catholicon	10 sous.
demi-livre yerapigra.	6 sous 8 den.
demi-livre benedicta.	6 sous 8 den.
une livre et demye pilules de plu- sieurs sortes.	6 livres.
2 livres métredat.	15 sous.
2 livres métredat.	15 sous.
1 livre sucre candyt.	15 sous.
1 livre pénide.	8 sous 4 den.
1 livre réglisse.	20 deniers.
1 livre anys.	2 sous 6 den.
Ordei libræ IV	3 sous 4 den.
Sirupi violarum libr. III.	15 sous.
Sirupi Eudixæ libr. I.	15 sous.
Sirupi Buglossæ libr. I.	15 sous.
Sirupi cappily veneris libr. I.	10 sous.
4 livres allemandes.	10 sous.
4 livres Sium.	16 sous.
Somme, 21 livres, 5 sous, 5 deniers (1).	

(1) Archives de Rennes, liasse 11.

Jean de la Roche fut d'ailleurs malheureux dans cette campagne. Ses bagages furent capturés par les troupes françaises. Lui-même fut fait prisonnier, et forcé de payer une forte rançon. Enfin, au retour de Thomas Lecomte, il perdit sa pension. Le 23 juillet 1488 il se présenta devant l'assemblée des bourgeois et rappela ses services. Il s'est marié à Rennes, et y demeure, exerçant la médecine et la chirurgie. Il s'est signalé par son dévouement pendant plusieurs épidémies, « dont plusieurs des habitants des parties d'environ et dudict lieu sont de luy bien contents. » L'année dernière « ès mois de novembre et de décembre, du commandement des officiers et bourgeois, il est allé et fut envové à l'ost et armée du siège de La Chèze, pour servir de médecine et chirurgie, où il dépensa beaucoup de son bien, et pour ce que là ne trouvoit des apothicaires pourvus de drogues nécessaires à la science et vocacion, il prit chemin à s'en venir à ceste ville pour en avoir et emporter audict ost, et en son dict retour fut prins avecques plusieurs autres à Malestroit par les François, et destroussé de tout le bien qu'il avoit, et oultre tout ce, mis à grand ranzcon, quelle luy a convenu poyer, et pour ce faire, se endebter à plusieurs personnes, vers lesquelles il n'est pas encore quicte. Et encore à présent lesdicts officiers et bourgeois luy ont fait commandement d'aller en toute diligence à l'ost et armée générale de Bretaigne allant à Fougères, pour en jecter les François et les combattre ; lequel véaige ledict maistre Jehan a dict et remonstré luy estre impossible faire sans quelque ayde et subvencion, supliant et requérant estre receu aux gaiges et pensions par vertu du mandement du duc, et au

parsus luy estre faict provision au bon plaisir des officiers et bourgeois, offrant véaiger et servir ainsi qu'il leur plaira lui commander et ordonner. » (1)

L'assemblée municipale assigna à Jean de la Roche une pension annuelle de 40 livres, valant 50 livres tournois, 1,500 francs en monnaie de nos jours. Sa pension devait courir à dater du 2 février 1488. Les miseurs reçurent ordre de lui payer immédiatement le semestre échu. Cette pension ne formait d'ailleurs qu'une faible partie des profits de maître Jean de la Roche. Il employa avantageusement son séjour à Rennes, et acquit une fortune respectable, comme le prouve la requête suivante, qu'il adressa en 1494 à l'assemblée :

« A mes très honorez sieurs et messeigneurs les auditeurs de la Chambre des comptes de Rennes.

« Supplie très humblement votre humble subject, maître Jehan de la Roche, médecin et chirurgien, demourant en votre ville de Rennes, exposant que au temps du vivant de feu louable, de bonne mémoire, le duc François que Dieu absoille, il demouroit près la rue St-Michel, és forbourg de Rennes, près bonne Nouvelle ; en laquelle il avoit quatre maisons, et les meilleures qui feussent en celle rue, lesquelles, pour doubte du siège que l'on disoit apposé devant ceste dicte ville, furent de nuyt par les Allemands brulées ; dedans lesquelles perdit tout le petit de biens meubles qui luy estoient demourés, et en ce eut dommage de plus de 2,000 escus, tant pour la perte de ses dictes maisons, que de son bien meuble qui y fut brullé. Mesme remonstre ledict suppliant que, durant

(1) Archives de Rennes, liasse 337.

les guerres qui ont eu cours en ce pays et duché, il a esté par vous contrainct suyvre l'armée de cedict pays et duché de Bretagne par tous les lieux où elle a esté, tant à Nantes, Redon, La Chêze, Vennes, St-Aulbin et aultres lieux, pour servir en l'art de médecine et chirurgie, où il a servi, sans en avoir esté nullement récompensé, par l'espace de troys ans et plus; en quoy il a eu et porté dommaige à la valeur de plus de 500 livres: car il fut prins prisonnier des gens de Monseigneur de Rohan, avecques lesquels lui cousta, comprins sa defferre, 300 escus et plus, et dont plusieurs de vous ont congnoissance. — Item, remonstre ledit suppliant qu'il est chargé de femme et grand nombre d'enfants, et le bien qu'il avoit pu amasser tout le temps de sa vie, pour la subvention de il, sa femme et enfants, par les manières susdictes, il a perdu, et en oultre s'est grandement endebté à plusieurs personnes, n'a de quoy se pouvoir acquicter, ne substenir sedicts femme et enfants, si par vous ne luy est subvenu. — Desquelles pertes, vostre dict suppliant n'a osé par avant ces heures vous en faire remonstrance ne oppression donner, obstant les guerres et grandes affaires et nécessités qu'il congnoissoit estre sur les deniers de ceste ville. — Qu'il vous plaise à tout ce que dessus avoir esgard, en considérant que lesdictes pertes que a soutenues et portées, et à présent porte encore et faict de jour en oultre votre dict suppliant à vous servir ou faict de médecine et chirurgie, et lui impartir de votre grâce quelques deniers, pour ce de quoy avoir maison pour soy habiter, ou autrement votre dict suppliant, sa femme et enfants sont à jamais destruits et réduits à toute povreté, combien

que par avant le temps de la guerre, il eût de coutume de bien et honnestement selon son personnaige et estat, vivre. Et il priera Dieu que vous doint bonne vie et longue, et paradis à la fin. Amen. » (1)

L'assemblée municipale fut touchée de cette requête. Elle accorda à maître Jean de la Roche une indemnité de dix livres. Cette indemnité nous paraît dérisoire. Mais il est probable que la misère du savant docteur était moins grande qu'il ne le prétendait. Au xve siècle, quiconque avait une grâce à demander, ne manquait jamais d'exagérer sa détresse. L'administration bretonne était habituée à ces exagérations. Elle agissait en conséquence.

André Lefranc, un des médecins de la ville de Rennes, mourut en 1500. Il eut pour successeur maître Simon Bényon, maistre ès arts, et licencié en médecine. Le 5 avril 1505, l'assemblée de la ville se trouvait réunie au logis du chancelier Philippe de Montauban. Le procureur des bourgeois exposa « que puis trois ans en czà, à la savance de chacun desdicts présents, estoient morts et décédés plusieurs grands et notables personages, tant de justice que aultres, par l'occasion de soudaines maladies leur entrevenues, et si à icelles eust esté donné remède promptement, peut-estre que fussent encore en vie, et que, par fortune et aultre, plusieurs maladies peuvent entrevenir de jour en aultre, à la grand confusion de l'honneur et estat d'icelle ville, laquelle, de mémoire d'homme, n'a esté ès temps passés si mal pourvue de médecins y résidants, que n'est à présent; et que de ce avoit et a esté par plusieurs et

(1) Arch. de Rennes, liasse 338.

réitérées fois faict remonstrance en plain conseil de ladicte ville ; et en icelle estre à présent un notable et bon personnaige, très expert en ladite science de médecine, nommé Thomas Leforestier, quel par plusieurs fois de paravant ces heures, pour aucunes maladies dangereuses qui estoient et sont advenues à plusieurs grands et notables des nobles et bourgeois de ladicte ville, par leur mandement estoit venu , et a faict de grands secours auxdits personnaiges malades, auxquels on espéroit peu de vie, queulx sont encore vivants ; qu'est approuvé et expérimenté le grand bien et sçavoir de luy en ladicte science ; plus que ledict maistre Thomas, sur la remonstrance luy faite, que la pluspart de mesdits sieurs les bourgeois désiroient qu'il prit sa résidence continuelle en ceste dicte ville, pour le bien et utilité de la chose publique d'icelle ; à quoy avoit respondu ledict maistre Thomas que de toute son affection il désiroit faire plaisir et service aux bourgeois de ladicte ville , et que, si le plaisir de mondict seigneur le cappitaine, des nobles et bourgeois d'icelle , estoit luy donner quelque bonne pansion et honneste par chacun an, pour l'entretienement de sa personne, femme et famille, il feroit volontiers sa résidence continuelle en ceste dite ville, luy baillant semblablement un logeix en maison honorable , selon son estat. Pareillement disoit ledict procureur, que messieurs du chapitre de Rennes, auxquels par aucuns desdicts bourgeois avoit de ce que dessus esté parlé, estoient contents donner audict maistre Thomas quelque bonne somme pour subvenir et aider à l'ordonnance qui lui seroit faicte par les seigneurs de ladicte ville, et que, sur tout ce, le bon plaisir de mesdits seigneurs feust pourveoir à

ce, et en ordonner ainsy que verront estre utile pour la préservation du bien et utilité du faict public de ladicte ville (1).

L'assemblée municipale assigna à Thomas Leforestier, à condition de résider continuellement à Rennes, 100 livres de gages et 15 livres pour son logis, « oultre ce que par 'messeigneurs de la justice de ladicte court de Rennes, mesdicts seigneurs de chapitre, et aultres nobles et bourgeois luy sera donné. » Il dut promettre et s'engager par serment « à servir deument ladicte ville, comme bon médecin doit faire, ne partir ne aller hors ladicte ville et neuff paroisses d'icelle, sans le congié et licence de mesdicts seigneurs le capitaine, officiers et bourgeois d'icelle, soit par temps de peste ou autrement. Et en oultre, en cas qu'il y aura quelque notable personnaige de ladicte ville malade, il ne se absentera aucunement que il ne le puisse veoir et visiter chacun jour, et mesme se sera absent de ladicte ville et neuff paroisses ès mois de septembre et mars, et aura deux des aultres mois en l'année pour aller en aucunes ses affaires, à Rouen ou ailleurs. »

Thomas Leforestier mourut en 1508. Sa veuve reçut de la ville une indemnité de 30 livres pour retourner en Normandie. Leforestier eut pour successeur un médecin piémontais, Jacques Detours, qui entra au service de la ville moyennant une pension de 72 livres par an (1).

La ville de Rennes, par le soin qu'elle prenait de se pourvoir de médecins, était une exception en Bretagne. La plupart des assemblées municipales se

(1) Arch. de Rennes, liasse 338.

contentaient de barbiers-chirurgiens, qui remplaçaient les médecins comme dans bien des villages les maréchaux-ferrants remplacent les vétérinaires. Les barbiers avaient d'ailleurs un mérite. Moins grands seigneurs que les médecins, ils ne se bornaient pas à prescrire des remèdes, ils en dirigeaient l'application ; ils s'approchaient des malades, et les soignaient avec dévouement. Ils finissaient par acquérir une certaine expérience pratique, qui n'était pas à dédaigner (1). Ils étaient organisés en corporation, et jaloux de leur privilège, comme le prouve un mandement adressé en 1486 par François II, « aux sénéchal, baillif et lieutenants de Quimper-Corentin de la part des maistres barbiers et cyrurgiens tenant leur oupvrouer de barberie et cyrurgie en ladicté ville, de faire prohibition aux aprantis de non lever oupvrouer en ladicté ville sans leur congié et licence (2). »

La ville de Nantes, qui refusait de payer les gages d'un médecin, avait un barbier chirurgien attaché à l'hôpital de St-Clément. Cette fonction était exercée en 1473 par Robin Launay « à la charge d'iceulx malades visiter et panser, et leur pourveoir des choses médicinales et curables pour le faict de leurs maladies. » Le duc François II, par ordonnance du 22 octobre 1473, l'exempta « de toute taille, dons, emprunts, guet, surguet, garde des portes, et de tous autres subsides et subventions personnelles queulconques. » Il l'autorisa même à vendre en détail vingt pipes de vin sans payer d'impôt (3).

(1) Maître, *Hist. des Hôpitaux de Nantes*, Ch. XII.

(2) Arch. de la Loire-Inf. Reg. de la cancell., 1486, f° 14, v°.

(3) Idem, 1473, folio 133, recto.

Comme la ville de Nantes, bien des grands personnages, au lieu d'un médecin, avaient un barbier à leur service, et le menaient avec eux à la guerre, ainsi que le prouve la pièce suivante : « A messieurs les bourgeois de Rennes et à leur bon conseil. Supplie très humblement votre très-humble serviteur Jacques Langlays, du pays d'Angleterre, exposant que, comme il fut de la maison de monseigneur d'Escalles et de sa compagnie, il fut prins à la journée de St-Aulbin à prinsonnier, et a poyé sa ranczon, et fut blessé en dix-sept lieux de son corps, recors de Estienne Bourgrays, barbier qui le panse, et n'est pas guéri encore de sesdictes playes, lequel n'a point d'argent ne aucun gaige pour poyer sondict barbier, et pour s'entretenir pour ses despens, et aussi pour s'en retourner à son pays. Qu'il vous plaise en charité luy faire aucune aulmosne, pour luy ayder à vivre, pour poyer et contenter sondict barbier, et pour s'en retourner à son pays d'Angleterre. Et ledict suppliant priera Dieu qu'il vous doint bonne vie et longue, et paradis à la fin. » La ville de Rennes lui accorda une gratification de 50 sous (1).

Si les barbiers faisaient concurrence aux médecins, les barbiers eux-mêmes avaient à lutter contre la concurrence des bonnes femmes. Elles régnaient sans partage et tenaient de doctes conférences dans les petites villes. Elles dissertaient sur les cas les plus difficiles. Pour elles, la médecine n'avait aucun secret; elles connaissaient des remèdes infailibles pour tous les maux. Pour les bien connaître, transportons-nous un instant en l'année 1464 dans la ville de Lamballe, capitale de la seigneurie de Penthievre.

(1) Arch. de Rennes, liasse 3.

Là vivent honorés et respectés Thibaud Gaudin et sa femme. Leur fille Jeanne, « qui n'estoit, ne fut onques mariée, fut grosse d'enfant. Et comme elle fut avant son terme d'enfanter, craignant la honte et déshonneur du monde, que pour ce elle acquéroit, désirant très affectueusement faire son cas secret, elle céla et teut à sesdicts père et mère estre grosse, disant que elle avoit une apostume et aultre maladie secrète, dont elle n'avoit congnoissance pour ce que elle estoit intrinsèque. Et sur ce, sadicte mère, insciente sadicte fille être grosse, cuidant que elle eust aultre maladie dedans le corps, se conseilla avec la femme d'ung nommé Geffroy Gaultier, quelle de paravant avoit esté malade d'apostume et enfleure, et luy demanda comme elle s'en estoit guérie; quelle luy respondit que ung nommé Jehan Hersart, barbier, l'avoit pansée, et l'avoit saignée du pié en l'eau, et par ce luy estoit sa maladie allégée. Après laquelle response, cette mère qui affectoit la santé de sa fille, convoyta la faire saigner, et pour ce que fut advertie par aultres femmes que ung baing luy estoit bien propice paravant ladicte saignée, affin de esmouvoir les mauvaises humeurs, et les esvacuer par ladicte saignée, ladicte mère, ne pensant en aucun maléfice, mais seulement à la santé de sa fille, fist baigner icelle fille avecques une sienne cousine nommée Jehanne Josset. Et néantmoins, après ledict baing, la fist saigner du pié en l'eau par ledict Hersart. Laquelle fille obéissant à ce que sa mère lui faisoit faire, craignante luy desplaire, et luy taisant estre grosse, rendit bien pou de sang, et fut par l'espace de quinze jours ou environ fort malade à cause d'icelle saignée, et après enfanta une fille morte, ne

sceut pour quelle cause, fors que elle doubtoit que ce fut par moyen de ladicte saignée, et par moïen d'une choïste que elle fit d'un solier, au val du degré, en portant du lin audict solier : après laquelle choïste elle rendit incontinent ledict enfant, et présume plus que aultrement que ladicte choïste en fut principale cause. »

Le procureur de Lamballe, averti du fait, fit arrêter la mère et la fille, et leur intenta un procès criminel. Elles restèrent trois ans en prison. L'affaire aurait été grave pour elles, si le duc ne leur avait accordé une lettre de rémission (1).

ANT. DUPUY.

(1) Arch. de la Loire-Inf. E 200.





LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

COMPOSANT LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST
AU 1^{er} JANVIER 1879

(Les noms des Membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.)

BUREAU :

Président : M. DE LA BARRE DUPARCQ, O. ✱, O. I.,
Colonel du Génie.

Premier Vice-Président : M. O. PRADÈRE, Agent-
Comptable de la marine.

Deuxième Vice-Président : M. COUTANCE, ✱, O. A.,
Pharmacien professeur de la marine.

Secrétaires : M. ORTOLAN (J.-A.), O. ✱, O. I., Méca-
nicien en chef de la marine.

M. LANGERON, Professeur d'histoire au Lycée
de Brest.

Bibliothécaire-Archiviste : M. MAURIÈS, Bibliothécaire
de la Ville.

Trésorier : M. HUET (L.), Négociant.

COMITÉ DE PUBLICATION :

LES MEMBRES DU BUREAU ET

MM.

BORIUS, *, O. A., Médecin de 1^{re} classe de la marine.

DAUDY, O. A., Professeur d'histoire et de littérature au Lycée de Brest.

DUPUY, Professeur d'histoire au Lycée de Brest.

CUZENT, *, O. A., Pharmacien de la marine, en retraite,

RIOU, *, Médecin de la marine, en retraite.

TURIAULT, *, Commissaire-Adjoint de la marine.

VILMER (A.), Peintre.

MEMBRES RÉSIDANTS :

MM.

*ALLAIN, Docteur-Médecin, à Lambézellec.

*ALLANIC, *, O. I., Professeur honoraire de philosophie.

ALLARY, Chimiste.

ANJOT, Professeur au Lycée de Brest.

*ANTOINE, O. *, Ingénieur de 1^{re} cl. de la marine.

BACHELOT, Surveillant général au Lycée de Brest.

BAILLY, Professeur d'anglais au Lycée de Brest.

*BELLAMY, Notaire, Adjoint-Maire.

BERGER, Docteur-Médecin.

10. — BORIUS, *, O. A., Médecin de 1^{re} classe de la marine.

BOURRUT-DUVIVIER, Professeur de physique au Lycée de Brest.

BRÉMAUD, Architecte.

BROUSMICHE, Pharmacien.

- BRONDEL, ✱, Inspecteur des enfants assistés.
CAMESCASSE, O. A., Avocat, Préfet du Pas-de-Calais.
CARADEC, Peintre.
CHABAL, Architecte.
CHASSANIOL, O. ✱, Médecin en chef de la marine,
en retraite.
CHASTANET, Rentier.
20. — CHIC, ✱, Chef de musique des Equipages de
la flotte.
*CONSTANTIN, ✱, Pharmacien.
CORRE, Courtier interprète.
COUTANCE, ✱, O. A., Pharmacien professeur de la
marine.
CUZENT, ✱, O. A., Pharmacien de la mar., en retr.
DAUDY, O. A., Professeur d'histoire au Lycée.
DAURIAC (L.), Professeur de philosophie au Lycée.
DE LA BARRE DUPARCQ, O. ✱, O. I., Colonel du
Génie.
DELAGARDE (G.), Négociant.
*DELAPORTE, Avocat.
30. — DELISLE, O. ✱, Chef de bataillon en retraite.
DÉNOUEL, Clerc de Notaire.
DESPINOY, ancien Négociant.
DUCHATEAU, Propriétaire.
DUPUY, Professeur d'histoire au Lycée de Brest.
DUVAL, C. ✱, Directeur du Service de santé de la
marine, en retraite.
EICHOFF, Tailleur, auteur d'ouvrages de controver-
ses religieuses.
ÉTARD-LAMY, Médecin Dentiste.
FLAGELLE, Géomètre-Arpenteur, à Landerneau.
GADREAU, Imprimeur-Éditeur.

40. — GARNAULT (E.); *, O. A. , Professeur de
Physique à l'Ecole navale.

GAYET, ex-Pharmacien de la marine.

GHILINO, Négociant.

GODEBERT, Sous-Agent comptable de la marine.

GUÉRANDEL, Négociant.

GUICHET, Docteur-Médecin.

HALÉGOUET, homme de lettres.

HEITZMANN, Professeur d'allemand au Lycée.

HÉTET, O. *, O. I., Pharmacien en chef de la mar.

HOMBRON, Conservateur du Musée.

50. — *HUET père, Administrateur de la Succursale
de la Banque de France.

HUET (Albert), Négociant.

HUET (Léon), Négociant.

JARDIN, O. A , Professeur de Mathématiques.

JOUBERT, Avoué licencié, Juge suppléant.

JOUVEAU-DUBREUIL, *, Négociant, Président de
la Chambre de Commerce.

KERSAUSON DE PENNENDREFF, Notaire.

LABREVOIR, Directeur de la Succursale de la Banque
de France.

LANGERON, Professeur d'histoire au Lycée de Brest.

LAVISE, Aide-Commissaire de la marine.

60. — LÉCUREUX, Professeur de Musique.

LEFOURNIER (L.), Libraire-Éditeur.

LEFOURNIER (A.), Libraire-Éditeur, Membre de la
Chambre de Commerce.

LE GROS, Lieutenant de vaisseau.

LE GUEN, *, Chef d'escadron d'artillerie en retr.

LE LOUP DE VARENNES, ancien Négociant.

LEMONNIER (Ed.), Censeur de la Succursale de la
Banque de France.

LEVOT-BÉCOT, Propriétaire à Tréz-Hir.

LOPEZ, ✱, Capitaine de frégate, en retraite.

LOYER, Professeur de seconde au Lycée de Brest.

70. — MAGE, Professeur de dessin de la Marine.

MAGE, Photographe.

MARCHARD, Avocat.

*MAURIÈS, Bibliothécaire de la Ville.

MAZÉ-LAUNAY, Fabricant de Produits chimiques.

MÉVEL, Propriétaire.

MIRIEL, Professeur de Dessin à l'Ecole navale.

MONJARET DE KERJÉGU, [F.], O. ✱, Sénateur.

*MONJARET DE KERJÉGU (L.), ✱, Député, Président de la Société d'Agriculture.

ORTOLAN (J.-A.), O. ✱, O. I., Mécanicien en chef de la marine.

80. — *PENQUER, ✱, O. I., Doct.-Médecin, Maire de Brest.

PELLIEUX, Fabricant de Produits chimiques.

PICARD, Pharmacien, Conseiller municipal.

PRADÈRE (O.), Agent comptable de la marine.

RAILLARD, Notaire.

RIOU, ✱, Médecin de la marine, en retraite.

ROBERT (J.), Libraire.

ROSSI (DE), Avocat.

ROSUEL, Négociant.

ROUGET (P.), Directeur de la Compagnie du Gaz.

90. — ROUGET (E.), Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz.

SAILLET, Bibliothécaire-Adjoint de la Ville.

SOUZA, Rentier.

TRITSCHLER, Propriétaire.

TRITSCHLER, Architecte.

TRONQUET, Négociant.

TURIAULT, ✱, Commissaire-Adjoint de la marine.

WEBSTER, Agent du Câble transatlantique.

VILLIERS, ✱, Député.

VILMER (ALEXIS), Dessinateur.

100. — VITASSE, ✱, O. A., Professeur de mathématiques au Lycée de Brest.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

ALLAIRE, Chimiste des arts et manufactures, à Levallois-Perret.

ARNAUD, ✱, ancien Payeur général du Finistère, à Saint-Pierre-Quilbignon.

ARNOULD, Professeur de rhétorique, à Poitiers.

BÉCHARD, ancien Sous-Préfet de Brest.

BESNOU, ✱, Pharmacien de la marine, en retraite, à Avranches.

BLAIN, Inspecteur d'Académie, à Quimper.

BONNEL, Professeur de Mathématiques au Lycée de Lyon.

BLÉAS, O. I., Directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, à Rennes.

BOURDAIS, O. ✱, Ingénieur civil, à Paris.

10. — BRICHET, ancien Commissaire-Priseur, à Paris.

CARBONIER, ✱, O. I., Pisciculteur, à Paris.

CARCARADEC (DE), ✱, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Nantes.

CLOSQUINET, Instituteur à Guimaëc, près Morlaix.

COURBEBAISSÉ, O. ✱., Ingénieur de la marine, à Rochefort.

COMBETTE, O. A., Professeur de mathématiques au Lycée Saint-Louis, à Paris.

COURCY (POL DE), Archéologue, à St-Pol-de-Léon.

DALIMIER, O. A., Proviseur à Bourg.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, ancien élève de l'Ecole des Chartes, Archiviste de l'Aube, à Troyes.

D'AURIAC (JULES-EUGÈNE), Secrétaire de la Préfecture à Quimper.

20. — D'AURIAC (EUGÈNE), à la Bibliothèque nationale, à Paris.

DENNIÈRE (AUGUSTE), Archéologue, à Paris.

DE RAUGLAUDRE, Gérant des Pêcheries de Kerlouan.

DU CHATELLIER (A.), Correspondant de l'Institut, à Paris.

DU TEMPLE (L.), O. ✱, Capitaine de frégate en retraite, à Tréffez.

FALLOY, Commissaire de l'Inscription maritime, à Royan.

FIERVILLE, O. A., Proviseur du Lycée de St-Brieuc.

GADOT, Pharmacien à St-Pierre-et-Miquelon (Terre-Neuve).

GAUTHIER (L.), Docteur-Médecin, à Magny (S.-et-O.)

GAUTIER, O. A., Directeur de l'Ecole normale primaire, à Bourges.

30. — GÉRARD, Botaniste, Receveur de l'enregistrement, à Neuilly-Saint-Froot (Aisne).

GUÉRIN, ✱, O. I., Proviseur du Lycée de Clermont.

GUICHON DE GRANDPONT, C. ✱, O. I., Commissaire général de la marine, en retraite, à Keroualin, près Landerneau.

GUILLEBERT, Membre de la Société académique de l'Aveyron, à Saint-Cloud.

GRENOT, Juge de paix, à Pleyben.

HÉLIÈS, Sous-Agent administratif, à Alger.

HENRY, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées,
à Orléans.

JARDIN (Ed.), ✱ Inspecteur-Adjoint de la marine, à
Indret (Loire-Inférieure).

JARRY, O. I., Recteur de l'Académie, à Rennes.

JOUAN (H.), O. ✱, O. I, Capitaine de vaisseau, à
Cherbourg.

40. — JOUVIN, O. ✱, Pharmacien en chef de la
marine, en retraite, à Rochefort.

KERVILLER, Ingénieur des Ponts et Chaussées, à
Saint-Nazaire.

KOCH, O. A., Professeur d'allemand au Lycée Saint-
Louis, à Paris.

LAFAYE (DE), ✱, O. A, Sous-Commissaire de la
marine, à Paris.

LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, ✱, Inspecteur-
Adjoint de la marine, en retraite, à Cherbourg.

LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, Fils, Avocat à
Cherbourg.

LECLERT, O. ✱, Ingén^r de la marine, en ret., à Paris.

LE MESL DE PORZOU, ancien Directeur des Contri-
butions indirectes, à La Noë-Verte, près Paimpol.

LE MEN, Archiviste du Finistère, à Quimper.

LEMIÈRE, Membre de la Société archéologique des
Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

50. — LE NÉE, ancien Notaire, à Paris.

LE PLÉ (A.), ✱, Doct.-Médecin, ancien Président de
la Société libre d'Émulation, à Rouen.

LÉPISSEIER, Astronome calculateur à l'Observatoire
de Paris.

LESPINASSE (G.), ancien Agent de change, à Bor-
deaux.

LE JEUNE, Pharmacien.

LE TELLIER, Membre de Sociétés savantes, à Caen.

LIEBAER, Directeur de Sucrerie, à Magny (Seine-et-Oise).

LOUDUN (E.), Sous-Bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LUZEL, O. A., Littérateur, à Plouaret (Côtes-du-Nord).

MOREL, Directeur de la Compagnie des bateaux à vapeur à hélice, à Dunkerque.

60. — MENIÈRE, Pharmacien, à Angers.

MILLIEN, Architecte, lauréat de l'Académie française, à Beaumont-Laferrrière (Nièvre).

MITRÉCÉ, C. ✱, Général de brigade du cadre de de réserve, à Paris.

MONTIFAULT (DE), ancien Sous-Préfet, à Quimper.

NICOLAI, O. A., Chef d'Institution, à Paris.

ORTOLAN (C.), Lieutenant de vaisseau, à Toulon.

PARMENTIER, Docteur-Médecin, à Corbeny (Aisne).

PESLOCHE, Architecte, à Montauban.

PIET (J.), ancien Notaire, à Noirmoutiers.

PIEDAGNEL (ALEX.), homme de lettres, à Paris.

70. — POL, ancien Secrétaire d'Inspection d'Académie, à Quimper.

RASLIER (DE), ERN., homme de lettres, à Bordeaux.

REYNALD, O. I., élève de l'Ecole normale et de l'Ecole d'Athènes, Professeur de littérature française à la Faculté d'Aix.

RICHARD (baron), ✱, O. A., ancien Préfet du Finistère, à Quimper.

ROBERT (EUG.), Docteur-Médecin, Géologue et Archéologue, à Belle-Vue (Seine-et-Oise).

*ROCHARD, C. ✱, O. I., Inspecteur général du Service de santé de la marine, à Paris.

SAULNIER, Président du Tribunal civil de Dieppe.

MEMBRE HONORAIRE :

M^{me} A^{te} PENQUER, auteur des *Chants du Foyer*, des
Révélation poétiques, de Velléda.

Nota. — MM. les Membres résidents et correspondants sont
priés de vouloir bien faire connaître au Bureau les erreurs qui
auraient pu se glisser dans les listes ci-dessus.

.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC LESQUELLES

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

EST EN CORRESPONDANCE

FRANCE

Société d'émulation, agriculture, sciences, lettres et arts de l'Ain, à Bourg.

Société d'émulation, agriculture, sciences et arts de Nantua.

Société académique de Laon.

Société académique des sciences, arts et belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin.

Société archéologique, historique et scientifique de Soissons.

Société historique et archéologique de Château-Thierry.

Société d'émulation de l'Allier, à Moulins.

Société des sciences médicales de Gannat.

Académie flosalpine, à Embrun.

Société centrale d'agriculture et d'acclimation des Alpes-Maritimes.

Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche, à Privas.

Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube, à Troyes.

Société médicale de l'Aube.

Société des arts et sciences de Carcassonne.

Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne.

Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à Rodez.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.

Société de statistique de Marseille.

Comité médical des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

Société libre d'émulation de la Provence, à Marseille.

Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix.

Commission archéologique d'Arles.

Athénée populaire de Marseille.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.

Société d'agriculture et de commerce de Caen.

Société des antiquaires de Normandie, à Caen.

Société linéenne de Normandie, à Caen.

Association normande pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts à Caen.

Société de médecine de Caen.

Société française pour la conservation et la description des monuments historiques de Caen.

Société des beaux-arts de Caen.

Société d'agriculture, industrie et arts de Falaise.

Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de Bayeux.

Société d'agriculture, des arts, sciences et belles-lettres de l'arrondissement de Pont-Lévy.

- Commission des monuments historiques du Cantal.
Société d'agriculture, sciences, arts et commerce de la Charente, à Angoulême.
Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.
Académie des belles-lettres, sciences et arts de la Rochelle.
Société d'agriculture et belles-lettres, science et arts de Rochefort.
Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, à Saintes.
Société historique et scientifique de St-Jean-d'Angély.
Société historique du Cher, à Bourges.
Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or.
Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune.
Société des sciences historiques et naturelles de Saumur.
Association médicale de l'arrondissement de Saumur.
Société archéologique du département des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.
Société d'émulation des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.
Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne, à Périgueux.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.
Société d'émulation du Doubs, à Besançon.
Société d'émulation de Montbéliard.
Société de médecine de Besançon.

- Commission archéologique de Besançon.
Société d'archéologie et de statistique de la Drôme,
à Valence.
Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-
lettres du département de l'Eure, à Evreux.
Société archéologique d'Eure-et-Loir à Chartres.
Académie du Gard, à Nîmes.
Académie des Jeux floraux, à Toulouse.
Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres
de Toulouse.
Académie de législation de Toulouse.
Société de médecine de Toulouse.
Société d'archéologie du Midi de la France, à
Toulouse.
Comité d'histoire et d'archéologie de la province
ecclésiastique d'Auch.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de
Bordeaux.
Société linéenne de Bordeaux.
Société philomatique de Bordeaux.
Société des sciences physiques et naturelles de
Bordeaux.
Commission des monuments et documents historiques,
à Bordeaux.
Académie des sciences et belles-lettres de Montpellier.
Société archéologique de Montpellier.
Société archéologique, scientifique et littéraire de
Béziers.
Société archéologique du département d'Ille-et-Vi-
laine, à Rennes.
Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres
du département d'Indre-et-Loire, à Tours.
Société archéologique de Touraine, à Tours.

- Société médicale d'Indre-et-Loire, à Tours.
Académie delphinale, à Grenoble.
Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère, à Grenoble.
Société zoologique des Alpes, à Grenoble.
Société académique du département de la Loire-Inférieure, à Nantes.
Société d'archéologie de Nantes.
Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.
Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
Société industrielle et agricole d'Angers.
Société linéenne de Maine-et-Loire, à Angers.
Société académique de Cherbourg.
Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches.
Société académique du Cotentin, à Coutances.
Société polymatique du Morbihan, à Vannes.
Commission historique du Nord, à Lille.
Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.
Société d'émulation de Cambrai.
Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque.
Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.
Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à Beauvais.
Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.
Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
Société académique de Boulogne-sur-Mer.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.
Société académique des Hautes-Pyrénées, à Tarbes.
Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

**Académie des sciences, arts et belles-lettres de
Mâcon.**

**Société d'histoire et d'archéologie de Châlons-sur-
Saône.**

Société éduenne, à Autun.

**Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à
Châlons-sur-Saône.**

**Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe,
au Mans.**

**Académie des sciences, belles-lettres et arts de la
Savoie, à Chambéry.**

**Société savoissienne d'histoire et d'archéologie, à
Chambéry.**

**Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne,
à Saint-Jean-de-Maurienne.**

Association florimontaine d'Annecy.

Association scientifique de France, à Paris.

Institut des provinces, à Toulouse.

**Société d'encouragement pour l'histoire naturelle, à
Paris.**

Société aérostatique et météorologique de France.

**Société française pour la conservation des monuments
historiques, à Paris.**

Société de médecine, à Paris.

Société de philomatique, à Paris.

**Comités du ministère de l'instruction publique et des
beaux-arts, à Paris.**

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

**Société libre d'émulation du commerce et de l'indus-
trie, à Rouen.**

Société havraise d'études diverses, au Havre.

Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de
Seine-et-Marne, à Melun.

Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondis-
sement de Meaux.

Société des sciences morales, des lettres et des arts,
à Versailles.

Société des sciences, à Versailles.

Société archéologique de Rambouillet.

Société de statistique, sciences, belles-lettres et arts
du département des Deux-Sèvres, à Niort.

Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Amiens.

Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.

Société d'émulation d'Abbeville.

Société littéraire et scientifique de Castres.

Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et
Garonne, à Montauban.

Société d'études scientifiques et archéologiques de
Draguignan.

Société académique du Var, à Toulon.

Société d'émulation de la Vendée, à la Roche-sur-
Yon.

Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de
Poitiers.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-
Vienne, à Limoges.

Société archéologique et historique du Limousin.

Société d'émulation des Vosges, à Epinal.

Société des sciences historiques et naturelles de
l'Yonne, à Auxerre.

Société d'études d'Avallon.

Société archéologique de Sens.

ALGÉRIE

Société historique algérienne, à Alger.

Société de climatologie, à Alger.

Société archéologique de Cherchell.

Société archéologique du département de Constantine, à Constantine.

COLONIES

Société des sciences et arts de Saint-Denis (Ile de la Réunion).

ÉTRANGER

Université royale de Norwège, à Christiania.

Université de Lund (Suède).

Smithsonian Institution, à Washington (Etats-Unis).



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Compte-rendu des travaux de l'année, par M. J.-A. Ortolan	v
Compte-rendu du Banquet du 20 ^e anniversaire de la Société académique de Brest.....	xxxvii
Notice sur Colet-Duseigneur, par P. Levot	1
Notice sur Emile-Maurice Chevé, par P. Levot....	13
Notice sur Aimé Paris, par P. Levot.....	21
Le Déal de Piré. — Une Commune en Bretagne au commencement du xvi ^e siècle, par M. Ant. Dupuy	27
Les Coataulem : Un Corsaire breton au xv ^e siècle. — Construction de la caraque la <i>Cordelière</i> , par M. Ant. Dupuy.....	39
Les Finances de la Bretagne à la fin du xv ^e siècle et les derniers Budgets de Pierre Landais, par M. Ant. Dupuy.....	58
Monsieur, Mademoiselle et Madame de Scudéry, par M. Ed. de La Barre Duparcq.....	73
Stances en l'honneur de la ville de Brest, par M. Mauriès	95
Le Climat de Brest, par M. A. Borius :	
<i>Les Vents</i>	129
<i>La Pression atmosphérique</i>	161
<i>L'Etat hygrométrique</i>	185

